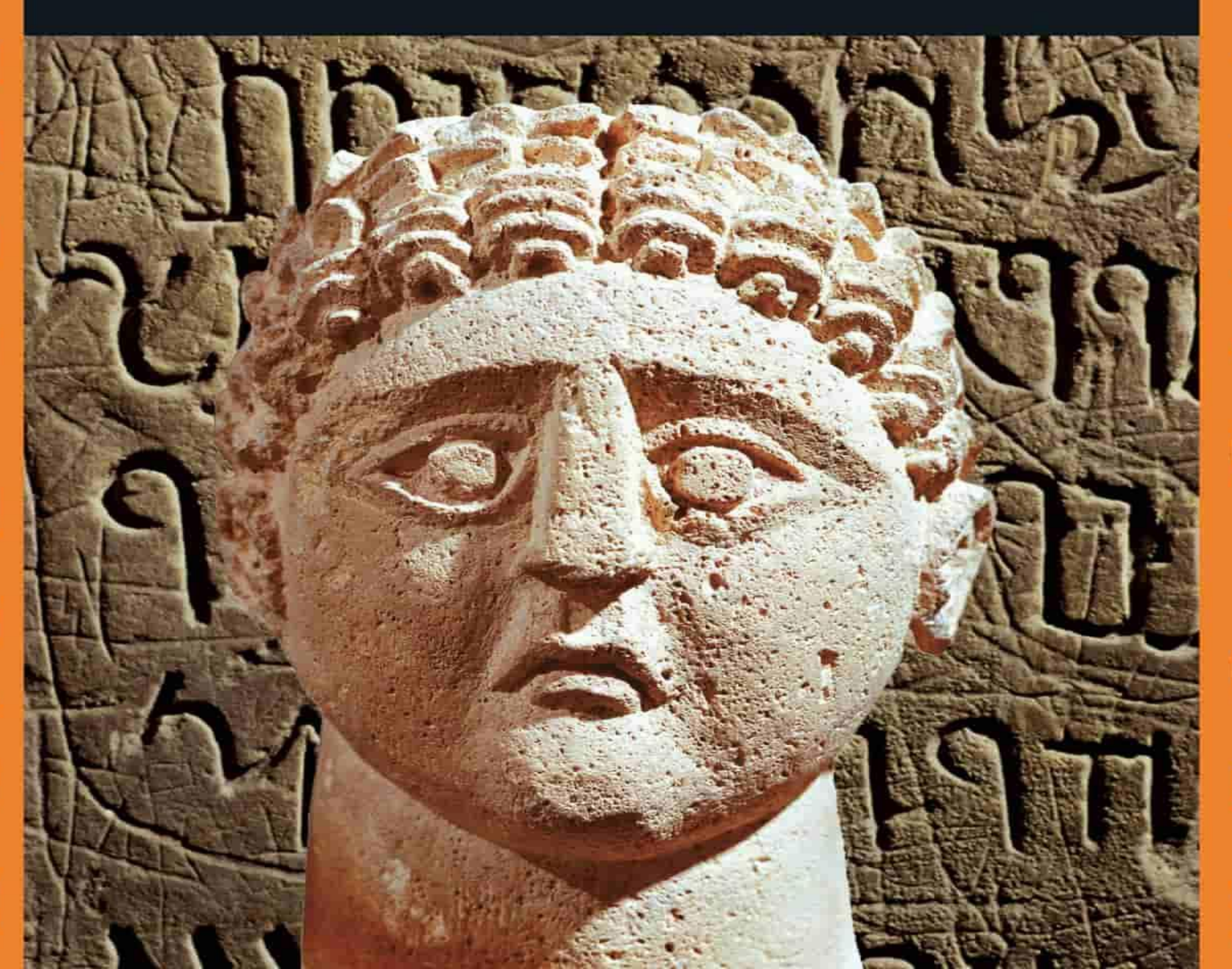
GUIDE BELLES LETTRES DES CIVILISATIONS

Marie-Jeanne Roche

PÉTRA
ET
LES NABATÉENS



GUIDE BELLES LETTRES

Collection
dirigée
par
Jean-Noël Robert

DES CIVILISATIONS

DU MÊME AUTEUR

À paraître

Les bétyles de Pétra.

Recherches sur les monuments cultuels nabatéens.

MARIE-JEANNE ROCHE

PÉTRA ET LES NABATÉENS

LES BELLES LETTRES

ISBN : 978-2-251-90349-1

Avec le soutien du



À la mémoire de mon père,

Louis Jean-Baptiste Roche

www.lesbelleslettres.com

Pour consulter notre catalogue
et être informé de nos nouveautés
par courrier électronique

Crédits des illustrations

Fayard, p. 22 ; Delp Verlag, p. 33, 121, 232 ; Leyde, p. 52 ; BASOR, p. 55, 116, 223 ; IFPO, p. 66 ; New York University Press, p. 69 ; Jaussen, A. et R. Savignac, p. 74 ; Librairie E. Leroux, p. 30, 86, 87, 89, 111, 145, 150, 166, 169, 171, 172 ; P. Geuthner, p. 33 ; Delp Verlag, p. 39 ; Musées royaux d'art et d'histoire, Bruxelles, p. 40 ; Dossiers de l'Archéologie, p. 40, 41 ; Near Eastern Archaeology, p. 57, 136, 200 ; The Magnes Press, p. 72, 239 ; Syria, p. 80-81, 106, 237, 238 ; Philo Verlag, p. 84 ; BAR 2002, p. 92, 115, 157 ; Jagiellonian University, p. 93 ; ARAM,

p. 117 ; ERC, p. 120, 122 ; P. Geuthner, p. 130 ; Calwer Verlag, p. 132 ; Chatto & Windus, p. 139 ; Oxford University Press, p. 141 ; Hebrew University, p. 145, 239 ; Franz Steiner Verlag, p. 147. ; Verlag Philip von Zabern, p. 148, 202, 239 ; Arthaud, p. 148, 165, 170, 209, 219 ; Revue biblique, p. 149 ; Lindner, p. 151, 185 ; Healey, p. 153 ; Lindner, p. 155, 211, 241 ; Healey, Brill, p. 187 ; Cincinnati Art Museum, p. 190, 192, 232 ; Joukowski, p. 195 ; MacKenziep. 198 ; Al-Khouri, p. 214, 236 ; Shaker, p. 215, 217. ; ADAJ, p. 220 ; Mathias Grawehr, p. 242

COMMENT UTILISER CE GUIDE ?

Il est, certes, possible de lire ce livre chapitre après chapitre, pour découvrir un panorama de la société nabatéenne ; mais il est aussi conçu pour que le lecteur puisse y trouver rapidement (et en extraire) des informations précises sur un sujet qui l'intéresse.

Il est donc conseillé :

***– de se reporter au sommaire :** chaque chapitre est divisé en rubriques (avec des renvois internes) qui permettent de lire, dans un domaine choisi, une notice générale. En outre, les autres rubriques du chapitre complètent l'information. Au début de chaque chapitre, une introduction situe le sujet dans une perspective différente, illustrant l'évolution de la société et des mentalités nabatéennes ;*

***– d'utiliser l'index** à partir duquel, sur une notion générale, un terme technique, voire un personnage, il est possible de réunir, à travers l'ensemble du livre, plusieurs données complémentaires.*

***Une bibliographie choisie** permet, dans un premier temps, de se reporter à des ouvrages récemment parus pour y commencer une recherche. Tous offrent, sur le sujet qu'ils traitent, une bibliographie plus ou moins riche.*

Enfin, les tableaux de synthèse, les cartes et graphiques pourront aider à visualiser et mieux retenir les informations désirées. (Cf. table des cartes, plans et tableaux en fin de sommaire.)

Pétra, la ville rose… L'expression si familière fait surgir des images qui se bousculent : une façade fantastique entrevue dans une faille rocheuse, des collines de teinte beige rosé parsemées de ruines sous un soleil écrasant, la fraîcheur bienvenue d'un fond de wâdi ombré, où éclatent les

carmins et les blancs des fleurs de laurier. Mais aussi la douceur du regard des ânes, patients compagnons des touristes fatigués, des montées harassantes par des marches de grès usées le long d'à-pics vertigineux, la soif à peine étanchée par une goulée dans une encoignure de roche violette, à l'abri du soleil, en arrière des compagnons de route déjà si loin devant. Tout en haut, la récompense : la vue est époustouflante, un chaos de porphyre et, au loin dans la brume, la 'Araba, une vallée de sable ; ou alors, au bord d'une falaise, sur un plateau balayé par le vent, la vue panoramique du cirque gréseux enserrant la ville antique à peine dégagée par des décennies de fouilles. C'est quoi, Pétra ? Un fantasme de géologue, un terrain de recherches pour archéologues passionnés ou une destination pour amoureux ? Quelle réalité y a-t-il par-delà les colonnes brisées ?

On ouvre des livres ; on y retrouve les ruines omniprésentes, presque aussi belles que dans la réalité : « Le seul site en Orient où ce que l'on a lu est en deçà de la réalité », selon un archéologue américain. On y voit, sculptés dans la pierre, des rinceaux exquis ou des faces dramatiques ; on aimerait tenir dans la main ces coupes d'argile ocre plus fines que de la porcelaine, juste touchées de légers coups de pinceaux ; on tombe en arrêt devant un masque de déesse au regard hypnotique ; on feuillette des pages d'élégantes écritures incompréhensibles. On lit scrupuleusement les explications, arides ou répétitives, et l'on comprend au moins une chose : ces Nabatéens étaient des commerçants, des caravaniers, qui convoyaient l'encens et toutes ces précieuses substances du pays de la reine de Saba. Mais le Yémen est loin, les caravanes ont disparu et

l’encens n’est plus cette offrande aux dieux qui suscite les aventures guerrières les plus folles.

On apprend que Pétra était tombée dans l’oubli, pour les Européens s’entend, jusqu’à ce que, il y a bientôt deux siècles, elle soit « redécouverte » ; en 1812, un explorateur suisse, Johann Ludwig Burckhardt, visite incognito le site, à l’époque sous contrôle ottoman, et l’identifie comme étant la ville antique de Pétra connue par les auteurs classiques.

Mais que sait-on réellement de ce peuple qui se faisait appeler Nabatéen – un mot arabe qui évoque l’eau qui jaillit de la source –, un peuple qui a dû résister à ses très puissants voisins. Tout d’abord, les rois hellénistiques d’Égypte et de Syrie, ces dynastes grecs établis en Orient, aussi ambitieux que décadents ; mais aussi les féroces rois hasmonéens et les cousins hérodiens de Judée : et puis Rome surtout, l’empire implacable qui fait irruption en Orient et annexe finalement ce petit royaume sorti des sables, en 106 de notre ère.

Alors Pétra et les Nabatéens appartiennent-ils au monde classique, ou même au monde biblique, comme quelques belles couvertures d’ouvrages en couleur, un peu fallacieuses, cherchent à le faire croire ? Car Pétra est un site attractif, que l’on vend aux voyageurs pour quelques heures de visite, d’où l’on rapporte des cartes numériques pleines de très belles photos, si dérisoires quand on ne sait pas ce qu’il y a derrière.

Voici donc un petit guide pour essayer de décrypter ce peuple attachant vivant dans un environnement aride qu’il a su mettre en valeur avec une ingéniosité remarquable – ce sont les auteurs anciens eux-mêmes qui le

disent. C’est un peuple d’Arabes, tour à tour nomades, commerçants ou fermiers, selon les nécessités ; ils sont courageux, mais pas belliqueux – ce qui leur est reproché par leurs contemporains ; ils sont entreprenants, mais politiquement prudents ; opportunistes et pragmatiques, mais aussi très affectivement attachés à leurs dieux. Ils sont sobres et même « regardants », mais rien n’est trop beau pour leurs morts et leurs dieux. Ils raffolent des belles réalisations alexandrines où l’or brille, mais savent se contenter d’une banquette de pierre recouverte de quelques nattes ou de simples tapis pour savourer un dîner entre compagnons, avec quelques coupes de vin local. On ajoutera que leur sens esthétique éclate dans le parti qu’ils ont tiré des sites où ils se sont installés, Pétra mais aussi Wâdi Ramm et Madâ’in Sâlih. La vision de la Khazna à travers le Sîq est à cet égard un trait de génie, et qui n’est pas surfait.

Comment définir la culture nabatéenne ? On dispose de quelques « marqueurs » : les inscriptions, bien sûr, mais aussi la céramique peinte, le chapiteau « à cornes » dit chapiteau « nabatéen », les bétyles, des stèles divines quadrangulaires, et leurs réalisations hydrauliques encore visibles aujourd’hui.

Ce guide ne prétend pas être un nouvel ouvrage sur l’histoire, l’archéologie et l’art nabatéens. Ces informations, nécessaires, y sont brièvement présentées. Mais il propose aussi, par rubriques d’importance très variable, des synthèses sur les thèmes essentiels de la civilisation nabatéenne, certains peu ou pas connus du grand public. Il a fallu faire des choix dans la masse des connaissances, mais celles-ci sont parfois très incomplètes ou même manquent totalement ; il a fallu aussi choisir

parfois entre deux interprétations, car la recherche dans ce domaine est relativement jeune et toujours en cours.

Quel domaine couvre cet ouvrage ? La difficulté est en effet de délimiter le champ des informations. On a centré l'ouvrage sur Pétra, le site principal, mais les autres sites sont aussi largement présentés, car la Nabatène est multiple. La délimitation dans le temps est plus floue, car des traits de la culture nabatéenne vont survivre jusqu'à l'époque byzantine.

AVERTISSEMENT

On a choisi de donner une transcription cohérente des noms propres, toponymes et anthroponymes, mais en gardant l'orthographe de ceux entrés dans le langage courant, et en utilisant autant que possible les noms anciens d'un usage aisé, après avoir donné les équivalences ; le lexique permet de retrouver facilement les concordances.

Les noms arabes de sites actuels, en particulier pour le chapitre II, sont transcrits en suivant autant que possible les normes en vigueur, mais en s'adaptant à un public non sémitisant. On n'utilise pas de signes diacritiques, donc pas de lettres pointées, mais on emploiera les équivalences suivantes pour les consonnes (en suivant l'alphabet latin) :

ḍ : d

ḏ : dh

ġ : gh (« r » non roulé)

ğ : j

ḥ : h

ḫ : kh

ṣ : s

š : sh

ṭ : t

ṯ : th

ẓ : z

Le « h » final des noms arabes n’est pas noté ; le *ayn* est noté « ' ».

On utilise l’accent circonflexe pour les voyelles longues (â, î, û), et on transcrit les diphtongues par « ai » et « au ».

Pour les toponymes hébreux, on suit les transcriptions actuelles.

Les mots grecs ou sémitiques sont transcrits en italique ; on a limité aux chapitres où cela se justifiait la transcription en italique et entre parenthèses de mots nabatéens non vocalisés. Dans le chapitre VII sur la langue et l’écrit, on a choisi de présenter très brièvement, pour ceux que cela intéresse, quelques repères grammaticaux, et, pour cela, la transcription est librement utilisée.

Pour les références bibliques, on suit les règles en usage et la traduction est empruntée à la *Bible de Jérusalem.*

Les principaux ouvrages dont proviennent les citations sont mentionnés sous une forme abrégée :

Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique* : Diodore

Strabon, *Géographie* : Strabon

Flavius Josèphe, *Guerre des Juifs* : *GJ*

Flavius Josèphe, *Antiquités juives* : *AJ*

CARTES, PLANS, TABLEAUX, ILLUSTRATIONS

TABLEAUX

ENCADRÉS

CARTES ET PLANS

ILLUSTRATIONS

Stèle aux yeux d’al-'Uzzâ-Isis trouvée à az-Zantûr (Pétra)

Figurine d’Isis, terre cuite de Pétra

Le bétyle d’Allât à Wâdi Ramm

Le bétyle d’Atargatis au wâdi as-Siyyagh, à Pétra

Inscription à Qaus, temple de Khirbat at-Tannûr

40 Inscription à Obodas le dieu

Le sanctuaire rupestre de Sidd al-Ma’jîn, Pétra

Plans comparés de temples nabatéens

Autels et *nefesh* gravés au wâdi as-Siyyagh

Figurine de prêtre, Pétra

L’alphabet nabatéen

L’inscription du Turkmânîya

Inscription de Rabbel (Pétra)

Inscription de Sî'a (Haurân)

Inscription du tombeau de Raqôsh à Madâ’in Sâlih

Graffiti du Sinaï

Typologie des tombes orientalisantes de Pétra et de Hégra

La façade de la Khazna à Pétra

Représentation axonométrique du temple du Qasr al-Bint de Pétra

Vue axonométrique du temple de Khirbat at-Tannûr

Fragments de décor architectural du « Grand Temple Sud »

Fragments de sculptures du « Grand Temple Sud », Pétra

Exemple de chapiteaux nabatéens

Fresques d’architectures fictives à az-Zantûr

Chronologie de la céramique peinte

Coupe axonométrique du triclinium d’Aslah au Bâb as-Sîq, Pétra

Coupe peinte, vers 70/80-100 de notre ère, Pétra

Groupe de trois musiciens en terre cuite

Musicienne et danseurs sur un dessin safaïtique

Damier gravé sur un rocher, Pétra

Scènes de chasse, graffiti safaïtiques

Le théâtre de Pétra

Bains dans une villa de Wâdi Mûsa

Vue axonométrique du pavillon du *paradeisos* de Pétra

Vue axonométrique de la maison d’az-Zantûr III, Pétra

Reconstitution d’une maison rupestre au pied d’al-Khubtha, Pétra

Figurine d’homme en terre cuite, avec pagne et manteau

Coiffures féminines d’après des monnaies nabatéennes

Modèles de coiffures d’homme d’après les monnaies nabatéennes

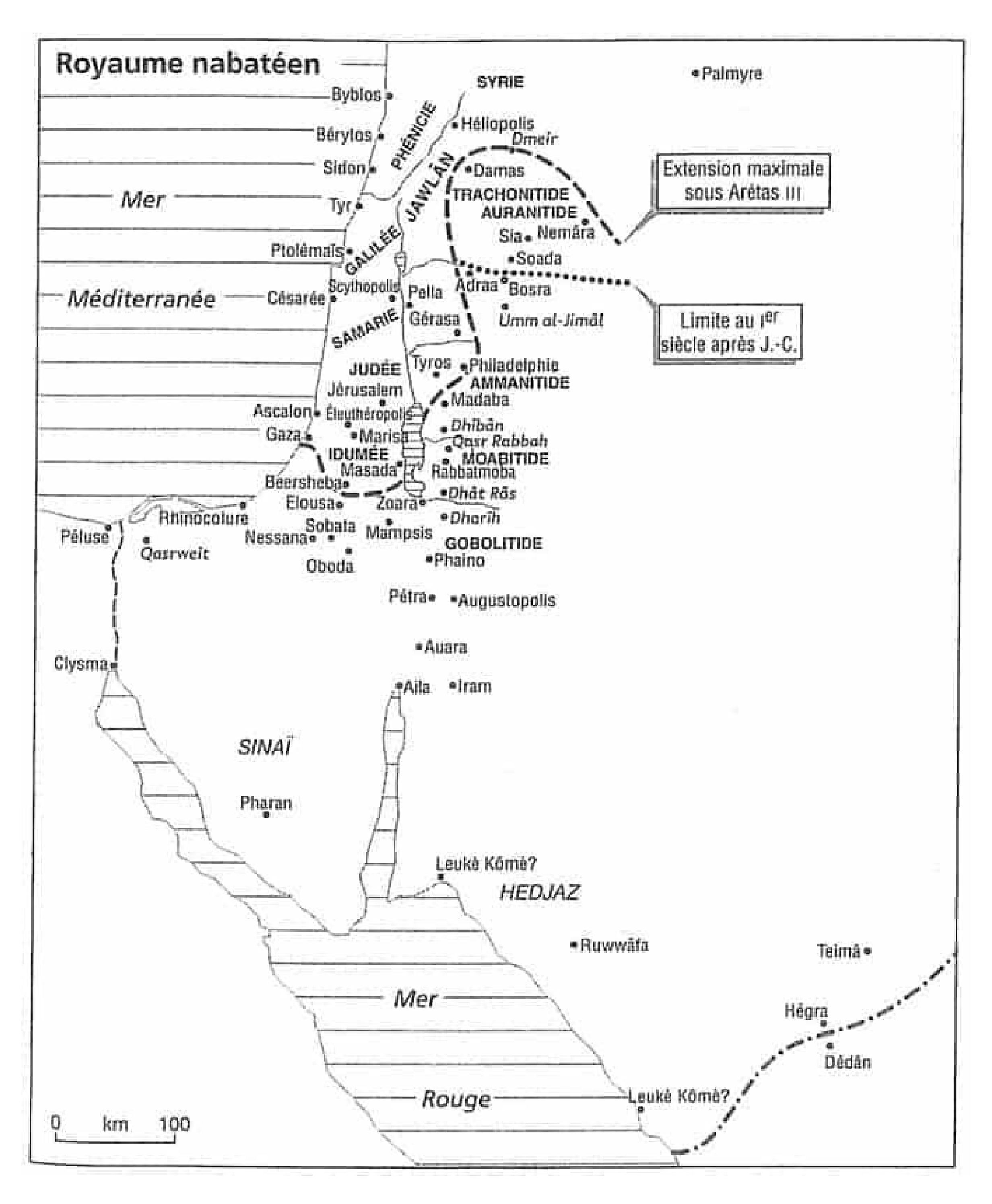
Diverses boucles d’oreilles et pendants

Un enfant portant une lunule porte-bonheur, figurine de terre cuite, Pétra

Petits vases à parfums en terre cuite (*unguentaria*)

Lampes à décors érotiques trouvés dans les fouilles d’az-Zantûr

LA NABATÈNE



Le royaume nabatéen

I

L’HISTOIRE

Les origines des Nabatéens sont obscures, mais on sait que ce sont des nomades d’origine arabe et qu’ils se sont spécialisés très tôt dans le commerce des aromates vers les ports de la Méditerranée. **L’émergence du royaume arabe des Nabatéens dans les zones marginales de la Syrie-Palestine a bénéficié des conflits entre les grands royaumes hellénistiques**, le royaume lagide en Égypte avec la dynastie des Ptolémées et le royaume séleucide en Syrie. Ces conflits conduisent à leur affaiblissement réciproque, et laissent le champ libre à des principautés indigènes, comme la Nabatène et la Judée des Hasmonéens. Les rois nabatéens se constituent alors un vaste territoire très hétérogène, où se côtoient des sédentaires et d’autres tribus arabes. **Mais l’irruption de Rome dans la région, au milieu du Ier siècle avant notre ère, conduit le royaume nabatéen à devenir un état client**. Le royaume nabatéen se considère néanmoins comme indépendant et connaît alors son plein épanouissement, **avant d’être annexé à l’Empire romain en 106 de notre ère** et progressivement intégré dans le monde romain. Le christianisme s’y implantera tardivement et avec difficulté au IVe siècle.

AUX ORIGINES

L’histoire de Pétra, la capitale des Nabatéens au sud-est de la mer Morte, commence bien avant leur installation sur le site, entre le VIe et le IVe siècle avant notre ère. Le site de Baidha, au nord de Pétra, est l’un des plus anciens établissements néolithiques, occupé aux VIIIe et VIIe millénaires par des populations pratiquant l’agriculture et l’élevage. Vers le VIIe siècle avant notre ère, le royaume édomite occupe la région montagneuse au sud du wâdi al-Hasâ, l’ancien Zered. Au sommet d’Umm al-Biyâra, un établissement édomite a été daté, d’après la poterie, de la fin du VIIIe et du VIIe siècle avant notre ère. Un autre établissement édomite, d’époque perse, se trouvait à Tawîlan, au sud-est de Pétra.

La pénétration des Arabes dans l’ancien Édom

Les troubles, guerres et déportations survenus au cours du VIe siècle avant notre ère marquent la fin du royaume édomite. **Le sud de la Judée et le nord du Néguev forment l’Idumée**, une province occupée à l’époque perse par les Iduméens, descendants des Édomites qui ont migré au-delà de la 'Araba. En Transjordanie, à la limite des terres cultivées, des populations arabes nomadisent depuis au moins la première moitié du Ier millénaire avant notre ère. La transition avec l’époque nabatéenne demeure obscure, et pas seulement à Pétra. Cependant, il semble que les Nabatéens aient été installés dans la région dès le règne de Cyrus. **Une partie de la population édomite reste dans le pays, et se mêle plus ou moins aux nouveaux venus d’origine arabe** : le trésor de bijoux d’or et

de cornalines retrouvé dans un cimetière édomite à Tawîlan était probablement intrusif et postérieur aux inhumations. On a proposé d'y reconnaître un trésor enfoui par des populations nomades nabatéennes faisant le commerce des aromates déjà à cette époque (cf. Le grand commerce, chap. IV). **On relève ici et là des survivances édomites dans l'onomastique et la religion.** Le roi néobabylonien Nabonide passe par Sela' en Transjordanie pour aller s'installer dix ans dans l'oasis de Taimâ' (Arabie du Nord-Ouest) (*c.* 552-543) ; il domine les oasis de la région. Son séjour, d'interprétation difficile, laisse des traces durables à Taimâ', où la langue est devenue l'araméen (cf. L'adoption de la langue araméenne et l'évolution du nabatéen, chap. VII). Le trafic de l'encens est alors en plein essor ; Hérodote rapporte que des tribus arabes avaient acquis des avantages auprès du pouvoir perse après qu'elles aient ravitaillé en eau les troupes de Cambyse dans sa marche vers l'Égypte en 525 avant notre ère. La confédération arabe des Qédarites, originaires de la région de Dumat al-Jandal (Adumatu) dans la région du Jawf (la « dépression ») en Arabie du Nord, occupait la côte méditerranéenne au nord du Sinaï et tenait le commerce des aromates. Un certain Geshem l'Arabe est mentionné parmi les adversaires de Néhémie ; il serait peut-être le père de « Qaynu, fils de Geshem, roi de Qedar », mentionné sur un bol d'argent dédié à la grande déesse Han-Ilat (Allât) à Tell Mashkhûta, dans la partie orientale du delta du Nil. **L'Idumée et le port de Gaza avaient à l'époque perse des populations très mélangées : Iduméens, Juifs, Arabes et Syriens** –, comme l'attestent les centaines d'*ostraca* provenant de cette région. **L'infiltration des Nabatéens en**

Transjordanie n'a pu se faire que parallèlement à l'occupation progressive par les Édomites du Néguev et du sud de la Judée, en partie privés de leurs habitants déportés à Babylone.

LE PROBLÈME DE L'ORIGINE DES NABATÉENS

Diodore de Sicile rapporte que les Nabatéens faisaient le commerce de l'encens et des aromates depuis l'époque perse et même néobabylonienne. Cette mention est importante car elle renforce l'hypothèse de l'origine nord-arabique des Nabatéens ; on sait en effet par leur onomastique qu'ils sont d'origine arabe, mais deux hypothèses principales s'affrontent : d'une part une origine en Arabie du Nord-Ouest ou du Centre, et d'autre part une origine en Arabie du Nord-Est, près du golfe Persique. Ces deux théories de l'origine des Nabatéens ne sont pas les seules ; certains chercheurs placent leur région d'origine nettement plus au sud, au centre de l'Arabie, voire en Arabie du Sud, mais aucun élément concret ne vient nourrir cette hypothèse.

On a rattachés les Nabatéens à des populations nommées dans la Bible, les descendants de Nebayôt, qui sont les mêmes que les Nabayates des chroniques assyriennes ; mais cette théorie est aujourd'hui rejetée à cause d'une difficulté linguistique. On a aussi proposé de faire des Nabatéens les descendants des Qédarites, une grande tribu proto-bédouine ou une fédération de tribus active à l'époque perse, aux VIe et Ve siècles avant notre ère. Ces Qédarites ont émergé comme une tribu à part entière au cours du IVe siècle avant notre ère.

L'opinion qui prévaut est celle de l'origine arabe des Nabatéens ; on

la déduit des patronymes trouvés dans les inscriptions, mais la péninsule Arabique est vaste et les chercheurs ne s'entendent pas sur la région d'origine.

La patrie historique des Nabatéens serait à rechercher sur la côte ouest du golfe Persique, pays de résidents permanents de l'ethnie homonyme de 'Anbâ¸ qui n'a jamais bougé, à un voyage à Palmyre près. Selon l'autre théorie, les Nabatéens viennent d'Arabie du Sud ; en effet, Nabatû, nom de l'ancêtre éponyme, se retrouve en sud-arabique sous sa forme complète, « Nabat'el », qui signifie « Dieu s'est manifesté » ou « Dieu a resplendi », la racine arabe évoquant l'eau qui jaillit. Certains aspects de la culture des Nabatéens, comme les techniques hydrauliques (citernes, canalisations) dans un milieu semi-aride, les rattachent en effet aux civilisations sud-arabiques. Mais les Nabatéens ont dû d'abord séjourner dans l'Arabie du Nord-Ouest avant de s'infiltrer dans l'ancien Édom.

LES NABATÉENS FACE AUX ROYAUMES HELLÉNISTIQUES

LES ÉVÉNEMENTS DE 312 AVANT NOTRE ÈRE

Avant la fin du IVe avant notre ère, on sait seulement que la tribu des Nabatéens convoyait les aromates vers le port de Gaza dès l'époque perse et même avant, à l'époque néobabylonienne. Les Nabatéens apparaissent dans l'histoire du monde hellénistique en 312 avant notre ère, à l'occasion d'événements que nous relate l'historien grec Diodore de

Sicile, un contemporain d'Auguste ; il utilise des sources anciennes, en particulier Agatharchide de Cnide. Diodore décrit les Nabatéens comme une population peu importante, guère plus de dix mille personnes, mais spécialisée dans le commerce des aromates. Ils sont extrêmement riches, mais vivent exclusivement comme des Bédouins. Les hommes étant partis à une foire régionale (une panégyrie, sorte de pèlerinage), ils avaient laissé leurs familles et leurs biens dans une forteresse naturelle, la « Roche » (*petra* en grec). Antigone le Borgne, l'un des diadoques, veut se faire payer la taxe en nature (aromates) que les Nabatéens versaient auparavant aux Perses, et il charge son général Athénaios de s'emparer de la Roche.

Le site exact de cette « Roche » est généralement considéré comme celui de Pétra, mais une autre interprétation le place plus au nord, à Sela', compte tenu des distances signalées par Diodore ; si l'on suit cette interprétation, le lieu de la panégyrie où se rendent les hommes serait Pétra. Les Grecs réussissent un coup de force et s'emparent des biens entreposés sur la « Roche », après avoir massacré ou capturé les familles des hommes partis à leur réunion.

L'attaque du général grec Athénaios contre la Roche des Nabatéens en 312 avant notre ère

Antigone, après avoir recouvré sans lutte la Syrie et la Phénicie, projeta une expédition contre le territoire des Arabes qu'on appelle Nabatéens. Puisque ce peuple, jugeait-il, était hostile à ses intérêts, il

choisit parmi ses amis Athénaios, auquel il donna quatre mille fantassins légers et six cents cavaliers capables de se déplacer très rapidement, avec ordre d’attaquer les barbares par surprise et de razzier tout le petit bétail. […] Cette place [la Roche] était extrêmement forte bien que sans muraille et se trouvait à deux jours de marche du pays habité. Athénaios, qui avait guetté cette occasion, se dirigea en hâte vers le rocher, avec ses troupes équipées à la légère. Après avoir parcouru deux mille deux cents stades depuis l’éparchie d’Idumée en trois jours et autant de nuits, ils n’attirèrent pas l’attention des Arabes et se rendirent maîtres du tertre rocheux, au milieu de la nuit. Sans perdre de temps, ils tuèrent ou capturèrent les occupants, laissant sur place quelques blessés, et ils rassemblèrent la plus grande partie de l’encens et de la myrrhe ainsi qu’environ cinq cents talents d’argent. Ils n’y passèrent que le temps d’une garde, puis repartirent en hâte, car ils pensaient être poursuivis par les Barbares. Après avoir parcouru deux cents stades, ils établirent leur camp ; ils étaient exténués et assurèrent négligemment les gardes comme s’ils pensaient que l’ennemi ne pourrait venir avant deux ou trois jours. (Diodore, XIX, 94-95, 1-3)

Mais, avertis, les Nabatéens reviennent immédiatement à la Roche, poursuivent jusqu’à leur camp les Grecs qu’ils attaquent de nuit par surprise, les massacrant pour la plupart, et récupèrent leurs familles et leurs biens. Après quoi, ils écrivent à Antigone une lettre en araméen où ils mettent en cause Athénaios. Selon une notice d’Étienne de Byzance,

un certain **Rabilos** (Rabbel), roi des Arabes, bat et tue Antigone le Macédonien à Môthô (au nord de Pétra) ; cette mention a été diversement interprétée, et l'on y a vu un écho de la défaite d'Athénaios, et la mention d'un premier chef nabatéen du nom de Rabbel. Antigone répond aux Nabatéens en rejetant la responsabilité de l'attaque sur Athénaios et en les amadouant, mais il ne renonce pas à son plan et envoie son fils Démétrios lancer une nouvelle attaque. Cependant, les Nabatéens, soulagés mais méfiants, avaient posté des guetteurs sur les hauteurs et peuvent voir arriver la troupe des Grecs, forts de quatre mille fantassins et quatre mille cavaliers. Les voyant arriver, l'un des Nabatéens, leur chef évidemment, leur adresse un message. C'est un discours recomposé dans la pure tradition de l'historiographie antique, mais néanmoins un document sur le mode de vie des nomades ; l'Arabe expose leur conception de la vie nomade, qui leur permet d'échapper à l'emprise des grandes puissances, puisqu'ils ne possèdent pas de biens matériels à piller et qu'ils ne cherchent pas à s'emparer de ceux des autres ; il omet bien sûr les richesses procurées par le commerce et les razzias éventuelles (cf. Le grand commerce, chap. IV).

La profession de foi des nomades nabatéens

Roi Démétrios, dans quelle intention ou sous quelle contrainte nous combats-tu, nous qui habitons dans le désert, dans des lieux sans eau, sans grains, sans vin, sans rien, en un mot, qui touche aux nécessités de la vie chez vous ? C'est parce que nous ne voulons être esclaves en

> aucune manière que nous nous sommes réfugiés dans un territoire qui manque de tout ce qui est ailleurs en usage chez les autres peuples et que nous avons choisi un mode de vie solitaire et tout à fait sauvage, sans vous porter aucun tort […]. (Diodore, XIX, 97, 3-4)

Démétrios est obligé de négocier avec les envoyés et d’accepter des présents et des otages. Plutarque présente les choses à l’avantage de Démétrios ; d’après lui, il s’est emparé de « beaucoup de butin et sept cents chameaux » (Plutarque, *Vies*, Démétrios, VII).

Les richesses que convoitaient les Grecs provenaient du commerce avec l’Arabie du Sud, appelée Arabie heureuse : Ce commerce, qui va considérablement se développer au cours de l’époque hellénistique et faire la richesse du royaume nabatéen, existe donc déjà à l’époque perse, mais à une échelle encore réduite. Il se fait à dos de chameau, les Nabatéens étant des nomades à l’origine (cf. L’élevage et l’agriculture, chap. IV). **Pétra sert de vaste entrepôt, mais déjà aussi sans doute de centre religieux.**

C’est Gaza, sur la Méditerranée, qui était le grand centre d’exportation. Ces denrées précieuses, « la myrrhe, l’encens et les aromates », proviennent de différents royaumes d’Arabie du Sud, qui ont développé dans la seconde moitié du Ier millénaire une civilisation très florissante. **Les Nabatéens, qui étaient une tribu arabe obscure, ont su tirer tout le parti possible d’une situation nouvelle née de la conquête de l’Orient par Alexandre.**

Les Nabatéens entre Séleucides et Lagides

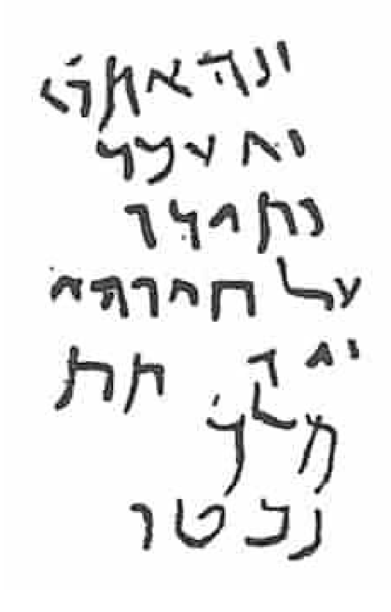
Le royaume nabatéen se développe comme voisin de l’Égypte lagide, mais aussi de l’Empire séleucide. Les deux royaumes hellénistiques sont constamment en conflit dans la région du sud de la Syrie et de la Palestine pour la domination de cette zone stratégiquement essentielle. Au IIIe siècle avant notre ère, les Nabatéens se sont déjà constitués en un royaume, car la plus ancienne inscription nabatéenne que l’on ait retrouvée est située à Khalasa / Elusa dans le Néguev. À cette époque, les Nabatéens, qui gardent leurs coutumes nomades – ils vivent sous la tente –, sont bien implantés dans le sud-est de la Palestine. Trois centres du Néguev, Oboda, Elusa et Nessana, sont des étapes le long des pistes caravanières menant vers Gaza, et vers Alexandrie et l’Égypte par le nord du Sinaï (cf. Le grand commerce, chap. IV).

Les relations des Nabatéens avec le royaume lagide sont très actives, parfois hostiles et parfois pacifiques. Mais, malgré des conflits avec les Ptolémées, les Nabatéens sont économiquement et culturellement très proches de l’Égypte ptolémaïque et en particulier d’Alexandrie. Les marchands arabes ne sont pas seulement des intermédiaires pour les produits de luxe dont on a parlé plus haut, ils vendent aussi aux Égyptiens, pour les embaumements, du bitume qu’ils recueillent sur la mer Morte (cf. Les ressources minières, chap. IV).

Dès le IIIe siècle avant notre ère, on trouve des Nabatéens dans le Haurân ; selon un historiographe byzantin, ils fondent la ville de Bosrâ, à côté de la ville grecque de Dionysias, dès le IIIe siècle avant notre ère.

En 200 avant notre ère, le roi séleucide Antiochos III refoule les

Ptolémées au sud de la Palestine ; les Nabatéens en profitent sans doute pour asseoir leur indépendance. Au IIe siècle, ils sont installés au nord-ouest du Sinaï, près de Péluse. En 169, le grand prêtre Jason doit s'enfuir de Jérusalem et se réfugier « auprès d'Arétas tyran des Arabes » ; cet Arétas est celui que l'on nomme **Arétas Ier** (*c*. 168). C'est peut-être l'Arétas de l'inscription de Khalasa, si on la date du début du IIe siècle avant notre ère.



Traduction :
Ceci est le lieu qu'a
fait Nutairû
pour la vie de
Haretat
le roi de Nabatène

Inscription de Khalasa dans le Néguev, mentionnant un roi Arétas.

Les relations avec les Macchabées, Judas et son frère Jonathan, ne sont pas toujours faciles ; après une attaque surprise des cavaliers et fantassins arabes, la paix est conclue, et les Arabes se retirent sous la tente. Quelques années plus tard, Jonathan envoie chez « ses amis les Nabatéens son frère Jean pour leur confier ses bagages ». Mais une tribu de Madaba (en Pérée), les Benê Amraï, s'empare de la caravane. La

vengeance des Macchabées s'exercera à l'occasion d'une fête lors d'un mariage (cf. Mariage et divorce, chap. X). C'est sans doute à la même époque que les Nabatéens se lancent dans la piraterie pour attaquer les navires égyptiens en mer Rouge (cf. Guerre, piraterie et brigandage, chap. III). Le Rabbel de l'une des inscriptions les plus anciennes, de l'époque d'Arétas III (cf. Les caractères régionaux des inscriptions, chap. VII), serait peut-être **Rabbel Ier**, à situer à la fin du Ier siècle de notre ère (une autre interprétation le place vers 85 avant notre ère, entre Obodas Ier et Arétas III).

Les bonnes relations qu'entretenaient les Macchabées et les Nabatéens au IIe siècle ne durent pas. Le roi hasmonéen Alexandre Jannée vient mettre le siège devant Gaza vers 100 avant notre ère, et ses habitants font appel naturellement à Arétas II (*c*. 120/110-96), le roi des Nabatéens, qui utilisent Gaza comme débouché pour leur commerce ; mais Arétas arrive trop tard.

Son fils est **Obodas Ier** (*c*. 96-85). Vers 93, il est vainqueur du roi hasmonéen Alexandre Jannée, en Gaulanitide, dans le nord de la Transjordanie.

Toponymes et régions de la Nabatène et de ses limites.

(Les noms géographiques bibliques sont en italique)

Trachônitide/Trachôn	Laja
Gaulanitide	Gaulan
Batanée	Nûqra (*Basan*), plaine entre le Gaulan

	et le Haurân
Auranitide	Jabal Druze / Haurân
Galaaditide	Tranjordanie Nord (*Galaad*)
Décapole	« Dix cités », des deux côtés du Jourdain
Pérée	Transjordanie (de Amathus à Machéronte)
Ammanitide	Amman, région (*Ammon*)
Moabitide	*Moab*
Gobolitide	*Édom* Nord
Idumée	Judée Sud et Néguev Nord

Le roi hasmonéen « tomba dans une embuscade à un endroit escarpé et difficile d'accès, il fut jeté dans un vallon profond par une multitude de chameaux à Gadara, un village de Galaaditide, et en réchappa difficilement ». (*AJ*, XIII, 12, 5) On note le rôle des chameaux, qui font partie de l'image que présentent les Nabatéens face au monde hellénistique (cf. Guerre, piraterie et brigandage, chap. III).

C'est seulement peu après que se situe un événement non seulement important mais fondateur pour la royauté nabatéenne : Obodas Ier est vainqueur dans un affrontement avec le roi séleucide Antiochos XII, et celui-ci meurt dans la bataille.

Obodas Ier victorieux du roi séleucide Antiochos XII

Remettant à plus tard sa vengeance contre celui qui avait cherché à

l’empêcher de passer, il [Antiochus Dionysos] marcha directement contre les Arabes. Leur roi retraita jusqu’à l’emplacement le plus favorable pour le combat, puis, brusquement, fit faire volte-face à sa cavalerie (il avait dix mille cavaliers) et tomba sur les troupes d’Antiochus avant qu’elles aient pu prendre leurs formations. Un combat acharné s’engagea et, tant qu’Antiochus fut en vie, ses soldats résistèrent, bien que les Arabes en fissent un immense massacre. Mais, lui tombé (il était toujours au premier rang, là où il y avait du danger, et se portait au secours de ceux qui pliaient), toutes ses troupes lâchèrent pied : le plus grand nombre est tué sur le champ de bataille ou dans la fuite. Le reste se réfugia au bourg de Cana où, à part un petit nombre, tous moururent faute de ravitaillement. (*GJ*, I, 4, 7)

Mais, peu après, Obodas lui-même meurt aussi des suites de ses blessures ; il est enterré dans le Néguev, sur le site de la future Oboda (Avdat), et reçoit l’épithète de « Ilaha », « le dieu », selon un usage proprement hellénistique (cf. Obodas le dieu, chap. VI). Cette victoire écrasante d’un petit royaume arabe sur un roi hellénistique a dû avoir un grand retentissement local. Mais ce n’est que bien plus tard, au début du Ier siècle de notre ère, que le culte royal va véritablement s’implanter.

L’EXPANSION DE LA NABATÈNE

L’expansion territoriale sous Arétas III Philhellène

Le fils d’Obodas Ier est **Arétas III** (*c.* 85-62), qui se fait appeler

« Philhellène » ; l'influence hellénistique est en effet très forte dans le royaume et en particulier à Pétra. **Arétas III est un monarque ambitieux, très entreprenant**, qui s'affronte avec les Hasmonéens puis avec les Romains. Mais, parallèlement, la sédentarisation s'accentue, et l'écriture nabatéenne acquiert sa forme caractéristique.

De 84 à 72, Arétas III occupe Damas à la demande des responsables de la ville, inquiets des ambitions du tétrarque de Chalcis, Ptolémée. En 82, Arétas envahit la Palestine et bat Alexandre Jannée à Adida. Mais l'Hasmonéen s'empare ensuite de Dion en Batanée et de Séleucie et Gamala en Gaulanitide, sans doute tenus par Arétas. Ce dernier perd donc douze villes en Moabitide et en Idumée et trois ports sur la Méditerranée (Gaza, Raphia, Rhinocolure). Les opposants à Alexandra, la veuve d'Alexandre Jannée, menacent de se réfugier chez Arétas. C'est le roi d'Arménie, Tigrane, qui occupe Damas en 72, jusqu'en 70/69, où il retourne dans son pays pour s'opposer aux Romains. Ceux-ci apparaissent à présent dans le paysage politique du Proche-Orient. En Judée, à la mort d'Alexandra, ses deux fils se disputent le pouvoir ; Hyrcan est écarté par son frère Aristobule. Hyrcan a comme conseiller un Iduméen, Antipater, qui a épousé une noble nabatéenne, Cypros (peut-être une princesse royale). Sur les conseils d'Antipater, Hyrcan se réfugie auprès du roi Arétas III à Pétra où est son palais. En échange de la promesse de pouvoir récupérer les douze villes prises par Alexandre Jannée, Arétas marche avec 50 000 hommes contre Aristobule qui s'enferme à Jérusalem, au printemps 65. Mais l'arrivée des Romains change la donne. Lolius et Metellus sont à Damas en 66, rejoints par

l’envoyé de Pompée, Scaurus, premier gouverneur de la province de Syrie ; celui-ci arrive en Judée et prend le parti d’Aristobule. Sommés de lever le siège, Hyrcan et Arétas sont vaincus dans la vallée du Jourdain au Papyrôn en 64. Pompée arrive en Orient et crée la province de Syrie, toujours en 64. Il commence par marcher vers Pétra, peut-être pour l’annexer, mais doit retourner vers le nord. Pompée prend Jérusalem en 63 et laisse Scaurus s’occuper des affaires de la province ; il le charge d’extorquer un paiement des Nabatéens de Pétra. Scaurus se met en route vers Pétra, mais il est incapable de prendre la ville : « […] mais il ne pouvait arriver jusqu’à Pétra, à cause des difficultés du terrain ; il dévasta la région alentour mais, là aussi, il eut de grosses difficultés, car son armée souffrit de la faim. » (*GJ*, I, viii, 1) Hyrcan l’Hasmonéen lui fait parvenir des vivres par l’intermédiaire d’Antipater. Le conseiller iduméen s’entremet avec le roi Arétas III et lui prête trois cents talents pour payer Scaurus, argent que Malichos I[er] devra ensuite rembourser à Hérode, fils d’Antipater. Ayant reçu l’argent, Scaurus se retire. Il célèbre son douteux triomphe avec une monnaie frappée à Rome, le denier de Scaurus, où Arétas est figuré un genou à terre à côté de son chameau emblématique.



Le denier de Scaurus

C’est ici que certains reconnaissent par ses monnaies un roi **Obodas II (62/61-59/58). Le roi suivant est Malichos Ier (59/58-30). Les Romains sont attirés par la richesse de Pétra, et Malichos Ier doit subir leur pression.** En 55, Gabinius, proconsul de Syrie, « marche contre la ville des Nabatéens et triomphe d’eux par les armes » (*AJ*, XIV, 103) ; comme pour les autres attaques, il s’agit de faire payer les Nabatéens. C’est dans le courant du Ier siècle avant notre ère que la poussée nabatéenne vers le sud atteint les oasis de Hégra (Madâ’n Sâlih), Taimâ’ et Dumat al-Jandal, qui servent de relais pour le grand commerce transarabique, vers le sud et l’est de l’Arabie (cf. Le grand commerce, chap. IV). Dédan, au sud de Hégra, fut longtemps un poste minéen. Dumat et Taimâ’ sont d’anciennes cités à forte influence araméenne, et Dumat, le relais caravanier le plus oriental, fait le commerce avec Gerrha, sur le golfe Persique et dans les régions de Basse-Mésopotamie. Des graffiti nabatéens ont été retrouvés le long des pistes d’Arabie, hors du domaine nabatéen.

En 47, les Nabatéens se retrouvent pris dans les conflits entre Antoine et Octave. En 34, Antoine enlève à Malichos des territoires fertiles, situés en bordure de la mer Morte pour les donner à Cléopâtre. Elthémos, général nabatéen au service du roi Malichos Ier, est vaincu près d’Amman par le roi Hérode, un fils d’Antipater et de Cypros.

Obodas III, Syllaios et Aelius Gallus

Obodas III (30-9/8) laisse son ministre Syllaios gouverner. Strabon note aussi la présence de nombreux étrangers vivant à Pétra ; il décrit une grande richesse due au commerce, mais aussi des mœurs encore très

proches des origines nomades.

Les Romains s'intéressent de très près au grand commerce avec l'Orient et cherchent à conquérir l'Arabie du Sud, et donc à court-circuiter le commerce nabatéen. Auguste charge donc le préfet d'Égypte, Aelius Gallus, de monter une expédition en Arabie du Sud, en s'adjoignant bien imprudemment l'aide des Nabatéens ; c'est Syllaios, le ministre d'Obodas III (cf. Les grands personnages, Syllaios, chap. III), qui est chargé de guider l'expédition et est responsable d'un contingent de Nabatéens et de Juifs.

L'expédition d'Aelius Gallus en Arabie du Sud

Plus tard seulement il [Aelius Gallus] reconnut son erreur, et, s'étant commandé cent trente transports, il s'y embarqua avec dix mille hommes environ, tous fantassins, tirés des légions romaines et des troupes auxiliaires d'Égypte, lesquelles lui avaient fourni notamment cinq cents Juifs et mille Nabatéens aux ordres de Syllaeus [Syllaios]. Après quinze jours d'une traversée pénible et malheureuse, il arriva à Leucécômé, qui est le grand marché des Nabatéens : il avait perdu une bonne partie de ses embarcations (quelques-unes même avec leur équipage), mais du fait de la mer uniquement et à cause des difficultés de la navigation ; l'ennemi n'y avait été pour rien, et la responsabilité de ce désastre incombait tout entière à Syllaeus, qui, méchamment, avait affirmé que la route de terre jusqu'à Leucécômé n'était point praticable pour une armée, quand les caravanes exécutent sans cesse

entre Pétra et Leucécômé le voyage d'aller et retour sans accident et en toute sécurité, et cela avec un nombre d'hommes et de chameaux qui ne diffère en rien de l'attirail d'une armée véritable. […]

Gallus put enfin quitter Leucécômé et se remettre en route avec son armée ; mais telle était la sécheresse du pays qu'il traversait, qu'il dut faire porter l'eau à dos de chameaux : c'était encore là un méchant tour de ses guides, et qui retarda singulièrement son arrivée dans les États d'Arétas, parent d'Obodas. Celui-ci du moins l'accueillit avec bienveillance, il alla même jusqu'à lui offrir de riches présents ; mais Syllaeus, par ses trahisons, trouva moyen de lui susciter des embarras, même sur cette terre amie. Son expédition, par la faute de ses guides, lui avait donc pris six grands mois. Il comprit, en effectuant son retour, ce qui s'était passé, et parce qu'on finit par lui révéler la trahison de Syllaeus, et parce que, pour revenir, il ne suivit pas les mêmes chemins. […] » (Strabon, XVI, 4, 23-25)

Bien que l'expédition d'Aelius Gallus soit considérée comme un échec par les Romains, car ils n'ont pu annexer le royaume de Saba en Arabie du Sud, la meilleure connaissance qu'ils ont de la région va les servir par la suite. Aelius Gallus reporte la responsabilité du désastre sur Syllaios.

À bien des égards, le règne d'Obodas III annonce les réussites du règne suivant. C'est sous son règne que le portrait de la reine apparaît au côté du roi sur les monnaies (mais sans le nom) ; la construction ou la reconstruction du temple du Qasr al-Bint, le plus important de Pétra et qui est dédié au grand dieu Dûsharâ, date du règne d'Obodas III. Le roi

meurt en 9 avant notre ère, empoisonné par Syllaios, selon une accusation non vérifiée. Le roi défunt n'ayant pas d'héritier mâle, la succession est difficile, et Syllaios fait disparaître plusieurs grands personnages de Pétra.

L'APOGÉE DU ROYAUME NABATÉEN

Le règne d'Arétas IV

Arétas IV (9/8 avant notre ère-40/41 de notre ère) prend le pouvoir en conservant une réelle indépendance face aux Romains. **Il n'est pas le fils d'Obodas III, bien qu'il fasse partie de la famille royale** ; son nom est Aénée (transcription d'un nom nabatéen), et il prend un nom royal à son avènement. Il est d'abord en conflit avec Syllaios, qui veut succéder à Obodas III ; de plus, Arétas (contrairement à Hérode) n'a pas fait le voyage à Rome pour recevoir la confirmation de son investiture et cela déplaît à Auguste ; on discute pour savoir s'il y a eu une brève annexion de la Nabatène (3-1 avant notre ère) avant qu'Arétas ne soit confirmé dans ses fonctions. C'est seulement quelques années plus tard qu'**il prend la titulature de *philopatris*, « qui aime son peuple »**, écrit en nabatéen sur les monnaies et les inscriptions ; il affirme ainsi son indépendance vis-à-vis de Rome. **Son règne est pacifique dans l'ensemble.** En 4 avant notre ère, il envoie des troupes auxiliaires au gouverneur de Syrie, Quintilius Varus, pour l'aider à mater une révolte après la mort de Hérode le Grand (« guerre de Varus »), mais leurs excès causent leur renvoi.

Arétas a marié l'une de ses filles à Hérode Antipas, fils de Hérode. Mais Hérode Antipas veut épouser Hérodiade, sa belle-sœur et nièce, fille de Salomé. La fille d'Arétas, ayant appris le projet de son mari, décide de fuir chez son père, et pour cela demande à Hérode de la laisser aller à Machéronte, qui se trouve à la frontière du royaume nabatéen. Hérode accepte sans se douter du projet de son épouse, et la fille d'Arétas se fait escorter à partir de Machéronte par les stratèges nabatéens, qui gouvernent chaque secteur, jusqu'à Pétra où elle raconte l'affaire à son père (cf. Mariage et divorce, chap. X). Arétas est bien décidé à se venger de Hérode, mais attend une occasion favorable. Il la trouve une dizaine d'années plus tard, quand il attaque et défait les troupes de Hérode Antipas. Celui-ci cherche l'appui des Romains et l'empereur Tibère ordonne à Vitellius de marcher contre Pétra ; mais la mort de Tibère en 37 de notre ère sauve Arétas de justesse.

C'est sous son règne que le royaume nabatéen connaît son apogée. Pétra devient une capitale couverte de monuments ; le théâtre creusé à la sortie du Sîq date de cette époque ; d'autres monuments, comme la Khazna, ont été érigés sous son règne, et le Qasr al-Bint, le principal temple de Pétra, a été embelli ; ce doit être le cas aussi du « Grand Temple Sud », en fait le palais royal. Pourtant le déclin du royaume commence avec celui du commerce. Les Romains, malgré leur échec en Arabie du Sud, ont réussi à détourner à leur profit une partie du trafic de la mer Rouge par le port de Leucos Limen, sur la côte égyptienne. La Nabatène reste néanmoins puissante. C'est sous le règne d'Arétas IV que **les premières inscriptions sont gravées sur les tombes de Hégra**, un

poste-frontière à la limite sud du royaume nabatéen.

Arétas a beaucoup œuvré pour propager le prestige de la famille royale. C'est sous son règne que le **culte royal d'Obodas le dieu** (Obodas I[er] divinisé) est créé ou prend une réelle ampleur. De même, il s'associe à trois reines dans les monnaies et les inscriptions (cf. Les reines et la famille royale, chap. III). La première, Hagirû, a été interprétée comme sa mère, de sang royal, et mentionnée sur une monnaie comme caution des origines princières d'Arétas. La reine Huldû est sans doute d'origine princière aussi et a probablement été divinisée à sa mort, suivant en cela une coutume lagide. C'est pour elle que la Khazna aurait été construite, et aussi pour Arétas lui-même et sa seconde épouse, Shaqilat I[re]. Arétas a plusieurs enfants de ses deux mariages, dont Phasa'el, qui est peut-être l'épouse (non nommée) de Hérode Antipas. Malichos II, l'héritier, épouse sa sœur Shaqilat II.

La fin du royaume nabatéen

La Nabatène sous les derniers rois nabatéens, Malichos II et Rabbel II, est dans la situation d'un état client vis-à-vis de Rome, beaucoup plus que sous Arétas IV.

Le règne de Malichos II (40/41-70/71) paraît bien pâle après l'apogée du règne d'Arétas IV. Le roi est cependant mentionné dans le *Périple de la mer Érythrée*, preuve que Pétra, nommée dans le traité, reste un centre majeur dans la région (cf. Le grand commerce, chap. IV). Hégra connaît le déclin sous Malichos II, car très peu de tombes y sont construites, et la ville-frontière doit faire face aussi à des difficultés militaires assez

graves, car l'armée y a un rôle très important. En revanche, on note un réel développement du Néguev à cette époque. À la fin du règne de Malichos, la Nabatène est dans une situation délicate, car la première révolte juive ensanglante toute la Judée ; Malichos prête 6 000 cavaliers et archers à Vespasien et à Titus ; le siège et la prise de Jérusalem en 70 est un événement majeur dans la région. Et les Nabatéens ont pu craindre d'être absorbés dans l'Empire romain à cette occasion.

Or, à la mort de Malichos II, son héritier **Rabbel est encore un enfant, et sa veuve, Shaqilat II, exerce le pouvoir avec le ministre 'Unaishû, de 70 à 76** de notre ère ; la tombe de 'Unaishû est un somptueux complexe funéraire, avec une façade orientalisante, presque en face du théâtre (cf. L'architecture funéraire, chap. VIII). Rabbel II (70-106) exerce le pouvoir en 76, et, quelques années plus tard, **il prend le titre de « qui a fait vivre et a sauvé son peuple »** (l'équivalent de *sôter* en grec). On ignore à quel événement précis cette titulature ambitieuse fait référence ; on a invoqué le grand développement de l'agriculture dans le Néguev et le Haurân. Mais les dernières tombes datées à Hégra le sont de 75 de notre ère, ce qui n'empêche pas la permanence de la présence nabatéenne. Contrastant avec le déclin du sud, les régions du nord prennent de l'importance. **Bosrâ devient une seconde capitale**, mais les constructions se multiplient cependant à Pétra, comme le tombeau à étages, probablement la tombe de la famille royale, et le temple funéraire du Dair, sans doute dédié à Obodas le dieu.

LA DOMINATION ROMAINE

Les Romains ont attendu la mort de Rabbel II pour annexer la Nabatène, en 106 de notre ère. Il semble que cela se soit fait sans conflit, bien qu'on ne puisse exclure quelques résistances sporadiques. Les destructions observées sur plusieurs sites au début du IIe siècle pourraient être la conséquence du tremblement de terre de 114-115 (cf. Pétra et sa région, chap. II). On a aussi fait remarquer que les monnaies de Trajan, émises d'ailleurs plus tardivement, portent la mention *Arabia adquisita* et non *Arabia capta*, comme ce serait le cas s'il y avait eu une guerre. Mais les Romains n'ont guère laissé le choix aux Nabatéens, ayant fait converger vers la capitale des légions de Syrie et d'Égypte, en particulier la IIIe légion Cyrénaïque. **Cornelius Palma, gouverneur de Syrie, annexe la nouvelle province.** Claudius Severus est le premier gouverneur de la nouvelle province d'Arabie (de 107 à 115 au moins), et **la capitale est Bosrâ**. L'ère de la nouvelle province commence le 22 mars 106 (cf. Le calendrier, chap. V).



Monnaie de Trajan célébrant l'annexion de la Nabatène

LA PROVINCE D'ARABIE

La fin de la dynastie nabatéenne ne signifie pas la fin de sa civilisation, très brillante sous l'occupation romaine. Les limites de la nouvelle province d'Arabie ont recouvert celles de la Nabatène, car les Romains ont entretenu des postes sur les routes d'Arabie du Nord. Dans ces régions, les Thamoudéens succèdent aux Nabatéens. De 111 à 115, les Romains entreprennent la construction de la *via Nova Traiana*, qui va de Bosrâ à Aila, mais passe au large de Pétra.

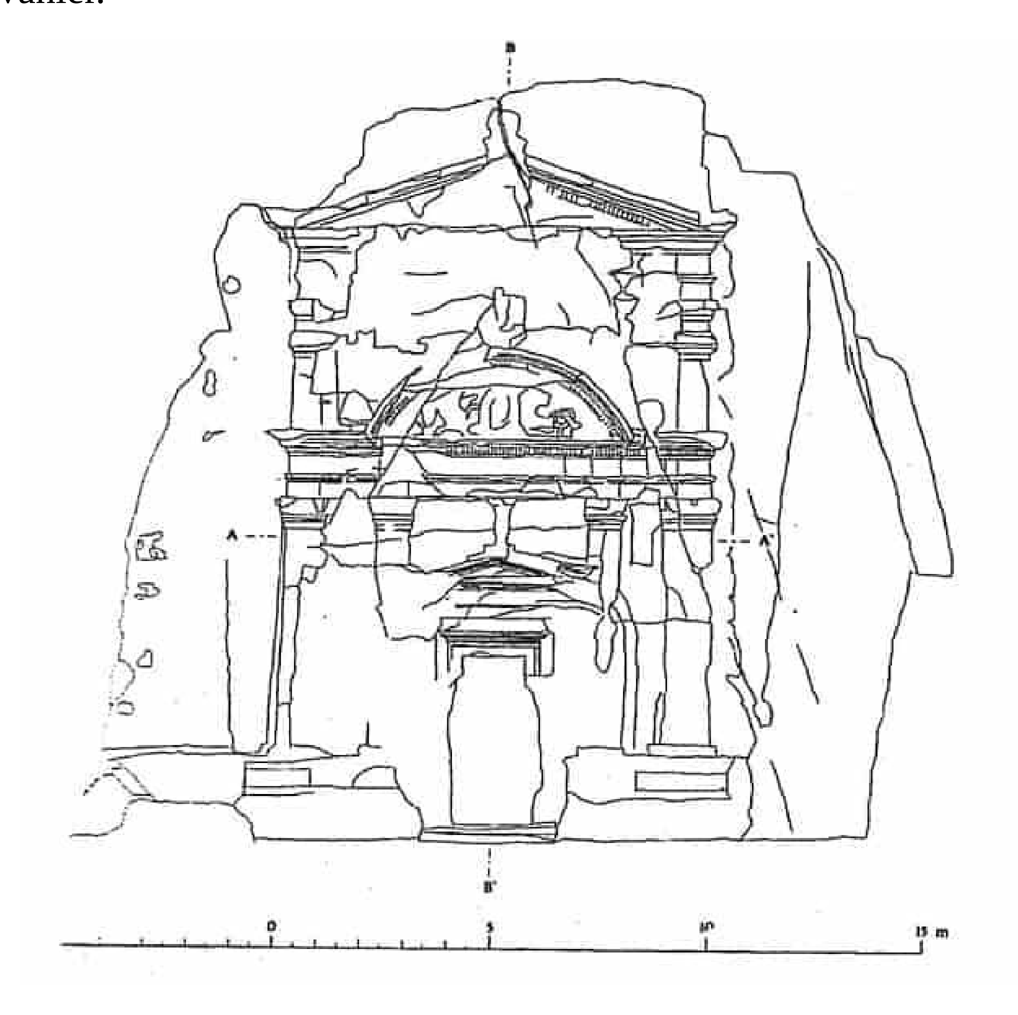
Pétra perd son statut de capitale au profit de Bosrâ, mais elle garde son prestige et les nouvelles constructions se poursuivent. Il faut peut-être dater de cette époque **la tombe de Sextius Florentinus, légat de la province en 127** ; une inscription en latin la lui attribue, mais on ne peut écarter la possibilité d'un réemploi d'une tombe inutilisée.

Les papyrus de Babatha font référence au rôle de Pétra dans l'administration de la nouvelle province ; les magistrats exercent leur autorité de façon itinérante, et siègent donc dans les grands centres. La ville de Pétra reçoit la visite d'Hadrien, et l'empereur lui accorde le titre de *Petra Metropolis* en 130/131 ; une monnaie célèbre l'événement.

Quelques années plus tard, la seconde révolte juive est écrasée par les Romains, qui prennent la forteresse de Masada, dans le désert de Judée, en 136. C'est lors de cette révolte que **Babatha, une Juive habitant le sud de la mer Morte (dans l'ex-Nabatène), se réfugie dans une grotte avec ses biens les plus précieux, ses archives (en grec et en nabatéen).**

Aux IIe-IIIe siècles, les Nabatéens ont laissé **près de trois mille graffiti dans la presqu'île du Sinaï**, en particulier autour de l'oasis de Pharan.

Progressivement Pétra est éclipsée par Palmyre comme grand centre caravanier.



Le tombeau de Sextius Florentinus à Pétra



Monnaie de bronze d’Hadrien avec la légende : Petra Metropolis

Lucius Verus, co-empereur de 161 à 169, est honoré dans la région : un temple dédié par la tribu de Thamud à Ruwwafa, dans le nord de l’Arabie, porte une dédicace bilingue avec son nom (cf. L'Arabie du Nord-Ouest, chap. II). La famille de l’empereur est honorée à Pétra dans l’enceinte même du Qasr al-Bint, le grand temple nabatéen, dans une exèdre où étaient placées les statues de la famille impériale.

Au IIIe siècle, la ville de Pétra est encore honorée par l’empereur Elagabal, qui lui donne le titre de *Petra Colonia*, comme le rappelle une monnaie.





Monnaie d’Elagabal avec la légende Petra Colonia

Peu après, Dioclétien rattache Pétra et le Néguev à la province de Palestine.

L’INSTAURATION DU CHRISTIANISME ET LA FIN DE LA CULTURE NABATÉENNE

Il semble que le paganisme soit resté longtemps vivace dans l’ancienne capitale nabatéenne. **Ce n’est qu’au début du Ve siècle que le moine syrien Barsauma met fin aux cultes païens.**

Après 106, la langue s'arabise de plus en plus, tout en conservant l’écriture dérivée de l’araméen ; **la dernière inscription nabatéenne, celle d’an-Namara, est datée de 356, mais la langue est de l’arabe**. Pétra après le triomphe du christianisme est une cité prospère comme en témoignent les fouilles conduites depuis deux décennies. L’église est détruite par un incendie en 593, et des papyrus en grec, brûlés, ont pu néanmoins être déchiffrés. La culture nabatéenne est encore vivace à travers une onomastique originale.

CHRONOLOGIE GÉNÉRALE

n. b. : Sont signalés entre [ ] des événements importants mais qui ne concernent pas directement les Nabatéens.

Aux origines

VIIe siècle avant notre ère : [Établissement édomite au sommet d'Umm al-Biyâra au centre de Pétra.]

587 : [Le roi néobabylonien Nabuchodonosor II conquiert Jérusalem. Captivité des Hébreux à Babylone.]

549-539 : [Le roi néobabylonien Nabonide passe par Sela' en Transjordanie pour aller s'installer dix ans à Taimâ' et dominer les oasis d'Arabie du Nord.]

525 : [Les Qédarites ravitaillent les troupes de Cambyse en route vers l'Égypte.]

VIe-Ve siècle : Pénétration des Édomites dans le sud de la Judée. Probable début de l'infiltration et de l'installation des Nabatéens en Transjordanie.

Ve siècle : Trésor de bijoux d'or et de cornaline et tablette cunéiforme trouvés à Tawilân, établissement édomite au sud de Pétra.

Ve-IIe siècles : [Royaumes de Dédan et de Lihyan dans l'oasis d'al-'Ulâ en Arabie du Nord-Ouest.]

Les Nabatéens face aux royaumes hellénistiques

323 : [Mort d'Alexandre.]

315 : [Conquête de la Syrie par Antigone le Borgne.]

312 : [Occupation du sud de la Syrie par Ptolémée.]

Première mention des Nabatéens à l'occasion des deux expéditions ordonnées par Antigone le Borgne contre « la Roche » des Nabatéens (Umm al-Biyâra ou Sela'), par le général macédonien Athénaios puis par le fils d'Antigone, Démétrios Poliorcète.

Rabilos, roi des Arabes, défait et tue le général macédonien, probablement Athénaios, à Môthô, au nord de Sela', selon une notice d'Étienne de Byzance.

Les Nabatéens convoient les aromates d'Arabie du Sud vers Gaza et ils récoltent le bitume de la mer Morte pour le vendre en Égypte.

312 : Ier octobre, début de l'ère séleucide.

305 : [Fondation des dynasties hellénistiques lagide (les Ptolémées en Égypte) et séleucide (en Syrie)].

259 : L'agent égyptien Zénon livre du blé aux « gens de Rabbel » à l'est du Jourdain. Les Nabatéens sont aussi signalés dans le Haurân, où ils se livrent au trafic d'esclaves.

Fin du IIIe siècle : Mention d'un roi arabe des Nabatéens dans un papyrus égyptien ; ils sont éleveurs de chevaux.

c. 200 : [Antiochos III arrache la Syrie, la Phénicie méridionale et la Palestine à Ptolémée V ; la Nabatène reste indépendante.]

Début du IIe siècle : Mention d'un « Harétat roi de Nabatène » sur une inscription nabatéenne de Khalasa dans le Néguev.

169/168 : [Pillage du temple de Jérusalem par Antiochos IV ; édit de persécution.]

Le grand prêtre Jason s'enfuit de « la ville d'Arétas, tyran des Arabes » ; il s'agit d'**Arétas Ier,** peut-être le même que celui de l'inscription de Khalasa.

167 : [Révolte des Macchabées en Judée.]

163 : Judas Macchabée rencontre les Nabatéens en se rendant vers le Haurân ; dans un second récit, ils se heurtent en Galaaditide à Judas Macchabée puis traitent avec lui.

Entre 130 et 110 : Les Nabatéens attaquent des navires égyptiens en mer Rouge. Représailles des Ptolémées qui ravagent leurs côtes.

Fin du IIe siècle : Inscription nabatéenne mentionnant Rabbel, fils d'Arétas Ier ; c'est probablement **Rabbel Ier.**

129 : Ambassade de Moschiôn de Priène auprès du roi d'Arabie à Pétra.

128 : [Perte de la Mésopotamie par les Séleucides ; la route du golfe Persique et de l'Euphrate est aux mains des Parthes. Le trafic de l'encens est donc détourné vers l'ouest.]

103 : [Alexandre Jannée prend le titre de roi.]

Tournant du IIe et du Ier siècle

[Mas'ûdu, roi de Lihyan, à Dédan, oasis au sud de Hégra.]

c. 100 (ou 96) : Le roi des Juifs, Alexandre Jannée, vient assiéger et détruire Gaza, avant qu'**Arétas II**, appelé par les assiégés, ne puisse intervenir. Ce dernier serait le premier roi nabatéen à avoir battu monnaie. Il est peut-être le même que l'Érotime, cité par Justin, qui envoie ses « sept cents fils » piller la Syrie et l'Égypte.

96/95 : Dédicace à Dûsharâ, dieu de Mankatû, pour la vie d'Obodat (Obodas Ier) roi de Nabatène, fils de Harétat (Arétas II), roi de

Nabatène, l'an 1 (d'**Obodas Ier**).

c. 93 : Obodas Ier défait Alexandre Jannée à Gadara en Galaaditide.

Alexandre Jannée restitue la Moabitide et la Galaaditide à Obodas Ier.

87 ou 85 : Obodas Ier bat et tue au combat de Qana le roi séleucide Antiochos XII. Obodas meurt peu après et est déifié à Oboda (Avdat) dans le Néguev.

(Certaines chronologies placent, entre Obodas Ier et Arétas III, Rabbel Ier en 85-84.)

L'expansion de la Nabatène

c. 85-62 : **Arétas III Philhellène.**

85 : Arétas III bat à Adida, dans le nord, le roi des Juifs Alexandre Jannée.

84-83 : [Invasion de la Syrie par Tigrane d'Arménie.]

84-72 : Occupation de Damas par Arétas III à la demande des autorités ; occupation par les Nabatéens de la route de Pétra à Damas, par Madaba, Amman et Bosrâ. Occupation temporaire du sud de la Syrie.

c. 83 : Arétas III envahit la Palestine et impose un traité à Alexandre Jannée, mais celui-ci s'empare de Dion (Batanée), Séleucie et Gamala (Gaulanitide). Arétas perd douze villes en Moabitide et en Idumée ainsi que les ports de Gaza, Raphia et Rhinocolure.

70/69 : Arétas III, maître de Damas, doit se retirer devant Tigrane, roi d'Arménie.

69 : [Évacuation de la Syrie par Tigrane d'Arménie.]

66 : [Pompée fait occuper Damas par ses légats Lolius et Metellus.]

66/65 : Arétas III Philhellène accueille, à la demande d’Antipater son ministre iduméen, Hyrcan II, le roi et grand-prêtre dépossédé par son frère Aristobule. Antipater a épousé une noble nabatéenne, Cypros.

65 : Grâce à l’entremise d’Antipater, Arétas III accompagne Hyrcan pour assiéger Aristobule dans Jérusalem. Scaurus les force à lever le siège.

65/64 : [Création de la province de Syrie par Pompée ; Scaurus en est le premier gouverneur.]

63 : [Siège de Jérusalem par Pompée ; la Judée est rattachée à l’Empire romain.]

Arétas et Hyrcan sont attaqués et vaincus près du Jourdain par Aristobule.

62 : Scaurus cherche à prendre Pétra ; il échoue et dévaste les environs. Par l’intermédiaire d’Antipater, Arétas III lui promet 300 talents qui sont garantis par Antipater lui-même, ministre d’Hyrcan, rétabli entre-temps par Pompée. Denier de Scaurus.

62-58 : Règne probable d’**Obodas II**, d’après des monnaies.

55 : Gabinius, proconsul de Syrie, attaque Pétra.

47 : **Malichos Ier** porte secours à César, en difficulté en Égypte.

41-38 : [Invasion de toute la Syrie par les Parthes.]

Au moment de l’invasion parthe, le roi de Nabatène Malichos Ier a une attitude si équivoque qu’Antoine doit envoyer contre lui le roi Hérode de Judée qui lui inflige une grave défaite.

40 : [Le fils d’Antipater et de Cypros, noble nabatéenne, Hérode le Grand, roi des Juifs, nommé par le Sénat romain.]

34 : Antoine enlève à Malichos des territoires fertiles près de la mer

Morte pour les donner à Cléopâtre.

31 : Elthémos, général nabatéen au service du roi nabatéen Malichos I[er], est vaincu près de Amman par le roi Hérode.

2 septembre 31 : [Actium, victoire d'Octave sur Antoine.]

Le roi Malichos I[er] fait brûler les navires de Cléopâtre, pour se concilier les bonnes grâces d'Octave.

30 : [L'Égypte devient province romaine.]

[Hérode confirmé dans son titre de roi par Octave.]

30 : Obodas III à Pétra.

27 : [Octave prend le titre d'Auguste.]

26-25 : L'expédition d'Aelius Gallus, préfet d'Égypte, en Arabie du Sud. Syllaios, ministre du roi nabatéen Obodas III, est leur guide et conduit les contingents nabatéens et juifs. Échec de l'expédition, dont la responsabilité est rejetée sur Syllaios.

12 : Syllaios demande à Hérode la main de sa sœur Salomé ; mais, devant son refus de se convertir au judaïsme, elle lui est refusée ; les rapports entre Syllaios et Hérode sont conflictuels (demande de remboursement du prêt fait à Arétas III par Antipater), et se règlent à Rome, devant Auguste, favorable au roi juif.

L'apogée du royaume nabatéen

9 avant notre ère - 40 de notre ère : Arétas IV succède à Obodas III sans en référer à Auguste ; conflit avec Syllaios et mécontentement d'Auguste.

6 avant notre ère : Auguste fait exécuter Syllaios à Rome.

4 avant notre ère : [Mort de Hérode le Grand.]

Lors de la « guerre de Varus », Arétas lui envoie des troupes auxiliaires pour mater la révolte des Juifs.

3-1 avant notre ère : Annexion temporaire de la Nabatène par Rome ?

1 de notre ère : Arétas IV prend le titre de celui qui « qui aime son peuple », *philopatris* en grec.

19 de notre ère : [Voyage de Germanicus en Syrie.]

27 : La fille d'Arétas IV et épouse de Hérode Antipas, fils de Hérode le Grand, apprend qu'elle va être répudiée par son mari, qui veut épouser sa belle-sœur et nièce Hérodiade, la fille de Salomé (elle-même fille d'Antipater et de la nabatéenne Cypros). Elle s'enfuit à Machéronte, forteresse hérodienne à la limite de la Pérée, tétrarchie de Hérode Antipas, et du territoire nabatéen. Arrivée en Nabatène, elle est escortée par les différents stratèges nabatéens qui contrôlent les districts, et arrive ainsi à Pétra.

38 : Deux épitaphes de Madaba mentionnent un stratège de la ville.

c. 38 : Arétas attaque et défait les troupes d'Antipas. Tibère envoie Vitellius contre Pétra, mais sa mort empêche l'attaque projetée.

36-41 : À Damas, Paul échappe aux « gens du roi Arétas » ; Damas fait partie de la province de Syrie.

40 : Malichos II (40-70), fils d'Arétas IV, lui succède. Le *Périple de la mer Érythrée* mentionne ce roi quand il parle du commerce de Pétra jusqu'à la Méditerranée. Grande activité agricole au Néguev.

66-73 : [Première révolte juive.]

70 : Prise de Jérusalem par Titus. Des contingents arabes participent au

siège et se rendent coupables d’atrocités.

70/71 : Rabbel II (70/71-106), fils de Malichos II, lui succède. Il est trop jeune pour gouverner, et c’est sa mère, Shaqilat II, qui assure la régence avec comme ministre 'Unaishû.

71 : Révolte de Damasi.

76 : Rabbel II assure lui-même le pouvoir.

Il prend le titre de « qui a sauvé et fait vivre son peuple » (l’équivalent de *sôter* en grec).

Bosrâ devient une sorte de seconde capitale. Grand développement économique du Haurân.

92-93 : [Annexion à la province de Syrie des régions du Haurân détenues par Agrippa II.]

La domination romaine

106 : **Mort présumée de Rabbel II**. Cornelius Palma, gouverneur de Syrie, occupe Pétra, sous Trajan. Monnaie romaine célébrant cette annexion. **Bosrâ devient la capitale de la nouvelle province d’Arabie** qui garde, semble-t-il, les limites de la Nabatène.

107-115 : Claudius Severus, premier gouverneur de la province d’Arabie, avec Bosrâ comme capitale.

111-115 : Construction de la *Via Nova Traiana* de Bosrâ à Aila.

113-114 : Tremblement de terre en Palestine et en Arabie romaine.

114 : *Petra Metropolis.*

114-117 : [Expédition de Trajan contre les Parthes.]

127 : Tombeau de Sextius Florentinus.

130-131 : Hadrien visite Pétra. Monnaie romaine commémorant cette visite : *Hadriana Petra Metropolis*.

135/136 : Seconde révolte juive. Des contingents arabes participent au siège de Masada.

Les archives de Babatha, en partie en nabatéen.

161-169 : Lucius Verus, co-empereur avec Marc-Aurèle.

Inscription bilingue du temple de Ruwwafa, en Arabie du Nord.

218-222 : *Augustocolonia Petra Antoniana*, sous Elagabal.

269-270 : [Révolte de Zénobie ; l'Arabie romaine est occupée.]

295 : Dioclétien rattache Pétra et le Néguev à la province de Palestine.

Persécution des chrétiens à Pétra.

363 : Tremblement de terre très destructeur à Pétra et dans la région.

IVe siècle : Le moine Barsauma impose le christianisme à Pétra.

395 : *Provincia Arabia Salutaris.*

537-593 : Les papyrus de Pétra. Incendie de l'église de Pétra.

631 : [Les habitants d'Udhruh, à 15 km à l'est de Pétra, font leur soumission à Muhammad.]

1812 : Le Suisse J. Burckardt « redécouvre » Pétra.

Les rois nabatéens

Arétas Ier	*c.* 168 avant notre ère
Rabbel Ier	fin du IIe siècle (date hypothétique)
Arétas II	120/110-96

Obodas Ier	*c*. 96-85
Arétas III « Philhellène »	85-62
Obodas II ?	62/61-59/58 ?
Malichos Ier	59/58-30
Obodas III (Syllaios étant ministre)	30-9/8
Arétas IV « qui aime son peuple »	9/8 avant notre ère - 40 de notre ère
Malichos II	40-70
Rabbel II « qui a fait vivre et a sauvé son peuple » (Shaqilat étant régente : 71-76)	71-106

n. b. : Une autre date est aussi proposée pour Rabbel Ier : 85/84.
L’existence d’Obodas II reste controversée.

II

LE TERRITOIRE

La Nabatène est un agrégat de territoires variés mais contigus. Les Nabatéens sont minoritaires sur l’ensemble des terres qu’ils contrôlent ; ils sont mêlés aux sédentaires. Des tribus nomades alliées occupent les espaces désertiques, qui forment la très grande majorité du territoire contrôlé par les Nabatéens. **Des zones de peuplements sédentaires, plus ou moins discontinues, sont reliées entre elles par des voies caravanières**, du sud du Haurân en Syrie au nord de l’Arabie, et du Néguev aux déserts à l’est de la Transjordanie. Des postes-frontières limitent les territoires, tenus ou disputés. **La capitale, Pétra, est une cité florissante qui a continué d’être embellie sous la domination romaine.** Dans le Haurân, **Bosrâ fait figure de seconde capitale** à la fin du royaume et devient la capitale régionale à l’époque romaine. Dans le Néguev, **Oboda est une forteresse majeure** et le siège d’un culte dynastique. **C’est Hégra, à la frontière sud, qui est le plus important centre d’Arabie du Nord.**

PÉTRA ET SA RÉGION

La région de Pétra fait partie de la faille géologique qui s’étend de la Syrie du Nord jusqu’en Afrique orientale (le « grand rift africain »). Elle passe par la vallée du Jourdain, la mer Morte et la dépression de la 'Araba qui rejoint le golfe d’Aqaba. Les terres en bordure ont été soulevées, créant les hauts plateaux de Moab et d’Édom, du nord au sud. La partie nord d’Édom s’appelait Gobolitide à l’époque romaine (le Jabal actuel), et le sud était la région du Sharâ, qui englobait Pétra ; le sommet le plus haut de Pétra est le Jabal Harûn (1350 m). Les couches géologiques affleurent en bordure du plateau édomite qui domine la dépression de la 'Araba ; les couches calcaires surmontent les épaisses couches de grès nubiens qui eux-mêmes recouvrent des roches métamorphiques. Le site de Pétra se trouve donc en contrebas du plateau transjordanien, mais domine la vallée de la 'Araba.

Pétra et sa région sont situées dans une zone sismique et plusieurs tremblements de terre très destructeurs ont été enregistrés dans l’Antiquité.

Les tremblements de terre ayant touché Pétra dans l’Antiquité

- *c.* 113-114 ? : séisme attesté par l’archéologie, de Césarée jusqu’à Hesban, et de Jérash jusqu’à Pétra (destructions au centre-ville). Le temple de Khirbat at-Tannûr a sans doute été endommagé lors de ce séisme.
- 19 mai 363 : séisme majeur, qui frappe la Palestine et la Transjordanie, dont Aréopolis / Rabbathmôba et Pétra, particulièrement touchée.

- 9 juillet 551 : séisme majeur qui frappe toute la région. Pétra est touchée, comme les autres villes, et l'église byzantine au centre-ville est détruite à cette occasion (les archives de la ville, écrites en grec sur papyrus, sont brûlées).

Les recherches palynologiques sur le site de Pétra suggèrent un environnement sans forêt à proximité, et en définitive très proche de la situation actuelle : un décor de steppe avec de rares arbres et des plantes à fleurs annuelles ; cependant, des espèces comme le sanglier, le porc domestique et les bovidés nécessitent un environnement plus humide que celui d'aujourd'hui, au moins 300 mm d'eau par an, contre moins de 200 mm actuellement. On remarque une tendance vers un climat légèrement plus humide entre le Ier siècle avant notre ère et le Ier siècle de notre ère ; cette évolution continue à l'époque romano-byzantine.

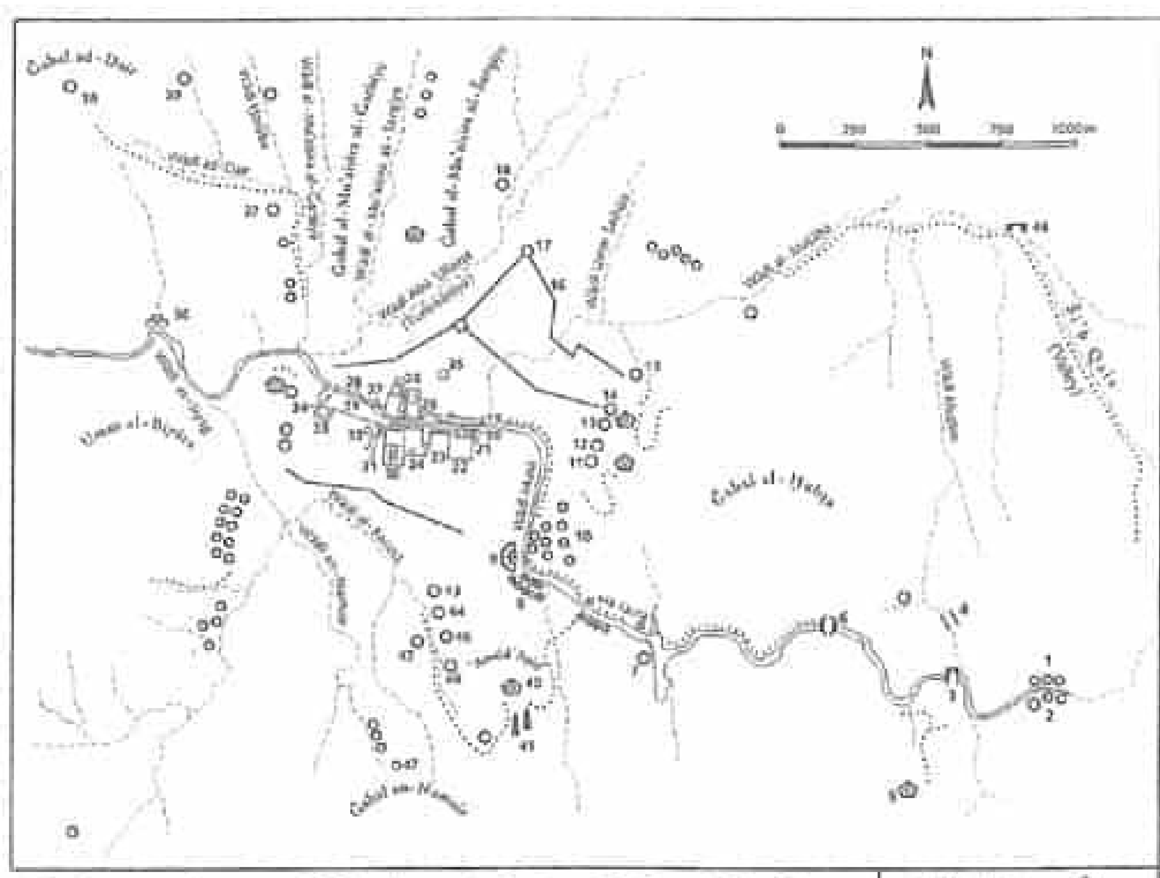
UN SITE EXCEPTIONNEL

Pétra est remarquablement bien située sur les routes du commerce transarabique, car, contrairement à nos conceptions actuelles, les routes même en terrain difficile étaient utilisées puisque considérées comme plus sûres pour éviter des armées puissantes.

Les auteurs anciens n'ont pas manqué de s'extasier sur la localisation de la ville : c'est ce qu'explique Pline l'Ancien : « La ville de Pétra, située dans un vallon d'un peu moins de 2 000 pas, entourée de montagnes inaccessibles, et traversée par une rivière. » (*Histoire naturelle*, 12). Strabon est plus précis : « La capitale des Nabatéens,

Pétra, tire son nom de cette circonstance particulière que, bâtie sur un terrain généralement plat et uni, elle a tout autour d'elle comme un rempart de rochers (*petra*), qui, escarpé et abrupt du côté extérieur, contient sur son versant intérieur d'abondantes sources, précieuses pour l'alimentation de la ville et l'arrosage des jardins. » (Strabon, XVI, 4, 21) Pline l'Ancien comme Strabon ont exposé **les trois caractères principaux de Pétra : une localisation privilégiée sur les routes commerciales, un site naturellement défensif et des ressources en eau**.

Le caractère exceptionnel du site de Pétra, **un cirque rocheux de grès à dominante rouge, veiné de blanc, bleu et jaune et traversé par un wâdi**, se retrouve dans les toponymes qui lui ont été donnés. En effet, le nom même de Pétra lui a été attribué par les Grecs ; ils appellent le site « la Roche », terme qui peut d'ailleurs s'appliquer à d'autres lieux, comme Sela' (cf. Aux origines, chap. I). Mais le nom nabatéen est Reqem ou Raqmû, un nom qui fait référence aux tissus diaprés et qui convient parfaitement pour décrire les veines de la roche. Pour les croisés, le site est le « val de Moïse », traduction de Wâdi Mûsa, le nom qui s'appliquait à Pétra au début du XXe siècle. En revanche, le nom arabe de la ville actuelle de Wâdi Mûsa, à l'est du site, était Al-Jî, qui transcrit un très ancien nom d'époque édomite, signifiant « la vallée », hellénisé ensuite en Gaia. Le nom ancien de Gaia se retrouve dans le dieu du même nom, assimilé à Dûsharâ (cf. Les divinités, chap. VI).





1 Tombeaux cubes (« Djinn Blocks »)
2 Tombeau aux obélisques
3 Entrée du Sîq (avec restes d'une arche-aqueduc effondrée)
4 Tunnel de dérivation des eaux du wādī Mūsa vers le nord pour contourner le massif d'al-Khubtha)
5 Secteur d'al-Madras
6 Défilé du Sîq
7 Al-Khazna al-Firaun (façade d'un temple funéraire)
8 Nécropole du théâtre
9 Théâtre
10 Tombeau de 'Unaishū
11 Tombeau à l'urne
12 Tombeau de la soie
13 Tombeau corinthien
14 Tombeau à étages
15 Tombeau de Sextius Florentinus
16 Rempart nord
17 Tour « Conway » sur le rempart nord
18 Tombeau du Turkmāniya
19 Nymphée nord
20 Voie à Colonnades (*cardo*)
21 Nymphée sud (reconstitué)
22 Marché de Trajan
23 « Marché central »
24 *Paradeisos*
25 Bâtiment non identifié
26 Temple aux lions ailés (temple nord)
27 Ateliers
28 Arche monumentale
29 *Téménos*
30 *Bouleuterion*
31 « Bains » (résidence)
32 Petit temple
33 Qasr al-Bint Firaun
34 Autel
35 Église de Pétra
36 Carrières
37 Triclinium aux lions
38 Façade du Dair
39 Qattar ad-Dair
40 Haut-lieu
41 Obélisques
42 Tombeau du soldat romain
43 Tombeau renaissance
44 Tombeau au fronton brisé
45 Triclinium du tombeau du soldat romain
46 Tombeau du Jardin
47 Chapelle d'Obodas
48 Aqueduc de Shu'b Qais

Le site de Pétra (d'après Brill's New Pauly, t. 10)

De grandes failles d'orientation nord–nord-ouest à sud–sud-est et sud–sud-ouest à nord–nord-est structurent le site et délimitent les principales zones d'occupation : elles forment un réseau d'une cinquantaine de bassins, dont les wâdi forment les chemins d'accès jusque vers les régions les plus reculées. Ce compartimentage du site explique la répartition des monuments. La nature de la roche dégagée et l'action de l'eau jouent également un rôle majeur dans la genèse du paysage rupestre, puisque le grès nubien est très friable ; mais en revanche il est très facile à travailler, ce qui explique aussi l'attrait que le site a exercé. Par ailleurs, le massif de grès offre des conditions de vie très favorables en hiver, les grottes présentant des qualités remarquables d'isolation qui en font un habitat recherché. Dans cette région semi-désertique, qui reçoit en moyenne 200 mm de pluie par an, la montagne de grès offre des possibilités de récupération et de stockage des eaux de pluie, qui tombent à la fin de l'automne et au début du printemps ; leur caractère torrentiel et imprévisible peut rendre les wâdi extrêmement dangereux, et des aménagements très importants ont été entrepris dès l'Antiquité pour parer à tout danger.

Une urbanisation progressive

Le site est traversé d'est en ouest par le wâdi Mûsa, issu de sources du village d'Al-Jî / Gaia. Il traverse le défilé du Sîq qui s'est formé par érosion le long des failles dans le grès. La partie du site la plus

anciennement habitée par les Nabatéens est à l'est, dans la partie appelée Bâb as-Sîq, peu avant l'entrée dans la gorge du Sîq ; les façades des plus anciens tombeaux y ont été creusées, précédées d'une cour dégagée dans le rocher, par exemple le « Khan » ou « caravansérail ». Avant l'entrée dans le Sîq, sur la rive droite, les trois tombeaux-cubes (« Djinns Blocks ») sont des monolithes dégagés de la roche et pourvus de chambres funéraires à leur base ; ils étaient décorés de merlons rapportés (cf. L'architecture funéraire, chap. VIII). De l'autre côté du chemin, le tombeau aux obélisques (cf. La *nefesh*, monument de la mémoire, chap. V) surmonte un *triclinium* plus tardif, décoré d'un fronton brisé.

Le Sîq était la voie d'accès principale au site de Pétra, et à ce titre une voie sacrée ; sa chronologie est discutée ; la voie dallée est datée soit de la seconde moitié du Ier siècle avant notre ère soit du Ier siècle de notre ère. Il faut certainement tenir compte de plusieurs réfections. Cet étroit canyon de quelques mètres de large fait six coudes et est bordé de chaque côté de canalisations antiques et de niches à bétyles parfois accompagnées d'inscriptions grecques ou, très rarement, nabatéennes. On a retrouvé des portions de la voie dallée d'époque nabatéenne sous les déblais. Les dégagements récents ont mis au jour sur la falaise sud deux étonnants groupes de deux chameliers conduisant leurs montures et se faisant face et séparés par deux niches à bétyles (cf. Le culte, chap. VI). On peut penser que le chemin était à l'origine plus élevé qu'aujourd'hui. Le relief appartient donc à la première route d'un niveau supérieur à la voie pavée. La canalisation creusée à la base de la paroi appartient à la seconde phase, celle de la voie dallée.

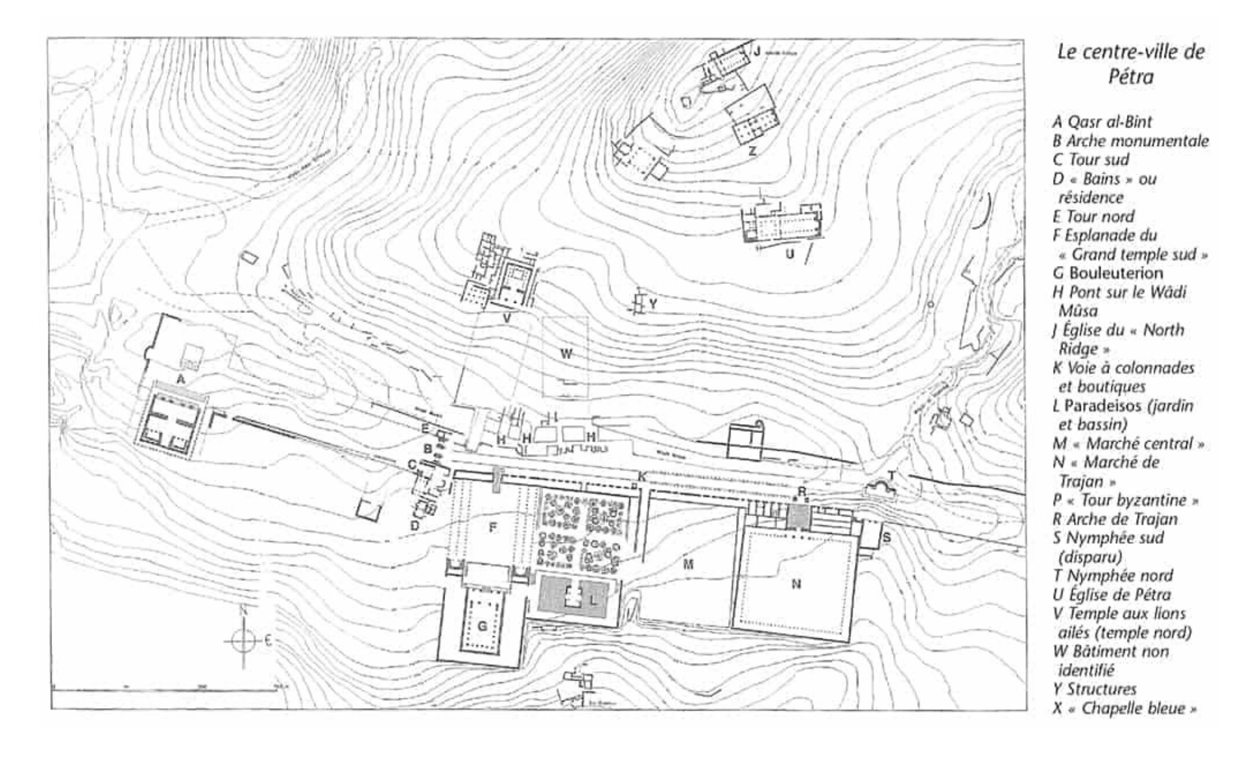
Le Sîq s’enfonce entre deux massifs ; au nord, l’imposant massif tabulaire d’al-Khubtha, qui domine le centre-ville à l’ouest, n’est accessible que par cette face par deux escaliers très raides ; au sud du Sîq, le massif d’al-Madras, peu élevé, est accessible de divers côtés.

Après un trajet tortueux entre les hautes falaises parfois rapprochées de quelques mètres seulement, le Sîq débouche sur une vision fantastique de façade de grès rose à colonnes et à édicule, la Khazna al-Firaûn (le « trésor du pharaon ») ; plus loin on trouve le tombeau de type Hégra de 'Unaishû. Le lit du wâdi remonte vers le nord, entre les montagnes abruptes ; à l’est c’est toujours al-Khubtha, à l’ouest le massif du haut lieu, al-Madhba. L’espace s’élargit, offrant la vision d’un théâtre creusé dans la roche sur la gauche, et, des deux côtés des façades, de tombeaux rupestres qui s’alignent sur plusieurs rangs ; ce théâtre est daté du règne d’Arétas IV, et il a été remanié à l’époque romaine ; ces aménagements ont nécessité d’éventrer des tombes orientalisantes plus anciennes et qui ne devaient plus être utilisées. Peu après le théâtre, le cours du wâdi s’infléchit sur la gauche, vers l’ouest. On laisse sur la droite d’autres façades de type oriental qui se succèdent au pied de la falaise d’al-Khubtha, face au couchant et surtout, les plus remarquables, trois façades de tombeaux monumentaux de type classique : ce sont les tombes dites « royales ». Leur nom actuel se justifie d’une part par leur emplacement, sur la façade ouest du massif d’al-Khubtha, dominant le centre-ville, et d’autre part par la découverte dans les parages d’une inscription détaillant la famille royale à la fin du Ier siècle de notre ère. Se succèdent ainsi vers le nord le tombeau à l’urne, le tombeau corinthien, le tombeau à étages,

puis, après un quartier d’habitation comprenant la maison de Dorothéos, le tombeau de Sextius Florentinus dans un recoin plus au nord (cf. La domination romaine, chap. I).

On aperçoit au nord le massif d’an-Nassara, où sont creusées encore des tombes, dont celle aux armures. Venant du nord, le wâdi al-Mataha rejoint le coude que fait le wâdi Mûsa ; c’est à leur jonction que l’on a construit un ou deux nymphées (des fontaines), qui sont placés à l’entrée de la voie dallée.

La voie dallée est orientée d’est en ouest ; elle joue le rôle de *cardo*. Elle est bordée des restes de portiques. Cette voie dallée d’époque romaine a remplacé une voie plus ancienne qui a elle-même recouvert des maisons datant d’avant le Ier siècle avant notre ère. Le wâdi Mûsa coule en contrebas sur la droite (au nord) ; on accède à la rive opposée par des ponts.



Le centre-ville de Pétra

Sur la gauche, le marché de Trajan ouvre sur la rue par un escalier monumental bordé de boutiques. Après le « marché du bas », et peu avant d'arriver au bout de la voie dallée, un autre escalier monumental à gauche (au sud) mène à une vaste esplanade où l'on a fouillé un jardin d'agrément, un *paradeisos* à la mode hellénistique (avec bassin et pavillon). Il donne à l'ouest sur les colonnades du « Grand Temple Sud », sans doute le palais royal, transformé à l'époque romaine en *bouleuterion* (sénat local).

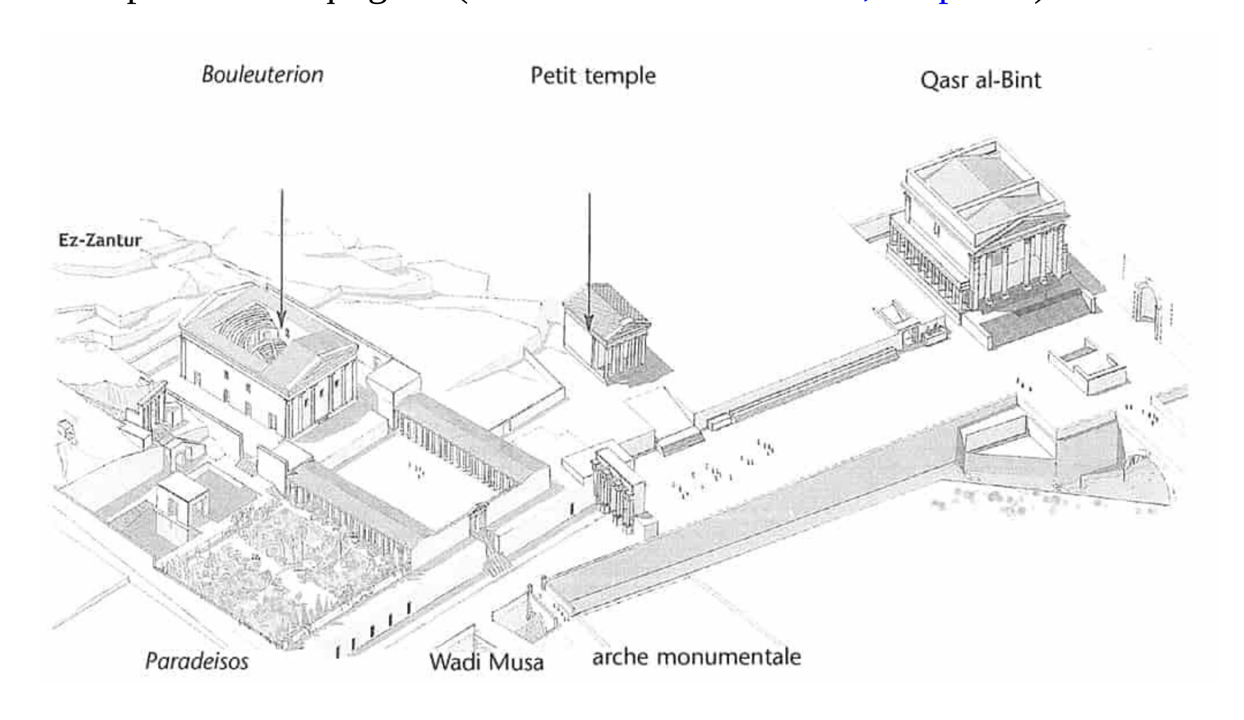
Au bout de la voie dallée, on franchit une porte monumentale et on pénètre dans l'enceinte du temple principal, le Qasr al-Bint ; le mur du *temenos* qui le délimite est légèrement décalé par rapport à l'alignement de la voie dallée. Le Qasr al-Bint al-Firaûn (le « château de la fille du pharaon » selon la toponymie locale) est un vaste édifice carré orienté au nord, face au wâdi, avec une triple *cella* ; un autel monumental fait face au temple (cf. L'architecture religieuse, chap. VIII). Le *temenos* (l'enceinte du sanctuaire) du Qasr al-Bint est à l'extrémité ouest du centre-ville. Plusieurs étapes ont marqué la construction de ce sanctuaire, le plus ancien de Pétra.

Le Qasr est dominé par le petit sommet d'al-Habîs (avec des restes d'un fort croisé).

Sur la rive opposée, les ruines d'un temple sont visibles ; c'est **le temple aux Lions ailés, dédié à al-'Uzzâ-Aphrodite** ; une *cella* avec colonnade entoure une plate-forme centrale. Ce temple date du début de notre ère.

Face au Qasr, un chemin emprunte le wâdi Abû 'Ullaiqa vers le nord du

site, longeant le massif de al-Mu’aisra, creusé de nombreux tombeaux orientalisants. En continuant le wâdi, on trouve le tombeau du Turkmânîya, dont la façade de type Hégra s’orne d’une très belle inscription de cinq lignes (cf. L'écriture nabatéenne, chap. VII).



Vue axonométrique des monuments du centre-ville de Pétra
(d'après Chrysanthos Kanellopoulos)

Au nord-ouest on accède au sommet du Dair (le « monastère ») par quelques centaines de marches ; on passe à côté d’une façade classique, la tombe aux Lions. Tout en haut, une façade monumentale, la plus imposante de Pétra, fait face à l’ouest, et la 'Araba est visible du bord du sommet. L’importance du Dair, probablement un temple funéraire à Obodas le dieu, est manifeste par son emplacement et par ses dimensions : 50 m de large sur 45 m de haut ; c’est la plus grande façade rupestre de Pétra ; elle est de type classique, avec une *tholos* comme pour la Khazna et le tombeau corinthien (cf. L’architecture funéraire,

chap. VIII).

Avant la montée vers le Dair, le haut massif tabulaire visible au sud-ouest est Umm al-Biyâra, « la mère des citernes » ; ce nom lui est donné en référence aux citernes d’époques édomite et nabatéenne qui parsèment son sommet. Entre les massifs du Dair au nord et ceux d’al-Habîs et Umm al-Biyâra au sud, une vallée, le wâdi as-Siyyagh, continue le wâdi Mûsa. À son extrémité, peu avant un coude vers le nord et une descente vertigineuse vers la 'Araba, sourd la seule source pérenne de Pétra.

Au sud-ouest du site, le haut lieu de al-Madhba est accessible depuis un escalier au sud du théâtre et on y accède aussi par le wâdi Farasa, bordé de chaque côté par des façades de tombes, dont plusieurs de type classique, comme le tombeau du soldat romain ; un important complexe funéraire est construit de part et d’autre du wâdi, datant du Ier siècle de notre ère, avec le *triclinium* au Jardin, dans l’esprit des vastes demeures hellénistiques (cf. Le banquet, chap. IX).

Plus au sud, dans le Jabal an-Nmair, a été fouillé récemment un sanctuaire dédié à Obodas le dieu (cf. Obodas le dieu, chap. VI).

Selon les auteurs classiques, Pétra n’a pas de murailles, mais cela reflète une situation antérieure au Ier siècle avant notre ère. Pétra est naturellement protégée à l’est et à l’ouest ; il suffit de bloquer certains passages fort étroits pour assurer une bonne défense ; mais **les collines du nord et du sud n’offrent aucune protection et c’est dans ces deux zones que des murs fortifiés ont été érigés**. Au sud, la muraille s’étend de al-Habîs à la colline du théâtre ; au nord, on a retrouvé une ligne de fortifications du wâdi Abû ‘Ullaiqa (à l’ouest) en passant par la tour

« Conway » vers al-Khubtha, laissant le tombeau de Sextius Florentinus en dehors. Ce système est complété par un réseau de tours fortifiées à l'extérieur des murs et placées sur des hauteurs ; on a supposé un système de transmission de tour en tour pour prévenir les attaques. Mais, à l'époque byzantine, la ville s'est rétractée et un deuxième réseau fortifié en deçà du mur nord a été construit sur des maisons plus anciennes.

On remarque que les principales concentrations de tombes étaient en dehors des limites des murs d'enceinte : celles au pied d'Umm al-Biyâra, ainsi que le tombeau au serpent, les tombes du wadî Turkmânîya, Moghar an-Nasara avec le tombeau aux armures, le wâdi Farasa avec le tombeau Renaissance, le tombeau au fronton brisé et le tombeau du soldat romain ainsi que le *triclinium* au jardin.

Les grands axes de circulation à Pétra

Les grands axes de circulation à Pétra convergent tous vers le grand temple, le Qasr al-Bint, ce qui suggère une date très ancienne pour l'installation du sanctuaire, à l'origine sans doute un espace ouvert dont l'élément central était l'autel. Le temple est à l'extrémité ouest de la voie dallée, dont le dallage et la réfection datent de l'époque romaine (IIe siècle de notre ère). **Au Qasr al-Bint aboutissaient les voies suivantes :**

- celle venant de l'est par le Sîq, dallée dès la seconde moitié du Ier siècle avant notre ère (ou au Ier siècle selon d'autres interprétations) ; elle formait la principale voie d'accès de Pétra et la principale voie sacrée (cf. Le culte, chap. VI) ;

- celle venant du sud-ouest, de l'Égypte par le nord du Sinaï et le Néguev ; cette piste passe au pied du Jabal Harûn puis par des cols ; il en reste des tronçons taillés dans le grès. Elle longe ensuite Umm al-Biyâra et remonte sur la colline surplombant le centre-ville, dont l'entrée est matérialisée actuellement par une colonne appelée Zibb Firaûn ; cette voie aboutit à l'arrière du Qasr al-Bint et du « Grand Temple Sud ». On peut admirer l'ensemble de la ville de ce point élevé, et le *paradeisos* est au pied de la colline. C'est dans ce secteur qu'a été fouillée la villa de az-Zantûr, qui appartenait peut-être à un grand personnage, peut-être le Diodore, chef des cavaliers d'une inscription datant d'Arétas IV (cf. Les fonctions militaires et civiles, chap. III et couverture).

Cette voie caravanière fait au sud un embranchement vers l'est qui descend par un chemin tortueux très abrupt vers le site satellite de Sabra, niché dans un wâdi large et profond ;

- celle venant du nord et aboutissant au Qasr al-Bint passe par le wâdi at-Turkmânîya, entre le massif de al-Mu'aisra (à l'ouest) et des collines (à l'est) ; elle rejoint par un col le site de Baidha ;

- une autre voie venant du nord arrive sur la hauteur où est construit le village bédouin actuel.

Le wâdi as-Siyyagh se termine sur un vallon très encaissé, d'accès très difficile, et n'est pas considéré comme une voie d'accès.

Par les routes du nord, on aboutit à Baidha, un faubourg important. Entre Pétra et Baidha, le wâdi Slaisal permet une descente vers la 'Araba.

Outre les grands axes de circulation dans Pétra, le site est sillonné de chemins en partie taillés dans la roche et comprenant de

nombreux escaliers. Ils permettent ainsi d'accéder aux zones les plus reculées. Cette organisation de l'espace a dû se poursuivre sur plusieurs siècles.

LES TRAVAUX HYDRAULIQUES À PÉTRA

Avant l'entrée du Sîq, un barrage a été reconstruit comme dans l'Antiquité pour détourner les eaux du wâdi Mûsa vers un défilé sur la gauche (vers le nord), cela d'afin d'éviter des crues catastrophiques dans le Sîq ; une partie des eaux est néanmoins canalisée le long des parois ; la plupart des canalisations sont à ciel ouvert mais, sur certaines portions, on a utilisé à l'époque romaine des tuyaux de terre cuite. Une arche monumentale surmontait l'entrée du Sîq et était encore visible par les premiers visiteurs européens ; elle servait d'aqueduc pour transporter l'eau captée d'une source en amont, 'Ain Brak. L'eau détournée par le barrage à l'entrée du Sîq est canalisée tout autour du massif d'al-Khubtha, à travers des tronçons de wâdi, comme c'est le cas du Sidd al-Ma'jîn, au nord-est de Pétra. La canalisation contourne ensuite le nord du massif et longe la falaise pour aboutir derrière le tombeau de Sextius Florentinus.

À l'intérieur du site, **deux techniques sont utilisées pour récupérer l'eau de ruissellement ; d'une part, la fermeture des wâdi** où s'écoulait l'eau de ruissellement ; un mur épais était destiné à résister aux crues. **D'autre part, des canaux de dérivation conduisaient l'eau vers des citernes rupestres**, quelques-unes possédant un bassin de décantation. Les citernes prennent des formes très diverses ; certaines

sont très simples, de simples trous quadrangulaires à ciel ouvert ; elles peuvent être creusées en forme de bouteille, comme celles décrites par Diodore de Sicile ou retrouvées en haut de Umm al-Biyâra ; elles atteignent pour plusieurs d'entre elles des dimensions considérables, en forme de salle rupestre, et sont parfois à moitié construites le long de la falaise, avec une couverture voûtée. Ces citernes étaient enduites de stucs pour les rendre imperméables.

Les Nabatéens ne se sont pas contentés de récupérer l'eau à Pétra par tous les moyens pour un usage pratique, ils ont aussi construit des aménagements utilisant la précieuse ressource dans un but récréatif ; on connaît quelques exemples de cette pratique, d'époque nabatéenne, que l'on a interprétée comme l'expression de la munificence royale : une oasis en plein désert. **Le *paradeisos*, un jardin orné d'un bassin en plein centre-ville à côté du complexe palatial** appelé improprement par les fouilleurs le « Grand Temple Sud », en est le meilleur exemple ; il date de la fin du Ier siècle avant notre ère (cf. Un *paradeisos* à Pétra, chap. IX). Le bassin, au milieu duquel est construit un petit pavillon, est creusé en partie dans un pan de la colline qui surmonte le centre-ville ; il est alimenté à l'angle sud-est par une cascade dont les eaux proviennent d'un réseau de captation des eaux de ruissellement des hauteurs, par un système de canalisations et de bassins. Un autre bassin alimenté par une cascade a été aménagé à l'extrémité du tombeau à étages et doit dater de l'époque de Rabbel II.

Tableau des principaux monuments de Pétra répertoriés par

Brünnow et Domaszewski

7	Tombeau-cube (« Djinns Blocks »)
8	Tombeau-cube (« Djinns Blocks »)
9	Tombeau-cube (« Djinns Blocks »)
34	*Triclinium* du Bâb as-Sîq
35	Tombeau aux obélisques (« Obelisk Tomb »)
57	Arche de Bâb as-Sîq
62	Al-Khazna
85,a	Haut lieu de al-Madhba
161	Théâtre
228	Tombeau au fronton brisé (« Tomb of the Broken Pediment »)
229	Tombeau renaissance (« Renaissance Tomb »)
235	*Triclinium* du tombeau du soldat romain
239	Tombeau du soldat romain
244	Tombeau au jardin (« Garden Tomb »)
258	Tombeau à fronton (« Najr Tomb »)
302	Tombeau au serpent (« Snake Monument »)
395	*Columbarium*
403	Qasr al-Bint al-Firaun
404	Rue à colonnade, *cardo* (« Colonated Street »)
406	Arche monumentale
408	« Bains » (résidence)
410	« Grand Temple Sud », *bouleuterion* (« Great South

	Temple »)
423	Temple aux lions ailés
452	*Triclinium* aux lions (« Lion Triclinium »)
462	Façade du Dair
633	Tombeau du Turkmânîya (« Turkmaniya Tomb »)
649	Tombeau aux armures (« Tomb with the Armour »)
717	Maison de Dorothéos
763	Tombeau de Sextius Florentinus
765	Tombeau à étages (« Palace Tomb »)
766	Tombeau corinthien (« Corinthian Tomb »)
770	Tombeau de la soie (« Silk Tomb »)
772	Tombeau à l'urne (« Urn Tomb »)
813	Tombeau de 'Unaishû
846	Tombeau hellénisant, Baidha
849	*Biclinium* aux peintures à Baidha (« Painted House »)

Les faubourgs de Pétra

Des établissements satellites sont situés au nord, à l'est et au sud de la capitale nabatéenne ; **on pense que les caravanes n'entraient plus dans Pétra à l'époque de son grand développement urbain, mais s'arrêtaient dans ces stations situées à proximité** et bien pourvues des structures nécessaires aux caravanes.

L'ancienne Gaia (Al-Jî), à l'est de l'entrée du Sîq, est un habitat d'origine édomite ; c'est un centre agricole riche. Les constructions

actuelles ne permettent pas de grands chantiers de fouilles ; on y a néanmoins retrouvé une luxueuse villa avec bains privés datant du Ier siècle de notre ère.

Al-Baidha est situé au nord de Pétra sur un plateau cultivé ; dans la plaine alentour ont été retrouvés des pressoirs à vin en rapport avec une riche demeure. **Le Sîq al-Barîd est un étroit défilé dans un petit massif rocheux** ; une porte en surveillait l'accès ; le défilé s'élargit à l'intérieur et est creusé de chaque côté de chambres rupestres servant de salles de banquet. L'une d'elles possède un décor peint dans le style naturaliste (cf. Le décor intérieur, chap. VIII).

Au sud du cirque montagneux qui encercle Pétra, **Wâdi Sabra est un « faubourg » de la capitale** ; en contrebas d'un plateau cultivé s'allonge du nord au sud une vallée sablonneuse d'environ 50 m de large. On y descend par un chemin de chèvre. Une source pérenne permet l'irrigation ; un théâtre est taillé dans la falaise orientale et des ruines et des fragments de sculpture attestent de l'importance économique qu'avait ce relais sur la route de Pétra.

La chronologie des principaux monuments de Pétra

La chronologie des monuments de Pétra pose encore des problèmes non résolus ; néanmoins, les recherches entreprises par J. MacKenzie sur la technique de taille des moulures a mis en évidence quatre groupes de styles différents, correspondant à quatre ateliers différents ; l'utilisation de critères épigraphiques pour dater certains de ces monuments est le point faible de la démonstration, car la relation directe entre les textes

utilisés et les monuments n’est pas démontrée.

LA TRANSJORDANIE

Les Nabatéens ont occupé la route de Pétra à Damas, par Madaba, Amman et Bosrâ. **Les sites nabatéens, reconnaissables à leurs tessons** (cf. La céramique peinte, chap. VIII), **sont nombreux en Transjordanie** ; seule l’onomastique peut parfois nous renseigner sur l’origine ethnique des populations, quand elles ont laissé des inscriptions ; en particulier, les noms théophores en « Qaus », le grand dieu édomite (cf. Les divinités, chap. VI), signalent des populations d’origine locale. Au sud et à l’est de la mer Morte, des communautés vivent des ressources locales, le bitume, le soufre et le sel, et aussi les baumiers.

KHIRBAT AT-TANNÛR

Le temple de Khirbat at-Tannûr domine un sommet dénudé au-dessus du wâdi al-Hasâ. Le nom de Tannûr évoque un site brûlé, et on l’a mis en relation avec le sommet de roche noire de l’autre côté du wâdi (vestige d’activité volcanique). Le temple est à 7 km environ au nord du site de Khirbat adh-Dhârih, dont la source est mentionnée dans une inscription nabatéenne du temple de Tannûr.

La datation des deux autres phases fait l’objet de discussions ; le temple a souffert de destructions dues à un tremblement de terre au début du IIe siècle ; les reconstructions se poursuivent à l’époque romaine. Le décor

figuré est remarquable, autant par son iconographie que par son style, qui le distingue nettement de celui de Pétra (cf. La sculpture, chap. VIII). On remarque en particulier un buste de Tyché dans un zodiaque, et des représentations des sept planètes (cf. Le calendrier, chap. V).

KHIRBAT ADH-DHÂRIH

Le site de Khirbat adh-Dhârih se situe à une centaine de kilomètres de Pétra, à l'extrémité nord du plateau édomite. Il est localisé près d'une source dans une vallée encaissée, le wâdi La'aban, qui se jette dans le wâdi al-Hasâ. Il se compose d'un sanctuaire, d'un village et d'une nécropole. On y remarque des traces d'aménagement antique de canalisations et de champs épierrés. Le sanctuaire est installé sur une grande terrasse en partie naturelle surplombant le wâdi. Le village s'étire en une vingtaine de bâtiments au-dessus du temple. À l'écart, deux nécropoles associent tombes modestes et un tombeau plus monumental. Le site est anciennement habité, mais se développe à partir du milieu du Ier siècle de notre ère et prospère à l'époque romaine, en particulier avec la construction de la *Via Nova Traiana* qui passe à proximité ; il est dans doute en partie détruit par le tremblement de terre de 363. Il est réutilisé aux époques suivantes. Le site témoigne d'une sédentarisation tardive à l'époque nabatéenne, mais cette culture persiste de longs siècles. **L'importance du sanctuaire indique un lieu de pèlerinage d'importance régionale,** avec plusieurs agrandissements et réaménagements. À côté du temple, un bâtiment comportant une salle de banquet et des caves pouvait être une hôtellerie pour les pèlerins.

Une vaste demeure avec bain privé se dresse près du temple ; c'est peut-être la résidence du chef du village et le site de la source comme le suggère une inscription trouvée au temple de Tannûr.

Dans la nécropole, un hypogée bâti vers 115 de notre ère abrite trente tombes. Des huileries ont été retrouvées parmi les bâtiments agricoles.

LE HAURÂN

UNE RÉGION CONTRASTÉE

L'originalité principale du sud de la Syrie, le Haurân, est son origine volcanique. Trois régions présentent des caractères bien définis : au centre, le Jabal Druze, l'antique Auranitide, atteint 1 800 m ; ses versants ouest sont arrosés et des forêts les couvraient ; elles sont remplacées plus bas par des cultures. À l'ouest de l'Auranitide, le plateau de la Nûqra, le Batanée antique, entre 700 et 1 000 m d'altitude, possède une riche terre à blé grâce à ses sols argileux, issus de la décomposition des roches volcaniques ; le développement agricole au Ier siècle de notre ère a laissé des empreintes dans le paysage actuel, sous la forme de murets construits grâce à l'épierrage des champs. Au nord et à l'est, les régions actuelles du plateau du Laja et du Safa constituent la Trachonitide antique ; dans le Laja, les coulées de lave sont plus récentes et forment un paysage de roches volcaniques décomposées. Cette région avait la réputation d'être un repaire de brigands dans l'Antiquité. Les pluies y sont rares, et à l'est la partie steppique, le Safa, est le terrain de parcours des nomades. Ils ont laissé des milliers de graffiti en caractères nord-

arabiques, appelés le safaïtique (cf. Langue parlée, langue écrite et bilinguisme, chap. VII).

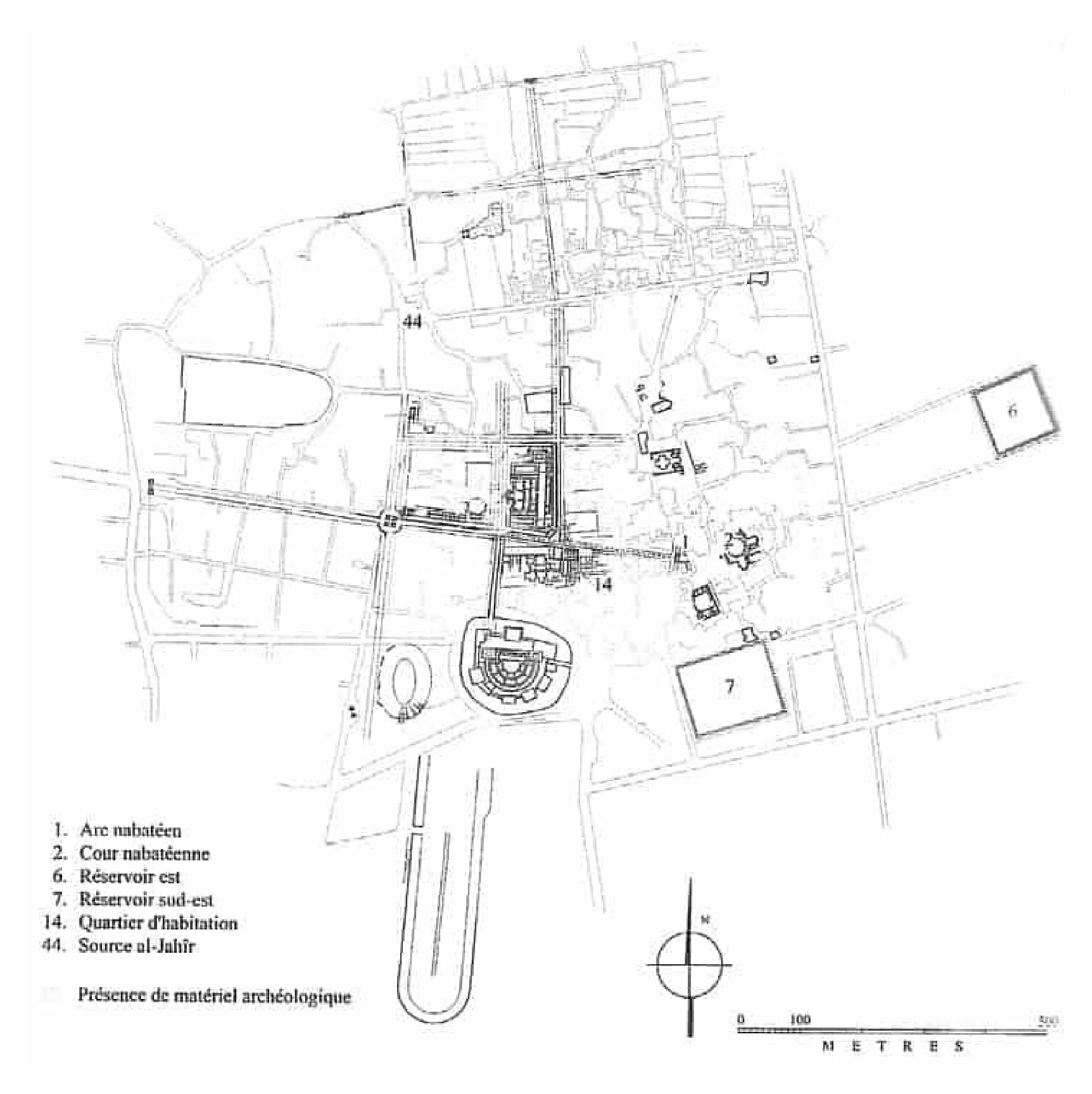
Seul le sud de cette région a été occupé de façon continue par les Nabatéens qui n'ont habité que temporairement la région de Damas.

La région nord a été sous protectorat hérodien presque continuellement du dernier tiers du Ier siècle avant notre ère vers 95 environ de notre ère, à la mort d'Agrippa II. Le nabatéen était utilisé dans cette partie nord du Haurân (avec le grec), car la population locale sédentaire était de langue araméenne. Au tournant du Ier et du IIe siècle, la partie nord a été rattachée à la province de Syrie et la partie sud à la province d'Arabie. La frontière nord de cette province sera ensuite repoussée vers le nord pour englober tout le Haurân.

Parmi les cités du sud de la région, Adraa (Dera'a) se signale par un culte à Dûsharâ ; le bétyle du dieu est représenté sous une forme ovoïde sur des monnaies d'époque romaine, et un panégyriarque à la tête de pèlerins a laissé une inscription en grec près d'une niche à bétyle au Sîq ; le bétyle est là aussi de forme ovoïde.

La ville d'Umm al-Jimâl, dans le « désert noir » (au nord de la Jordanie, près de la frontière syrienne), est remarquable par son architecture entièrement en basalte ; le site a livré des inscriptions nabatéennes et bilingues.

Il faut remarquer que des sites comme Souaida en dehors du territoire nabatéen ont une importante communauté nabatéenne, comme on le constate par les cultes. Le sanctuaire de Sî'a est dédié à Ba'alshamîn (cf. Les sanctuaires, chap. VI).



La cité de Bosrâ

BOSRÂ, LA CAPITALE RÉGIONALE

Bosrâ est la principale ville du Haurân. Elle est située au sud de son plateau basaltique. **La ville est très ancienne** ; son nom évoque sa forteresse inaccessible ; elle possède une source pérenne. Judas Macchabée la détruit en 162 avant notre ère. Bosrâ est sous contrôle nabatéen au moins depuis le début du Ier siècle avant notre ère, à l'époque

d’Arétas III, quand celui-ci occupe Damas (84-72 avant notre ère). **Sous Rabbel II (70-106), Bosrâ devient la seconde capitale du royaume nabatéen, et l’activité urbanistique à l’époque nabatéenne est intense** ; la caractéristique de l’architecture urbaine de Bosrâ est l’emploi général du basalte, un matériau sombre et très dur, qui donne à la ville son caractère particulier. Une arche monumentale date de l’époque nabatéenne ; elle permet de relier deux zones orientées dans deux directions opposées. À l’ouest, la rue principale (de direction est-ouest) est au centre d’un quartier entièrement occupé mais réorganisé. À l’est se trouve probablement un temple nabatéen dédié à Dûsharâ A'ara, la forme locale du dieu dynastique. **Bosrâ devient la capitale de la province romaine après l’annexion de 106, et le quartier central de la IIIe légion Cyrénaïque** à l’extrémité nord de la ville. **Bosrâ est aussi au carrefour de routes caravanières venant du sud, par la *Via Nova Traiana*, et du sud-est, par le wâdi Sirhân.** Deux vastes réservoirs sont localisés à l’est et au sud. La ville se développe de façon considérable à l’époque romaine et se couvre de monuments. Le théâtre en particulier est bien conservé. Il est entièrement construit sur des substructures voûtées et possède un système complexe de passages couverts. On a mis au jour également un amphithéâtre et un hippodrome. Deux importants bâtiments de thermes occupent le cœur de la cité ; on remarque dans les thermes sud des fenêtres fermées par des doubles vitres. Une fontaine publique est construite près des thermes. Des cultes romains s’implantent dans la ville, à la suite des soldats qui y sont installés.

LE NÉGUEV

Le Néguev comprend plusieurs régions bien différentes : au nord, le bassin de Beersheba ; les collines du centre, où les Nabatéens ont fondé plusieurs établissements ; et la dépression de la 'Araba, entre la mer Morte et le golfe d'Aqaba. **Dès le IIIe siècle, cette région est traversée par la route de l'encens qui relie Pétra au port de Gaza**, en passant par la passe des Scorpions. Les routes qui descendent de Pétra vers la 'Araba sont délibérément difficiles d'accès, par souci de sécurité : les Nabatéens n'ont en effet pas intérêt à ce que les puissances régionales mettent la main sur leurs routes caravanières. Les sites principaux sont Oboda (Avdat), Mampsis (Kurnub) et Elusa (Khalasa) ; Nessana, à l'ouest, est un peu à l'écart. **Des forts et des installations pour les caravanes parsèment cette route.** À l'époque romaine, le réseau nabatéen est renforcé : des fortins carrés avec des tours d'angle et de simples tours carrées sont construits le long des routes, dont la passe des Scorpions en montant de la 'Araba.

OBODA, VILLE PRINCIPALE DU NÉGUEV

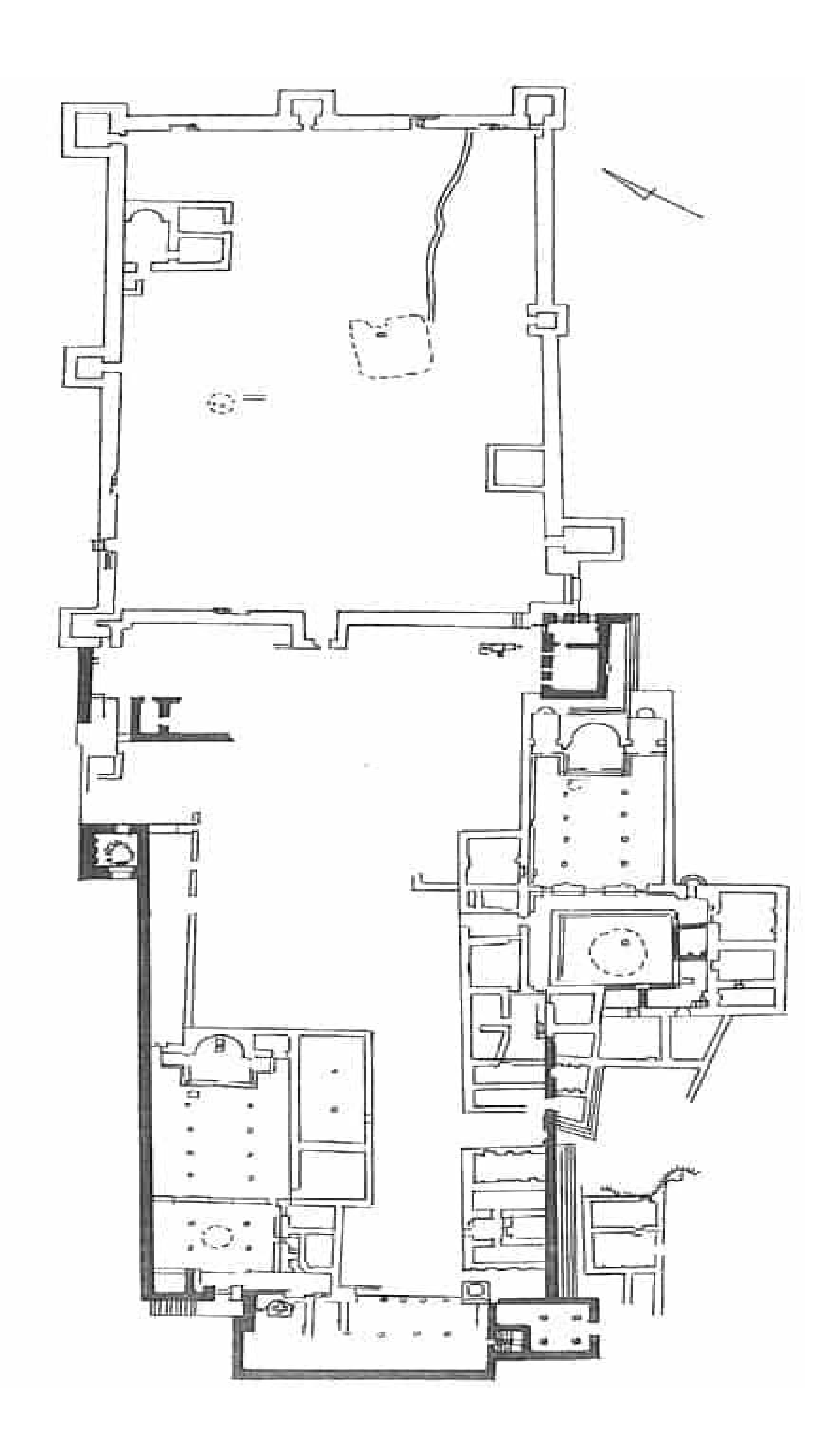
Oboda (Avdat) est le principal centre du Néguev. **Oboda est fondée par les Nabatéens comme centre caravanier sur la route reliant Pétra à Gaza,** sur une crête montagneuse, au sud-est de la mer Morte. Son nom ancien, Obodat, est en arabe ‘Abdah et en hébreux Avdat. Il dérive du nom du roi Obodas Ier, dit Obodas le dieu, qui fut divinisé après sa mort, survenue peu de temps après sa victoire sur le roi séleucide

Antiochos XII ; il aurait donc été enterré dans ce site du Néguev, où lui fut élevé un temple (cf. Obodas le dieu, chap. VI). Mais, au IVe siècle avant notre ère, le site est un important centre caravanier sur les pistes qui viennent d’Aila (Eilat / Aqaba) sur la mer Rouge et de Pétra. Dès la fin du Ier siècle avant notre ère, Oboda est le site le plus important du Néguev, un centre commercial, religieux et militaire à la fois, et des temples imposants sont construits sur son acropole.

Le site est incendié au milieu du Ier siècle de notre ère, par des pillards, selon les archéologues. À la suite de ces destructions, l’endroit est voué à l’agriculture et à l’élevage de moutons, chèvres et chameaux. Le site ne redevient prospère qu’à l’époque romaine, comme chaînon du système de défense de la frontière sud, et au IVe siècle des églises y sont construites. Oboda est détruite en 636, lors de la conquête arabe.

L’occupation nabatéenne s’est faite en trois phases différentes. Du début du IVe siècle au début du Ier siècle avant notre ère, le site est probablement un campement, mais on y trouve de la céramique importée et des monnaies. La conquête de Gaza par le roi hasmonéen Alexandre Jannée porte un coup d’arrêt à ce premier établissement. La période la plus brillante du site va du milieu du Ier siècle avant notre ère au milieu du Ier siècle de notre ère. Le bâtiment le plus remarquable est un temple de 11 m par 13,70 m : quatre colonnes en façade forment un portique qui ouvre sur une vaste salle (le naos), au fond de laquelle un adyton est séparé en deux par un mur. Les divinités nabatéennes prennent place dans la partie la plus large, et la partie la plus petite est réservée à Obodas le dieu. Le temple était décoré de fresques et de stucs, et il resta fréquenté

de la fin du Ier siècle avant notre ère à la fin du IIIe siècle de notre ère. À l’époque d’Arétas IV, le temple est englobé dans un vaste sanctuaire qui occupe l’acropole. Au nord, au sud et à l’ouest, des murs de soutènement sont construits et l’on entre dans l’acropole par trois passages protégés ; au nord-est se trouve une porte fortifiée de 7 m de côté ; au sud-ouest, une petite cour, un passage voûté et une tour avec escalier sont aménagés à l’angle de l’acropole. Dans un passage menant au temple a été trouvée une inscription de l’époque d’Arétas IV. Un camp militaire occupe la partie nord-est de l’acropole. La renaissance du site correspond au règne de Rabbel II et continue à l’époque romaine jusqu’au milieu du IVe siècle. À l’époque nabatéenne, l’occupation s’étend en dehors de l’acropole, le long des vallées au sud et à l’ouest, où l’on a mis au jour les premières habitations privées. De petits barrages sont établis sur les wâdi à cette époque, comme l’attestent des dédicaces nabatéennes. Au sud-est de l’acropole, des habitations avec cour intérieure datent de l’époque romaine ; une tour d’observation de 9,60 m de côté, haute de trois étages, date de 294 de notre ère, et présente encore des caractères typiquement nabatéens. On date de la même époque une chambre funéraire et un caravansérail (22,50 m sur 31 m), comportant une vaste cour (12 m sur 19 m), des chambres, des salles communes et une cuisine.



Les autres centres du Néguev

Elusa (Khalasa en arabe et Halusa en hébreux) **tire son nom antique de celui de la déesse nabatéenne al-'Uzzâ** (cf. Les divinités, chap. VI). Le site est fondé par les Nabatéens sur la route commerciale entre Oboda et Gaza, au sud-ouest de Beersheba. De la céramique hellénistique du IIIe siècle avant notre ère y a été retrouvée, ainsi qu’une inscription nabatéenne, à l’écriture très archaïque, et datée de la fin du IIIe ou du début du IIe siècle avant notre ère ; elle est dédiée à « Arétas, roi des Nabatéens », et pourrait faire référence à Arétas Ier, vers 168 avant notre ère. Des céramiques de l’époque d’Arétas IV ont été trouvées sur ce site. Selon saint Jérôme, un temple à Vénus était encore fréquenté au Ve siècle de notre ère ; Vénus, c’est-dire Aphrodite, était assimilée à la grande déesse arabe al-'Uzzâ (cf. Les divinités, chap. VI). Le site a été surtout prospère à l’époque de Rabbel II et à la fin de l’époque romaine. Il est entouré de deux wâdi, et la rue principale leur est parallèle. Le système de défense se réduit à une série de tours. Un palais de l’époque de la *Palestina Tertia* est construit à l’ouest. On retrouve un système hydraulique sophistiqué, création des Nabatéens. À l’est se dresse un petit théâtre datant du début de l’occupation romaine.

Mampsis (l’actuelle Kurnub) est à l’extrémité nord de la zone contrôlée par les Nabatéens dans le Néguev, sur la route de Beersheba à la 'Araba. La ville est fondée par les Nabatéens, mais se développe surtout à l’époque romano-byzantine. Outre deux églises byzantines, le

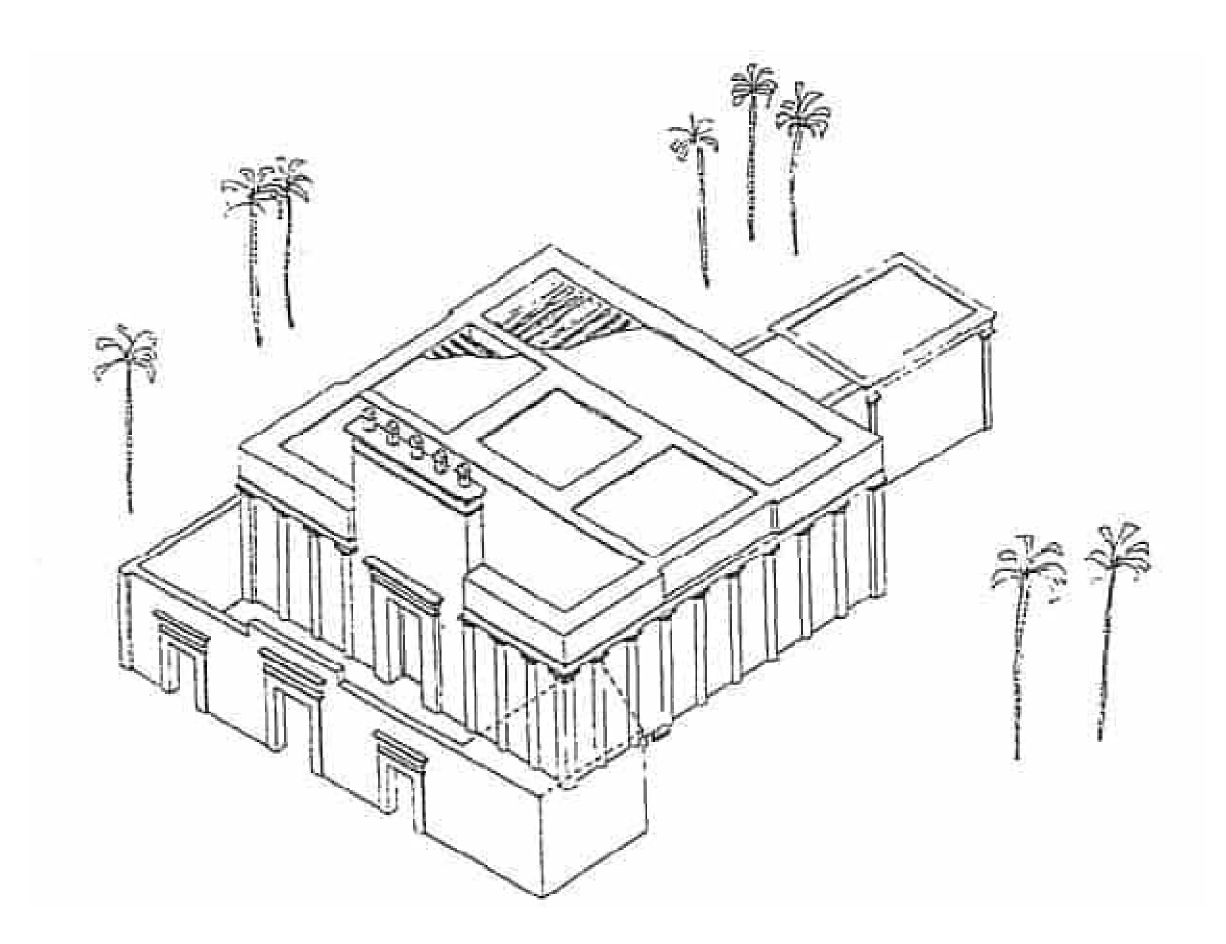
site comprend un bain public, des étables, un cimetière et des maisons spacieuses. On a trouvé un trésor de plus de dix mille pièces d'argent du IIIe siècle. D'anciens barrages à proximité du site permettaient un approvisionnement en eau de la ville.

Nessana (Nitzana) est située au sud-ouest de la route vers Gaza du désert du Néguev, à une cinquantaine de kilomètres de Beersheba. Nessana fut fondée à l'époque hellénistique, au IIIe siècle avant notre ère, par les Nabatéens, sur une acropole ; on y a retrouvé des monnaies d'Égypte, de Judée, et de la poterie hellénistique importée. Les structures mises au jour sont des murs très épais, de date incertaine, mais un temple nabatéen était probablement construit à cet endroit. Le site semble avoir été abandonné de 60 à 200 de notre ère environ. À la fin du IIIe siècle, le site fait partie du réseau de forts établi par Dioclétien.

Sobata (Subeita / Shivta), dans la partie occidentale du Néguev central, date de la fin du Ier siècle avant notre ère ; on y a trouvé une inscription dédiée à Dûsharâ, datée de l'époque d'Arétas IV. Le site n'est pas sur une voie commerciale majeure, et la seule ressource en eau provient de citernes ; il est au cœur d'une région agricole, car on a retrouvé des traces de limites de champs, et des murs d'établissements et de structures agricoles. C'est aussi un marché pour les nomades et l'histoire de saint Nil fait état de conflits entre les premiers chrétiens et les nomades païens. C'est un centre important à l'époque byzantine.

LE SINAÏ

Le nord du Sinaï est une voie majeure entre l'Égypte d'une part et la Palestine et la Syrie d'autre part et est ponctué de villes, de stations caravanières et de ports. L'activité nabatéenne était très intense le long de la côte, de Gaza et Rhinocolure (actuelle Al-Arish) au canal de Suez actuel et jusqu'au delta oriental du Nil depuis le IIIe siècle avant notre ère jusqu'aux Ier-IIe siècles de notre ère. Mais une partie des Nabatéens préférait suivre des routes plus méridionales. **Les ruines les plus imposantes qu'ils aient laissées ont été trouvées à Qasrawit, un centre administratif et religieux nabatéen de 30 ha**, situé à une dizaine de kilomètres de la route du littoral. Deux grands temples appartiennent aux Ier siècle avant notre ère-Ier de notre ère ; des magasins et des tombes datent aussi de cette période nabatéenne. Le site est fortifié à l'époque romaine tardive (IVe siècle). Le matériau de construction est de la brique crue blanchie et peinte.



Reconstitution du temple de Qasrawit

L'activité des Nabatéens était également intense dans la région du delta oriental. Ils ont aussi laissé des inscriptions dans le wâdi Tumilat qui rejoint la partie supérieure du Delta et le lac Timsah (près d'Ismaïliya) ; deux inscriptions nabatéennes ont été trouvées à Tell Shuqaffiya, dont une mentionne un autel à Dûsharâ situé non loin à Daphné. C'est aussi dans ce wâdi que se trouve Tell Mashkhûta, où ont été trouvés des bols inscrits qédarites (cf. Aux origines, chap. I). Les Nabatéens ont repris à leur compte le commerce vers l'Égypte.

Enfin, **l'activité des Nabatéens se déployait aussi dans le désert arabique, entre Thèbes et Coptos sur le Nil et Leukè Limen sur la mer Rouge** ; des graffiti nabatéens ont été retrouvés dans cette région.

Mais en dehors des activités commerciales proprement dites, **l’intérieur de la péninsule a été sillonné par des groupes nomades nabatéens. Ils ont laissé plus de trois mille graffiti dans le sud de la péninsule, aux IIe et IIIe siècles.** Au sud-ouest, deux sites sont particulièrement importants : le wâdi Mukatteb (la « vallée aux inscriptions ») et le wâdi Feiran. L’oasis de Feiran est peut-être déjà mentionnée comme un lieu de pèlerinage pour les Nabatéens sous le nom de Phoinikôn. Les pistes aboutissent ensuite au Jabal Mûsa (le monastère de Sainte-Catherine est au pied de la montagne). Au sud-est, d’autres pistes venant d’Aila, au fond du golfe d’Aqaba, aboutissent aussi au Jabal Mûsa ; elles passent par Ain Furtaga, Ain Hudera (des sources comme leurs noms arabes l’indiquent), wâdi Hajjaj (la « vallée des pèlerins »), et rejoignent le wâdi Feiran et de là le Jabal Mûsa. Le Jabal Serbal est un lieu de culte nabatéen.

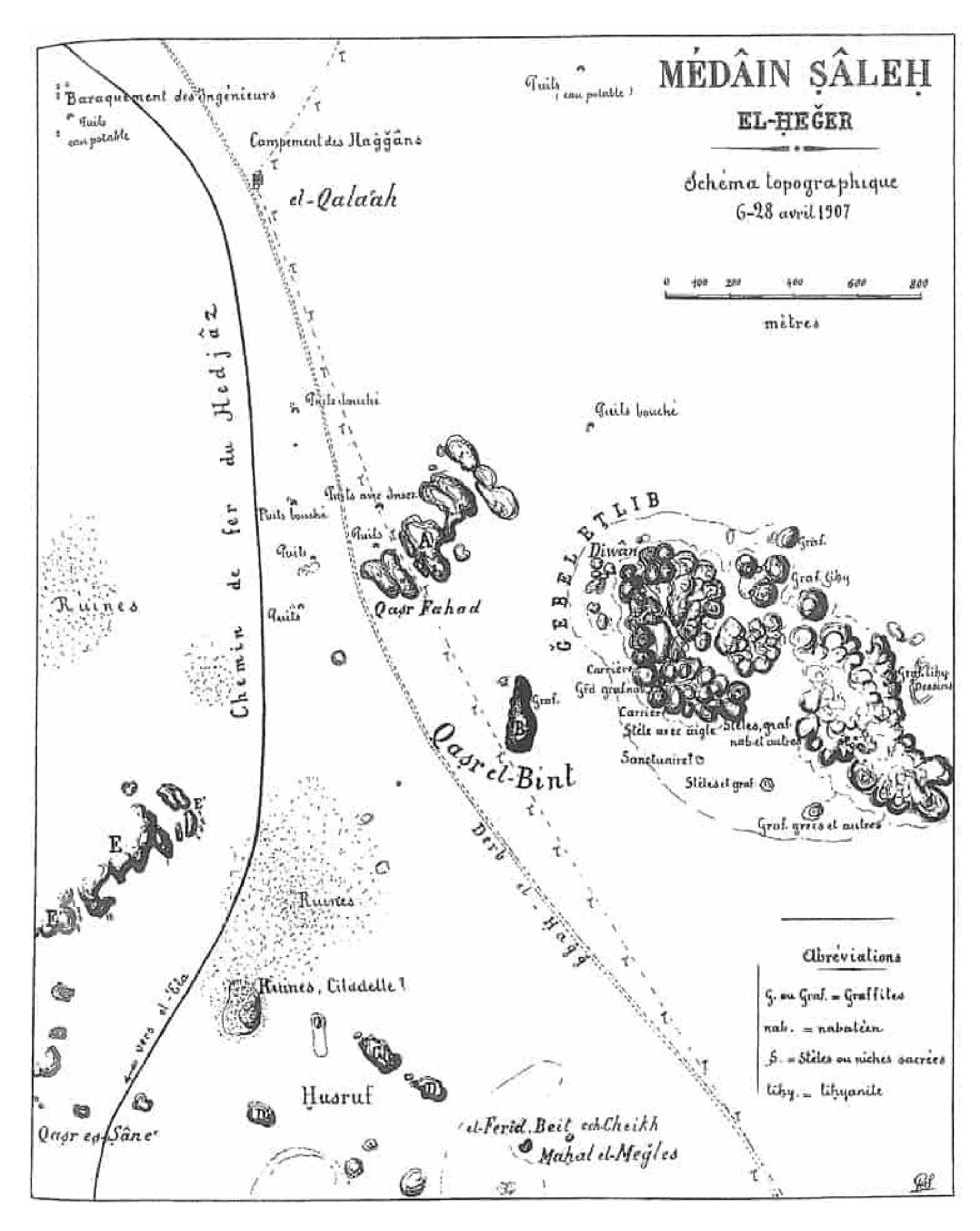
Les graffiti sinaïtiques présentent des caractères originaux : graphie très cursive, nombreux arabismes et importance du culte de la déesse al-'Uzzâ (cf. Les caractères régionaux des inscriptions, chap. VII). Pour expliquer la présence nabatéenne dans cette région à l’époque romaine, on a proposé diverses interprétations : les Nabatéens auraient été associés à un regain d’activité minière dans la région sous les auspices des autorités romaines aux IIe et IIIe siècles ; ou alors, les Nabatéens du Sinaï seraient une population autochtone, comme des graffiti du Ier siècle peuvent l’attester. Une autre suggestion est la culture pour l’exportation de dattes des palmiers dattiers des oasis du sud du Sinaï.

L’ARABIE DU NORD-OUEST

L’Arabie du Nord-Ouest est traversée par les caravanes nabatéennes dès leur début dans le grand commerce transarabique, comme des inscriptions archaïques trouvées dans la région le prouvent. Mais la date d’occupation des principales oasis par l’administration, c’est-à-dire l’armée nabatéenne, est incertaine.

HÉGRA

Le site le plus important de la Nabatène du Sud est Hégra (Madâ’in Sâlih), dans le Hijâz, à environ 20 km au nord de l’oasis d’al-’Ulâ (l’ancienne Dédan), le centre du royaume lihyanite qui n’a duré que quelques siècles. Al-’Ulâ est une oasis fertile, arrosée par plusieurs sources, et elle constituait une station stratégique sur la route du commerce des aromates. Elle a été occupée par les Minéens avant que les Lihyanites n’y fondent un royaume ; leur écriture est dérivée de l’écriture sud-arabe. Hégra est donc le poste nabatéen le plus méridional du royaume nabatéen, et sa situation stratégique se reflète dans l’importance du rôle de l’armée, situation qui se prolongera à l’époque romaine : la IIIe légion Cyrénaïque y est stationnée au moins jusqu’à la fin du IIe siècle. Le nom ancien est Hégra, al-Hijr dans le Coran. Les auteurs musulmans décrivent un site fortifié, avec de nombreux puits et des terres agricoles. Les prospections du XIXe siècle et les recherches récentes ont permis de préciser les différentes parties du site.



Le site de Madâ'in Sâlih (Janssen et Savignac, 1909)

Contrairement à l'oasis dédanite, Hégra n'a pas de sources, mais des

ressources en eaux importantes grâce aux travaux effectués. Le site est caractérisé par des formations gréseuses du beige à l'ocre, et par une plaine aux dunes de sable.

Autour de la ville elle-même, la **nécropole est la partie la plus spectaculaire du site et la mieux étudiée**, avec des façades rupestres (toutes de style orientalisant) taillées sur les falaises des massifs rocheux qui émergent du sable et entourent la ville enfouie. On a compté cent onze monuments funéraires, dont quatre-vingt-quatorze possèdent des façades décorées. Trente et un tombeaux sont datés. Presque deux mille tombes très simples ont aussi été retrouvées.

Le site s'étend sur 1 621 ha, et comprend les massifs avec des tombes et des sanctuaires rupestres ainsi qu'une zone d'habitation. Le site est au centre, entouré de massifs gréseux de teinte beige clair. Les secteurs se répartissent ainsi :

- le Qasr as-Sâni' est un groupe de tombeaux dans un massif au sud du site ; le tombeau qui a donné son nom au groupe porte une inscription datée de 8 de notre ère. Des tombeaux avec chambre funéraire mais sans façade décorée sont creusés à l'est ;

- des tombeaux sont répartis dans deux massifs de grès au sud, non loin de la zone résidentielle ; dans le plus grand des massifs, dix-huit tombeaux avec façades décorées sont creusés, alors que le petit massif n'a qu'une simple chambre funéraire ;

- le Qasr al-Farîd est un piton au sud-est du site ; son unique tombeau est l'un des plus célèbres de Hégra ; il possède quatre pilastres en façade au lieu des deux pilastres habituels ;

- le Qasr al-Bint (à ne pas confondre avec le temple de Pétra) est composé de deux massifs à l'ouest du Jabal Ithlib ; il comprend vingt-neuf tombeaux plus un très petit au nord-ouest ;

- le Jabal Ithlib est le sanctuaire rupestre au nord-est du site et le massif rocheux le plus élevé ; il comprend deux massifs parallèles séparés par un étroit défilé ; son entrée est au nord. On accède dans le massif par un défilé d'une quarantaine de mètres, bordé de niches à bétyles ; près de l'entrée se trouve une vaste salle rupestre, appelée le Dîwân. D'autres niches à bétyles, parfois accompagnées d'inscriptions, parsèment le massif. Les similitudes avec le site de Pétra sont frappantes, mais il n'y a pas de haut lieu à proprement parler ;

- les tombeaux du Jabal al-Mahjar au nord-ouest du Qasr al-Bint occupent trois massifs allongés ; une carrière était exploitée au sommet du massif de al-Mahjar ; on compte dans ce secteur quatorze tombeaux et un puits taillé dans le grès ;

- les tombeaux du secteur de Khraymât à l'ouest de la voie ferrée du Hijâz, qui traverse le site, sont au nombre de cinquante-trois. Les façades décorées sont d'une grande variété ;

- la zone résidentielle est dans la plaine centrale ; la ville antique, d'une soixantaine d'hectares, comprend un rempart en briques crues de forme trapézoïdale dont des vestiges sont encore visibles ; on a retrouvé aussi des fondations de maisons et de nombreux vestiges ont été repérés, dont des temples.

Au nord et au sud-ouest du site, des aménagements agricoles ont été mis au jour ; on a compté plus d'une centaine de puits, dont certains

atteignent 7 m de diamètre et 20 m de profondeur. Une ancienne oasis de puits et de fermes est située au nord et à l'ouest.

Sur une trentaine de tombes rupestres, des inscriptions sont gravées au-dessus des portes, et sont datées du tournant de l'ère à 75 de notre ère (cf. Les caractères régionaux des inscriptions, chap. VII). Mais cela ne veut pas dire que l'occupation nabatéenne s'était limitée à cette période. **Ces inscriptions sont de nature juridique** (cf. Le droit dans les inscriptions funéraires, chap. III) ; elles émanent de familles importantes, celles des hauts personnages qui administraient le site ; des personnalités locales y sont aussi ensevelies avec leurs familles. **Les tombeaux de Hégra sont de type orientalisant** (cf. L'architecture funéraire, chap. VIII), sans aucun de type classique. Ce style et la présence de longues inscriptions constituent les principales différences avec Pétra. Les inscriptions mentionnent le temple où étaient déposés les documents originaux de ces inscriptions, « le temple de Qaysha ». Le site restera en usage au moins jusqu'au IVe siècle de notre ère.

Wâdi Ramm et la Hisma

La région de Wâdi Ramm fait déjà partie de la région désertique de la Hismâ, qui se poursuit essentiellement dans le nord-est de l'Arabie. Elle est située au sud du Râs an-Naqab, au nord-ouest du golfe d'Aqaba ; c'est une région désertique, un désert de sable parsemé de hauts sommets de grès (Jabal Ramm, 1 754 m) ; le nom antique Iram est cité dans le Coran : « […] le peuple de 'Ad qui habitait l'Iram aux grandes colonnes […] » (LXXXIX, 5-6) ; la tribu de 'Ad est originaire de l'Arabie du Sud, et l'on

a retrouvé son nom dans une inscription. Une source pérenne explique les implantations, mais de nombreux travaux hydrauliques ont aussi été retrouvés dans les wâdi ; une agriculture irriguée y était pratiquée ponctuellement en plus de l'élevage de chameau. **Un temple à la déesse arabe Allât était un lieu de rendez-vous pour les tribus thamoudéennes sous contrôle nabatéen.**

Humaima, entre Râs an-Naqab et Wâdi Ramm, était prospère jusqu'en pleine époque romaine ; on y a mis au jour d'importants restes de travaux hydrauliques.

Ruwwafa est un site isolé dans le désert de l'Arabie du Nord-Ouest où un petit temple fut construit au IIe siècle, entre 166 et 169, sous l'autorité de deux gouverneurs successifs de la province d'Arabie, en l'honneur du dieu local Ilah (*'lh*). Les murs extérieurs reçurent une longue inscription bilingue gréco-nabatéenne en l'honneur des empereurs romains Marcus Aurelius et Lucius Verus. On considère que l'inscription émane d'une troupe auxiliaire recrutée par l'armée romaine et composée de la fameuse tribu de Thamûd.

Dédan (al-'Ulâ), au sud de Hégra, fut longtemps un poste minéen. Dumat et Taimâ sont d'anciennes cités. **Une forte influence araméenne a marqué Taimâ**, l'ancienne résidence du roi Nabonide. Dumat dans le Jawf (la « dépression ») est le relais caravanier le plus oriental et fait le commerce avec Gerrha, sur le golfe Persique et les régions de Basse-Mésopotamie. Une importante inscription nabatéenne émanant de la garnison y a été retrouvée.

Entre Hégra et Dédan, Qubur al-Jundi et Maq'ad al-Jundi concentrent

de nombreux graffiti nabatéens, grecs et latins, suggérant la présence d’un poste de garde sur la piste caravanière menant du sud vers Hégra. De nombreux graffiti nabatéens ont été retrouvés le long des pistes d’Arabie, hors du domaine nabatéen.

III

LES INSTITUTIONS ET LA SOCIÉTÉ

La société nabatéenne a considérablement évolué au cours des siècles, passant d’une société bédouine à une société sédentarisée : elle présente des traits propres aux sociétés arabes nomades, mais possède aussi une administration calquée sur les modèles hellénistiques. Les institutions nabatéennes nous sont connues de façon incomplète. **L’institution monarchique est essentielle** et est bien documentée grâce aux inscriptions ; c’est une monarchie hellénistique où le clan royal occupe une place très importante ; les reines, en particulier, ont acquis au Ier siècle un rôle très important. Le ministre du roi est un grand personnage, d’autant plus quand le pouvoir royal est momentanément affaibli par un roi falot ou une régence. **Il n’y a pas de différence entre les hautes administrations civiles et militaires.** L’administration royale est efficace et structure le territoire ; elle sera reprise par les Romains. Le droit coutumier et le droit écrit sont utilisés l’un et l’autre, et les archives sur papyrus sont gardées dans les temples. **La population est très hétérogène** : les différents clans nabatéens, ceux des tribus arabes et des sédentaires, vivent côte à côte ; **les étrangers sont assez nombreux**, surtout des Grecs, des Romains et des Juifs, essentiellement à Pétra et à

la marge de la Judée.

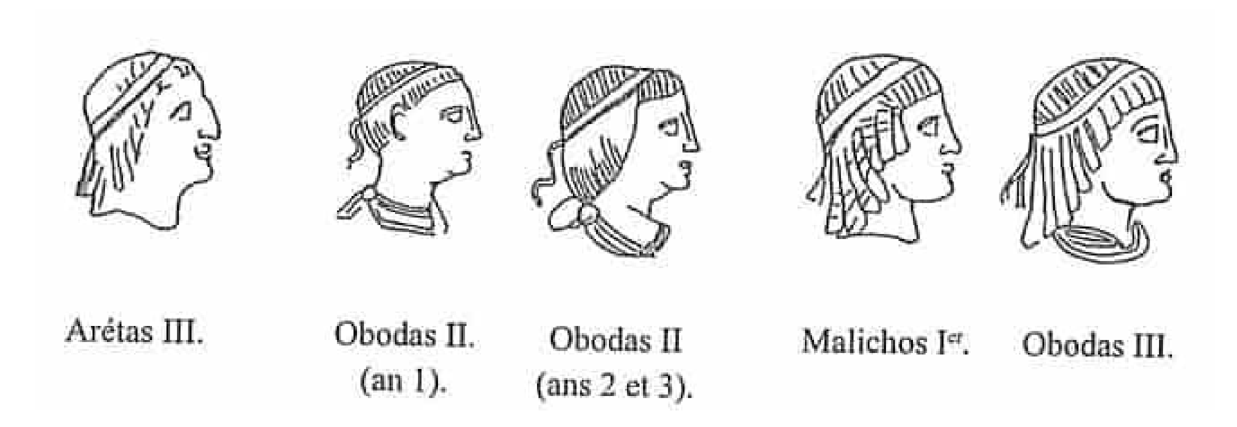
• **Les institutions nabatéennes**

LE ROI

Les institutions à l’époque royale sont dominées par la personnalité des rois ; ils s’inspirent largement des coutumes en usage à la cour des Ptolémées. « Pétra a un roi particulier toujours issu du sang royal, mais celui-ci délègue ses pouvoirs à un des compagnons de son enfance, qui a le titre de ministre et qu’il appelle son frère […] ». (Strabon, XVI, 4, 26) C’est ainsi que Strabon présente le roi nabatéen Obodas III, vers 25 avant notre ère.

La fonction de roi est essentielle dans l’identité culturelle des Nabatéens, même si on ne sait pas exactement à quand remonte l’institution royale. Il est question d’un chef des Nabatéens lors de l’attaque des Grecs en 312, un certain Rabilos, le roi des Arabes ; mais la mention étant d’interprétation difficile, ce Rabbel n’est pas compté parmi les rois nabatéens. Toutes les sources font ensuite état d’un personnage qui joue un rôle central chez les Nabatéens. Un roi nabatéen (*basileus*) est nommé dans un fragment de Poseidippos de Pella, de la première moitié du IIIe siècle avant notre ère. L’institution est donc assez ancienne. Les papyrus de Zénon mentionnent dans le Haurân « les gens de Rabbel », au milieu du IIIe siècle avant notre ère, et dès le IIIe ou IIe siècle avant notre ère, l’inscription de Khalasa, dont la graphie n’est pas encore nabatéenne, mentionne un Arétas, roi (*mlk*) selon une formulation déjà

établie et que l'on retrouvera par la suite dans les inscriptions nabatéennes dédiées en particulier au roi, « pour la vie de… » (cf. Les formules, chap. VII). Si le Livre des Macchabées parle d'un « Arétas tyran des Arabes » (2 M, 5, 8), c'est parce que le terme est alors presque l'équivalent de celui de « roi ». Les termes de « ethnarque » et de « phylarque », réservés aux chefs d'une population ou d'une tribu, très fréquents chez Flavius Josèphe, ne sont pas utilisés normalement pour les rois nabatéens. On est donc bien dans le cadre d'un royaume indépendant, bien que l'arrivée de Rome dans la région le transforme en état client, d'une obéissance plus ou moins empressée.



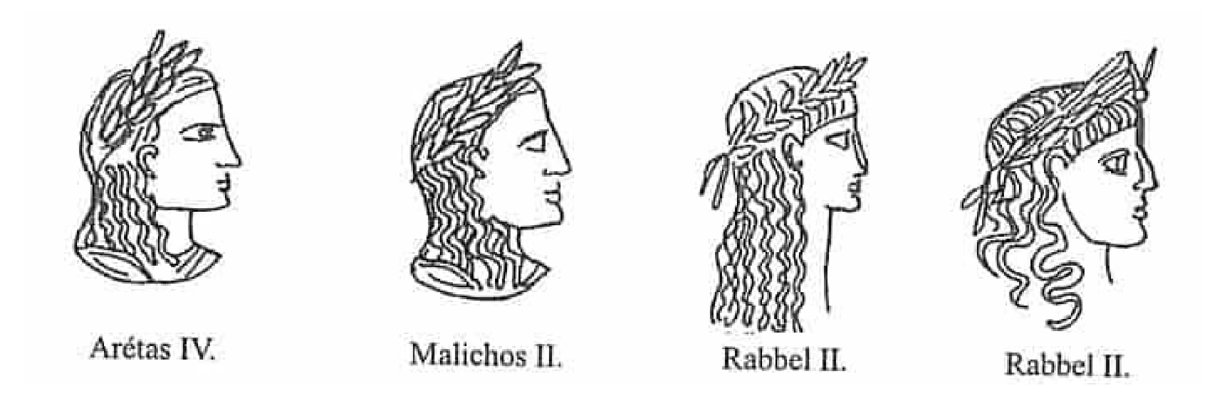
Portraits de rois nabatéens sur les monnaies

Strabon rapporte que le roi organise de grands banquets et se mêle à ses convives, allant jusqu'à les servir lui-même (cf. Le banquet, chap. IX). Strabon se méprend sur le sens de cette coutume, qu'il qualifie de « démocratique », alors qu'il s'agit en fait d'usages tribaux.

LES NOMS ROYAUX

Seuls quatre noms royaux sont utilisés par la dynastie nabatéenne,

et exclusivement réservés à la famille royale : Arétas, Malichos, Obodas et Rabbel, mais ces noms apparaissent chez d'autres populations voisines, comme Malchos chez les Iduméens. **La continuité dynastique apparaît très importante**, ainsi que le note Strabon, le successeur d'un roi étant soit son fils soit un parent : c'est sans doute le cas d'Arétas IV, dont le prédécesseur Obodas III n'a pas eu de descendant ; on note toutefois qu'il a eu un conflit de succession avec Syllaios, le ministre d'Obodas III ; Arétas IV a pris ce nom dynastique à son accession au trône. Le fils de Rabbel II, Obodas, était l'héritier présomptif, mais n'a pas régné. On notera que le cousin d'Obodas III, établi en Arabie du Nord-Ouest, soit à Hégra, soit à al-'Ulâ, porte aussi un nom dynastique nabatéen.



Les titres de roi sont d'une régularité remarquable, soit sous une forme plus courte, soit avec une titulature particulière. On les rencontre aussi bien sur les inscriptions et les papyrus que sur les monnaies ; dans ce dernier cas, la titulature est parfois abrégée ; la formule, littéralement « roi des Nabatéens » (*mlk nbṭw*), est traduite par « roi de Nabatène » (dans l'antiquité gréco-romaine, c'est le nom du peuple qui est utilisé). Selon la forme plus ou moins détaillée de la

titulature, la filiation du roi est précisée, mais surtout **trois rois ont adopté des titulatures particulières**. Le premier à adopter cet usage qui est d'origine grecque est Arétas III « Philhellène » ; le titre n'apparaît que sur des monnaies que le roi a fait battre à Damas pendant une courte période, mais cette titulature n'existe pas dans les inscriptions. Peut-être en réaction contre le philhellénisme qui prévalait à la cour de Pétra, Arétas IV, qui se voulait à la fois le continuateur d'Obodas III, mais aussi un prince indépendant, adopte en l'an 1 avant notre ère / 1 de notre ère (et donc neuf ans après son accession au trône) une titulature en nabatéen : « qui aime son peuple » (traduction du grec *philopatris*). Ne pouvant ajouter à son nom que le titre de « roi des Nabatéens », sans la filiation, il a peut-être voulu ainsi renforcer sa position. Le dernier roi, Rabbel II, est d'abord sous la tutelle de sa mère, la régente Shaqilat II, mais, en 76 de notre ère, après la mort de celle-ci, il a aussi tenu à ajouter une titulature à son nom, « qui a fait vivre et a sauvé son peuple » ; cette formule redondante correspond au grec *sôter*, qui veut dire « sauveur ». Cette titulature a été diversement expliquée. On avance deux raisons principales : on y a vu la référence à l'action de Rabbel II, qui a évité l'annexion de la Nabatène par les Romains, à la suite de la prise de Jérusalem en 70, mais même en 73 (prise de Masada) il est encore trop jeune. On a aussi proposé de rapprocher l'expression du développement considérable de l'agriculture dans le Néguev et le Haurân à la fin du Ier siècle de notre ère, ouvrant une nouvelle ère de prospérité au royaume. Les rois sont aussi appelés « notre maître » dans les inscriptions (et non pas « notre roi ») ; cette expression sera utilisée aussi pour des empereurs

romains.

Les noms « basiléophores »

Un aspect très particulier mais très important de la monarchie nabatéenne est le culte royal. Il faut néanmoins distinguer deux aspects. **D'une part, le culte rendu au roi divinisé Obodas Ier, mort vers 85 avant notre ère (cf. Obodas le dieu, chap. VI). D'autre part, les marques de dévotion envers le roi et la famille royale, à travers l'usage de ce que l'on appelle les noms basiléophores** (« qui porte un nom royal »), le mot étant calqué sur « théophore » (« qui porte un nom divin »). Ces noms sont très nombreux au Ier siècle de notre ère, et on les retrouve même sur des inscriptions thamoudéennes qui, de ce fait, ne peuvent dater au plus tard que des IIe-IIIe siècles.

Les noms de rois nabatéens dans les noms propres

ʻAbd Malikat	serviteur de Malichos
ʻAbd ʻObodat	serviteur d'Obodas
Taim ʻObdat	serviteur d'Obodas
TaimʻUbdatallah	serviteur d'Obodas le dieu (en grec)
ʻAbd Haritat	serviteur d'Arétas
Amat Huldû	servante d'Huldû
ʻAbd Malikû	serviteur de Malichos
Taim Malikû	serviteur de Malichos

‘Abd Shaqilat	serviteur de Shaqilat
‘Abd Rabbel	serviteur de Rabbel

Ces noms, féminins ou masculins, sont formés non seulement sur le nom d’Obodas Ier (« le dieu »), qui a été divinisé, mais aussi sur les autres noms royaux. Il s’agit alors de marques d’allégeance plutôt que d’un réel culte royal avec divinisation. En effet, à l’époque perse, les administrateurs de l’État se font appeler « serviteur », terme suivi du nom du roi. C’est une marque de respect et d’obéissance avant tout, de la part d’un personnage exerçant une fonction officielle, civile ou religieuse ; on trouve, transcrits en grec, deux noms nabatéens « basiléophores » sur une inscription bilingue grecque et latine dédiée au Capitole à Rome par des envoyés officiels du roi nabatéen (probablement Arétas IV). Il existe aussi des noms basiléophores formés sur les noms des reines Huldû et Shaqilat. Huldû est la première épouse d’Arétas IV, et était probablement issue de la famille royale d’Obodas III. Qu’elle ait été divinisée est fort probable, car la très fameuse façade de la Khazna a été interprétée comme celle de son temple funéraire ; la figure centrale qui décore la *tholos* est une Isis-Tyché, or, c’est ainsi qu’était représentée la reine Arsinoé, sœur-épouse de Ptolémée II Philadelphe, et divinisée après sa mort en Isis-Tyché. Le modèle alexandrin, bien que disparu à l’époque romaine, garde toute sa prégnance dans la capitale nabatéenne.

LES REINES ET LA FAMILLE ROYALE

Les membres de la famille royale jouent un rôle important d'après les dédicaces que l'on trouve dans une douzaine d'inscriptions, réparties surtout dans la partie sud du royaume ; l'une de ces inscriptions, très abîmée, a été trouvée à Pétra au pied de la façade d'al-Khubtha, non loin des tombes dites royales. Elle détaille la famille royale à l'époque de Rabbel II.

Ce n'est qu'avec le règne d'Obodas III, un contemporain de Hérode, que les reines apparaissent dans la documentation. Un portrait de la reine apparaît pour la première fois sur les monnaies d'Obodas III, mais sans qu'elle soit nommée. **C'est à partir du règne d'Arétas IV, son successeur, que les reines apparaissent nommées dans les inscriptions honorifiques et sont représentées sur les monnaies :** le roi peut avoir deux (ou même trois) épouses successives ou contemporaines. Arétas IV a eu ainsi deux épouses successives, Huldû et Shaqilat Ire, et Rabbel II a eu trois épouses, dont Gamilat II et Hagirû II qui sont mentionnées ensemble ; Qasma'el apparaît tardivement. La question des mariages consanguins et des titres donnés aux princesses n'est pas clairement résolue.



Portrait de la reine Huldû sur une monnaie d’Arétas IV

Les reines et princesses nabatéennes.

Nom	**filiation**	**titre**	**titre**
(inconnue)	épouse d’Obodas III		
Hagirû,	mère d’Arétas IV ?		
Huldû Ire	1re épouse d’Arétas IV	reine	
Shaqilat Ire	2e épouse d’Arétas IV	reine	soeur
Phasa’el	fille d’Arétas IV	reine	
Sha’udat I	fille d’Arétas IV		
Hagirû	fille d’Arétas IV		
Gamilat	fille d’Arétas IV	reine	
Shaqilat II	fille d’Arétas IV et épouse de Malichos II, régente de Rabbel II	reine	soeur

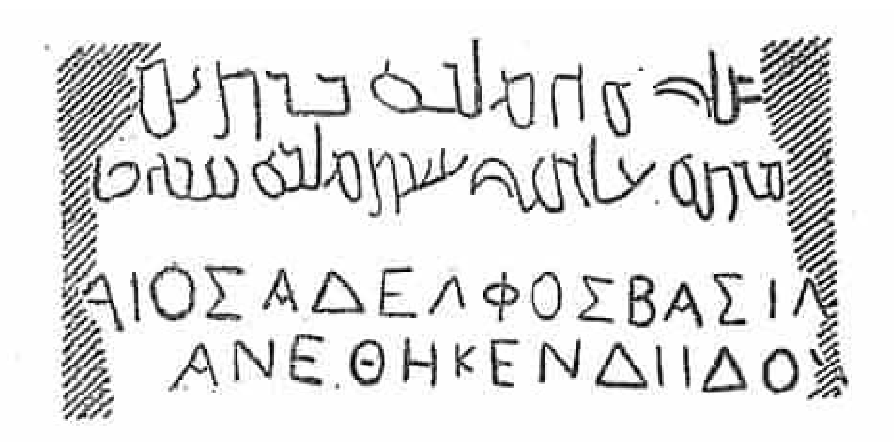
Gamilat II	fille de Malichos II et 1re épouse de Rabbel II	reine	soeur
Hagirû II	fille de Malichos II et 2e épouse de Rabbel II	reine	soeur
Qasma'el	fille de Malichos II et 3e épouse de Rabbel II		
Sha'udat II	fille de Malichos II	reine	soeur
Huldû II	fille de Rabbel II		

LES TITRES

Le titre de « reine » n'est pas seulement donné aux épouses royales ; d'autre part, plusieurs reines ou portant le titre de reine sont appelées « sœur » ; on note aussi que les deux ministres connus, Syllaios et 'Unaishû, sont appelés « frère ». On a interprété différemment ces titres ; soit comme des appellations propres à une société tribale où les liens du sang prédominent, soit au contraire comme un emprunt aux cours hellénistiques ; mais les deux explications se complètent plutôt qu'elles ne s'opposent. Les mariages royaux consanguins ont probablement existé, suivant en cela les coutumes de la cour alexandrine. Mais le titre de « sœur » n'est pas toujours à prendre au pied de la lettre ; les titres de « reine » et de « sœur » sont des titres de cour, de même que celui de « frère » pour le ministre ; dans l'inscription dédiée par Syllaios à Milet, il se donne le titre de « frère », en nabatéen comme en grec ; mais les auteurs classiques, qui ne mentionnent pas les reines, donnent au ministre les titres d'épitrope ou de diocète.

LES GRANDS PERSONNAGES, SYLLAIOS

Seuls les noms de deux ministres nous sont connus, Syllaios et 'Unaishû. Le plus fameux ministre, sur lequel nous sommes particulièrement bien renseignés, est le ministre d'Obodas III, Syllaios (Shulay, *šly* en nabatéen). C'est un personnage particulièrement haut en couleur, en contraste total avec le roi Obodas III, réputé faible. Il est appelé en nabatéen « frère » du roi selon la coutume en usage à la cour nabatéenne, mais le terme grec correspondant est « épitrope » ; ces termes apparaissent sur l'inscription bilingue que Syllaios a fait graver dans le sanctuaire de Milet lors de son passage dans cette ville d'Asie Mineure, au cours de l'un de ses voyages vers Rome, pour plaider sa cause contre Hérode.



Traduction : *Shullai, frère du roi, fils de Taim […] la ville (?) pour le dalut de ‘Obodat le roi, au mois de Te[bet]*

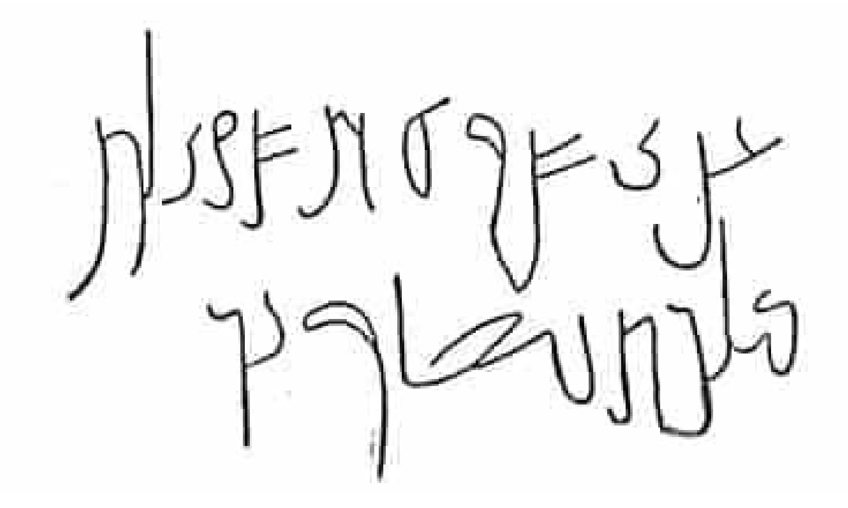
Inscription bilingue de Syllaios trouvée à Milet

Il est aussi qualifié de diocète, ce qui implique des responsabilités

financières. Syllaios nous est connu à travers les écrits de Strabon, se basant sur les informations d'Athénodore et ceux de Flavius Josèphe, qui utilise en particulier Nicholas de Damas, familier de Hérode le Grand. Dans les deux cas, les sources ne sont pas favorables au Nabatéen. Plusieurs épisodes le concernant nous sont rapportés ; le plus connu est celui de l'expédition d'Aelius Gallus en Arabie du Sud (cf. L'expansion de la Nabatène, chap. I). Mais on connaît aussi ses démêlés avec Hérode le Grand, une autre forte personnalité ; Syllaios veut épouser Salomé, sœur de Hérode, et celle-ci est très éprise, mais elle doit finalement renoncer, malgré l'entremise de Livie, la femme d'Auguste, car Hérode exige de Syllaios qu'il se fasse circoncire, ce que ce dernier refuse ; Salomé aurait bien imprudemment correspondu avec Syllaios et livré des secrets (cf. Mariage et divorce, chap. X). Syllaios pour se venger soutient les brigands de Trachonitide, en révolte contre le pouvoir hérodien. Syllaios et Hérode en appellent d'abord à l'arbitrage du gouverneur de Syrie, Sentius Saturninus, mais sans résultat ; ils viennent donc à Rome devant Auguste pour régler leurs différends. Syllaios est aussi accusé d'avoir fait exécuter de hauts personnages à Pétra à l'époque de sa dispute pour le pouvoir avec Arétas IV. Il sera finalement reconnu coupable et finira tragiquement, exécuté à Rome. Ce personnage trop entreprenant gênait tout autant les Romains et Arétas qu'Hérode.

Le second ministre qui nous est connu est **'Unaishû, ministre de la reine Shaqilat I**I, régente à l'époque de Rabbel II. Son tombeau somptueux est situé près des tombes royales (cf. Un rite de passage : les funérailles, chap. V) ; une inscription le mentionne. Il détient le pouvoir

avec la reine de 70 à 76. On ne sait pas quelles étaient ses origines.



Inscription de 'Unaishû trouvée à Pétra

Traduction : *'Unaishû frère de Shuqailat reine de Nabatène, fils de […]*

• L’ORGANISATION MILITAIRE ET CIVILE

LES FONCTIONS MILITAIRES ET CIVILES

Les fonctions militaires et civiles se confondent au plus haut niveau. Les titres militaires révèlent une spécialisation marquée, car **les Nabatéens se sont inspirés des armées hellénistiques et romaines, pour les titres et les fonctions qu’ils recouvrent**.

Les fonctions administratives que l’on connaît sont toutes plus ou moins liées à l’organisation militaire, soit que l’on manque d’information pour d’autres fonctions civiles (justice, finances), soit plutôt que les différentes fonctions civiles et militaires étaient exercées par les mêmes personnages. **Il faut noter qu’à Hégra, l’importance de l’armée est**

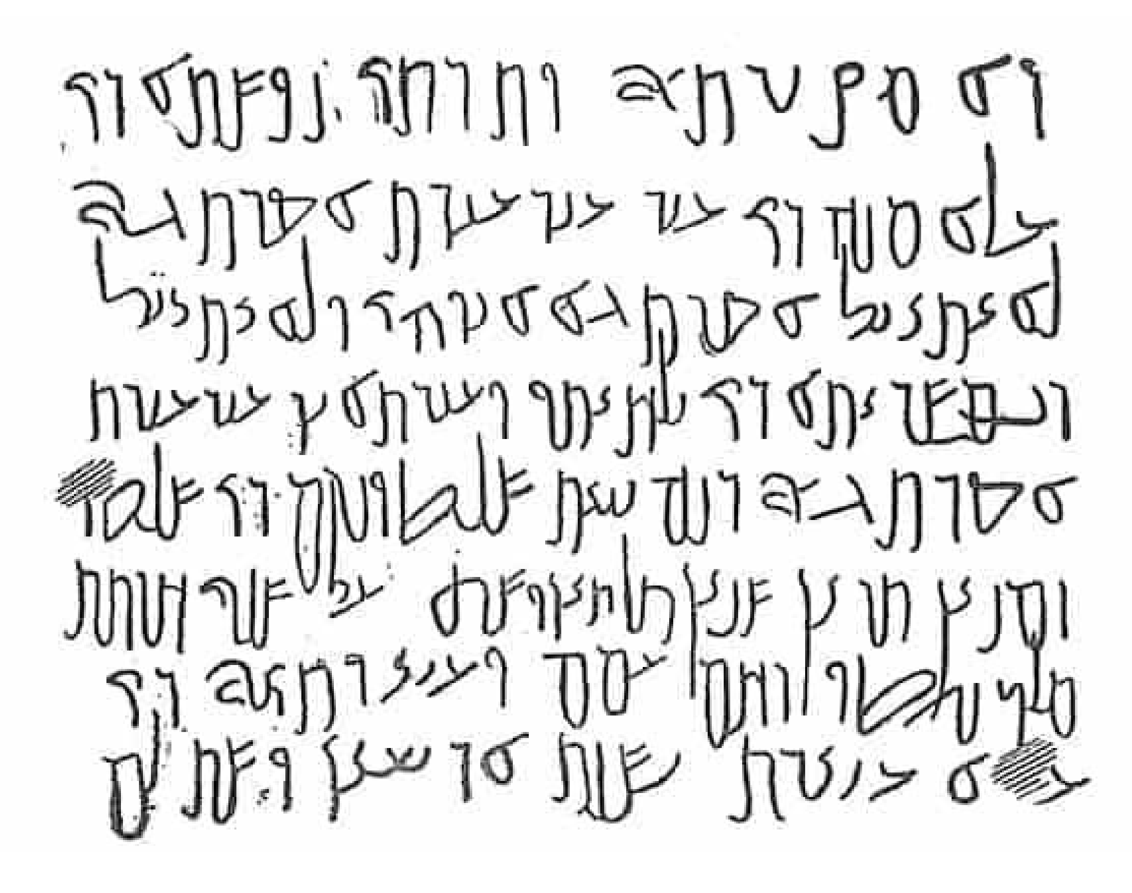
nettement plus grande que dans d'autres sites, étant donné sa position de poste-frontière (cf. L'Arabie du Nord-Ouest, chap. II). Plusieurs membres d'une même famille exercent différentes charges.

- Le stratège ('*srtg*') est le personnage le plus important après le ministre (lui-même appelé épitrope) ; le nom nabatéen de stratège est transcrit du grec ; l'équivalent latin est *praefectus*. La stratégie est une fonction à la fois administrative et militaire, comme elle l'est dans les administrations lagide et séleucide ; c'est un « gouverneur provincial ». On connaît un stratège de Madaba, à l'est de la mer Morte, qui exerce cette fonction héréditaire après son père, tous deux à l'époque d'Arétas IV ; la ville de Madaba est appelée « siège du gouvernement ».

Les stratèges sont connus par des inscriptions situées à la frontière du royaume, mais aussi grâce aux voyages qu'ils effectuent à l'extérieur (à Sidon ou à Dmair).

Dans l'épisode de la fuite de la fille d'Arétas IV, qui, à partir de la frontière, est prise en charge successivement par chaque stratège responsable d'un district (cf. Mariage et divorce, chap. X), ceux-ci paraissent de taille réduite et on en a conclu à une division territoriale de chaque stratégie à cette époque ; ces stratèges sont en fait les chefs locaux qui exercent cette fonction.

On a rapproché cette charge, héritée par primogéniture, de celle d'Antipater en Idumée, nommé stratège par Alexandre Jannée, et auquel succède son fils Hérode.



Inscription funéraire de Madaba, mentionnant un stratège

Traduction : *Ceci est le tombeau et les deux nefesh qui sont au-dessus qu'a fait 'Abd'obodat le stratège pour Itaibaêl le stratège son père, et pour Ithaibêl chef des camps qui sont sont à Lûhitû et à 'Obodtâ, fils de 'Abd'obodat le stratège sus-dit : au siège de leur gouvernement, qu'ils ont exercé en deux périodes, pendant trente-six ans, sous le règne de Haretat roi de Nabatène, qui aime son peuple. Le travail ci-dessus a été fait en l'an quarante-six de son [règne]*

À Hégra, des stratèges sont nommés à plusieurs reprises dans les inscriptions funéraires ; deux sont des magistrats éponymes à qui l'on devait payer les amendes sur les droits de sépulture ; dans cette cité, qui est un poste-frontière, les stratèges semblent exercer leur charge pour un temps limité et être issus de différentes familles. On a suggéré l'existence

d'une double administration militaire et civile, sur le modèle romain des *duumviri* (comme à Palmyre, Gerasa, Pétra). Un « ministre royal », c'est-à-dire un épitrope, « inspecteur », est peut-être mentionné lors d'une visite pour le compte de la royauté, qui contrôle directement la région.

- Un titre comme celui de « chef » (*rb*) d'un lieu suggère une fonction plus strictement civile ; on connaît ainsi un chef de la source de La'aban en Gobolitide, et, au IVe siècle, un chef de Taimâ' et un chef de Hégra.

- Le « chef des camps », en nabatéen (« stratopédarque » en grec et *praefectus castrorum* en latin), est subordonné au stratège. Ganimû, qui exerce cette charge à Dumat, un poste militaire, est d'une famille de stratèges de Hégra, et lui-même prend ce titre plus tard.

- Le chiliarque (*klyrk'*) est en grec l'officier qui commande mille hommes (*tribunus militium legionis* et *tribunus cohortis milliaria*) ; un titre particulier est celui de chiliarque *hephaestion* (un compagnon du chiliarque), donné à un officier.

- L'hipparque (*hprk', hipparchos, praefectus*), dont le nom correspondant en nabatéen est « chef des cavaliers ». On a aussi traduit le terme nabatéen par « éparchos », gouverneur. Mais, à l'époque de la domination romaine, l'éparchie désigne la province (cf. Le calendrier, chap. V). Comme dans le cas des stratèges, les hipparques (ou éparques) sont concentrés au nord et au sud du royaume.

Mais un terme d'origine sémitique pour « chef de cavalerie » est aussi attesté (*rb pršy'*), par exemple dans une inscription de Pétra datée de l'an 8 du règne d'Arétas IV.

- Le titre de centurion (*qntryn'*, *centurion*) reflète une influence

romaine, mais pas une présence romaine. On connaît un centurion à Hégra et un autre à Leucécômé qui sont des officiers nabatéens. Comme d'autres états clients de Rome, le royaume nabatéen lui emprunte des fonctions militaires. Mais c'est le seul emprunt direct à Rome, les autres emprunts étant faits aux royaumes hellénistiques.

- On connaît aussi la fonction de porte-enseigne.

- **Les fonctions d'ethnarque et de phylarque font sans doute référence à des chefs de tribu, mais ces fonctions, héréditaires, ont pu se confondre avec celle de stratège.** L'épisode de la fuite de saint Paul de Damas mentionne un ethnarque du roi nabatéen Arétas, un personnage qui était le responsable de la colonie nabatéenne de Damas, donc en dehors du territoire nabatéen : « À Damas, l'ethnarque du roi Arétas faisait garder la ville des Damaséniens pour m'appréhender, et c'est par une fenêtre, dans un panier, qu'on me laissa glisser le long de la muraille, et ainsi j'échappai à ses mains. » (2 Co, 11, 32)

GUERRE, PIRATERIE ET BRIGANDAGE

Les Nabatéens utilisent différentes méthodes de combat, car la conduite de la guerre dépend des conditions locales. Le mépris affiché par les Grecs et plus tard par les Romains envers l'incapacité supposée des Nabatéens à faire la guerre est au mieux de l'incompréhension, au pire du dépit face à l'efficacité de leurs méthodes peu orthodoxes. À cet égard, la victoire totale qu'ils remportent sur la troupe d'Athénaios en 312 avant notre ère est révélatrice : rapidité de réaction, utilisation

d'espions, attaque par surprise, et manque total de clémence.

Le coup de force des Nabatéens contre les Grecs en 312 avant notre ère

Mais les Arabes, prévenus par ceux qui avaient vu l'armée [grecque], se regroupèrent sur-le-champ et, abandonnant la réunion, ils arrivèrent au tertre rocheux. Informés par les blessés de ce qui s'était passé, ils se précipitèrent à la poursuite des Grecs. Athénaios et les siens avaient établi leur camp sans précaution, et dormaient, assommés par la fatigue ; aussi quelques prisonniers s'enfuirent-ils à leur insu. Ils renseignèrent les Nabatéens sur la situation des ennemis et ceux-ci attaquèrent le camp vers la troisième garde au nombre de huit mille, au moins. La plupart des hommes d'Athénaios, qui étaient encore couchés, furent égorgés, les autres, qui s'éveillaient et couraient aux armes, furent abattus à coup de javelot. Finalement, tous les fantassins furent tués et, parmi les cavaliers, cinquante environ se sauvèrent, blessés pour la plupart. […] (Diodore, XIX, 95, 4-5)

Les relations avec les Lagides sont dans l'ensemble sereines, à part quelques épisodes ponctuels. À l'occasion, les Nabatéens se changent en pirates ; la raison en est claire : ils craignent la concurrence commerciale des navires égyptiens. Diodore de Sicile s'indigne de voir de paisibles nomades se changer en féroces pirates : « […] Quand les rois d'Alexandrie eurent ouvert la voie maritime aux marchands, les Nabatéens s'attaquèrent aux naufragés et équipèrent des bateaux pirates

pour piller les navigateurs […] mais plus tard, capturés en pleine mer par les quadrirèmes, ils furent châtiés comme ils le méritaient. » (Diodore, III, 93, 5)

Le seul conflit que l'on connaisse avec les Séleucides est un succès total (Obodas I[er] et Antiochos XII, cf. Les Nabatéens face aux royaumes hellénistiques, chap. I). Les conflits les plus nombreux les opposent aux Hasmonéens et aux Hérodiens ; c'est d'ailleurs aussi avec eux qu'ils ont des relations amicales. Flavius Josèphe met complaisamment en avant la supériorité militaire de Hérode le Grand : « […] Hérode s'avança et fit arracher les pieux de leur retranchement. Alors, bien obligés, les Arabes sortent pour le combat, en désordre, cavalerie et infanterie mêlées. Ils l'emportaient sur les Juifs par le nombre, mais pas par l'ardeur. Cependant, comme ils désespéraient de la victoire, même eux se montraient hardis. » (*GJ*, I, 19, 5) Le parti pris de Flavius Josèphe est ici flagrant.

Avec les Romains, la stratégie semble être plutôt un évitement prudent, ou une collaboration imposée.

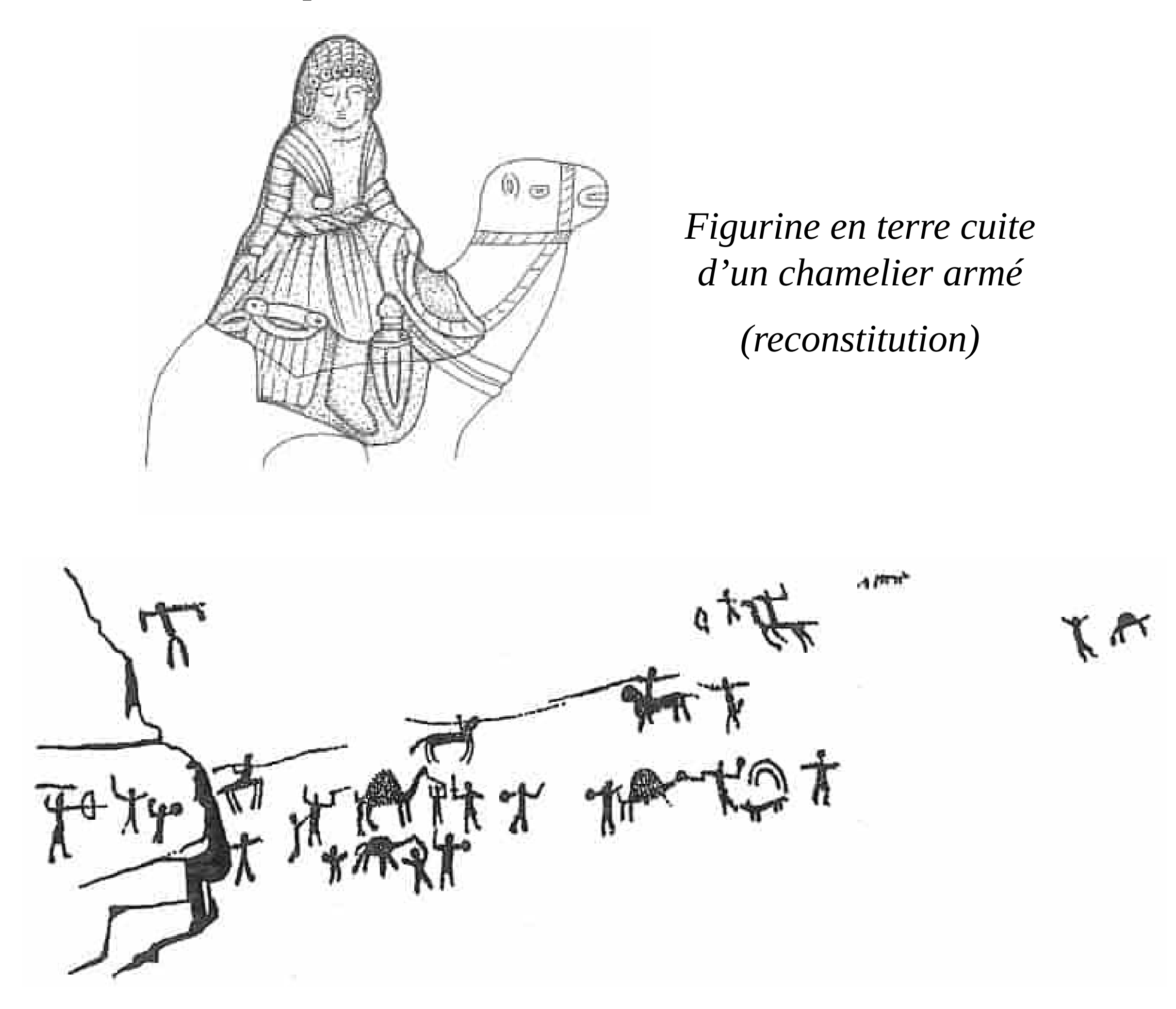
Cela dépend aussi du roi au pouvoir ; Obodas I[er] et Arétas III sont des rois guerriers entreprenants et qui accumulent les succès, alors qu'Arétas IV a pratiqué une politique en général pacifique.

LES FORCES NABATÉENNES

Les auteurs classiques mentionnent toujours les dromadaires quand ils évoquent les conflits entre les armées hellénistiques et romaines et les armées nabatéennes ; la stratégie d'Obodas I[er] face à

l’armée hasmonéenne est très efficace : « […] Alexandre tomba dans le piège et perdit toute son armée, coincée dans un ravin profond et écrasée par une multitude de chameaux. » (*GJ*, I, 4, 4) De nombreuses figurines de terre cuite représentant des chameliers armés ont été retrouvées à Pétra, où elles étaient produites (cf. L’artisanat, chap. IV).

Les dessins rupestres de scènes de guerre entre tribus nabatéennes et thamoudéennes représentent des dromadaires et aussi des chevaux.



Figurine en terre cuite d’un chamelier armé

(reconstitution)

Scènes de guerre, graffiti dans la Hisma

Les forces nabatéennes engagées dans des conflits.

- 312	Poursuite et anéantissement des forces grecques	8 000 hommes
- 87	Défaite d'Antiochos XII	10 000 cavaliers
- 65	Arétas III aide Hyrcan II	50 000 cavaliers et fantassins
- 65	Aristobule vainqueur d'Arétas III	6 000 hommes massacrés
- 32	Hérode bat les troupes de Malichos Ier	12 000 morts et 4 000 prisonniers
- 25	Expédition d'Aelius Gallus, avec Syllaios	1 000 hommes
66-70	Vespasien contre la première révolte juive	1 000 cavaliers et 5 000 archers

Les chiffres donnés apparaissent cohérents. L'importance de l'armée nabatéenne et son efficacité sont prouvées par les demandes répétées d'aide militaire de la part des Hasmonéens ou des Romains.

On note l'importance de la cavalerie, à laquelle il faut ajouter les troupes de méharistes, comme le montre l'épisode d'Alexandre Jannée. Les Nabatéens se fournissent en montures auprès des groupes nomades, les Safaïtiques en particulier, et la région d'Amman (Philadelphie) est réputée pour ses chevaux. Les archers sont représentés aussi sur les dessins rupestres. On remarque également que les troupes sont organisées selon leur commandement et non leur spécialité, ce qui entraîne un mélange de cavaliers et de fantassins dans les combats.

Les cavaliers sont accompagnés d'un serviteur qui prend soin de la monture et qui participe aussi aux combats, ce qui explique les chiffres

élevés des forces engagées.

• **LE DROIT**

DROIT CIVIL ET DROIT RELIGIEUX

D'après Strabon, qui a recueilli ses informations auprès de son ami Athénodore, **les Nabatéens ont une législation et des lois exemplaires, et des tribunaux fréquentés uniquement par les étrangers.**

On ne connaît que très imparfaitement cette législation, à travers seulement trois domaines : la législation des tombes de Hégra, celle qui émane des papyrus de Nahal Hever, et quelques informations fragmentaires sur la réglementation des offrandes au temple aux Lions ailés.

Le droit civil nous est en partie connu par les papyrus retrouvés à Nahal Hever, à l'ouest de la mer Morte (cf. Les caractères régionaux des inscriptions, chap. VII). **Il semble que le droit coutumier coexistait avec un droit civil écrit**, celui-ci à l'usage plus particulièrement des étrangers, nombreux à Pétra selon Strabon, mais également à la limite de la Judée.

Une société harmonieuse

Il règne à Pétra un ordre parfait, j'en ai pour preuve ce que le philosophe Athénodore, mon ami, qui avait visité Pétra, me contait avec admiration : il avait trouvé fixés et domiciliés dans Pétra un

grand nombre de Romains, parmi d’autres émigrants étrangers, et, tandis que les étrangers étaient perpétuellement en procès soit entre eux soit avec des gens du pays, jamais ceux-ci ne s’appelaient en justice, vivant toujours en parfaite intelligence les uns avec les autres. (Strabon, XVI, 4, 21)

Les papyrus nabatéens de Nahal Hever sont au nombre de onze environ (la plupart sont très fragmentaires) ; ce sont uniquement des documents légaux dont la moitié sont des contrats de vente. Leur formulaire suit un ordre strict : la date selon l’année du roi et de la famille royale, le lieu, l’objet de la vente et les deux parties, la propriété, ses limites, sa description détaillée, la somme payée, le reçu, la clause décrivant les droits de l’acheteur, la clause concernant le vendeur, le paiement au roi, l’amende en cas de changement ou d’annulation du contrat, la confirmation du droit de propriété de celui qui possède le contrat, l’établissement du contrat, la signature des parties et des témoins. Exemple : « Le 3 de Kislev, l’année 28 de Rabbel le roi, roi des Nabatéens, ’Abi‘Adan, vend une palmeraie à un homme nommé Archileus, fils de ‘Abd‘amiu, pour cent douze sicles / tétradrachmes. » (P Yadin 2) Les propriétés sont décrites d’après les points cardinaux ; exemple : « à l’est, la route […], au nord, le marais. »

Les contrats sont copiés deux fois sur le même papyrus et la copie est roulée et cousue, avec les signatures au dos ; c’est un procédé originaire de Babylonie et utilisé en Judée, pour prévenir la fraude.

Les plus anciens papyrus nabatéens, datant de 93 à 99, éclairent nos

connaissances sur le dernier roi nabatéen, Rabbel II, dont le fils Obodas n’a pas régné, et sur les débuts de la province d’Arabie. On apprend ainsi que les actes juridiques étaient conservés à la *boulè* (sénat) de Pétra, que **Pétra était le siège de l’administration centrale et la métropole de la nouvelle province (éparchie) d’Arabie** et que les archives étaient déposées dans un temple d’Aphrodite à Pétra (mais Bosnâ est la capitale). Un papyrus, qui mentionne la convocation des plaignants à comparaître devant le gouverneur (l’éparque) à « Pétra d’Hadrien », le 9 juillet 131, laisse supposer une visite de l’empereur avant cette date. En décembre 127, un papyrus fait allusion à un recensement : « […] recensement de la [province] d’Arabie par le légat propréteur Titus Aninius Sextius Florentinus. »

Une inscription fragmentaire sur marbre, trouvée dans un des ateliers d’artisan attenant au temple aux Lions ailés, est de caractère juridique ; elle date de 27/28 de notre ère, sous Arétas IV, et fixe les amendes à payer en cas de non-respect des règles ; elle s’adresse en fait aux prêtres, et règle ce qu’ils doivent partager et recevoir en fait de nourriture et précise qu’ils ne doivent pas s’approprier les dons des fidèles ou les revenus divers du temple : « […] et quoi qu’il vienne à lui, argent et or et offrandes et toute la nourriture et de l’argent [monnaie] et du bronze [monnaie] et… » Ce type de texte trouve des parallèles dans d’autres régions.

LE DROIT DANS LES INSCRIPTIONS FUNÉRAIRES

L’aspect juridique des inscriptions des tombes nabatéennes de Hégra est clairement précisé par la mention d’une copie de l’inscription, déposée dans le temple de Qaysha. Le lapicide copie le texte d’après un papyrus qui est déposé dans le temple, ce qui explique que le texte nabatéen déborde souvent du cadre préparé par le sculpteur.

Ces inscriptions nabatéennes des tombes de Hégra, au nombre de 36 ou 37, s’échelonnent du tournant de notre ère à 75 de notre ère. Seules deux tombes ne font que mentionner les noms. Les textes semblent calqués sur des formules grecques. Les restrictions imposées à l’utilisation des tombes sont très diverses, aussi bien dans la formulation que dans les conditions spécifiques d’utilisation. On répartit ces inscriptions selon leur contenu :

- celles spécifiant que X ou X+Y a construit la tombe pour lui-même ou eux-mêmes ;
- celles affirmant un droit de propriété mais sans préciser pour qui ;
- celles précisant que la tombe a été faite par X pour Y ;
- celles rappelant le don de la tombe de X pour Y et la propriété de Y.

On trouve des analogies à ces inscriptions de Hégra dans d’autres cultures voisines : dans des inscriptions lihyanites et dans des inscriptions palmyréniennes. Ces inscriptions se rapprochent des contrats de vente ou de location en ce qu’elles précisent qui peut utiliser des parties de la tombe.

Un autre aspect de ces inscriptions est la liste des actions interdites : vente, hypothèque, don. En plus des malédictions invoquées en cas de non-respect des règles, ce qui est un vieil usage

sémite, les inscriptions menacent d’amendes les contrevenants, ce qui est inhabituel dans le contexte culturel sémitique. Le montant des amendes ne varie pas de façon significative pendant la période concernée. On trouve des parallèles à la pratique des amendes en cas de fraude dans des inscriptions de tombes lyciennes du Vᵉ siècle avant notre ère.

Parmi les formules légales utilisées, certaines trouvent des parallèles dans des documents néobabyloniens et néo-assyriens et aussi dans des papyrus d’Éléphantine.

Une seule inscription de Pétra, celle de la tombe du Turkmânîya, présente des formules similaires, mais le propriétaire n’est pas nommé.

• La société

LES TRIBUS ET LES ÉTRANGERS

Il est difficile d’estimer la part relative des Nabatéens par rapport aux autres populations, les nomades et les sédentaires.

Les Nabatéens

Le terme nabatéen apparaît dans les inscriptions pour exprimer « les Nabatéens » dans les formules de titulature des rois, et cela dès la première inscription émanant d’un Nabatéen (à Elusa / Khalasa). Pourtant, ce n’est pas dans des inscriptions nabatéennes que l’on trouve mention de cette ethnie, mais dans des inscriptions écrites dans d’autres langues, le palmyrénien et le safaïtique, par un Nabatéen lui-même, qui

se définit ainsi. La notice de Strabon sur le comportement des Nabatéens face à l'argent a été diversement interprétée :« Les Nabatéens sont sobres et parcimonieux au point que la loi chez eux frappe d'une amende celui qui a écorné son bien et décerne au contraire des honneurs à celui qui l'a augmenté. » (Strabon, XVI, 4, 26)

Les tribus non nabatéennes

On les répartit traditionnellement en deux groupes principaux : les Safaïtiques au nord, et les Thamoudéens au sud. Ces noms sont inexacts à l'origine, mais commodes à utiliser. Ces tribus sont d'origine arabe, comme les Nabatéens, et ont laissé des milliers de graffiti dans une écriture empruntée à l'Arabie du Sud ; la langue est apparentée à l'arabe classique. Plusieurs tribus, dont une fraction est parfois sédentarisée, sont connues sur le territoire contrôlé par les Nabatéens. Le mot même de tribu (*'l, 'hl, bn*) manque de précision ; **on peut considérer que les membres d'une même tribu ont un ancêtre commun et des liens familiaux ; de plus, la tribu a un rôle politique de défense des intérêts communs et de maintien de l'ordre à l'intérieur du groupe** : les très longues généalogies prouvent la puissance du lignage (cf. La notion de temps, chap. V). L'urbanisation tend à faire oublier ces généalogies, qui ont perdu de leur utilité.

Les tribus du Nord

C'est surtout dans le Haurân que l'on rencontre l'importante tribu des Safaïtiques, une population de tribus d'origine arabe mais non

nabatéenne. Parmi eux, la tribu des Dayf est la plus importante du sud de la Syrie et du nord de la Jordanie, car elle est nommée dans plus de cinquante graffiti safaïtiques ; c'est une large confédération tribale, qui honore Allât, Dûsharâ, Rudâ et Shai al-Qaum, ainsi qu'une divinité spécifique, le Gad de Dayf. La tribu des Qusayy est connue autour de Bosrâ, et vénère la déesse Allât, comme la tribu de Rwhw, qui lui est peut-être apparentée et est connue dans la région de Salkhad et Umm al-Jimal. Cette dernière tribu est encore connue dans la région à l'époque byzantine. Comme d'autres tribus puissantes, une partie de ses membres est sédentarisée, et son alliance compte beaucoup pour les Nabatéens. La tribu de ʻAmrah (ʻ*mrt*) est une tribu très importante de Transjordanie, établie en particulier dans la région de Madaba ; ce serait la même tribu que les fils de Jambri dont parle le Livre des Macchabées (cf. Mariage et divorce, chap. X). Allât, Dûsharâ et le Gad de Dayf sont vénérés par ses membres. Ils écrivent en safaïtique, en nabatéen, mais aussi en grec, preuve de l'importance de leurs relations. La tribu de ʻUbayshah dans la région de Sî'a écrit aussi en safaïtique, en nabatéen et en grec, et un de ses membres a contribué à la rénovation d'un temple de Baʻalshamîn ; Allât, comme chez les autres tribus safaïtiques, est également vénérée par eux.

Les tribus du Sud

Dans le sud de la Nabatène, les tribus sont appelées communément thamoudéennes, d'après leur type d'écriture ; les Thamoudéens écrivent dans une écriture issue de l'écriture sud-arabique, comme le safaïtique,

souvent considéré d'ailleurs comme une forme de thamoudéen. Récemment, le nom de la tribu 'Ad, connue aussi par le Coran, a été découvert à Wâdi Ramm dans un graffiti thamoudéen. La grande déesse Allât y est vénérée dans un temple d'époques nabatéenne et romaine. La grande tribu de la région de Hégra est celle des Shalamû, qui sont associés à la tribu des Nabatéens, comme il apparaît sur des inscriptions funéraires. Les Shalamû sont encore connus au début de l'Islam (les Banû Sulaym). Un architecte de cette tribu fait référence dans une inscription à « Dûsharâ, dieu de Rabbel », c'est-à-dire Rabbel II, au Ier siècle de notre ère. Une autre tribu est celle des Muzaynah, dans la région de Taimâ'. **On mentionnera encore la tribu de Thamûd, qui, à l'époque romaine, a consacré un temple à l'empereur romain Lucius Verus à Ruwwafa** (cf. L'Arabie du Nord-oues, chap. II).

LES ÉTRANGERS

Selon Strabon, **les étrangers sont nombreux à Pétra**. On les reconnaît à leurs noms d'origine étrangère, ou à l'implantation de cultes étrangers. Les Égyptiens sont bien évidemment présents. La proximité de l'Égypte et la longue tradition de la présence égyptienne dans la région expliquent déjà cette présence, mais aussi les liens commerciaux que les Nabatéens ont avec l'Égypte, leur principal débouché pour les produits du grand commerce caravanier. Malgré quelques conflits, les liens sont très forts, et les Nabatéens se sont très largement inspirés des modèles architecturaux égyptiens pour leurs tombes (cf. L'architecture funéraire, chap. VIII). Des Grecs du royaume lagide étaient actifs en Transjordanie

et dans le Haurân à l'époque de Zénon, au IIIe siècle avant notre ère. Mais on manque d'indices sur la présence autre que ponctuelle d'Égyptiens à Pétra ou sur le territoire nabatéen, et le culte d'Isis est le fait de Nabatéens, non d'Égyptiens installés dans la région, comme le montrent les noms typiquement nabatéens autour des sanctuaires.

Les Parthes sont actifs politiquement dans la région, et le roi Malichos Ier les aide en 54 avant notre ère. Les liens commerciaux existaient aussi par le biais de Palmyre. Mais les données sont rares : peut-être trouve-t-on un nom féminin à Hégra (*'rsksh*), et le nom parthe royal Pacorus (*phkwrw*) dans le Haurân.

En revanche, **la présence juive est bien documentée**, ce qui est normal étant donné leur voisinage. En fait, il s'agit bien souvent d'Iduméens judaïsés, que l'on trouve au sud de la mer Morte, comme la célèbre Babatha, qui est sous administration nabatéenne et a épousé en premières noces un Nabatéen. Les liens commerciaux anciens de la Judée avec le nord-ouest de l'Arabie expliquent aussi la présence de Juifs à Hégra (cf. La mesure du temps, chap. V), et ils ont laissé plusieurs graffiti dans cette région, comme celui-ci : « Nathan qui est de Jérusalem, paix ! » On a supposé que ce Nathan avait participé à l'expédition d'Aelius Gallus. La présence juive dans le Hijâz est bien documentée aux premiers siècles de notre ère, car il y a eu des conversions. On trouve aussi des noms juifs dans le Sinaï à l'époque romaine, des traces de culte juif y sont attestées, comme par exemple une « menora », ou chandelier à sept branches, dessinée sur un graffiti. Pourtant, ils ne semblent pas attestés dans la région de Pétra, mais cela est peut-être dû au hasard des

découvertes.

Ce sont surtout les Grecs et les Romains qui fréquentent la capitale nabatéenne. Ces étrangers sont les principaux clients des tribunaux, contrairement aux Nabatéens, selon Strabon. Mais ceux que l'on appelle Grecs peuvent être originaires d'Alexandrie, ou être aussi des Orientaux hellénisés. Parfois, même, des Nabatéens ont adopté un nom grec, transcrit en nabatéen.

Le cas existe aussi, mais plus rarement, pour le latin. De nombreux graffiti grecs et latins ont été trouvés dans la région de Hégra, mais leur datation est difficile à établir. Ils appartiennent vraisemblablement à l'époque de l'occupation romaine, après 106 (IIe-IIIe siècles), et doivent donc avoir été gravés par des militaires romains.

LES CLASSES SOCIALES

Maîtres et dépendants sont attestés, mais le terme de « client » (*gr*) n'implique pas une résidence commune.

Selon Strabon, **les Nabatéens ont peu d'esclaves**. En effet, les termes nabatéens pour les esclaves hommes ou femmes sont peu usités dans la vie courante ; ce sont :*'lym*, « esclave », pour un homme, et *'mt*, « servante », pour une femme. Les esclaves sont en principe d'origine étrangère, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas nés dans la communauté. Les esclaves proviennent surtout de la guerre et du brigandage, et les Nabatéens ont eux-mêmes pratiqué un temps la piraterie en mer Rouge, sans doute pour combattre le commerce lagide des aromates, mais aussi

pour capturer des esclaves. Les ports de Gaza et de Délos, très fréquentés par les Nabatéens, étaient d'importants marchés d'esclaves. Au IIIe siècle avant notre ère, les Nabatéens sont confrontés à ce commerce dans le Haurân, d'après les papyrus de Zénon. Des esclaves peuvent se réunir en thiase, association à but cultuel. Un graffiti au sud-ouest de Tabûk, dans le nord de l'Arabie, fait peut-être référence à un marchand d'esclaves. Les grands chantiers de construction et de sculpture sont l'œuvre d'artisans, ce qui n'exclut pas le recours à des esclaves.

IV

LA VIE ÉCONOMIQUE

L'économie nabatéenne est fondée au départ sur le grand commerce caravanier des aromates, et l'élevage est la principale ressource ; mais, dès l'époque hellénistique, les Nabatéens exploitent les ressources de la mer Morte et leurs compétences pour sécuriser les points d'eau est reconnue. Avec la sédentarisation et les aléas du grand commerce, ils sont amenés à développer ces talents et à adopter des techniques de leurs voisins. Ils deviennent ainsi de remarquables techniciens dans plusieurs domaines nouveaux pour eux. **Ils sont amenés à développer l'agriculture dans des zones semi-désertiques et même désertiques**, grâce à leur talent dans les techniques hydrauliques. **Ils empruntent aux sédentaires des cultures nouvelles** pour eux, auxquelles ils donnent un grand développement. **Ils se spécialisent dans un artisanat de qualité, la taille de la pierre en particulier,** à laquelle ils donnent ses lettres de noblesse. **Une autre de leurs productions, très caractéristique, est réputée même à l'étranger : la céramique peinte**.

LES UNITÉS DE MESURE

Notre connaissance des unités de mesure nabatéenne est quasi nulle. Pourtant, l'usage d'un cadastre à Hégra est bien attesté : en effet, des inscriptions funéraires mentionnent le temple de Qaysha, qui veut dire « mesure » ; c'est là que sont conservées les archives. Mais si l'on connaît le montant des amendes en cas d'infraction aux règles d'utilisation des tombes, aucune information sur la répartition des lots où sont creusées les tombes ne nous est parvenue ; cependant, la mention d'un arpenteur (*kyl'*) atteste bien l'usage d'une répartition organisée de l'espace.

À Pétra, on connaît des unités de mesure pour les terres à l'époque byzantine. Probablement dès l'époque romaine, les mesures utilisées combinent deux systèmes : les surfaces cultivables peuvent être mesurées en jugères romaines ou parfois en mesures de grain hébreu. Cette dernière méthode permet une plus grande souplesse étant donné les conditions difficiles de l'agriculture dans une région semi-désertique : sécheresse, champs envahis de pierrailles.

À Moaza, la description des propriétés se fait non avec des mesures, mais en relation avec les propriétés voisines.

LA MONNAIE

Comme d'autres états indigènes, la Nabatène, quand elle a commencé à frapper monnaie, a imité les monnaies grecques, celles d'Alexandre et celles des royaumes hellénistiques. Les rois commencent à battre monnaie pour payer leurs soldats, et certaines

émissions reflètent de graves difficultés militaires et financières ; **les données historiques et archéologiques que l'on possède sur l'état de l'économie ne sont pas toujours concordantes avec la qualité des monnaies émises** ; ainsi, le règne pacifique et glorieux d'Arétas IV va de pair avec une diminution de la proportion d'argent dans les monnaies.

Les termes nabatéens qui désignent la monnaie sont l'« argent » (*ksp*) et le « sicle » ou *shekel* (*sl*'), termes utilisés aussi en Judée. On ne possède guère d'information sur les prix de la vie courante. Dans une lettre datée du 19 août 132, Babatha, une Juive vivant en territoire nabatéen, écrit : « J'ai reçu de Simon le bossu, fils de Jean, tuteur de mon fils Jésus, pour sa nourriture et son vêtement, six deniers d'argent, du 1er Panémios au 30 Gorpaios de l'an 27, qui font trois mois pleins. »

C'est au cours du IIe siècle que les Nabatéens ont commencé à frapper monnaie, ou au plus tard à la fin du IIe siècle. **Les Nabatéens n'ont pas frappé de monnaies d'or et les monnaies d'argent n'apparaissent qu'à partir des années 60 avant notre ère.** Les monnaies nabatéennes ont continué d'être utilisées après l'annexion de 106. Les monnaies d'argent ont souvent été retrouvées dans un contexte funéraire.

Les premières monnaies nabatéennes sont des monnaies de bronze et copient exactement les monnaies séleucides. La teneur en argent des monnaies nabatéennes n'a cessé de varier, mais elle a beaucoup diminué sur le long terme.

Les premières pièces étaient en bronze et sans légende, imitant les pièces d'or d'Alexandre le Grand : au droit, une tête casquée (Athéna) et au revers une Niké (Victoire) ; certaines de ces pièces portent la lettre

grecque « A », sans doute pour Arétas ; sur d'autres, la tête d'Athéna est remplacée par une tête masculine barbue, peut-être Arétas II.

Au début du Ier **siècle avant notre ère**, les Nabatéens frappent des pièces de plomb identiques aux précédentes et aussi de nouveaux types représentant un taureau ; **l'inscription « Nabat » (*nbṭ*) apparaît pour la première fois.**

Arétas III, alors qu'il occupe Damas en 84-71 avant notre ère, frappe des monnaies de bronze et d'argent sur lesquelles il se proclame pompeusement lui-même « Philhellène ». Ces pièces sont en fait des monnaies de Damas, semblables à celles frappées par Tigrane, le roi d'Arménie. C'est donc seulement sous le règne d'Obodas II (62/61-59/58) que les monnaies nabatéennes apparaissent sous la forme de une ou deux drachmes d'argent ; le droit représente le portrait du roi, barbu et portant des cheveux longs ; au revers, un aigle comme sur les monnaies contemporaines, ptolémaïques ou tyriennes ; ce sont ces monnaies qui ont permis à des spécialistes d'intercaler le court règne de ce roi entre Arétas III et Malichos Ier. L'inscription lit « Obodas, roi des Nabatéens », avec l'année de règne. Son fils Malichos Ier (60-30), qui lui succède, frappe des monnaies d'argent et de bronze, et son portrait se distingue par des cheveux très longs et bouclés ; sur les monnaies d'argent figure un aigle, sur les grandes monnaies de bronze une corne d'abondance et sur les petites valeurs une paume de main.

Obodas III (30-9) succède à son père Malichos Ier ; de nombreuses monnaies de bronze et d'argent sont frappées et la nouveauté est que la reine apparaît aux côtés d'Obodas sur certaines pièces, sans que son nom

soit cité ; son portrait peut aussi apparaître indépendamment ; sur d'autres enfin, elle apparaît sous la forme d'une figure tournée vers la gauche et levant la main droite.

En 9 avant notre ère, à la mort d'Obodas, son ministre Syllaios tente d'usurper le trône. Durant cette courte période, moins d'un an sans doute, Syllaios frappe des monnaies de bronze et d'argent portant son nom et une figure masculine.





Monnaie d'Arétas IV avec la reine Shaqilat

Mais finalement, c'est Arétas IV (9 avant notre ère - 40 de notre ère), dont la filiation avec le roi décédé n'est pas claire, qui prend le pouvoir, n'en référant aux Romains qu'après coup, au grand déplaisir d'Auguste. Arétas IV est à coup sûr le plus grand roi nabatéen, et c'est sous son long règne que la Nabatène atteint le sommet de sa richesse et de sa puissance. **Arétas IV frappe de très nombreuses monnaies d'argent et de bronze ; la majorité des monnaies nabatéennes retrouvées datent de son règne.** On peut signaler une situation difficile en 1-2 de notre ère quand seules des monnaies de bronze sont émises ; il se donne pour titre « celui qui aime son peuple », l'équivalent du grec *philodemos* ; la dénomination de la monnaie de bronze s'appelle un « demi-argent ». **Pour la première fois, le nom et le titre de la reine apparaissent.** De 9 avant notre ère à 17 de notre ère, c'est « Huldû, reine des Nabatéens » qui

est représentée, et de 17 à 39 de notre ère c'est « Shaqilat, reine des Nabatéens » qui lui succède sur le monnayage. L'une de ses filles, Phasa'el, apparaît aussi sur des monnaies (ce nom est porté aussi par des hommes, d'où une confusion).

Malichos II (40-70) succède à Arétas IV ; il utilise les mêmes types de monnaies mais celles-ci sont alors bien moins nombreuses et variées. On notera que son épouse est nommée « Shaqilat, sa sœur, reine des Nabatéens », ce qui montre un statut plus élevé de la reine. Malichos meurt trop tôt pour que son fils règne tout de suite, et Shaqilat est régente. **Rabbel II (70-106) continue à frapper des pièces de bronze et d'argent ; mais les pièces d'argent sont grossièrement frappées et leur teneur en argent est faible, indiquant une situation économique difficile.** Le portrait de Shaqilat apparaît sur les pièces du début du règne avec la mention « Shaqilat sa mère, reine des Nabatéens ». La reine-mère et régente a donc un statut supérieur à celui de l'épouse de Rabbel II, Gamilat (76-101), qui apparaît sur les monnaies, « Gamilat sa sœur, reine des Nabatéens ». La seconde épouse de Rabbel II, Hagirû (102-106), apparaît sur les dernières monnaies de bronze.

À la mort de Rabbel II, les Romains annexent la Nabatène, qui devient la Provincia Arabia, et les monnaies sont émises par les villes, Pétra en particulier.

TAXES ET AMENDES

Une des ressources des finances royales vient des droits de douane ;

ils sont très importants et ponctionnent les marchandises venant d'Arabie du Sud, les fameux aromates, au grand dam des Romains, qui se scandalisent de payer à des prix exorbitants leurs produits de luxe.

On est peu renseigné sur les finances de la Nabatène, à part la frappe de monnaies. Mais une source essentielle des revenus du royaume est constituée des droits de douane sur les aromates du sud du royaume, dans le centre de Hégra ; **ces sommes sont très importantes car les taxes atteignent un quart du prix de la marchandise.**

C'est par les inscriptions de Hégra que l'on possède quelques informations sur les amendes. Comme le montre le tableau, deux ou même trois prix sont parfois mentionnés : en effet, dans le cas de l'inscription H30 par exemple, 1 000 sicles d'Arétas (le nom du sicle est « harétite ») doivent être payés au dieu Dûsharâ, 1 000 sicles au roi Arétas et 500 sicles à une déesse dont le nom est perdu ; c'est peut-être Manôtô, la déesse de Hégra dont le temple renferme les archives (le Qaysha) – mais d'autres divinités avaient leur temple à Hégra. On note aussi que les prix des amendes n'ont pratiquement pas varié, alors que la monnaie a connu des fluctuations de teneur en argent, avec une nette dégradation sur le long terme.

Amendes mentionnées sur les façades des tombes de Hégra

(Les références aux inscriptions sont celles de J. Healey, 1993.)

H1,8	1 000 sicles + 1 000	13e année d'Arétas
H5,9	1 000 sicles	14e année d'Arétas

H30,7	1 000 sicles + 1 000+ 500	16e année d'Arétas
H19,7	3 000 sicles + 3 000	35e année d'Arétas
H36,8	500 sicles + 500	40e année d'Arétas
H11,5	1 000 sicles	43e année d'Arétas
H12,9-10	100 sicles + 100	43e année d'Arétas
H9,8	2 000 sicles ?	44e année d'Arétas
H38,8	1 000 sicles + 1 000	24e année de Malichos
H34,12	1 000 sicles + 1 000	2e année de Rabbel

Les temples percevaient des sommes importantes, offrandes, amendes ou taxes, comme il est suggéré pour le temple de Qaysha à Hégra ; à Pétra, une inscription fragmentaire provenant du temple aux lions ailés mentionne de l'or et de l'argent en plus de la monnaie que le temple perçoit : aux dons des fidèles s'ajoutaient les sommes des amendes et des taxes diverses.

LE GRAND COMMERCE

LE COMMERCE DES AROMATES

« Un grand nombre d'entre eux a, en effet, pour coutume de transporter jusqu'à la mer l'encens, la myrrhe et les plus précieux des aromates que leur remettent ceux qui les acheminent depuis l'Arabie dite 'heureuse' ». Diodore (XIX, 94, 5) décrit ainsi l'activité commerciale des Nabatéens dans cette citation célèbre. **Les aromates provenant du commerce des**

caravanes et exportés de Gaza vers la Méditerranée sont en fait variés : l'encens minéen et gerrhéen, la myrrhe, le nard séché, l'essence de cinnamone, la casse, la marjolaine, le suc de baumier, l'essence de rose, de lys, le henné. Le baume vient de la région de Jéricho ; l'asphalte de la mer Morte est transportée directement en Égypte. L'encens est l'aromate le plus connu, mais la myrrhe est plus chère.

Les conditions du grand commerce transarabique des aromates et particulièrement de l'encens requièrent certaines conditions : d'une part une ou plusieurs régions productrices de ces produits, et d'autre part des régions consommatrices, enfin les moyens de communication adéquats.

L'encens, *Boswellia sacra*, est récolté dans l'Hadramaout (Arabie du Sud) dont la capitale est Shabwa, à l'intérieur des terres (des plantations existent aussi dans la corne de l'Afrique). Les troncs des arbres à encens sont incisés et on laisse s'écouler le liquide visqueux qui va durcir et être récolté. Deux récoltes ont lieu par ans et elles rythment les caravanes.

Le calendrier de la récolte et des caravanes entre le nord et le sud de l'Arabie

Mois	*encens du Sud*	*caravanes du Nord*
Janvier		arrivent au Sud
Février	prêt à l'exportation	retournent au Nord
Mars		
Avril	incision et récolte	retournent au Nord

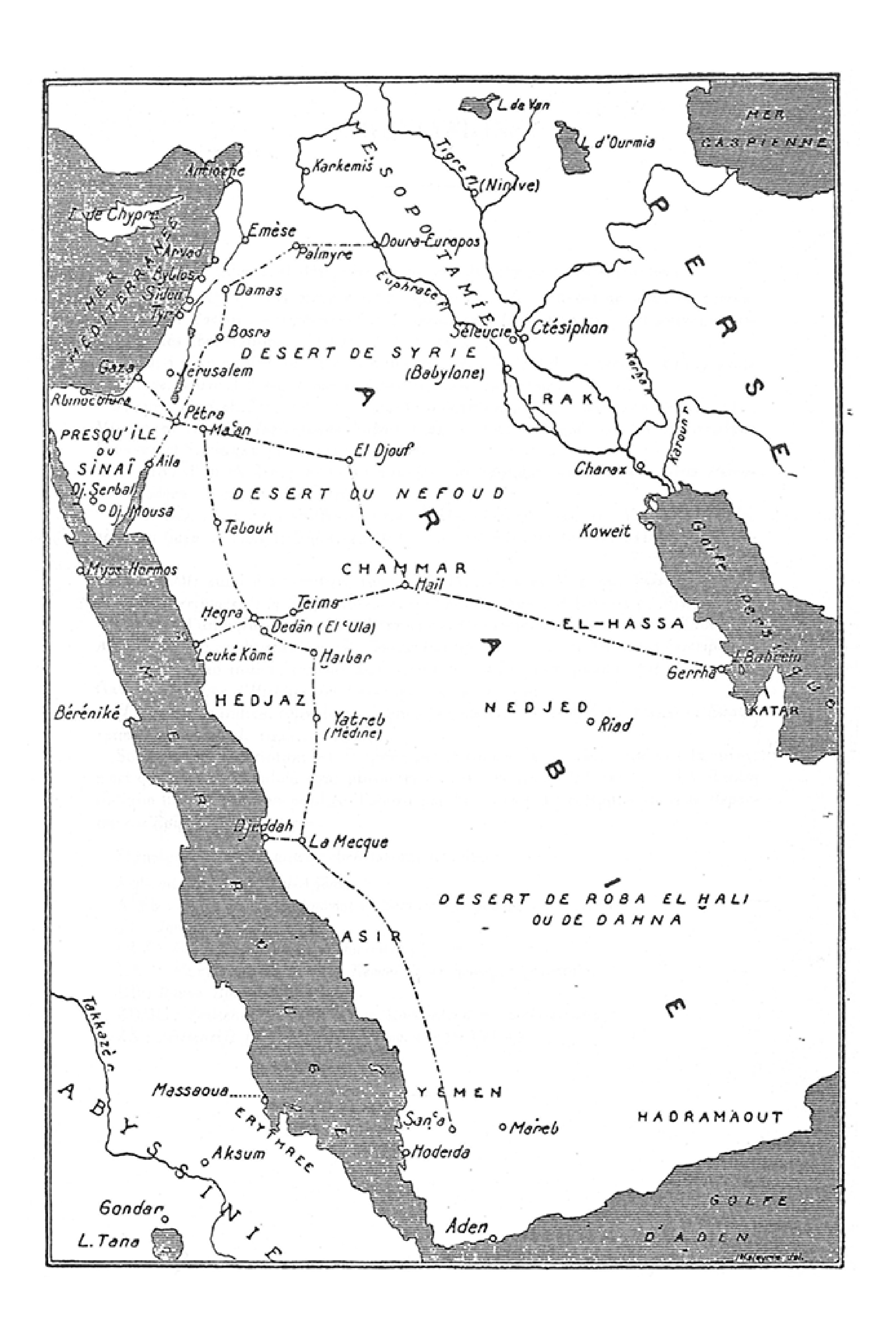
Mai	incision et récolte	
Juin	incision et récolte	arrivent au Sud
Juillet	mousson	
Août	mousson	arrivent au Sud
Septembre	prêt à l’exportation	retournent au Nord
Octobre		
Novembre	incision et récolte	retournent au Nord
Décembre	incision et récolte	départ pour le Sud

Si la récolte se fait au Hadramaut, le commerce vers le Nord est aux mains des tribus de Saba ou de Ma‘in, dans le nord-ouest du Yémen, selon les époques. Ces tribus occupent le Jawf (qui veut dire « dépression ») au débouché des vallées des hautes terres vers le désert d’Arabie au nord. Les Minéens de Ma‘in ont dominé le commerce des aromates du IVe siècle avant notre ère au Ier siècle de notre ère, mais avec une coupure politique. Depuis la fin du IIe millénaire, la domestication du chameau a permis le développement du grand commerce trans-arabique, remplaçant ainsi les caravanes d’ânes, bien connues des tribus madianites. Enfin, la demande en encens et en aromates des grands empires proches orientaux et des régions de Méditerranée orientale s’est considérablement accrue Les fouilles ont en effet mis au jour, aussi bien en Mésopotamie, qu’en Palestine, de nombreux petits autels à encens, non seulement dans les sanctuaires, mais aussi dans l’habitat privé, ce qui indique un emploi généralisé de l’encens. Tout aussi révélateur de cet état

de choses, est l’intérêt grandissant, dans les annales assyriennes, à partir du VIIIe siècle, pour les tribus nord-arabes en particulier celles dominant la région de Dumat al-Jandal; leurs figures divines sont enlevées à Babylone puis restituées pour se concilier les bonnes grâces des Arabes. Et l’on rappellera enfin le séjour de dix ans que fit le dernier roi néo-babylonien Nabonide dans l’oasis de Taimâ’, après avoir soumis les autres oasis du nord ouest de l’Arabie. Quelles que soient les raisons avancées pour expliquer cet étrange épisode, on ne peut manquer de remarquer que l’oasis en question est particulièrement bien placée pour contrôler le commerce nord arabique.

Le royaume de Ma'in, le plus septentrionale des royaumes d’Arabie du sud, **s’affirme à partir de 350 environ avant notre ère et sert d’intermédiaire obligé entre les régions productrices (le Hadramaut) et les Nabatéens**, par une route caravanière qui passe par les basses vallées irriguées à l’orée du désert intérieur et remonte vers le Hijâz. Mais les Minéens semblent avoir été au début en concurrence avec les Nabatéens ; la ville de Ma’ân, nœud routier des pistes caravanières à l’est de Pétra, a sans doute été à l’origine une colonie minéenne. Les Minéens se sont installés dans l’oasis de al-‘Ulâ et se sont aussi lancés sur les pistes caravanières en Égypte. Les rois qédarites ont aussi fréquenté au IVe siècle les confins du delta du Nil. Les Nabatéens qui étaient déjà spécialisés dans cette activité caravanière dès l’époque perse au moins ont su profiter des nouvelles conditions politiques. À la fin du IVe siècle, Pétra sert de vaste entrepôt, mais déjà aussi sans doute de centre religieux.

Les relations des Nabatéens avec le royaume lagide sont très actives, parfois hostiles et parfois pacifiques ; les marchands arabes ne sont pas seulement des intermédiaires pour les produits de luxe dont on a parlé plus haut, ils vendent aussi aux Égyptiens, pour les embaumements, du bitume qu'ils recueillent sur la mer Morte. Dès le IIIe siècle avant notre ère, on les trouve dans le Haurân, où ils achètent du blé et sont impliqués dans le traffic d'esclaves. Au IIe siècle avant notre ère, ils sont installés au nord-ouest du SinaÏ, près de Péluse. **À l'époque d'Obodas III, leurs activités commerciales sont très diversifiées, et les richesses qu'ils ont accumulées leur permettent d'importer à Pétra des produits de luxe** : « […] Il est certains articles que les Nabatéens tirent complètement du dehors et d'autres qu'ils n'en tirent qu'en partie, vu que leur propre pays leur en fournit déjà, tel est le cas pour l'or, l'argent et la plupart des aromates ; pour ce qui est du cuivre, du fer, des tissus de pourpre, du styrax, du safran des costaries, de l'orfèvre, des tableaux, des sculptures, l'industrie indigène ne fournissant rien, ils tirent tout de l'étranger. […] » (Strabon XVI, 4, 26).


L. de Van
L. d'Ourmia
MER CASPIENNE
Antioche
Karkemis
MESOPOTAMIE
Tigre fl.
(Ninive)
L. de Chypre
MER MÉDITERRANÉE
Emèse
Arvad
Byblos
Sidon
Tyr
Palmyre
Doura-Europos
Euphrate fl.
Damas
PERSE
Bosra
Séleucie
Ctésiphon
DESERT DE SYRIE
(Babylone)
Gaza
Jérusalem
Rhinocolura
Pétra
Ma'an
IRAK
PRESQU'ILE OU SINAÏ
Aila
El Djouf
Charax
Dj. Serbal
Dj. Mousa
DESERT DU NEFOUD
Teboul
Koweit
Myos Hormos
CHAMMAR
Hail
Teima
Hegra
Dedân (El 'Ula)
EL-HASSA
Leuké Kômé
Haibar
Bahrein
Gerrha
HEDJAZ
Bérénikê
NEDJED
Riad
Yatreb
(Médine)
KATAR
ARABIE
Djeddah
La Mecque
DESERT DE ROBA EL HALI
OU DE DAHNA
ASIR
Takkazé r.
Massaoua
YEMEN
HADRAMAOUT
ERYTHRÉE
San'a
Mareb
ABYSSINIE
Aksum
Hodeida
Gondar
L. Tana
Aden
GOLFE D'ADEN

Les routes caravanières (Cantineau, 1930)

Pétra n'est pas sur une grande route et d'ailleurs la *Via Nova Traiana* construite par les Romains passe à quelque distance de l'ancienne capitale. Mais les caravanes évitent des routes trop exposées aux attaques, dans cette région souvent disputées et des chemins difficiles sont souvent préférés, comme la passe aux Scorpions dans la ʻAraba.

L'importance des grands centres aux marges du royaume s'explique aisément par leur rôle de poste frontières ou de centres caravaniers. **Sur la côte arabique de la mer Rouge, le port nabatéen est Leucécomè, en relation avec Hégra**, mais son emplacement demeure incertain. **Le commerce nabatéen atteint l'Inde et Ceylan et, selon certaines interprétations, le nom de Pétra est connu jusqu'en Chine sous la forme Li-Ken.**

Pourtant **le déclin du royaume commence avec celui du commerce.** Les Romains, malgré leur échec en Arabie du Sud, ont réussi à détourner à leur profit une partie du trafic de la Mer Rouge, par le port de Coptos. Hégra connaît le déclin sous Malichos II (40/41-70/71), et aussi des difficultés militaires assez graves. Contrastant avec le déclin du sud les régions du nord prennent de l'importance. Bosrâ devient une seconde capitale, mais les constructions se multiplient cependant à Pétra (le Dair).

Le détournement de la route de l'encens vers l'Égypte

D'habitude les marchandises étaient transportées de Leucécômé à Pétra, d'où elles gagnaient Rhinocolure, ville phénicienne voisine de

la frontière d’Égypte, pour être expédiées de là dans toutes les directions, mais aujourd’hui la plus grande partie des marchandises gagnent Alexandrie et l’Inde jusqu’à Myos Hormos, on leur fait ensuite traverser le désert à dos de chameau, jusqu’à une ville de la Thébaïde, Coptos, qui est située sur le canal du Nil, [puis] de là, on les dirige sur Alexandrie. (Strabon, XVI, 4, 24)

Les Nabatéens en Méditerranée

Les Nabatéens se sont aventurés en Méditerranée, comme d’autres Arabes, des Hadrami, des Gerrhéens, des Safaïtiques, à l’époque romaine. Mais, dans le cas des Nabatéens, ces voyages en Méditerranée ont un caractère non seulement commercial mais aussi politique ; comme pour Hérode et les membres de sa famille, le voyage à Rome s’impose pour aller devant l’empereur plaider sa cause et recevoir son accord ; c’est ce que fait Syllaios à deux reprises, mais il faut noter que les rois nabatéens se sont dispensés de cette obligation. Cependant ils envoient de grands personnages pour les représenter. Une inscription latino-grecque d’un certain Rabibel et une autre latino-nabatéenne, très fragmentaire, témoignent de ces voyages diplomatiques.

Les Nabatéens ont ainsi laissé des inscriptions dans quelques ports méditerranéens. À Sidon, un stratège fait une dédicace au dieu Dûsharâ ; sa visite a peut-être une raison politique. Une inscription gréco-nabatéenne dans l’île de Cos est une dédicace à la grande déesse al-'Uzzâ, assimilée à Aphrodite. Syllaios fait une dédicace dans le temple d’Apollon à Milet en l’honneur de son roi Obodas III (qu’il a

vraisemblablement fait empoisonner). Les Nabatéens s'étaient établis à Pouzzoles, où ils ont laissé deux dédicaces nabatéennes (dont l'une mentionne des offrandes de chameaux (des figurines en or ?) et où ils ont construit une base (de bétyle) avec l'inscription latine *dusari sacrum*.

Leur fréquentation des grands ports qui sont aussi de grands sanctuaires est sans doute en rapport avec le commerce de l'encens largement utilisé dans le culte.

LE COMMERCE RÉGIONAL

Les Nabatéens ne se spécialisent pas dans le commerce à longue distance ; **ils pratiquent aussi un commerce régional**. Vers 259 avant notre ère, ils sont signalés dans le Haurân ; ils y font commerce d'esclaves, de blé, et sont parfois considérés comme des concurrents par les Égyptiens. Ce commerce régional se poursuit à l'époque romaine. La lettre adressée par un soldat en poste à Pétra à sa mère en Égypte, au début du IIe siècle fourmille de détails concrets ; le commerce est toujours très actif et concerne les produits de prix : bois précieux, perles, onguents. Les vêtements de lin sont aussi acheminés vers Pétra, car la région n'en produit pas. La référence à un panier fait penser à ceux dans lesquels les papyrus de Babatha ont été placés puis cachés dans la grotte de Nahal Hever ; c'est un type de panier toujours en usage actuellement, du type *gouffa*, rond avec deux petites anses. On en trouve des exemplaires en terre cuite dans les fouilles de Pétra, et un autre a même été retrouvé à Bahrëin sur le golfe Persique, point d'arrivée des caravanes.

Le commerce local à l'époque romaine

Apollinarius à Tasoucharion sa maîtresse et mère, multiples saluts. Avant tout, je souhaite que tu te portes bien. […] J'ai reçu de l'argent et je désirais t'envoyer en cadeau des produits de Tyr. […] Car vêtements de qualité, ébène (?), perles, onguents sont apportés ici en quantité. Tâche maintenant de rechercher un de mes amis à Alexandrie afin que tu puisses m'envoyer par son intermédiaire des toiles de lin grossières ; car il n'y en a pas ici et le temps est très chaud.[…] Mais je veux que tu saches que Domitius l'*armicustos* a pris un panier dans lequel il y avait […] quelque chose pour toi. […] Si alors tu m'aimes, tu prendras la peine de m'écrire directement au sujet de ta santé, et si tu t'inquiètes à mon sujet, envoie-moi des vêtements de lin par l'intermédiaire de Sempronius car des marchands viennent de Péluse chaque jour. […] Tu diras à ceux de l'entreprise d'Aphrodas, le fils du marchand de condiments, qu'ils m'ont enrôlé dans la cohorte à Bosrâ. Cela se trouve à huit jours de voyage de Pétra et […]. (Michigan Papyri VIII)

L'ÉLEVAGE ET L'AGRICULTURE

L'ÉLEVAGE

Les Nabatéens nomades, par Diodore de Sicile

Pour ceux qui les ignorent, il est utile de rapporter les usages de ces

Arabes, grâce auxquels, semble-t-il, ils sauvegardent leur liberté. Ils vivent en plein air et appellent patrie ce territoire sans habitation qui n'a ni rivières ni sources abondantes pouvant ravitailler en eau une armée ennemie. Ils ont pour coutume de ne pas semer de grains, de ne pas planter d'arbres fruitiers, de ne pas boire de vin et de ne pas construire de maison. Si quelqu'un est pris à agir autrement, le châtiment est la mort. Ils suivent cette coutume parce qu'ils croient que pour en jouir, les possesseurs de ces biens se laisseront aisément contraindre par les puissants à exécuter leurs ordres. Des nombreuses tribus arabes qui font paître dans le désert, ceux-ci sont de loin les plus riches, quoique leur nombre ne dépasse guère dix mille. Ils aiment passionnément la liberté et lorsqu'une forte troupe ennemie s'avance, ils s'enfuient dans le désert qui leur sert de forteresse : le manque d'eau le rend inaccessible aux autres, mais pour eux seuls qui ont creusé dans la terre des réservoirs revêtus d'un enduit de chaux, il est un asile sûr. (Diodore, XIX 94, 2-6)

Chameaux et petit bétail sont les ressources de l'élevage nabatéen selon Diodore, et, selon Strabon, « les moutons ont tous la laine blanche ; les bœufs sont grands ; le pays ne nourrit pas de chevaux, mais les chameaux en tiennent lieu et les suppléent en tout. » (Strabon, XVI, 4, 26) Or, **nous savons que l'élevage de chevaux est bien attesté dès le** IIIe **siècle avant notre ère, et que les chevaux du roi nabatéen étaient réputés**. On a mis cette spécialisation sur le compte de l'influence hellénistique. Les témoignages épigraphiques sont variés ; outre les

mentions de chef de cavalerie dans l'armée, on a des dessins de chevaux accompagnant des graffiti au Jabal Manshîr (nord-est de Wâdi Ramm).

On a retrouvé de même des dessins de cavaliers accompagnant des graffiti sinaïtiques au Wâdi Mukatteb. Plus curieux, on remarque des noms de personnes en nabatéen transcrivant des noms grecs formés sur *hippos* (on ne trouve pas une telle variété dans les noms sémitiques) : Philippos, Hippoclès, Hipparchiôn, Damasippos.



Figurine de cheval en terre cuite

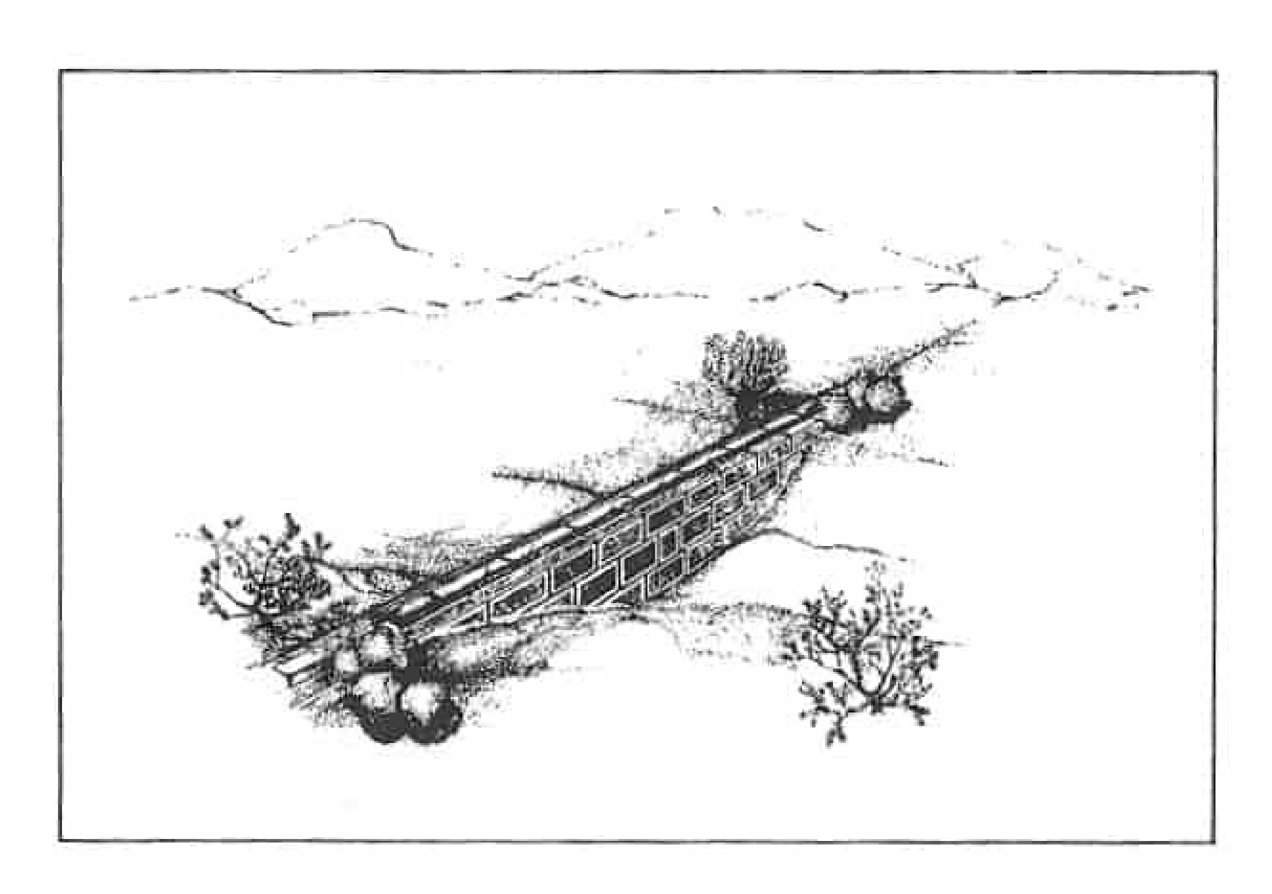
LES TECHNIQUES HYDRAULIQUES

Les techniques hydrauliques sont utilisées sur l'ensemble du territoire, et pas seulement à Pétra (cf. Pétra et sa région, chap. II).

Les Nabatéens ont combiné plusieurs techniques hydrauliques, héritées de leurs prédécesseurs ou inspirés par les réalisations gréco-

romaines. L’eau des rares sources, des suintements dans les massifs gréseux ou des puits étant largement insuffisante, **il a fallu récupérer, stocker et transporter l’eau de pluie des rares précipitations saisonnières, souvent violentes et dévastatrices**. Le creusement de citernes en forme de bouteille, avec une ouverture étroite, et un revêtement imperméable est attesté dès le milieu du Ier millénaire avant notre ère, et est rapporté par Diodore (XIX, 94, 7) ; des citernes souterraines et des réservoirs de grandes dimensions, souvent pourvus d’une couverture sur arches, permettent aussi de conserver l’eau pendant la saison sèche. Ces réservoirs sont alimentés par des conduits creusés dans la roche ou construits parfois sur des distances assez longues, nécessitant la construction d’aqueducs de toutes dimensions ; les canaux peuvent être à ciel ouvert ou formés de conduites de terre cuite, à l’époque romaine.

De petits barrages sont construits dans les lits des wâdis pour freiner les eaux de ruissellement et constituer des retenues de terre végétale ; sur les pentes des wâdis, des terrassements agissent de même. Dans les zones désertique et pierreuses, l’épierrage des versants et la constitution de murets bas pour canaliser les eaux de ruissellement permettent de récupérer les eaux en aval.

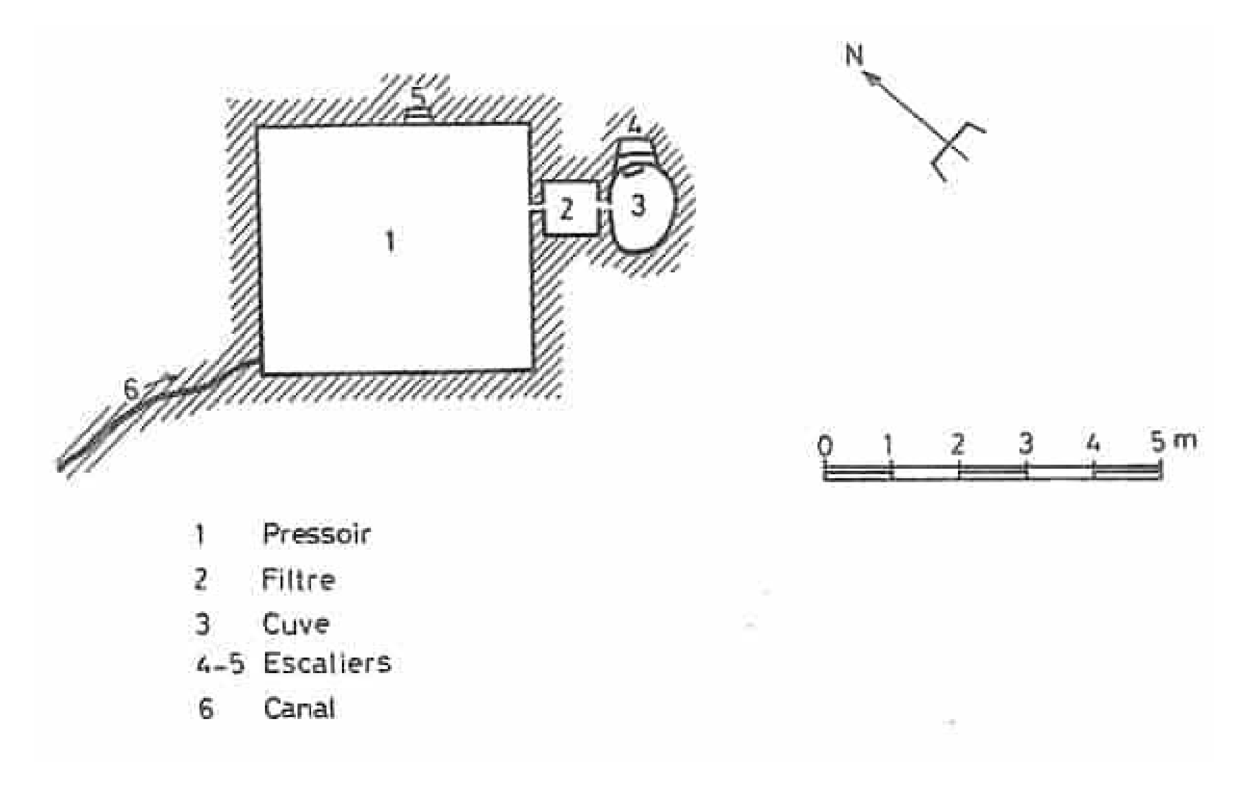


Aqueduc dans la région de Humaima

LES PRODUCTIONS AGRICOLES

Le potentiel agricole de la région de Pétra est pauvre, peu de sols cultivables et peu d'eau. Les régions agricoles sont Baidha au nord et Râs Slayman au sud. Des traces de terrasses anciennes, de barrages et de citernes à Sabra (au sud) et à Ba'ja (au nord) indiquent une occupation continue. De plus, le Jabal Sharâ, qui reçoit plus de 300 mm de pluies par an, possédait des forêts exploitables. Les pâturages extensifs pouvaient être pratiqués dans les plaines à l'est et dans la 'Araba, qui reçoit moins de 50 mm de pluie par an. La région avait des ressources agricoles supérieures à celles d'aujourd'hui (déforestation). **Les cultures devaient se concentrer sur la mince frange du Jabal Sharâ, sur les flancs**

duquel coulent quelques petites sources à l’est.



Pressoir à vin au nord de Pétra

Selon Strabon et les informations tirées des papyrus d’époque byzantine trouvés dans l’église de Pétra, la région est fertile, et produit de tout. **Les principales productions agricoles sont caractéristiques d’une région semi-désertique**, c’est-à-dire essentiellement des céréales (blé et surtout orge), de la vigne, des fruits – mais pas d’oliviers, c’est l’huile de sésame qui remplace l’huile d’olive ; le figuier est omniprésent, et aussi les palmiers-dattiers que l’on trouve au sud de la mer Morte, et dans les oasis d’Arabie du Nord comme du Sinaï.

L’agriculture était aussi pratiquée par les populations safaïtiques des zones désertiques à l’est. C’est ce qui ressort des inscriptions et des gravures trouvées dans le Harra, ou désert de pierre (cf. Le Haurân,

chap. II). Les cultures d’orge et de blé se complètent.

Le calendrier agricole.

Mois	blé	orge
Janvier		
Février		récolte
Mars		récolte
Avril		
Mai		
Juin	labourage	
Juillet		
Août		
Septembre		
Octobre		
Novembre	récolte	labourage
Décembre		labourage

LES HUILERIES

Strabon explique que la culture de l’olivier n’est pas pratiquée en Nabatène et qu’à la place de l’huile d’olive on utilise l’huile de sésame. Cela était peut-être vrai pour la région de Pétra vers 25 avant notre ère. Mais **l’huile d’olive était produite dans la région dès le Ier siècle**. À Khirbat adh-Dhârih, à l’extrême nord de la Gobolène (cf. La Transjordanie, chap. II), trois huileries des époques nabatéenne, romaine

et byzantine ont été retrouvées. Les fouilleurs décrivent ainsi le processus : « Les huileries sont des pièces pavées, munies en leur centre d'une cuve circulaire dormante sur laquelle on faisait tourner un broyeur en forme de grosse roue. Une fois les olives broyées, on les pressait, sur des aires surélevées, au moyen de gros arbres de presse horizontaux, tirés vers le bas grâce à des contrepoids. L'huile était collectée dans des bassins de recette, d'où on l'extrayait pour la verser dans des bassins de décantation. Ces huileries nécessitaient, comme le sanctuaire, un important approvisionnement en eau, assuré par un canal parcourant tout le village, venant d'un wâdi à l'amont. » (F. Villeneuve)

LES RESSOURCES MINIÈRES

L'EXTRACTION DU BITUME, DU SEL ET DU SOUFRE

Aux profits tirés du commerce des aromates s'ajoutaient ceux provenant de la mer Morte : le sel et le soufre en étaient extraits. La collecte du bitume a particulièrement frappé Hiéronymos de Cardia, dont s'inspire Diodore, car c'est une production très rentable, vendue en Égypte pour les embaumements.

L'extraction du bitume

[…] et également un grand lac produisant beaucoup d'asphalte dont ils tirent des revenus non négligeables. Ce lac a à peu près une longueur de cinq cents stades et une largeur de soixante ; son eau a une mauvaise odeur et un goût très amer, au point qu'elle ne peut

accueillir ni poisson ni autre créature vivant habituellement dans l’eau. Bien que s’y jettent de grandes rivières à l’eau particulièrement douce, la mauvaise odeur du lac prend le dessus, et, chaque année, il fait jaillir de son centre une grande quantité d’asphalte qui s’étend parfois sur plus de trois plèthres et quelquefois sur deux ; dans ces cas-là, d’habitude, les Barbares d’alentour appellent la grande étendue un taureau et donnent à la plus petite le nom de veau. Comme l’asphalte flotte en plein lac, la zone ressemble, si on regarde à distance, à une île. En fait, l’irruption d’asphalte est signalée aux gens vingt-deux jours à l’avance : autour du lac, bien des stades à la ronde, l’odeur se propage, accompagnée d’une vapeur, et tout ce qui dans les environs est en argent, en or et en cuivre perd sa couleur naturelle. Mais cette dernière retrouve son caractère dès que l’asphalte a fini de jaillir en surface, et la région avoisinante est une fournaise malodorante, ce qui expose les gens aux maladies et abrège considérablement leur existence. (Diodore, XIX, 98-100)

Les mines de cuivre de la 'Araba sont très anciennement connues et exploitées. Elles seront encore en usage à l’époque romaine où elles serviront de camps de travaux forcés pour les chrétiens lors des grandes persécutions.

À l’époque nabatéenne, **seuls les matériaux locaux sont utilisés, mais quelques pierres rares sont importées, comme l’albâtre** ; le marbre est importé des zones productrices de la mer Égée à l’époque romaine (marbre blanc, marbre gris veiné). Les carrières de grès sont nombreuses

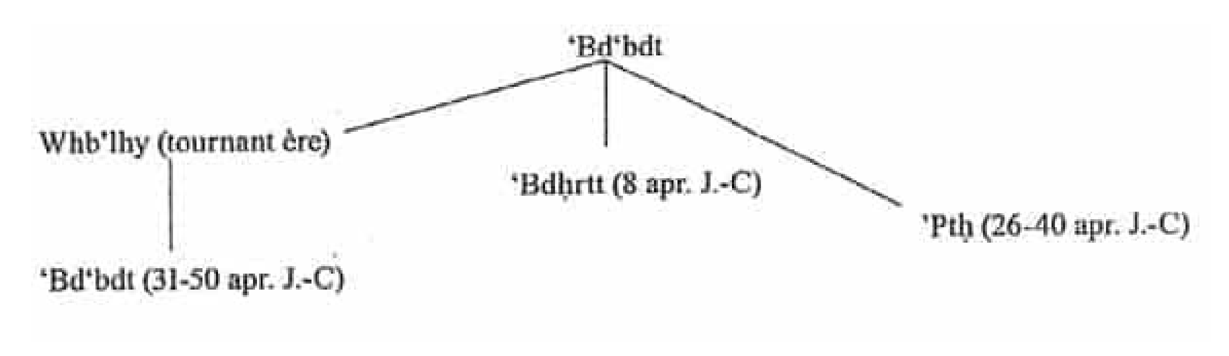
à la périphérie de Pétra ; les carrières de calcaire sont exploitées sur l’ensemble du territoire. Dans le Haurân, c’est le basalte, omniprésent, qui est le matériau de construction de base, remplaçant même le bois, trop rare.

L’ARTISANAT

Les noms de métiers qui nous sont connus ne reflètent qu’une partie des activités artisanales, surtout celles des chantiers de construction en rapport avec le creusement de tombes rupestres. Cela laisse de côté bien des métiers plus humbles, non répertoriés.

LES TECHNIQUES DE LA PIERRE

Les artisans du bâtiment sont spécialisés : maçon / constructeur (*bny’*), tailleur de pierre, sculpteur (*psl’*), plâtrier (*šyd’*), ouvrier / sculpteur (*’mn’*). Mais la différence entre ces différentes professions n’est pas toujours facile à déterminer.

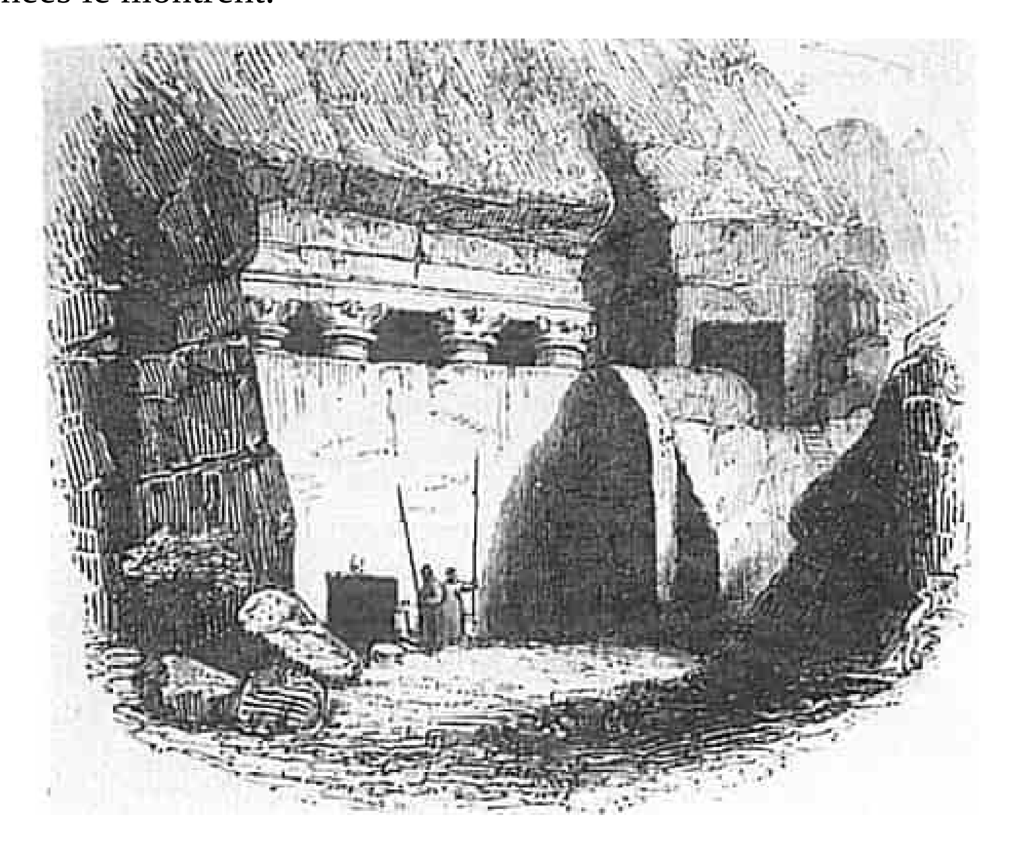


Une dynastie de sculpteurs à Hégra

Les techniques de la pierre sont essentielles à Pétra et à Hégra pour la

construction des tombes et des familles d’artisans sont spécialisées dans cette technique. L’absence d’inscriptions à Pétra ne permet pas de les connaître ; à Hégra, quatre sculpteurs ont laissé leurs noms sur les façades.

Pour tailler le grès, les artisans nabatéens procèdent en partant du haut et en descendant progressivement, comme certaines façades non terminées le montrent.



Façade non terminée à Pétra

Les ateliers ne comportaient qu’un nombre restreint d’ouvriers. Les outils utilisés étaient essentiellement le pic, dont on a retrouvé un dessin et même un exemplaire en bas d’un front de taille. Pour dresser les surfaces, l’outil de base est la broche ; elle est employée pour le dressage

des surfaces verticales : la taille nabatéenne est très reconnaissable à ses rangées de traits obliques alternés. Divers ciseaux sont également utilisés, ainsi que des instruments de levage et de tractage. Parmi les instruments de tracé et de contrôle, le fil à plomb, l'équerre, le cordeau et le compas sont probablement employés. Les façades étaient recouvertes d'enduit de stuc, destiné à les protéger des intempéries.

La technique de la taille des tombes comprend différentes étapes ; tout d'abord, le choix d'une façade rupestre naturelle propice à une telle entreprise ; la roche (le grès tendre) doit être de bonne qualité et ne pas présenter de trop gros défauts en surface ; en particulier, des veines de grès peuvent être de moindre dureté que le reste de la roche ; cela occasionne une plus grande fragilité, des motifs sculptés en particulier, et nécessite d'avoir recours à des éléments rapportés. Ensuite, le sculpteur trace et creuse une saignée au sommet de ce qui sera le tombeau, pour atteindre la profondeur recherchée. Il procède ensuite en descendant par tranches successives, taillant au fur et à mesure tous les éléments de surface de la tombe. Il creuse ensuite une chambre intérieure puis tous les aménagements qui s'y trouvent (les *loculi*, les niches). Une alternative consiste à creuser en même temps l'extérieur de la tombe et l'intérieur.

Le temps passé à creuser une tombe de taille moyenne (de type orientalisant) a été estimé à un an et quelques mois pour deux ouvriers, mais ce n'est bien sûr qu'une indication.

Parmi les autres artisans, les menuisiers et les arpenteurs sont mentionnés, ainsi que les orfèvres. On remarque que le barbier officie lors de fêtes religieuses (cf. Le rituel, chap. VI).



Dessin d'un pic de grès à al-Khubtha (Pétra)

LA PRODUCTION DE POTERIE

Le développement de la céramique nabatéenne peinte et non peinte (cf. La céramique peinte, chap. VIII) suppose des ateliers de potiers professionnels très bien organisés, mais les fouilles n'ont pas livré beaucoup d'informations sur la production de la céramique nabatéenne. On a retrouvé une série de fours de potier à Zurraba, à l'extérieur du site de Pétra, peu avant l'entrée du site à l'est. A. Négev a fouillé un centre de production de céramique à Oboda (Avdat) dans le Néguev. La production semble y débuter à la fin du Ier siècle de notre ère. On ne connaît pas de site de production pour les époques antérieures, or celle-ci commence vers 100 avant notre ère. La nécessité d'utiliser une argile très fine pour obtenir la finesse des parois des vases limite les zones de production possibles. Étant donné son extrême fragilité qui limitait son transport, l'aire de diffusion de cette céramique est très restreinte. Mais des ateliers de potiers pour la céramique commune existaient en dehors de la région de Pétra, au Néguev et aussi dans le Haurân.

Des ateliers d’artisans près du temple aux lions ailés étaient spécialisés dans diverses techniques, en particulier celle du bronze et du stuc.

LES NABATÈNES

V

LE TEMPS

Les Nabatéens n’ont pas laissé de récits historiques ou de textes sacrés, et l’on ne connaît pas précisément leur conception du temps, bien qu’ils aient beaucoup emprunté aux cultures voisines. On se base donc essentiellement sur les quelques informations, glanées en particulier dans les inscriptions, mais aussi dans les fouilles archéologiques. L’on ignore s’ils avaient une conception linéaire du temps, comme leurs voisins juifs, avec un temps eschatologique, ou une conception cyclique, la plus répandue, et qui était en usage en particulier dans l’Égypte ptolémaïque qui a tant inspiré leur culture. **Leur système de datation fait référence très précisément à l’autorité en place**, le roi ou l’« administration romaine », comme il est d’usage dans la région à la même époque, au contraire des Arabes safaïtiques, plus imprécis. Les recherches ont montré **qu’ils étaient très attachés à la mémoire de leurs morts**, contrairement aux affirmations de Strabon, et leurs coutumes funéraires diffèrent de celles de leurs voisins juifs.

LA NOTION DE TEMPS

Pour exprimer la notion de temps, les Nabatéens utilisent un vocabulaire d'origine araméenne et l'on connaît donc quelques termes de base, en particulier ceux utilisés sur les transcriptions de Hégra : le jour (*ywm'*), la nuit (*lyly'*), mots utilisés dans une formule religieuse, le mois (*yrḥ'*) et l'année (*šnh'*). La semaine (*šb'*), en usage chez leurs voisins juifs, est attestée dans le cadre de l'usage réglementé de l'irrigation dans la région de Moaza, au sud de la mer Morte (cf. L'élevage et l'agriculture, chap. IV), mais la notion de saison, qui est une innovation d'époque hellénistique, ne semble pas avoir cours. Deux termes contiennent la notion de temps ponctuel : le temps, l'époque, le moment se dit *zbn'* dans le Haurân, et à Hégra *zmn'*. La notion d'éternité, de temps indéfini est *'lm'*. Sur le terme *'lm'* sont formées des locutions signifiant « à jamais », mentionnées sur des inscriptions à Hégra et aussi au Sinaï. En revanche, **l'on ne relève pas chez les Nabatéens de notion d'antiquité et l'on n'a pas retrouvé de récit d'un passé mythique** ; la notion « qui est devant, qui précède » (la racine *qdm*) n'a pas en nabatéen la connotation temporelle d'ancienneté qu'elle a dans d'autres langues sémitiques, en hébreux, en araméen et en arabe. Seule la référence au père peut évoquer la notion du passé, mais le terme n'apparaît pas au pluriel ; c'est la succession des générations reliées par « fils de » (*br*) qui évoque le passé : « Untel fils d'Untel ». Dans les inscriptions nabatéennes, les généalogies sont courtes, se limitant généralement à la mention du père, très rarement celle du grand-père ; la mention du grand-père ne se trouve que dans quelques généalogies royales du Ier siècle de notre ère, et surtout dans les graffiti tardifs du Sinaï qui sont très

influencés par l'arabe. On ne trouve de longues listes généalogiques que dans des inscriptions nabatéennes provenant des marges orientales du domaine nabatéen, et donc de régions fortement imprégnées par la mentalité des nomades safaïtiques. Ces inscriptions proviennent des régions désertiques du désert syrien, et l'une a été retrouvée dans l'oasis du Jawf, en Arabie du Nord ; on y compte six ou sept générations.

Au contraire des Nabatéens, **les nomades safaïtiques sont très attachés à leurs très longues généalogies, certaines remontant jusqu'à onze générations**, alors qu'ils n'ont pas de système de datation par mois et année, avec des ères particulières. En revanche, ils font, quoique très rarement, référence à des événements particuliers quand ils veulent dater une inscription : ce sont soit des événements survenus localement – une sécheresse, un conflit –, soit des événements politiques extérieurs. On citera en exemples « l'année [où] le peuple du Haurân se plaignit à César à propos de Philippe », « l'année ou les Mèdes arrivèrent à Bosrâ », « l'année ou les Mèdes firent la guerre aux Romains à Bosrâ » – on considère que ces « Mèdes » sont les Perses sassanides (mais cela nous mène au VIIe siècle de notre ère !) –, « … les chèvres ont mis bas l'année où César sauvait la cité… ».

On notera aussi que l'esprit archaïsant, que l'on rencontre dans les cultures voisines, fières de leur ancienneté, est très peu répandu dans la culture nabatéenne. Cet aspect ne se rencontre que dans le domaine religieux, à travers essentiellement le développement très important des sanctuaires rupestres, mais conjointement avec la construction de temples, une innovation hellénistique. Les sanctuaires rupestres ne se

rencontrent que dans les régions à forte densité de population d'origine nabatéenne, ce qui va de pair avec le développement chez eux de l'usage du bétyle, la représentation divine aniconique en usage dans l'Arabie préislamique (cf. Les sanctuaires, chap. VI).

LA MESURE DU TEMPS

Comme dans tout le bassin de la Méditerranée, on lisait l'heure sur son ombre. On ignore si les Nabatéens faisaient commencer le jour au crépuscule, comme leurs voisins juifs, ou à l'aurore. Mais des papyrus de Nahal Hever font référence à des demi-heures d'arrosage une fois par semaine.

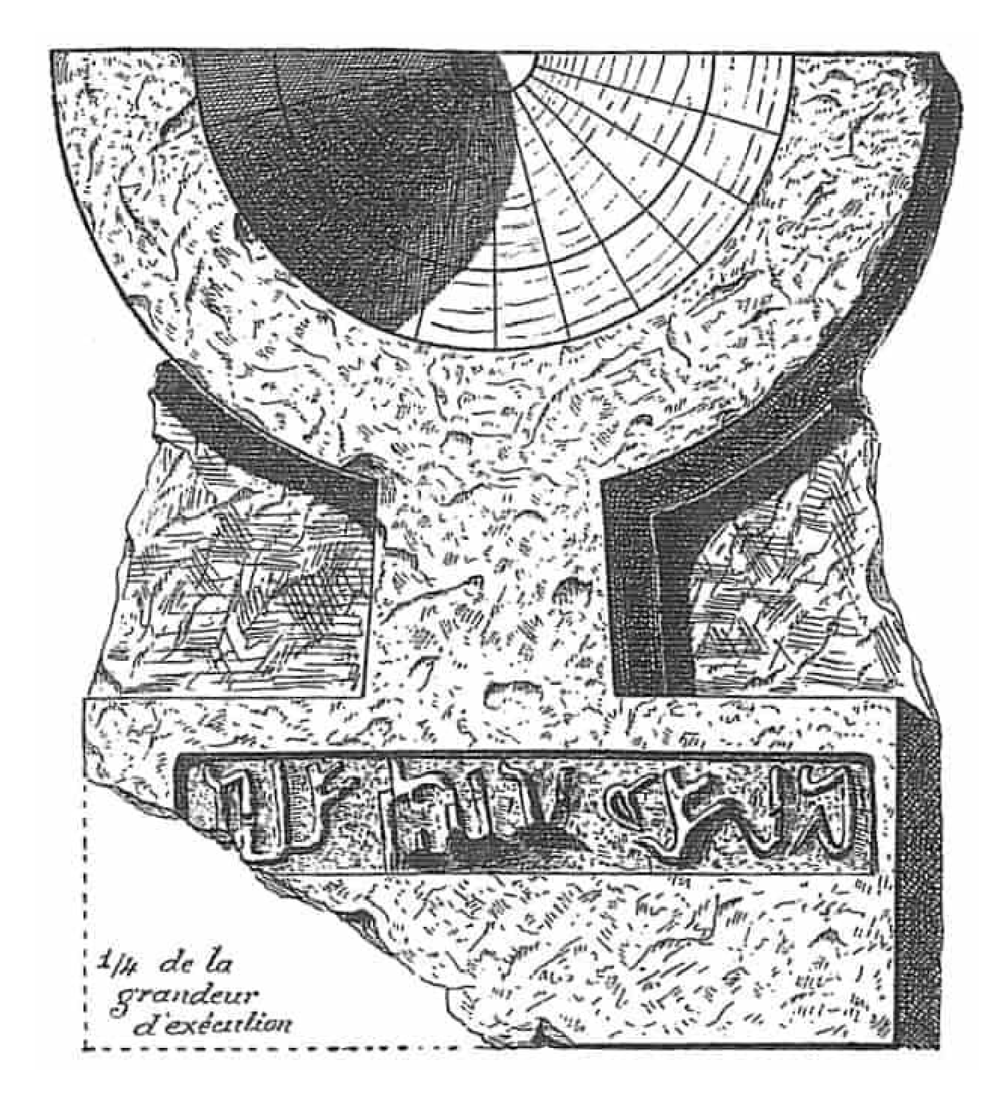
En tout cas, ils connaissaient l'usage des cadrans solaires, très répandus dans le monde romain et en Palestine à l'époque romaine, mais ces cadrans solaires paraissent être plutôt d'usage restreint. On n'en connaît que quelques exemples dans le domaine nabatéen : l'un provient du sud, de Madâ'in Sâlih, l'un du nord du Haurân, sur un autel de Dmair.

Un cadran solaire datant de l'époque nabatéenne a été trouvé sur le site de Madâ'in Sâlih lors des travaux de construction du chemin de fer du Hijâz.

Il est orné d'une inscription nabatéenne et doit donc appartenir à la période d'occupation du site par les Nabatéens, au Ier siècle de notre ère. Il est exposé au musée d'Istanbul ; il mesure 42 cm de haut sur 35,5 cm de large et 28 cm d'épaisseur. **Son type l'apparente aux cadrans solaires hellénistiques et romains.** Il est formé d'un quart de sphère de

12,65 cm de rayon, divisé en douze sections représentant les douze heures de la journée ; le gnomon était placé horizontalement ; le cadran était destiné à être placé face au sud. De plus, une ligne parallèle à la demi-circonférence et à 5 cm du bord devait représenter un jour particulier ; quand une ligne unique apparaît, il s'agit normalement de celle de l'équinoxe. Une inscription nabatéenne dans un cadre de 29 cm par 4,5 cm se lit ainsi : « Manassé, fils de Nathan, salut. » Les noms suggèrent une origine juive, et il y avait en effet des communautés juives dans la région (cf. Les tribus et les étrangers, chap. III).

Un autel provenant de Dmair, dans le Haurân, est décoré d'un cadran solaire et d'une inscription qui le date de 94 de notre ère. C'est un autel couronné d'une frise ornée de bustes ; un des angles supérieurs est creusé d'un cadran solaire, sans doute plus tardif ; il est de type hémisphérique avec trois lignes parallèles indiquant les jours ; le rayon est de 7,5 cm ; on ignore la longueur du gnomon, qui devrait avoir 7 cm pour la latitude de Dmair.



Le cadran solaire de Madâ'in Sâlih, musée d'Istanbul

LE CALENDRIER

Le calendrier nabatéen nous est connu par les inscriptions datant les dédicaces et aussi par les papyrus trouvés à Nahal Hever (cf. Les caractères régionaux des inscriptions, chap. VII). **Les Nabatéens ont adopté le calendrier d'origine babylonienne en usage dans la Bible après l'Exil en Babylonie, et donc en Judée à l'époque perse et**

hellénistique, cela en rapport avec leur adoption de l'écriture et de la langue araméenne (les Hasmonéens ont adopté le calendrier babylonien au milieu du IIe siècle avant notre ère). Les inscriptions et les papyrus nous ont livré les noms de onze mois sur douze : *Nîsan, Iyyar, Sîwan, Tammûz, Ab, Elûl, Tishrî, Kislew* ou *Shamrâ*, *Thebet*, *Shebet* et *Adar*. Le mois de novembre, Marhshewan, n'est pas représenté, mais, sur des empreintes de sceaux trouvées à Kurnub (Mampsis), et datant du deuxième quart du IIe siècle, le nom de ce mois est transcrit en grec, *Marachon* ; trois autres mois, ceux de *Tishrî*, *Kislew* et *Shebat*, sont aussi transcrits en grec. On notera enfin que sur une des deux inscriptions nabatéennes retrouvées à Tell Shuqaffiya, à l'est du delta du Nil, le nom du mois est égyptien, *Pakhonsi* (*phnšy*).

L'année étant à la fois lunaire et solaire, un treizième mois embolismique (intercalaire) devait être utilisé ; ce système date de la fin de l'époque perse, bien que l'on n'en ait pas de confirmation directe. L'année civile commençait sans doute au mois de *Nîsan* (mars-avril), à l'équinoxe du printemps, car la nouvelle ère après l'annexion romaine commence au premier jour de ce même mois de *Nîsan*.

Le calendrier religieux utilise les mêmes datations que le calendrier civil dans les dédicaces. Mais la possibilité d'un nouvel an religieux au solstice d'hiver est envisagée.

LE ZODIAQUE

Quelques rares zodiaques ont été retrouvés dans la partie occidentale de la Nabatène, dans la Gobolène (nord de l'ancien Édom),

à Pétra et à Mampsis. Sur les empreintes de sceaux provenant de Mampsis, le signe du zodiaque correspondant accompagne le nom nabatéen du mois transcrit en lettres grecques, ce qui nous livre l’équivalence entre les deux systèmes, conjointement utilisés. Les signes du zodiaque ont la fonction pratique de représenter les mois.

Noms des mois et des signes du zodiaque en nabatéen et en transcription grecque

Nîsan		Bélie	mars-avril
Iyyar		Taureau	avril-mai
Sîwan		Gémeaux	mai-juin
Tammûz		Cancer	juin-juillet
Ab		Lion	juillet-août
Elûl		Vierge	août-septembre
Tishrî	*Theserei*	Balance	septembre-octobre
Marhshevan	*Marachon*	Scorpion	octobre-novembre
Kislew / Shamrâ	*Kaslô*	Sagittaire	novembre-décembre
Thebet		Capricorne	décembre-janvier
Shebet	*Sabat*	Verseau	janvier-février
Adar		Poissons	février-mars

À part une lampe ornée du zodiaque trouvée à Pétra, c’est en Gobolitide qu’on le trouve représenté, dans le temple de Khirbat at-Tannûr, qui domine le wâdi al-Hasâ, l’ancien Zered de la Bible, et dans le temple

voisin de Khirbat adh-Dhârih. **L'originalité du zodiaque de Khirbat at-Tannûr est l'ordre qui préside aux figures du zodiaque.**





Empreintes de sceaux provenant de Mampsis : Sagitaire et Scorpion

Dans un cadre circulaire, un buste de Tyché est coiffé de la couronne tourellée recouverte d'un voile ; derrière son épaule droite un petit croissant lunaire est représenté dans le champ et derrière son épaule gauche se dresse un attribut. Le cadre circulaire est décoré de figures du zodiaque organisées selon un ordre original. En effet, les douze figures du zodiaque sont réparties en deux moitiés, au lieu de tourner toutes dans le sens inverse des aiguilles d'une montre ; on a ainsi, partant du haut vers la gauche, la suite des six premiers signes : Bélier, Taureau, Gémeaux, Cancer, Lion, Vierge. On a ensuite, à partir du haut, partant vers la droite, la suite des six autres signes : Balance, Scorpion, Sagittaire, Capricorne, Verseau, Poissons. Le zodiaque avec le buste est tenu par une figure de Niké (victoire ailée). L'ordre original des signes de ce zodiaque a été interprété comme reflétant deux nouvelles années : à l'équinoxe de printemps et à celui de l'automne. Les bustes de la « déesse aux épis » et de la « déesse aux poissons », qui entouraient l'édicule

contenant les figures divines à l'intérieur du temple, sont considérés comme des représentations des signes de la Vierge et des Poissons. (cf. Les sanctuaires, chap. VI). Dans le temple voisin de Khirbat adh-Dhârih ont été mis au jour les bustes ou fragments de quelques figures du zodiaque : Taureau, Gémeaux, Cancer, Balance, Sagittaire.

Dans le temple de Khirbat at-Tannûr, les sept planètes sont aussi figurées sous la forme de bustes : Séléné, Hélios, Mercure, Vénus, Mars, Jupiter, Saturne ; il ne s'agirait donc pas de représentations divines, encore que cela soit sujet à caution. On retrouve à Pétra des bustes divins portant les attributs de divinités qui sont aussi des astres, et il est donc logique de les interpréter comme les bustes représentant les sept planètes plutôt que comme des représentations divines de type syncrétique.

Les ères

À l'époque de l'indépendance nabatéenne, **les inscriptions sont normalement datées selon le règne du roi vivant** : la plus ancienne inscription nabatéenne datée l'est du règne d'Arétas II, dans une dédicace aujourd'hui perdue d'une statue du roi Rabbel Ier, et datant de 65 avant notre ère. Deux rois nabatéens, Arétas IV et Rabbel II, ont de plus utilisé pour les inscriptions une titulature personnelle, à côté de leur filiation, qui peut remonter au grand-père (outre Arétas III qui se qualifie de Philhellène sur les monnaies frappées à Damas). Arétas IV pour le règne duquel on possède le plus grand nombre d'inscriptions et donc de formules de datation,

Les inscriptions nabatéennes dédiées en dehors du territoire

nabatéen ont des systèmes de datation variés. Une inscription nabatéenne avec triple système de datation a été trouvée à Tell Shuqaffiya en Égypte : elle donne : « …L'année 14 de la reine Cléopâtre, qui est l'année 26 de Malichos, roi des Nabatéens, qui est l'année 2 de 'Athalah , au mois de Nîsan ». Si la lecture des chiffres est correcte, cette inscription fait remonter le début du règne de Malichos II à 62 avant notre et supprimer Obodas II, mais un doute subsiste. L'inscription de l'autel de Dmair est la dédicace par un affranchi appartenant à une famille de stratèges ; le temple de Dmair était consacré à Zeus Hypsistos. Dmair n'est pas en Nabatène, mais était fréquenté comme on le voit par des Nabatéens commerçant vers Palmyre. L'intérêt de l'inscription est de donner deux dates, l'une « l'an 45 selon le comput des Romains » , l'autre, « qui est l'an 24 de Rabbel » ; le comput des Romains est ici l'ère séleucide (Ier octobre 312 avant notre ère). L'autel date donc de 94, sous Domitien et à l'époque de Rabbel II.

Après l'annexion, les inscriptions sont normalement datées de l'éparchie de la province romaine, au premier du mois de Nisân (22 mars 106). Mais localement l'ère de Bosrâ, c'est-à-dire l'ère séleucide, est couramment utilisée ; on peut aussi avoir une référence à l'année de l'empereur.

Bien que le système des ères varie, les noms de mois sont toujours ceux d'origine araméenne.

Les inscriptions des tribus safaïtiques et thamoudéennes n'utilisent pas de référence à une ère.

LES ÂGES DE LA VIE

On ne possède pas d'informations sur les rituels accompagnant la naissance, qui appartiennent à la sphère du privé, et il n'y a pas de rite de circoncision comme en Judée, comme le montre le fait que Syllaios, le ministre d'Obodas, refusant de se faire circoncire comme l'exige Hérode, doit renoncer finalement à la main de Salomé. Au-delà de l'aspect politique et religieux de l'affaire (une conversion au judaïsme), c'est bien d'une coutume rejetée par les Arabes qu'il s'agit. On peut se demander si le grand nombre de noms formés sur les noms de rois nabatéens (cf. La famille, chap. X) n'est pas parfois l'indice d'un rituel lié à la majorité.

L'espérance de vie à Pétra est assez élevée : jusqu'à la soixantaine, la mortalité se situant dans une moyenne par rapport à d'autres populations de la région ; au-delà de cet âge, les habitants de Pétra semblent vivre plus vieux. Les données sur Wâdi Mûsa, l'ancienne Gaia à l'est de Pétra, sont assez proches, mais légèrement plus contrastées selon les âges.

La comparaison que l'on peut faire de la mortalité à Pétra avec d'autres sites de la région, y compris Wâdi Mûsa, d'après les fouilles de nécropoles, fait donc apparaître une longévité relative assez nette.

Pour les hommes, on a quelques exemples en la personne des rois. Le roi Arétas IV a une longévité remarquable : son règne dure 49 ans (de 9 avant notre ère à 40 de notre ère) ; avant lui, Malichos Ier règne une trentaine d'années (de *c.* 58 à 30 avant notre ère) et Obodas III règne une vingtaine d'années (de 30 à 9/8 avant notre ère). Les remariages après la

mort de l’épouse (ceux d’Arétas IV et de Rabbel II) ou de l’époux (celui de Babatha), les jeunes enfants orphelins de père, comme le jeune Rabbel II ou le fils de Babatha, sont des traits communs à toutes les sociétés et n’ont rien de caractéristique pour l’époque.

Pour les femmes, l’espérance de vie peut être réduite suite aux accouchements et cela explique peut-être les reines successives d’Arétas IV et de Rabbel II.

UN RITE DE PASSAGE : LES FUNÉRAILLES

La notion de mort en nabatéen est très peu développée ; en revanche celle d’âme, *nefesh*, et celle d’éternité (*'lm*) attestent de **la croyance en un au-delà, croyance qui justifie en particulier, outre une raison purement sociale, le culte des défunts** ; c’est en effet un aspect très développé chez les Nabatéens, surtout si on les compare à leurs voisins de Judée. Ce sont plutôt leurs origines arabes et leurs contacts anciens et permanents avec l’Égypte qui peuvent expliquer cet aspect de leur culture. Cela rend d’autant plus bizarre l’affirmation de Strabon sur le manque de respect des Nabatéens pour leurs morts.

« Aux yeux des Nabatéens, les restes mortels n’ont pas plus de prix que du fumier, croyance analogue à cette pensée d’Héraclite : “L’homme mort ne vaut pas le fumier qu’on jette dans les rues.” Conséquemment, ils enterrent leurs rois eux-mêmes à côté de leurs trous à fumier. » (Strabon, XVI, 4, 26)

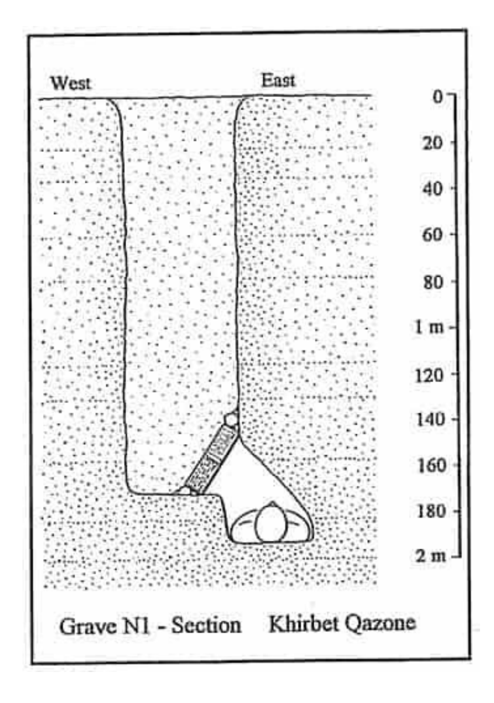
Diverses explications ont été avancées pour expliquer ce passage :

Strabon utilise une source indirecte, les informations de son ami Athénodore, qui a pu confondre le mot nabatéen signifiant « la tombe » (*qbr'*) avec le mot grec *copros* ; on peut aussi suggérer que la proximité des habitations privées avec les tombes, même royales, a pu choquer un observateur étranger.

Les tombes nabatéennes présentent des variations considérables, à la fois dans leurs aspects extérieurs et dans leurs structures internes. Les tombes monumentales à Pétra et à Hégra sont les plus connues, mais **les tombes les plus simples sont les plus nombreuses.** Le type le plus sommaire est la fosse individuelle creusée dans le roc ou la terre ; on en trouve à Pétra, par exemple dans le wâdi Farasa où elles sont alignées les unes à côté des autres, et aussi à Hégra. Dans ce site, des tombes à fosse sont simplement creusées sur la surface rocheuse et recouvertes de dalles de grès.

À Khirbat Qazone, au sud de la mer Morte, plus de 3 500 tombes individuelles à puits ont été dénombrées, dont une vingtaine seulement ont été fouillées ; elles contiennent toutes une unique sépulture, et il n'y a pas trace de seconde inhumation.

Une tombe à Khirbat Qazone (sud de la mer Morte)



Les corps sont enveloppés dans un tissu de laine (des tuniques, manteau, châles) ou dans une pièce de cuir. Seules quelques tombes contiennent du mobilier funéraire, c'est-à-dire des objets personnels : des boucles d'oreilles en fer, en cuivre, en argent ou en or, des bracelets, des perles, un scarabée. On note aussi un bâton de bois, des sandales, et une couronne ; certaines tombes contenaient aussi des poteries et de petits vases en verre, et des papyrus de droits de propriété. Des stèles de type *nefesh* sont aussi placées sur les tombes. Elles datent des Ier-IIe siècles de notre ère. Un type plus complexe de tombe à puits abrite plusieurs *loculi*, ou niches funéraires, pour les membres de la famille. À Pétra, près du massif d'al-Khubtha, une chambre funéraire est accessible par un puits à encoches de 2 m de haut ; la chambre de 5,20 m par 2,70 m était creusée de huit fosses couvertes de dalles à l'origine. Le mobilier funéraire consiste en vases à parfums (*unguentaria*), en céramiques communes et en lampes de type hellénistique ou hérodien du tournant de notre ère,

ainsi que de deux monnaies d’argent, d’Obodas III et d’Arétas IV, ce sont des oboles de Charon. Dans l’une des deux tombes à puits creusées au nord de l’église (« North Ridge Tomb »), quatre *loculi*, de un mètre de profondeur, sont alignés. Dans l’autre tombe ont été découvertes dix corps d’adultes et de bébés, accompagnés de nombreuses céramiques, communes ou décorées ; ces tombes sont datées du Ier siècle de notre ère.

Un événement tragique, non élucidé, est à l’origine de ces inhumations communes (tremblement de terre, épidémie ?). À Mampsis, où vingt-deux tombes ont été mises au jour, la plupart des tombes de femmes contiennent des bijoux d’or ornés de pierres incrustées. Trois de ces tombes datent de l’époque de Trajan, d’après les monnaies : des papyrus, dont il ne reste que les empreintes de sceaux, ont été rituellement brûlés, selon le fouilleur. Les chambres funéraires des tombes monumentales ne diffèrent guère des tombes à puits. On en a un exemple avec la tombe de 'Unaishû, ministre de la reine Shaqilat II (70-76 de notre ère), tombe située à l’extrémité sud de la façade de al-Khubtha, presque en face du théâtre. C’est un ensemble funéraire très élaboré, comprenant chambre funéraire avec *loculi*, *triclinium*, cour et citerne.

La tombe du Triple Dûsharâ à Pétra pose le problème de la combustion des corps par la chaux vive, une pratique peut-être en rapport avec une épidémie.

Parmi les rituels funéraires, le banquet funéraire était, comme dans tout l’Orient sémitique, très important, comme en témoignent les nombreuses salles de banquet près des tombes. De plus, le nombre anormalement important de tessons près de ces *triclinia* suggère la

coutume de briser les coupes après usage.

La présence de légères cavités ou cupules près des tombes évoque des libations, qui pouvaient se répéter périodiquement, tout comme les repas funéraires dans des *triclinia*, souvent à ciel ouvert, creusés près des tombes monumentales (cf. Le banquet, chap. IX).

Sur les inscriptions des tombes de Hégra, outre diverses informations à propos des propriétaires et des dispositions légales, reviennent les formules de malédiction, qui appartiennent au domaine strictement religieux. Le terme traduit par « maudire » a son équivalent dans d’autres cultures ouest-sémitiques ; c’est très souvent le grand dieu Dûsharâ qui est invoqué pour protéger le tombeau et punir les contrevenants. C’est l’utilisation frauduleuse de la tombe qui est redoutée et punie, plutôt que son pillage, le mobilier funéraire n’étant pas en général très somptueux.

L’importance accordée par les Nabatéens aux tombeaux se reflète aussi dans le très riche vocabulaire utilisé pour décrire la tombe dans les inscriptions funéraires, intérieures ou extérieures. Il y a une différence majeure entre les inscriptions funéraires de Pétra et celles de Hégra ; ces dernières sont placées à l’extérieur, au-dessus de la porte (quelques-unes ont aussi été trouvées à l’intérieur), et elles donnent les noms des défunts, alors que celles de Pétra, à une exception près, sont placées à l’intérieur, et sont très rares ; la grande inscription du Turkmânîya (cf. L'écriture nabatéenne, chap. VII)ne donne pas le nom des propriétaires de la tombe. On peut expliquer ainsi cette différence : les tombes de Hégra appartiennent à des propriétaires récents installés dans un avant-poste frontalier (à partir de la fin du Ier siècle avant notre

ère jusqu'à la fin du Ier siècle de notre ère), qui doivent affirmer leurs droits de propriété. À Pétra, les inscriptions nommant les propriétaires auraient été gravées sur des linteaux stuqués au-dessus des portes, qui ont disparu. Mais cette explication n'est pas valable pour toutes les tombes. On peut suggérer aussi qu'à Pétra les tombes sont réparties selon des zones réservées à des clans familiaux qui n'ont pas besoin de marques de propriété.

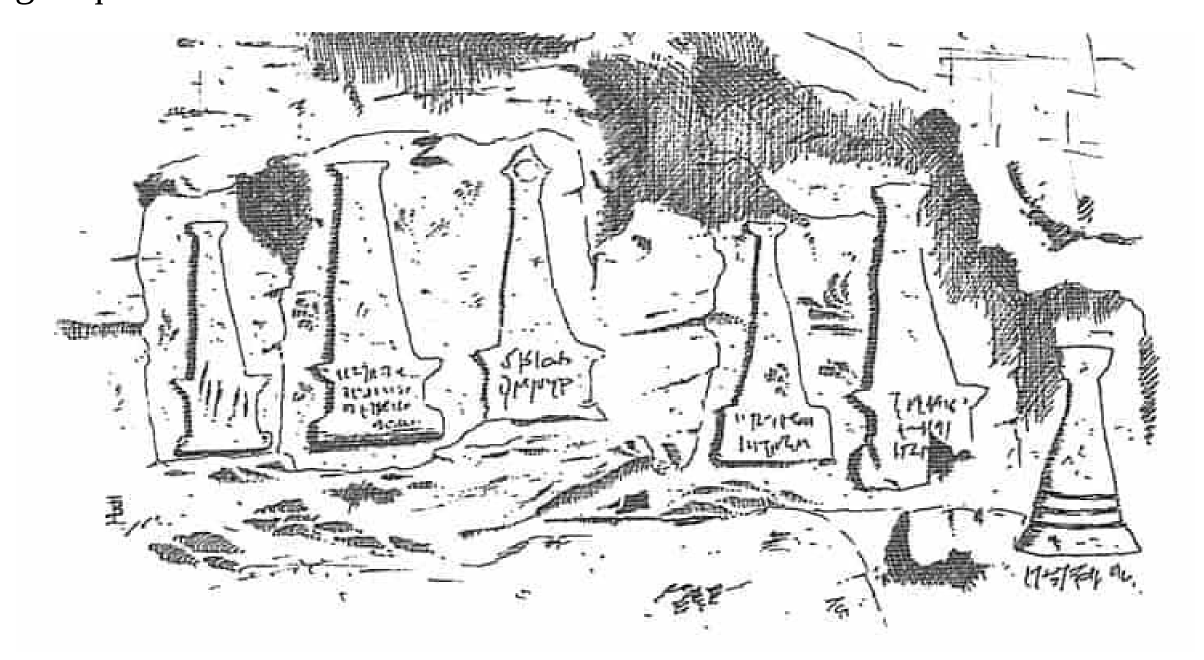
Les façades des tombes de Pétra et de Madâ'in Sâlih sont parfois ornées de figures apotropaïques, destinées à protéger la tombe. Des masques de Méduse décorent ainsi le tombeau aux Lions dans le wâdi ad-Dair ; à Madâ'in Sâlih, des faces du monstre mésopotamien Humbaba sont sculptées aux angles de l'entablement.

LES *NEFESH*, MONUMENTS DE LA MÉMOIRE

Le terme de *nefesh* appartient au sémitique commun ; il désigne à l'origine « le cou », « la gorge » ; il a pris par extension le sens de « vie », « âme ». En nabatéen, il a le sens de « soi-même », « la personne », et le sens de « monument funéraire ». En grec, le mot correspondant dans le sens de monument funéraire est *mnémeion* ou *stèlè.* En Nabatène, le mot *nefesh* est largement représenté au tournant de notre ère. Il y désigne en particulier un petit monument funéraire en forme de pyramide terminée par un fleuron et posée sur un socle décoré d'une moulure et d'une base. **Les *nefesh* en forme de petites pyramides élancées sont fréquentes à Pétra.** Les petites *nefesh* sont

regroupées sur les voies d'accès de Pétra, juste avant l'entrée du Sîq et sur la voie qui mène vers le Jabal Harûn au sud. Mais d'autres *nefesh* sont aussi dispersées sur le site, parfois isolées, mais le plus souvent en relation avec une chambre funéraire.

Au début des années 1960, des travaux destinés à dévier le cours du Sîq vers un ancien tunnel afin d'éviter des crues catastrophiques ont mis au jour une série de seize petites *nefesh* gravées sur la paroi à droite avant d'entrer dans le défilé, certaines portant des inscriptions nabatéennes et grecques.



Groupe de nefesh à Bâb as-Siq, Pétra

L'inscription la plus remarquable se lit ainsi : « C'est la *nefesh* de Petraios, fils de Threptos, et il est honoré parce qu'il a été à Raqmû, [lui] qui est mort à Garshu et a été enseveli là-bas ; que lui a faite Taimu son maître. » (traduction de Jean Starcky, 1965) L'intérêt de cette inscription est double : outre le fait qu'elle donne pour la première fois le nom

sémitique de Pétra (Raqmû), elle permet aussi de prouver que la *nefesh* est indépendante de la tombe elle-même, puisque le défunt a été enterré dans d'actuelle Jérash. La formulation du début de l'inscription est celle utilisée dans les autres mentions de *nefesh*.

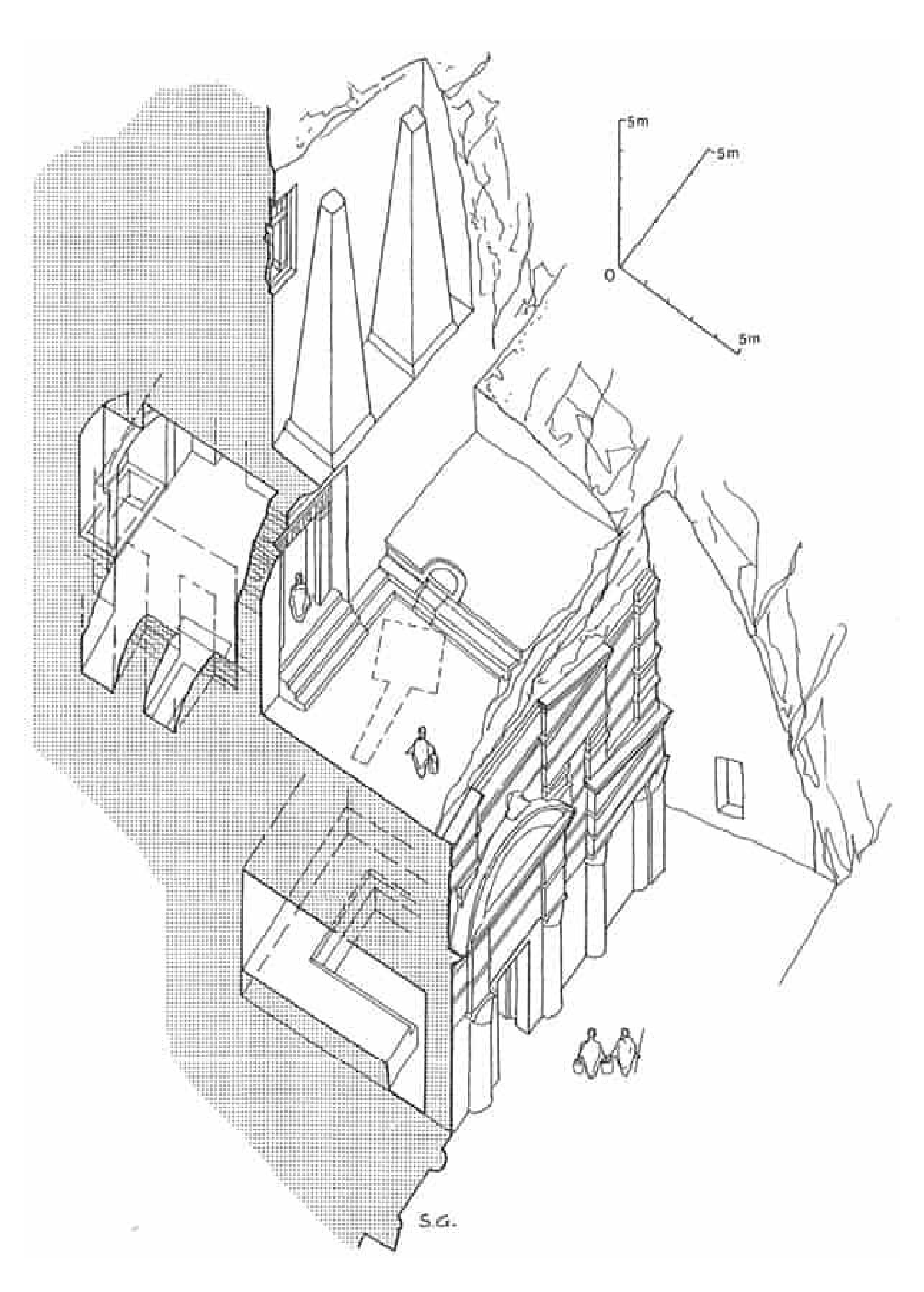
On a retrouvé à Umm al-Jamal de nombreuses stèles funéraires au sommet arrondi ; il s'agirait de *nefesh* tardives, la forme en obélisque ayant été perdue. Elles se rapprochent donc beaucoup plus des stèles au-dessus des tombes musulmanes modernes, « la dernière manifestation de la *nefesh* nabatéenne ».

On a aussi proposé d'interpréter les façades de tombes rupestres de Pétra comme des *nefesh* ; c'est possible, mais de petites *nefesh* sont aussi gravées sur ou à proximité de certains tombeaux. Dans le cas du tombeau aux obélisques, creusé à l'entrée du Sîq de Pétra, quatre pyramides élancées surmontent la chambre funéraire.

La plus haute des pyramides situées à l'extrême gauche mesure 7 m de hauteur avec sa base ; entre les deux pyramides centrales une niche contient une statue drapée de type classique. La pyramide et la statue ont le rôle de *nefesh*. Le tombeau du soldat romain, dans le wâdi Farasa, présente en façade une statue dans la niche centrale ; sa fonction apparaît bien être la même que celle qui orne le tombeau aux obélisques, celle d'une *nefesh*. On a daté ce tombeau du Ier siècle de notre ère. Ce mélange de traditions sémitiques et d'emprunts iconographiques au monde gréco-romain est caractéristique de la culture nabatéenne. Face au tombeau aux obélisques, de l'autre côté du chemin, trois cubes monolithiques sont dégagés de la roche ; deux d'entre eux sont creusés d'un caveau et le

troisième est plein ; on a proposé de restituer à son sommet une pyramide construite. Ces tombeaux-cubes sont datés au moins du Ier siècle avant notre ère. La *tholos*, ou petit édicule rond surmonté d'un toit incurvé, décore trois des tombes monumentales de Pétra (la Khazna, le tombeau corinthien et la façade du Dair); par comparaison avec le même élément architectural sur le tombeau d'Absalom à Jérusalem, on a proposé d'y voir des *nefesh*, sous une forme hellénisée.

Il est parfois difficile de faire la différence entre *nefesh* et bétyles. Un exemple provient de al-Mu'aisra ; dans une chambre funéraire, au-dessus de trois fosses mortuaires, trois niches rectangulaires contiennent des stèles également rectangulaires, que l'on a appelées « Triple Dûsharâ ». S'agit-il de bétyles ou de *nefesh* ? Le doute est permis.



Le tombeau aux obélisques
et son triclinium, *Pétra*

VI

LA RELIGION

L’aspect composite de la civilisation nabatéenne se reflète aussi dans la religion. Il est plus exact de parler de la religion en Nabatène plutôt que de la religion des Nabatéens, étant donné la diversité ethnique et culturelle de la population. **On ne peut donc pas parler de panthéon organisé** : les divinités sont honorées par des groupes tribaux, sédentaires ou nomades. Dûsharâ est le grand dieu des Nabatéens et il est le dieu dynastique. Il est parfois associé à la déesse al-'Uzzâ, vénérée à Pétra et au Sinaï. La déesse arabe Allât est surtout vénérée par les tribus safaïtiques. Mais d’autres divinités sont connues par les inscriptions. À côté des sanctuaires en plein air, d’origine sémitique, les Nabatéens ont construit des temples à la mode hellénistique, mais avec des influences locales. Les processions et les sacrifices jouaient un rôle majeur dans le rituel. Plusieurs catégories de prêtres se partageaient les différentes fonctions sacerdotales.

LES DIVINITÉS

Les divinités nabatéennes ont été mal comprises par les auteurs grecs

contemporains : « Le soleil est pour les Nabatéens l’objet d’un culte particulier, ils lui dressent des autels sur les terrasses de leurs maisons, et là, chaque jour, pour l’honorer, ils font des libations et ils brûlent de l’encens. » (Strabon, XVI, 4, 26)

On ne peut pas parler de panthéon nabatéen à proprement parler. Les grandes divinités sont d’origine arabe, du nord de la péninsule, mais les Nabatéens ont aussi adopté des divinités locales, honorées par des sédentaires ou des nomades. Les noms de ces divinités nabatéennes sont souvent des épithètes.

À part l’existence bien attestée de deux divinités parèdres représentant à l’origine l’étoile du Matin, Vénus, et l’étoile du Soir, Mercure, les autres divinités sont soit des divinités d’origine nabatéenne, soit des divinités non nabatéennes mais arabes d’origine thamoudéenne ou safaïtique, soit des divinités étrangères adoptées en territoire nabatéen.

Le grand dieu Dûsharâ et les dieux assimilés

Les différents noms du grand dieu nabatéen Dûsharâ.

Le Maître du Temple

Dûsharâ dieu de Madrasâ

Dûsharâ dieu de Gaia

Dusarès de Bosrâ

Dusarès d’Adraa

Dûsharâ dieu de notre Maître [Aréthas]

Dûsharâ, dieu de Manikatû [Malichos]

Dûsharâ dieu de Rabbel

Zeus Hagios

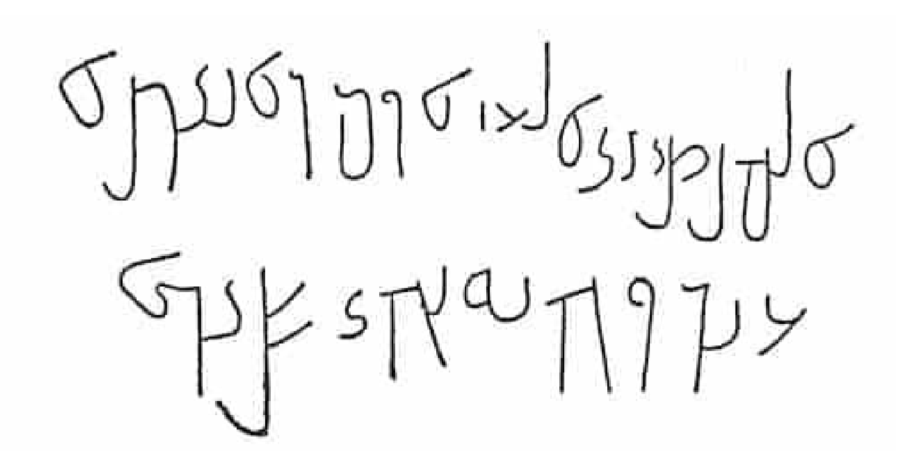
Al-Kutbâ

D’après les inscriptions et les témoignages de textes tardifs, **le grand dieu des Nabatéens est Dûsharâ, Dousarès en grec ; c'est le dieu dynastique**. Son nom signifie en arabe « celui de la Sharâ », mais l’interprétation de « Sharâ » est incertaine ; on l’a identifiée avec le massif du Sharâ où se trouve Pétra. Sharâ est aussi le nom d’une montagne près de La Mecque ; des tribus y adorent ce dieu à la veille de l’islam ; le nom commun signifie un lieu boisé, sauvage, giboyeux. Son nom est donc tiré d’un toponyme. De plus, dans les inscriptions, il est lui-même souvent associé à un lieu particulier : dans une inscription de Pétra, il est appelé « Maître du Temple », que l’on identifie au Qasr al-Bint.

Dûsharâ est aussi appelé « dieu de Madrasâ », un faubourg à l’est de Pétra, dont le nom s’est conservé (al-Madras). Il est aussi appelé « dieu de Gaia », la ville à l’est de Pétra dont le nom cananéen signifie « vallée » ; dans ce cas, c’est plutôt comme protecteur des barrages ou des citernes qu’il est invoqué. À la fin du Ier siècle et à l’époque romaine, Dûsharâ est souvent cité dans le Haurân, comme le dieu de Bosrâ, ou le dieu d’Adraa, dont le bétyle ovoïde orne une niche du Sîq.

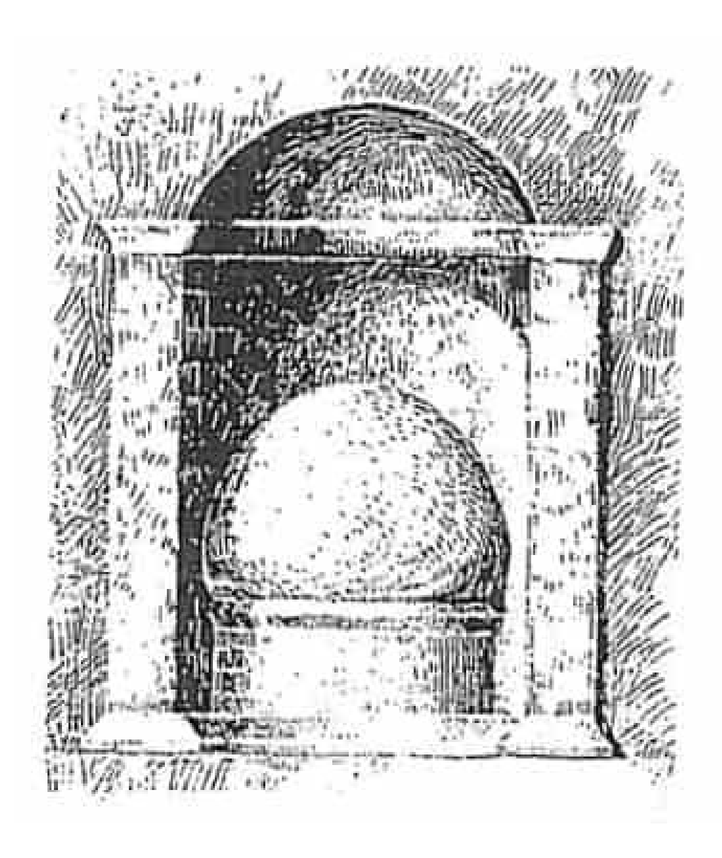
Inscription au Maître du Temple et à al-'Uzzâ.

Traduction : *Voilà les stèle de al-'Uzzâ et du Seigneur du Temple [les] a faites Wahballâhi, l’ouvrier en plâtre.*



Comme dieu dynastique, il reçoit les épithètes de « dieu de notre Maître [le roi Arétas IV] », « dieu de Manikatû [Malichos I[er]] », « dieu de Rabbel [Rabbel II] ».

Avec l’importance accrue de la cité de Bosrâ, à la fin de la monarchie nabatéenne, le dieu Dûsharâ est assimilé au dieu local A'râ, dont le nom signifie « l’oint » ; le bétyle ovoïde de Dûsharâ A'râ est représenté sur une monnaie d’époque romaine.



Bétyle de Dûsharâ d’Adraa, dans le Sîq, Pétra

Des formules nomment le dieu dynastique : « Dûsharâ A‘râ, dieu de notre Maître, qui est à Bosrâ », « A‘râ qui est à Bosrâ, dieu de Rabbel [Rabbel II] ».

L’importance de ce dieu explique aussi qu’il soit invoqué par les tribus safaïtiques associées aux Nabatéens, alors que ces tribus ont leur propre grand dieu, Rudâ. L’orthographe du nom du dieu nabatéen peut varier légèrement en safaîtique, preuve d’un emprunt récent.

La forme grecque est Dousarès, et la forme latine Dusarès. Dans les inscriptions grecques d’époque romaine, l’assimilation la plus naturelle pour ce grand dieu local est l’assimilation à Zeus ; il est appelé « Zeus Dousarès », « Zeus Hagios Dousarès », « Dousarès théos Adraênôn » (« Dusarès, dieu des Adraéniens »), « Zeus Hagios Deusarès ».

Mais les auteurs anciens qui se sont intéressés à cette divinité arabe l'ont en général assimilée à Dionysos : « Dousarès, c'est Dionysos chez les Nabatéens », selon Hésychius.

L'information la plus détaillée sur le culte de Dûsharâ provient d'une compilation d'époque byzantine, la *Souda.* Hérodote, parlant des Arabes des confins de l'Égypte, au Ve siècle avant notre ère, présente ainsi leurs deux grandes divinités : « Ils appellent Dionysos Orotal, Ourania Alilat. »

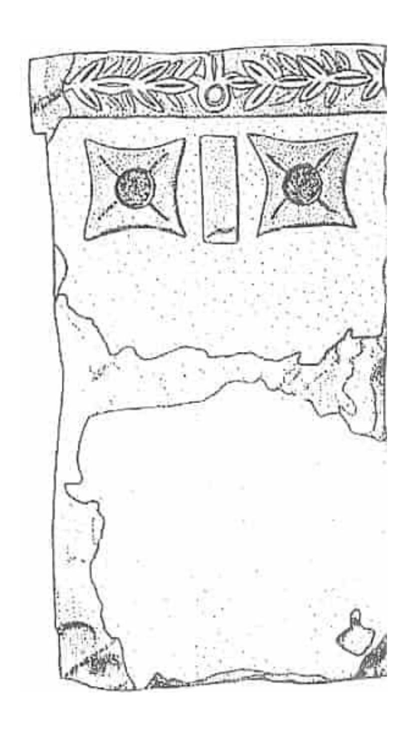
Al-Kutbâ est le dieu de l'écriture d'après l'étymologie (racine *ktb*) ; il vient de l'oasis nord-arabique de Dédan (cf. L'Arabie du Nord-Ouest, chap. II), et, de là il a été importé à Pétra ; il est l'aspect arabe de Nébo (« le Scribe »), identifié à la planète Mercure. Selon différents témoignages, al-Kutbâ et Dûsharâ étaient assimilés.

Les déesses

Aux dires d'Hérodote, Alilat est assimilée à Aphrodite-Ourania (la planète Vénus) ; on la retrouve à l'époque nabatéenne sous deux formes, Allât, *'lt*, « la Déesse » et al-'Uzzâ, *'l-'z'*, « la Très Forte » (nom qui fait référence à la brillante étoile du Matin).

Al-'Uzzâ fut assimilée à l'Aphrodite grecque, comme le montre une inscription bilingue nabatéenne et grecque trouvée à Cos ; à l'époque byzantine, Isaac d'Antioche l'appelle « Kaukabta », c'est-à-dire « l'Étoile ». Son culte est surtout vivace à Pétra et au Sinaï (cf. Les caractères régionaux des inscriptions, chap. VII).

Stèle aux yeux d' al-'Uzzâ-Isis,
trouvée à az-Zantur



(Pétra)

Isis a été assimilée à al-'Uzzâ-Aphrodite, et son culte est connu à Pétra, en particulier par deux sanctuaires rupestres. L’un de ces sanctuaires à Isis est niché dans un creux de ravin au wâdi as-Siyyagh ; il comporte plusieurs niches creusées sur une terrasse ; une inscription mentionne la déesse dont la statue est sculptée dans une niche ; l’ensemble date de 25 avant notre ère (à l’époque d’Obodas III).

Un autre sanctuaire rupestre est au pied du Jabal Harûn ; il comporte aussi une statue de la déesse ; une inscription la mentionnant et de nombreux graffiti sont disséminés tout autour. Les deux sanctuaires sont privés. Mais un culte officiel d’al-'Uzzâ-Aphrodite-Isis est vraisemblable, initié peut-être par Arétas IV ; la statue d’Isis-Tyché sur la façade de la Khazna est interprétée dans ce sens.

Allât était la grande déesse des tribus nord-arabiques, et, chez les Nabatéens elle était vénérée à Hégra, à Jabal Ramm, où le temple lui était consacré, et dans le Haurân où elle était identifiée à Athéna. Un bétyle de

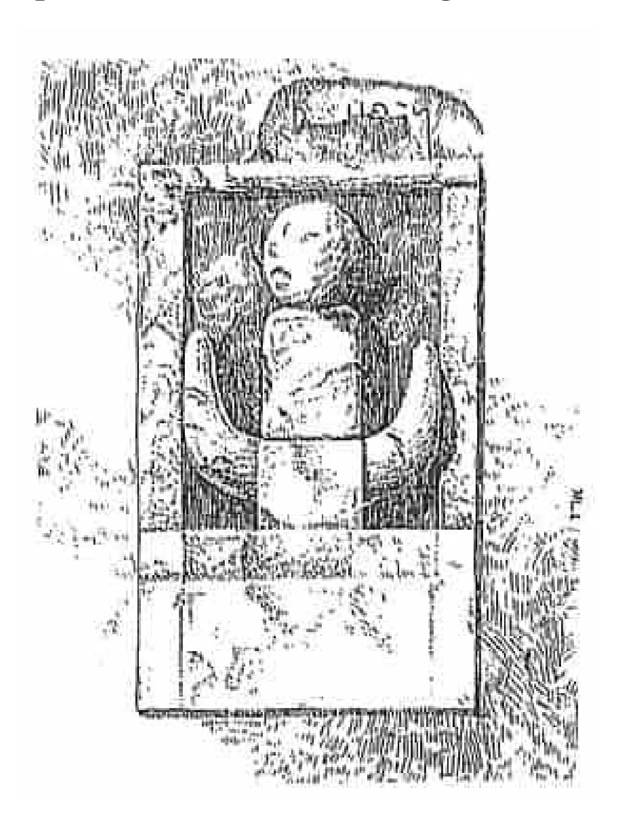
forme curieuse et d’interprétation difficile lui est consacré à Wâdi Ramm.

Atargatis est nommée dans une inscription du wâdi as-Siyyagh, à Pétra, sous la forme d’un « bétyle aux yeux », c’est-à-dire un visage schématisé (deux yeux et un nez de forme géométrique). Ce type de bétyle étant celui d’al-'Uzzâ à Wâdi Ramm, on peut penser là aussi à une assimilation.

Manât n’est nommée que localement à Hégra, car c’est une déesse honorée par les tribus lihyanites ; c’est dans son sanctuaire (« le temple de Qaysha ») que sont conservées une partie des archives de Hégra.



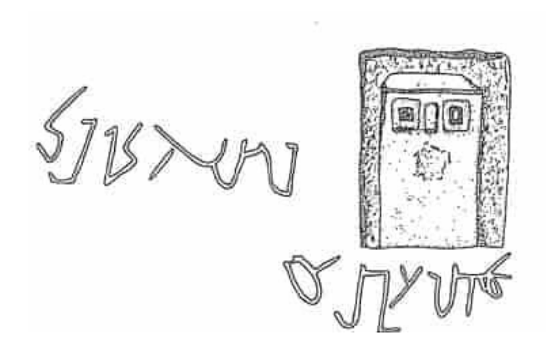
Figurine d’Isis,
terre cuite de Pétra.



Le bétyle d’Allât à Wâdi Ramm

Le bétyle d’Atargatis au wâdi as-Siyyagh, à Pétra

Traduction : *Atar 'até Manbigîtâ (Atargatis la Mambougienne)*



LES DIVINITÉS DES SÉDENTAIRES

Le dieu édomite Qaus a été identifié comme le dieu du temple de Khirbat at-Tannûr. C'est le grand dieu des Édomites, appelés les Iduméens après leur installation dans le sud de Juda ; il est aussi vénéré dans le Haurân ; ce dieu est surtout connu par les noms propres nabatéens formés à partir de son nom.



Inscription à Qaus, du temple de Khirbat at-Tannûr

Traduction : *(Stèle) qu'a faite Qôsmilk à Qôs , dieu de Hourou*

Ba'alshamîn, dont le nom signifie le « Maître des Cieux », est un dieu syrien introduit dans le Haurân et adopté par les Nabatéens ; il a pris la

place de Hadad, le dieu de l'orage. Des noms propres formés sur Baʿal sont attestés dans le sud.

Le Gad, ou divinité tutélaire d'un lieu, est assimilé à la Tyché hellénistique souvent représenté à l'époque romaine avec une couronne tourelée et portant une corne d'abondance.

LES DIVINITÉS DES NOMADES

Le dieu Shai al-Qaum, « le compagnon (ou guide) de la tribu », a été emprunté aux clans nord-arabiques ; on l'identifie à Lycurgue qui apparaît plus tard dans les inscriptions du Haurân. Il est appelé « celui qui ne boit pas de vin », et se rattache donc à des coutumes d'origine nomade, dont parlait Diodore de Sicile (cf. Aux origines, chap. I).

Hubalû, « l'Ancien », est à peine mentionné, et uniquement dans le sud de la Nabatène ; il est adoré dans le nord de l'Arabie, et à l'époque préislamique il est le dieu principal de la Kaʿba de La Mecque.

On constate dans de nombreux anthroponymes le mot « dieu », sous différentes formes (*ʾl*, *ʾlh*, *ʾlhy*), mais le dieu Ilah n'apparaît que dans une dédicace de Ruwwafa, rédigée en nabatéen mais par une tribu thamoudéenne (cf. L'Arabie du Nord-Ouest, chap. II). Plusieurs divinités sont nommées uniquement de façon anonyme, sous l'expression « le dieu d'Untel », ou « la déesse d'Untel ».

OBODAS LE DIE

L'ancêtre officiel de la royauté semble bien être celui que les

chercheurs actuels appellent Obodas I[er], le vainqueur du roi séleucide Antiochos XII Dionysos Théos, qui trouve la mort dans la bataille (cf. Les Nabatéens face au royaume hellénistique, chap. I) : cet exploit militaire, suivi de la mort du roi Obodas dans le Néguev, a très fortement marqué l'idéologie royale nabatéenne ; **le roi Obodas, que nous appelons I[er], a été divinisé et son tombeau installé à Oboda / Avdat dans le Néguev** (cf. Le Néguev, chap. II). Cet épisode a été utilisé comme moyen de propagande par les rois nabatéens, particulièrement au I[er] siècle de notre ère, et c'est sans doute le monument du Dair (cf. L'architecture funéraire, chap. VIII) qui est son temple funéraire. Son culte est institutionnalisé, mais il est aussi le fait de personnes privées, comme en témoigne l'ensemble cultuel qui lui est dédié à an-Nmair, dans le sud de Pétra, où un ensemble cultuel a été dégagé récemment comportant une salle de banquet et la tête fragmentaire d'une statue du roi divinisé.

On a cherché des précédents à ce culte royal dans la divinisation des souverains lagides, mais on l'a mis aussi en parallèle avec le développement en Orient de l'apothéose d'Auguste. D'autre part, la divinisation des souverains morts est une ancienne tradition dans le monde sémitique. Les inscriptions mentionnant cette divinisation sont très explicites et cela est confirmé par une mention d'un auteur à l'époque byzantine.

Inscription à Obodas le dieu

Traduction : *Qu’on se souvienne de ‘Oboidû, fils de Waqîhel et de ses compagnons du symposium de ‘Obodat le dieu*



LES SANCTUAIRES

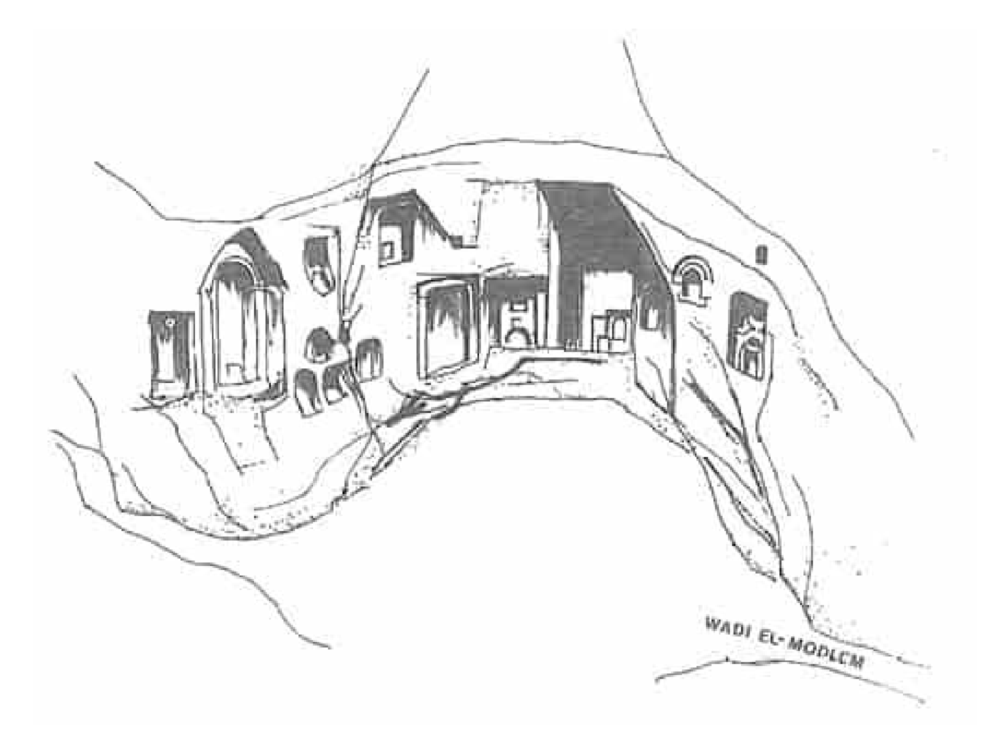
LES SANCTUAIRES RUPESTRES

Les monuments cultuels de Pétra comportent plus de cinq cents petits monuments religieux : niches à béyles, certaines vides, dessins d’autels, *nefesh*, hauts lieux. **Les hauts lieux sont des installations en plein air pour les sacrifices et les banquets qui les accompagnent ;** un exemple très connu est celui de al-Madhba (cf. Le banquet, le vin et la sociabilité, chap. IX) ; on trouve d’autres hauts lieux sur le sommet d’al-Khubtha et le temple de Tannûr était à l’origine un haut lieu. Les sanctuaires rupestres ou les voies processionnelles (ou voies sacrées) sont creusés de niches à bétyles, comme au Sidd al-Ma'jîn.

Un exemple de petit sanctuaire rupestre est le Qattar ad-Dair à Pétra. Près du sommet, le long d’une terrasse naturelle, est aménagé un petit

sanctuaire rupestre car à cet endroit l'eau suinte de la roche en surplomb.

Le site de 'Ain Shallala à Wâdi Ramm se présente de la même façon : le long d'une paroi où l'eau suinte, des niches à bétyles sont accompagnées d'inscriptions en nabatéen. Un autre site rupestre est dédié à Allât ; la déesse n'y est pas représentée, mais une structure est construite contre la paroi rocheuse, donnant au sanctuaire un caractère mixte.



Le sanctuaire rupestre de Sidd al-Ma'jîn

Hégra, dans l'Arabie du Nord-Ouest (cf. L'Arabie du Nord-Ouest, chap. II), **possède un sanctuaire rupestre, le Jabal Ithlib actuel, qui présente de très nombreuses similitudes avec les sanctuaires à ciel ouvert de Pétra**, la principale différence étant qu'aucun haut lieu aménagé comme à Pétra n'y a été retrouvé. On pénètre dans le Jabal Ithlib par un long défilé de 40 m de long, une voie processionnelle rappelant le Sîq. Près de l'entrée, une vaste salle rupestre pour les

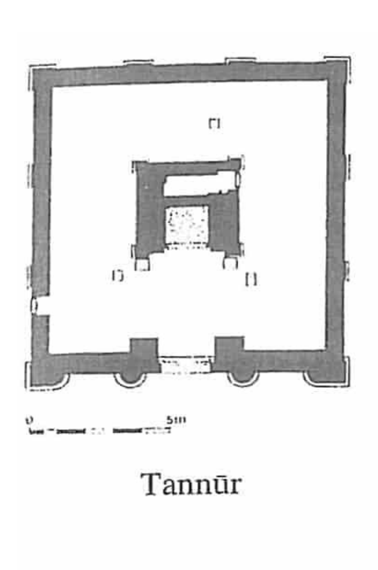
banquets, le Diwân a été creusée. De nombreuses niches à bétyles sont taillées dans le massif et tout autour, et sont parfois accompagnées d'inscriptions ; quelques-unes mentionnent la divinité à laquelle est offerte la niche et d'autres sont de simples signatures de pèlerins. Des temples ont été construits dans la ville, dont il ne reste que de rares vestiges.

Dans le Sinaï, au lieu de niches à bétyles taillées dans la paroi rocheuse, ce qui est techniquement aisé dans des massifs gréseux mais pas dans des roches dures, on trouve des pierres dressées à peine équarries.

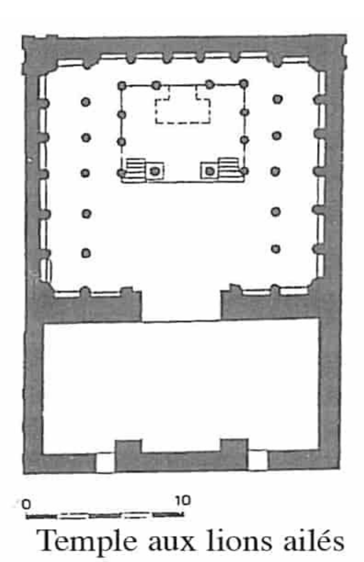
Les temples

À côté des sanctuaires rupestres, des temples inspirés de modèles classiques sont construits dans plusieurs sites (cf. L'architecture religieuse, ch. VIII). La comparaison entre ces temples fait apparaître **deux grandes catégories : les temples à triple *cella***, comme le Qasr al-Bint de Pétra, **et les temples à plate-forme centrale** comme adh-Dhârih ; dans ce dernier cas, la pratique de la *circumambulatio* est évidente : les prêtres et les fidèles tournent autour de la plate-forme où est fichée la stèle.

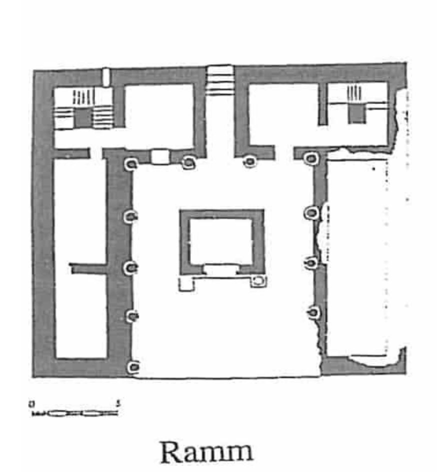
Dans le cas du Qasr al-Bint, on a fait remarquer que la galerie qui entoure le temple sur trois côtés permettait d'en faire le tour rituellement.



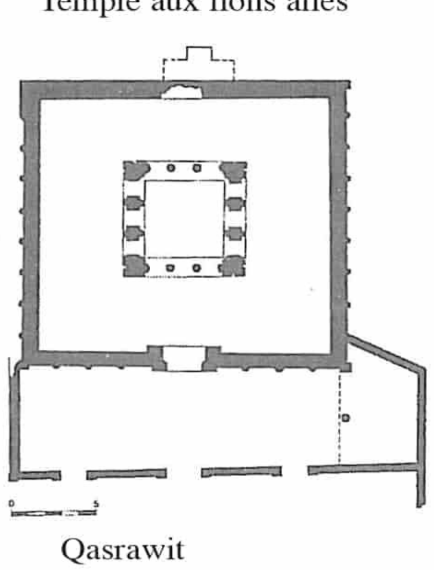
Tannūr



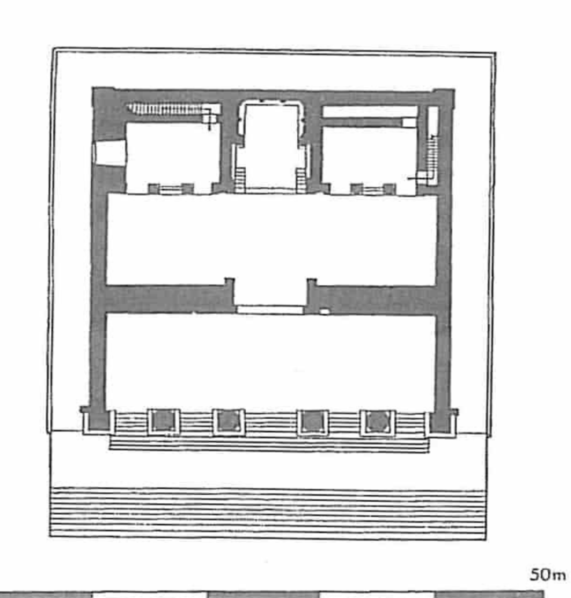
Temple aux lions ailés



Ramm



Qasrawit



Qaṣr al-Bint

Plans comparés de temples nabatéens

LE CULTE

LES PÈLERINAGES ET LES VOIES SACRÉES

Le plus bel exemple de voie sacrée (ou voie processionnelle) est le Sîq de Pétra, mais d'autres voies sacrées sillonnent tout le site. Dans le défilé du Sîq deux groupes de chameaux avec leurs chameliers sont sculptés sur la paroi rocheuse sud et se font face de part et d'autre de niches à bétyles. Ils représentent une procession. Les chameaux sont de profil alors que les chameliers qui se tiennent à la tête de chaque groupe font face au passant. Les deux groupes sont sculptés sur des banquettes au pied de la paroi, mais le chamelier du groupe en aval se tient plus bas que les chameaux, donnant ainsi une impression de perspective grâce aux deux plans. Les dimensions du relief sont inhabituelles, un tiers plus grand que nature ; c'est le plus grand relief sculpté de la région. On a comparé ce relief avec celui du temple de Bêl à Palmyre, daté de 30 de notre ère, représentant une procession : un chameau portant une « qubbah », une selle surmontée d'un habitacle recouvert d'un voile qui cache le bétyle, et suivi de trois femmes voilées. Les pèlerins d'Adraa ont aussi consacré une niche à bétyle accompagnée d'une inscription en grec dans une des parois du Sîq ; ces pèlerins avaient à leur tête un panégyriarque,

Le petit sidd al-Ma'jîn, au nord-est de Pétra est un étroit goulot, envahi par les eaux lors des pluies, dont les parois sont creusées de niches. Il

était consacré « à Dûsharâ et à tous les dieux », et jouait donc le rôle d'une petite voie sacrée.

D'autres voies sacrées sillonnent le site de Pétra, en particulier celle montant aux hauts-lieux, comme al-Madhba et al-Khubtha. Dans la montée du Dair, des escaliers taillés dans le roc alternent avec des parties planes ; des niches à bétyles vides pour la plupart sont creusées de place en place à hauteur d'homme. Quelques façades de tombes ou de triclinium sont visibles aux alentours. Un relief est sculpté dans un secteur isolé au Dair ; ce relief est très usé, mais on peut distinguer deux couples de chameliers avec leurs montures face à un autel.

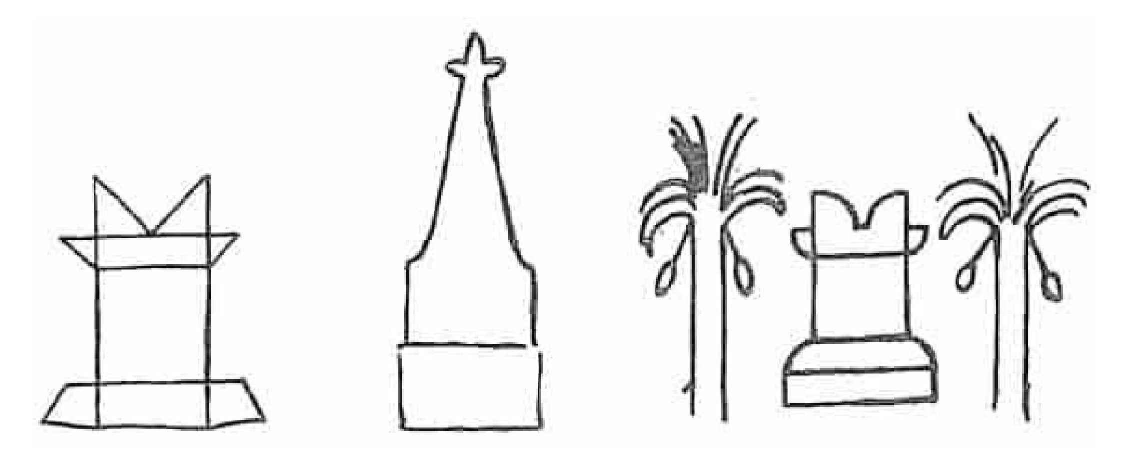
L'importance du chameau dans le culte est manifeste ; on a trouvé de nombreuses figurines de chameaux en terre cuite à Pétra, et en bronze en Arabie.

LES RITES

Sacrifices, libations et onctions, *circumambulatio* (ronde autour de l'objet du culte) sont au cœur du rituel, et l'autel était donc un élément très important du culte, à côté des représentations divines, de la simple pierre à la statue de culte. Le sacrifice humain n'existe pas. **Le bétyle dans une niche est un élément cultuel que l'on rencontre partout à Pétra** et dans un massif de Hégra, le Jabal Ithlib. La plupart des bétyles du Sîq appartiennent au type de la *Souda* et sont deux fois plus hauts que larges. La niche à bétyle qui se détache sur un bloc au milieu du Sîq date probablement des travaux de la voie pavée d'époque nabatéenne. La niche est de style hellénistique avec pilastres et frise dorique : à

l'intérieur, deux bétyles, l'un à gauche avec un visage schématisé, l'autre à droite est plus petit et aniconique. On a retrouvé, grâce à un sondage, la base de 1,20 de haut, jamais terminée. Des trous permettaient de fixer des éléments décoratifs (en métal ?). Une plate-forme pour les offrandes se trouvait en face de la niche. À côté se trouve une petite chambre rupestre avec un bassin pour le rituel. Le côté de la niche a été retravaillé lors de la construction de la voie dallée, et le bas du monument a été enfoui. L'ensemble date du Ier siècle avant notre ère.

Trois textes antiques nous renseignent quelque peu sur le culte à Pétra : Épiphane, tout comme le lexicographe de la *Souda*, parle d'un temple sis à Pétra, où l'on honore Dusarès ; les archéologues l'ont identifié avec le Qasr al-Bint ; d'après la *Souda*, ce temple renferme un bétyle qui reçoit des libations de sang ; il n'est pas fait allusion à une statue de culte. Strabon évoque les libations et sacrifices d'encens quotidiens sur un autel placé sur le toit. Ces quelques mentions donnent déjà les principaux éléments du culte chez les Nabatéens, mais de façon incomplète.



Autels et nefesh gravés au wâdi as-Siyyagh

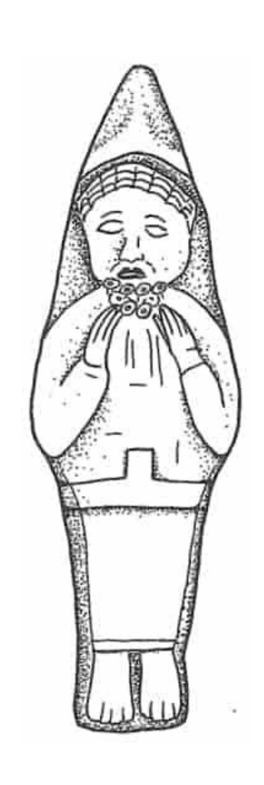
On trouve des temples sur l'ensemble du territoire nabatéen (sauf à

Madâ’in Sâlih où il n’y a pas eu de fouilles), particulièrement dans les zones de sédentarisation comme le Haurân, mais on en trouve aussi à Wâdi Ramm, sur les routes des caravanes. Mais la caractéristique des sites nabatéens, qui n’est pas mentionnée chez les auteurs anciens, c’est l’importance des sanctuaires à ciel ouvert et des hauts lieux, avec de nombreuses niches à bétyles : Pétra en est le meilleur exemple, mais on en trouve aussi à Madâ’in Sâlih et à Wâdi Ramm. Les tombes rupestres sont associées à ces sanctuaires, et, à côté des bétyles, autels et statues de culte, on trouve aussi des *nefesh* qui personnifient le mort.

Les pèlerinages tenaient aussi une place importante dans la vie religieuse, ainsi que les associations ou thiases ; les hommes participaient aux foires régionales, des panégyries.

LES PRÊTRES

Les prêtres se répartissent en différentes catégories : les prêtres proprement dits, de rang supérieur ou inférieur, les devins et les serviteurs employés pour le culte ; on ajoutera les panégyriarques, qui président aux fêtes. Ces catégories sont connues par les inscriptions essentiellement ; **on constate donc une spécialisation des fonctions rituelles, mais avec des particularismes régionaux**. Des figurines en terre cuite représentent des



prêtres : on en voit un barbu, les cheveux bouclés et revêtu d’une longue tunique maintenue par une large ceinture à boucle ;

Figurine de prêtre, terre-cuite, Pétra

il porte de petites bottes ; la tunique et les bottes étaient peintes en rouge, les cheveux et la barbe en noir. Il fait un geste de prière, les mains levées sur son visage.

Deux termes peuvent se traduire par « prêtre », mais avec des nuances différentes. **Le titre le plus prestigieux est probablement celui** d’*aphkal*, écrit *akphal* dans les inscriptions sinaïtiques. C’est un titre emprunté à la Mésopotamie, où il signifie « sage » ; à Shuqaffiya, dans le Delta, l’aphkal (*'pkl*) est qualifié de « notre seigneur Sihu ». À Ruwwafa, dans la Hisma, un certain Sha’dat est prêtre d’Ilâhâ, le dieu vénéré par les Thamoudéens. À Iram, il est la « première autorité religieuse » et a la charge de la construction du temple à Allât, vénérée aussi par des tribus thamoudéennes. Le terme de *kahin*, l’autre mot pour désigner le prêtre, est aussi employé à Wâdi Ramm : le « *kahin* d’Allât ». Au Sinaï, le terme *akphal* est employé conjointement avec celui de *kahin* (*khn*) ; celui-ci peut être prêtre de 'Uzzâya / al-'Uzzâ ou de Tâ. *Kahin* est un mot que l’on rencontre en hébreux et en arabe. Le *kumra* (*kmr'*) est un mot araméen pour désigner le prêtre, qui n’est attesté qu’une fois dans une inscription nabatéenne du Haurân, à Hébrân ; c’est un « prêtre d’Allât », mais on a vu que cette divinité est vénérée par des populations d’origine safaïtique ce qui est probablement le cas ici (cf. Les tribus et les étrangers, chap. III).

Les devins sont eux aussi spécialisés. L’existence de devins à la cour

du roi Arétas IV est mentionnée par Flavius Josèphe ; il s'agirait d'augures, observant le vol des oiseaux (*oiônoskopia*). Dans les inscriptions nabatéennes, le terme *patûra* (*ptwr'*) a été traduit par prêtre-devin ; il est connu par une inscription de Hégra, et par une autre de Dumat ; dans ces deux cas, le prêtre est l'équivalent d'un *haruspex* latin. Dans ces deux sites méridionaux du royaume, où la présence de l'armée est nécessaire, cette fonction serait donc rattachée à l'armée. Un autre type de prêtre-devin n'est mentionné que dans les inscriptions sinaïtiques, surtout au Jabal Moneijah, à l'époque de l'occupation romaine (cf. Les caractères régionaux des inscriptions, chap. VII) : c'est le *mabqara*, « celui qui examine les victimes ». Les rites divinatoires préislamiques à l'aide de flèches étaient peut-être aussi pratiqués ; ils sont mentionnés par l'auteur musulman Ibn al-Kalbî et condamnés par le Coran, en même temps que le culte des pierres, l'usage du vin et le jeu ; or, ces trois dernières coutumes, typiquement païennes, s'appliquent parfaitement aux Nabatéens.

Parmi les fonctions rituelles mineures, on note le '*alayma* d'al-'Uzzâ, un desservant du sanctuaire de la déesse à Pétra, probablement le temple aux Lions ailés. Dans le centre du sud du Sinaï, un personnage, 'Abd al-Ba'lî, a le titre de *baytîya* (*by'ty'*), « en charge du temple ».

Le rôle du panégyriarque est de présider aux cérémonies religieuses, lors des fêtes, et donc lors de l'afflux des pèlerins. L'un de ces personnages, conduisant des pèlerins d'Adraa, a laissé une inscription grecque dans le Sîq, à côté d'une niche à bétyle ovoïde, tout à fait semblable à celles des monnaies d'époque romaine de la ville d'Adraa.

L’existence de prêtresses est attestée, et les reines nabatéennes, comme les reines de l’Arabie ancienne, avaient sans doute un rôle cultuel à jouer.

Outre la divination officielle, la magie à usage privé se pratiquait aussi, probablement loin des regards ; elle devait mêler incantations et usage de plantes, éventuellement des poisons comme le faisait une femme arabe de l’entourage d’Hérode, selon Flavius Josèphe. Un galet trouvé près de Beersheba, dans le Néguev, et daté des environs de 100 avant notre ère, a un texte en nabatéen (archaïque) peint sur une face ; le contenu est assez obscur et difficile à comprendre ; on y invoque cinq esprits femelles, représentés par cinq statuettes.

VII

LA LANGUE ET L'ÉCRIT

Bien que d'origine arabe, les Nabatéens ont adopté la langue et l'écriture araméennes de l'époque perse pour leurs inscriptions et leurs documents officiels. Ils ont donné un caractère particulier à l'araméen d'empire, et en ont fait une langue et une écriture propres, le nabatéen, qui appartient à l'araméen moyen. Mais on ne sait pas quelle était l'importance relative de l'arabe dans la langue parlée. **Les inscriptions nabatéennes sont connues depuis plusieurs siècles** mais identifiées comme telles seulement depuis le début du XIXe siècle ; **la plupart des quelque milliers d'inscriptions connues sont des graffiti.** On connaît le nabatéen par des inscriptions dispersées à travers le territoire de l'antique Nabatène, et même sur les voies caravanières parfois très éloignées, mais aucune littérature sacrée ou profane ne nous est parvenue. **Le nabatéen est une langue très formulaire**, adaptée à des fonctions bien précises. **Mais d'autres langues, parlées et écrites, étaient en usage sur l'ensemble du territoire** : le grec, surtout à partir de l'annexion du royaume en 106 de notre ère, et des langues nord-arabiques, le safaïtique et le thamoudéen, proches de l'arabe, sont aussi attestées à l'époque royale et pendant l'occupation romaine.

LA DÉCOUVERTE DES INSCRIPTIONS NABATÉENNES

Les graffiti nabatéens du Sinaï étaient connus des pèlerins chrétiens à l'époque byzantine. Ces inscriptions étaient interprétées comme des témoignages du passage des Hébreux lors de l'Exode (la sortie d'Égypte) ; il n'est donc pas étonnant que ces graffiti aient été connus des voyageurs européens dès le XVIIe siècle. Mais **ce n'est qu'au début du XIXe siècle que le voyageur britannique W. J. Bankes note dans son journal (non publié) les ressemblances des graffiti de Pétra avec ceux du Sinaï.** Alors que les interprétations traditionnelles rattachant ces inscriptions aux Hébreux avaient encore cours, un savant allemand, E. Beer, publie le premier déchiffrement de quelque 150 inscriptions sinaïtiques, en émettant l'hypothèse d'un lien avec les Nabatéens. Tandis que la publication de graffiti du Sinaï continue, le développement de l'exploration de Pétra s'accélère, à la suite de la publication de l'ouvrage de J. L. Burckhardt, en 1822. La moisson épigraphique à Pétra se poursuit ; en 1860, M. A. Levy peut démontrer la parenté entre les graffiti sinaïtiques et ceux de Pétra et du Haurân dans le sud de la Syrie comme étant nabatéens. À partir de là, l'identification de cette langue épigraphique accélère les recherches ; celles du britannique Ch. Doughty en Arabie du Nord font connaître de nouvelles inscriptions dans une région encore non explorée. C'est ainsi que les inscriptions nabatéennes entrent dans le prestigieux *Corpus inscriptionum semiticarum, Pars II* (inscriptions araméennes), patronné par l'académie des Inscriptions et

Belles-Lettres de Paris, 1893, en 1902, et uniquement pour les inscriptions sinaïtiques en 1907. Parallèlement, les publications préliminaires apparaissent dans le *Répertoire d'épigraphie sémitique*. Le début du XX[e] siècle voit la floraison de publications fondamentales, archéologiques et épigraphiques, avec des auteurs comme J. Euting et G. Dalman pour Pétra, E. Littmann pour le Haurân, et A. Jaussen et R. Savignac pour le nord de l'Arabie. Mais d'autres noms prestigieux d'orientalistes sont à mentionner : en particulier Ch. Clermont-Ganneau, l'auteur d'un recueil essentiel en sept volumes, le *Recueil d'archéologie orientale* ; également fondamental est l'ouvrage que J. Cantineau publie en 1930 et 1932, *Le Nabatéen*, qui comporte une grammaire du nabatéen et un choix de textes qui restent inégalés. Peu avant la Seconde Guerre mondiale, deux sites apportent leur lot de nouvelles inscriptions : Wâdi Ramm dans le sud de la Jordanie et le temple de Khirbat at-Tannûr au sud-est de la mer Morte.

Depuis les années 1950, de nombreux textes ont été découverts : quelques papyrus nabatéens à caractère juridique ont été retrouvés à l'ouest de la mer Morte. Dans les années 1960 et 1970, l'exploration du site de Pétra par les deux orientalistes J. T. Milik et J. Starcky (par ailleurs membres de l'équipe de Qumrân) a livré quelques centaines de nouvelles inscriptions, des graffiti en très grande majorité, en cours de publication par les équipes qui ont pris la relève des deux chercheurs décédés. Les fouilles du Néguev par A. Négev dans les années 1960 et 1970 et l'exploration intensive du Sinaï, dans les années 1970 surtout, ont apporté leur lot, tout comme le Haurân, mais il reste de nombreux inédits

en cours de publication. Actuellement, c'est surtout l'Arabie Saoudite qui fournit le plus grand nombre de nouveaux graffiti, en particulier avec les recherches de S. Al-Theeb. L'exploration et les fouilles des sites de Pétra et de Wâdi Ramm continuent aussi de fournir des inscriptions, soit des graffiti, soit des fragments de pierres inscrites trouvés dans les fouilles.

On compte actuellement environ 6 000 inscriptions nabatéennes, dont une majorité de graffiti, en particulier au sud du Sinaï, à Pétra et en Arabie Saoudite.

L'ADOPTION DE LA LANGUE ARAMÉENNE ET L'ÉVOLUTION DU NABATÉEN

Le nabatéen appartient à l'araméen moyen, comme c'est le cas des inscriptions palmyréniennes et hatréennes en Syrie et de la langue de nombreux manuscrits de la mer Morte. Il comporte vingt-deux lettres, et s'écrit de droite à gauche, comme l'hébreu.

L'araméen est une langue sémitique, proche de l'hébreu ; ces deux langues appartiennent aux langues sémitiques de l'ouest. L'araméen est parlé par les populations du même nom installées en Syrie dès le début du Ier millénaire et l'araméen est attesté dès le IXe siècle avant notre ère. L'écriture araméenne se différencie progressivement des écritures phénicienne et hébraïque. La langue araméenne devient la langue véhiculaire au Moyen-Orient dès l'époque des empires assyrien et néo-assyrien. **Sous l'empire perse, l'araméen est connu sous le nom d'« araméen d'empire »**. Même après la chute de cet empire, l'araméen

reste largement en usage jusque vers 200 avant notre ère environ, puis est progressivement remplacé par le grec, la langue officielle des royaumes séleucide et lagide. Le grec restera d'ailleurs la langue officielle sous l'occupation romaine, excepté pour les inscriptions militaires, rédigées en latin. Les inscriptions araméennes d'époque perse tendent à utiliser l'écriture cursive en usage dans la chancellerie perse (tracée à l'encre sur un papyrus), plutôt que l'écriture monumentale (gravée dans la pierre) ; c'est de cette écriture cursive officielle que sont issues les inscriptions nabatéennes, mais aussi judéo-palestiniennes (les manuscrits de Qumran) et palmyréniennes. L'hébreu carré note la langue hébraïque avec une écriture d'origine araméenne. En effet, avec la désagrégation de l'empire séleucide et la formation de principautés locales, **le choix d'une écriture officielle non grecque et d'un style particulier relève d'une ambition politique.**

L'usage de l'araméen par les Nabatéens est attesté dès 312 avant notre ère, puisque Diodore de Sicile mentionne que les Nabatéens ont écrit à Antigone le Borgne une lettre « en caractères syriens », c'est-à-dire en araméen. L'inscription de Khalasa au Néguev est l'œuvre d'un Nabatéen qui utilise encore une écriture proche de la cursive araméenne d'Égypte ; elle est datée de la fin du IIIe siècle ou du début du IIe siècle avant notre ère. Le nabatéen est attesté comme langue propre seulement au début du Ier siècle avant notre ère, sur l'inscription de la statue de Rabbel à Pétra.

C'est très certainement leur activité commerciale entre l'Arabie du Nord et les ports de la Méditerranée et l'Égypte qui a incité les Nabatéens à faire usage de cette langue et de cette écriture, qu'une autre tribu

nomade qui les a précédés dans la région, les Qédarites, avait déjà utilisées dans un site près d'Ismaïlia (Tell Mashkhûta), alors que d'autres tribus nord-arabiques restaient fidèles à des alphabets dérivés de ceux d'Arabie du Sud (les Thamoudéens et les Safaïtiques). On ne peut pas dire si les Nabatéens ont emprunté leur écriture aux oasis aramaïsées d'Arabie du Nord, comme Taimâ', ou à l'Égypte ; les inscriptions nabatéennes les plus anciennes (du Néguev et d'Arabie) ont été retrouvées aux marges du domaine nabatéen, en rapport avec leur commerce. La plupart des inscriptions (à part les simples graffiti) datent du Ier siècle de notre ère, du règne d'Arétas IV en grande majorité et des règnes des deux rois suivants, Malichos II et Rabbel II, le dernier roi ; mais le nabatéen reste encore en usage jusqu'aux IIIe-IVe siècles de notre ère. Il va subir deux transformations progressives. D'une part, les textes se chargent de plus en plus d'arabismes, dans le vocabulaire comme dans la syntaxe ; au terme de cette évolution, le nabatéen devient de l'arabe, au point de ne plus garder que quelques formes araméennes ; c'est le cas de l'inscription d'an-Namara (328 de notre ère), en Syrie, à l'est du Safâ dans la région désertique. D'autre part, **la cursive nabatéenne évolue et va devenir l'écriture de l'arabe, cela dès avant l'islam**. Les inscriptions nabatéennes se répartissent donc sur un laps de temps très long (des IIe-Ier siècles avant notre ère aux IIIe-IVe siècles de notre ère) et dépassent largement les limites géographiques et historiques du royaume nabatéen.

L'ÉCRITURE NABATÉENNE

Les vingt-deux lettres de l’alphabet nabatéen sont les suivantes :

L’alphabet nabatéen.

’ *aleph*

b *bèt*

g *guimel*

d *dalet*

h *hé*

w *waw*

z *zayn*

ḥ *hêt*

ṭ *têt*

y *yod*

k *kaf*

l *lamed*

m *mem*

n *nun*

s *samek*

‘ *ayn*

p *pé*

ṣ *sadé*

q *qof*

r *resh*

s *shin*

t *taw*

La prononciation du *kaf*, du *pé* et du *taw* est incertaine ; ces lettres peuvent transcrire *kh*, *ph* et *th*, d'après les équivalents grecs qui nous sont connus, par exemple : Malikos / Malichos.

L'écriture nabatéenne est défective ; en effet, elle est consonantique, sans vocalisation, ni redoublement de consonnes, ce qui rend incertain le sens de certains mots ; mais la langue araméenne comporte des voyelles courtes (souvent transcrites par « e ») et des voyelles longues (« a », « i », « u »). Aussi l'habitude s'est-elle prise de noter parfois une voyelle d'appui (voyelle longue) surtout en fin de mot : c'est la *mater lectionis*, « la mère de lecture », en utilisant les quatre semi-consonnes (*aleph*, *hé*, *yod* et *waw*) ; exemple : *dkyr* pour *dekyr* (« que soit commémoré »).

En général, les mots ne sont pas séparés par un espace, à quelques exceptions près, et il n'y a pas non plus de marques de séparation des mots, comme c'est le cas dans l'écriture sud-arabique par exemple (une exception unique, la stèle de Hayyan). **L'usage de formes finales pour certaines lettres (comme en hébreu carré) facilite cependant la lecture** ; en revanche, la simplification des formes médianes crée de nombreuses confusions, outre celle du *dalet* et du *resh*, générale en araméen. L'usage de signes diacritiques (des points situés au-dessus ou en dessous de la lettre) en arabe et en syriaque sera une réponse à ce problème.

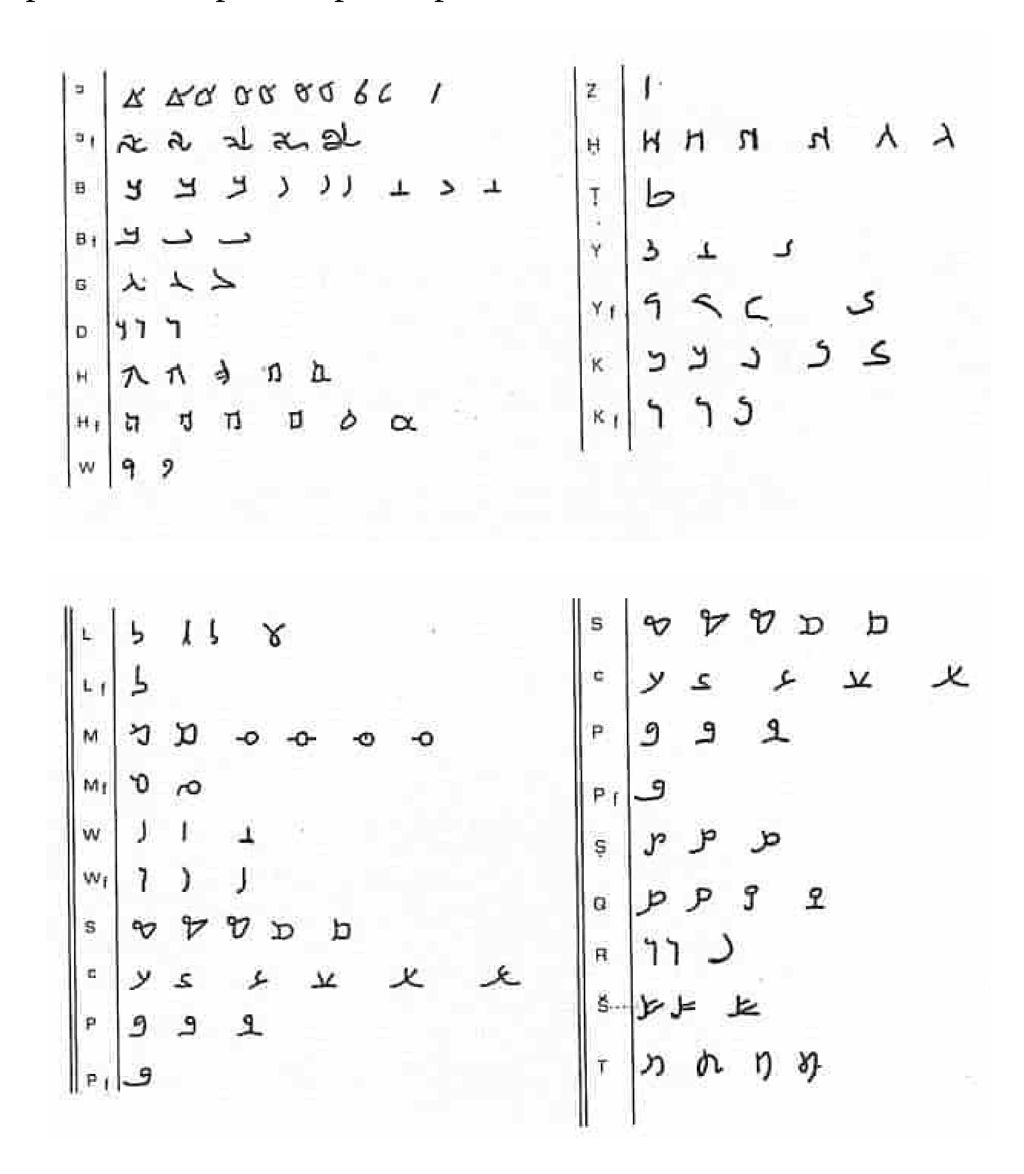
L'écriture archaïque nabatéenne nous est connue par quelques exemples seulement. Le plus ancien est l'inscription de Khalasa, qui reste très

proche de l’écriture des papyrus araméens égyptiens d’époque perse. Quelques autres exemples sont issus de la péninsule Arabique. Les documents les plus anciens proviennent donc essentiellement des routes caravanières utilisées par les Nabatéens. Sur la plus ancienne inscription de Pétra, celle dite d’Aslah (95 avant notre ère), dans le *triclinium* du même nom près de l’entrée du Sîq, l’*aleph* est en forme de croix de Saint-André, une forme archaïque ; cette forme ne sera plus utilisée ensuite qu’en position finale, prenant une forme bouclée très élégante, qui porte la marque d’une main de scribe.

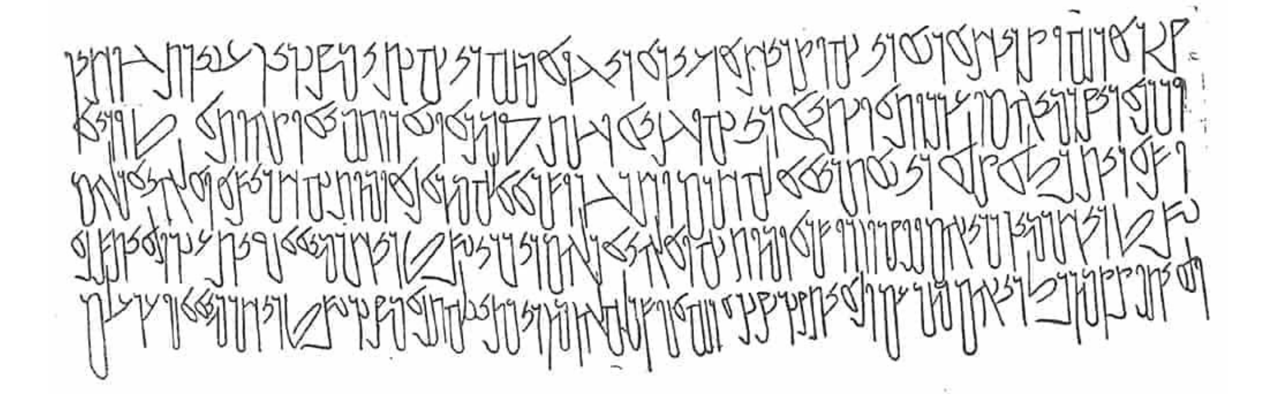
Le nabatéen a ainsi acquis un style original, en rapport avec l’affirmation de la puissance de ce petit royaume des sables. Le style de chancellerie nabatéenne s’affirme surtout à partir de l’époque d’Arétas III ; on note d’abord l’usage de boucles, par exemple pour le *lamed*, puis les lettres deviennent exagérément allongées, en particulier certaines, surtout en position finale ; l’exemple le plus frappant est celui du *mêm*, très reconnaissable. **Les lettres sont comme suspendues sur une ligne imaginaire, et non posées sur une ligne inférieure**, comme dans le cas de l’hébreu carré ou du palmyrénien par exemple (et comme ce sera le cas de l’arabe).

Le plus bel exemple d’écriture de chancellerie gravée est celui du tombeau du Turkmânîya à Pétra, de cinq lignes (milieu du Ier siècle ?), qui détaille les structures de l’ensemble funéraire ; elle est d’une grande élégance, sans maniérisme, et d’une parfaite lisibilité ; en particulier, à part la similitude traditionnelle entre le *dalet* et le *resh*, les lettres sont très bien individualisées ; on note néanmoins l’absence d’espace entre les

mots, parfois compensée par la présence de formes finales.



L’alphabet nabatéen



L’inscription du Turkmânîya

Cette grande inscription funéraire, non datée et anonyme est gravée sur la façade d’un tombeau de type Hégra dans le wâdi Turkmânîya. La graphie est très élégante et très lisible mais de nombreux mots sont de sens incertain ; en effet l’inscription décrit les différents éléments architecturaux du complexe funéraire qui a disparu, emporté par les eaux du wâdi qui coule au pied de l’esplanade devant la tombe. L’ensemble est sous la protection de Dûsharâ selon les « écrits de consécration », c’est-à-dire les archives conservées vraisemblablement dans son temple à Pétra.

Mais quand la graphie devient très cursive, plusieurs lettres peuvent facilement être confondues, étant devenues un simple trait vertical, à peine pourvu parfois d’un appendice au sommet, d’où la confusion entre le certaines lettres. Les exemples les plus frappants de cursive proviennent des papyrus trouvés dans le désert de Juda, caractéristiques de ce style d’écriture de scribe, très élégant (de la fin du Ier siècle au début du IIe siècle).

On mettra à part l’écriture nabatéenne du Haurân, pour plusieurs raisons : d’une part, il existait une tradition araméenne, avant l’installation des Nabatéens dans la région ; d’autre part, le support utilisé, le basalte, est extrêmement dur et cela influence la gravure ; les lettres affectent une forme plus trapue et carrée que dans le sud.

La lecture des milliers de graffiti est souvent difficile. On les trouve essentiellement au Sinaï (d’où sont absentes les inscriptions monumentales), mais aussi dans la région de Pétra et dans la Hisma, cette région désertique qui s’étend de chaque côté de la frontière jordano-saoudienne. Mais on ne trouve pas de graffiti nabatéens dans le Haurân ;

dans cette région, des deux côtés de la frontière avec la province romaine de Syrie, le nabatéen est une écriture de prestige, et les graffiti sont écrits en safaïtique. Dans le sud du royaume se côtoient et parfois s'entremêlent graffiti nabatéens et graffiti thamoudéens.

Les chiffres

Les nombres utilisés soit pour les dates soit pour des prix sont en général écrits en toutes lettres, mais on constate aussi l'usage de chiffres (comme sur des *ostraca*) ; ils sont six et notent : 1, 4, 5, 10, 20 et 100. Ils sont employés additivement ; sur un seul exemple, l'autel de Dmair, ils ont un emploi multiplicatif. Leur origine est difficile à établir ; ils sont anciens et se trouvent déjà en phénicien sauf pour le 4 et le 5, d'emploi plus récent.

LES SCRIBES

Comme dans toute la région, **les scribes écrivent à l'encre sur du papyrus ou éventuellement un autre support : tessons (les ostraca), stuc mural, galets. Mais ils incisent aussi la pierre ou le rocher**. Deux termes nabatéens sont utilisés pour transcrire « scribe » : *sâfer* (*spr*) et *kâteb* (*ktb*). Le premier terme, *sâfer,* n'est que rarement attesté, à Pétra et dans un papyrus de Nahal Hever ; c'est bien un nom de métier, car il suit immédiatement le nom propre. En revanche, le terme *kâteb* est utilisé très largement, mais il pourrait signifier « graveur » (de l'inscription) plutôt que « scribe » ; le verbe *ktb* peut faire pendant à *qr'* (*qera*),

« lire », c’est-à-dire « lire à haute voix » ; *ketîb* (un participe passé) sert aussi à former le substantif « écrit ». Un autre mot est *‘lp*, qui signifier « composer, rédiger » ; il s’agit bien dans ce cas du travail du scribe et pas seulement du graveur : le terme pour « la copie » d’un acte est un terme spécial (*nsḥt*). Le matériel de scribe ne nous est pas parvenu, mais il doit être semblable à celui de ses confrères de la région (de Judée en particulier).

Il existe différentes techniques de gravure des inscriptions, variant en fonction de la surface à graver (plus ou moins dure, à grain plus ou moins fin) et du degré de qualité désiré. La technique la plus simple est celle **par piquetage** perpendiculaire avec une broche ou outil similaire (cf. L’artisanat, chap. IV), soit directement, soit en suivant un tracé prédéfini, qui peut être un simple tracé au charbon de bois ; **c’est l’étape préliminaire de la gravure, celle de nombreux graffiti** ; le stade suivant consiste à relier les points entre eux de façon plus ou moins soignée. Une méthode plus raffinée obtenue à l’aide d’un ciseau fin, le gravelet, en passant dans les deux sens, permet d’obtenir un sillon en V, limité parfois par un point conique aux extrémités des traits, visible sur la stèle de la déesse de Hayyan.

On peut aussi parfaire la gravure pour obtenir un fond plat et lisse, ce qui donne pour résultat des lignes larges et très nettes, lisibles quel que soit l’éclairage, comme sur l’inscription à Isis dans le wâdi as-Siyyagh (cf. Les divinités, chap. VI). L’inscription la plus sophistiquée trouvée à Pétra est celle du tombeau du Turkmânîya, où l’utilisation de la gouge, après une préparation au gravelet, donne une gravure très nette.

Les graffiti tracés par des non-professionnels sont gravés en utilisant la même technique de tracé de points, mais avec une simple pierre pour percuteur. **Les graffiti safaïtiques sont au contraire gravés au trait.**

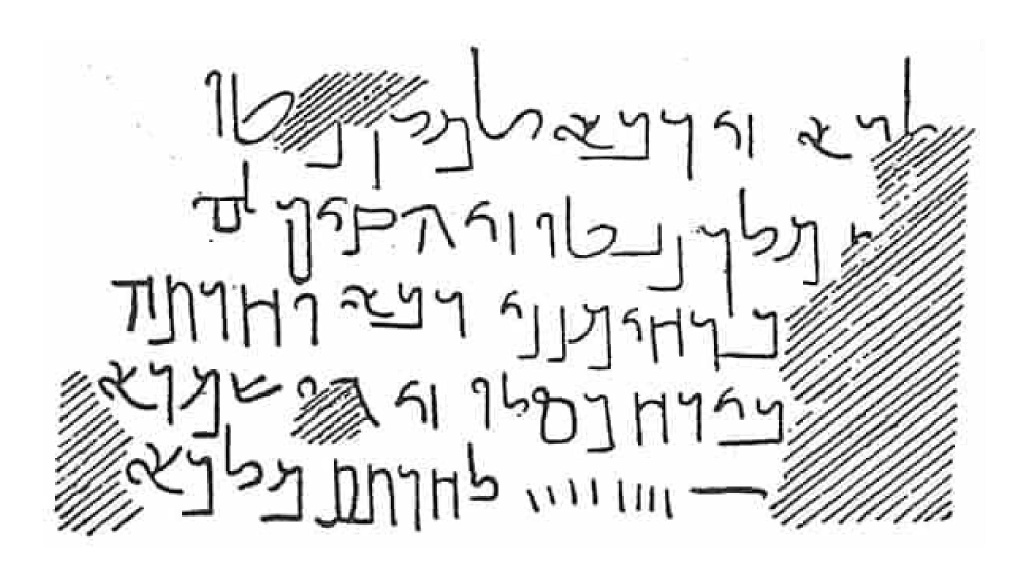
LES CARACTÈRES RÉGIONAUX DES INSCRIPTIONS

La plupart des inscriptions (à part les simples graffiti) datent du Ier siècle de notre ère, du règne d'Arétas IV en grande majorité et des règnes des deux rois suivants, Malichos II et Rabbel II, le dernier roi. La tendance est à un particularisme régional, d'autant plus qu'il y a un décalage chronologique entre les régions, que la répartition est très irrégulière, et que les inscriptions peuvent varier, de trois mots dans le cas des graffiti à quelques pages dans le cas des papyrus.

LES INSCRIPTIONS DU SINAÏ ET DE LA MER MORTE

Pétra et sa région comportent plus de mille inscriptions actuellement répertoriées. À Pétra, sous le règne d'Arétas III (87-62 avant notre ère), on note la tendance à élargir et à boucler les courbes de certaines lettres : comme capitale, Pétra a fourni plusieurs inscriptions officielles.

Inscription de Rabbel (Pétra).



Traduction : *Ceci est la statue de Rabbel, roi de Nabatène, [fils de …]t, roi de Nabatène, que lui a élevée … fils de Hayamnanai le grand (ou l'aîné), et qu'a restaurée… au mois de Kislew, qui est Shamrâ, la 18e (ou 16e) année de Haretat le roi.*

Les inscriptions du Haurân

Les inscriptions du Haurân datent essentiellement des Ier, IIe et IIIe siècles de notre ère ; sous la domination nabatéenne, le Haurân est une région très dynamique ; de nombreuses inscriptions se trouvent en dehors de la limite du royaume, au nord (dans la province de Syrie), mais la population n'est pas toujours d'origine nabatéenne (noms, divinités non nabatéennes) ; le style de ces inscriptions est assez raide à cause de la dureté du support, le basalte.

Inscription de Sî'â (Haurân)

Traduction : *En l'année 33 de notre Seigneur Philippe, Witrô fils de Budar (?) fils de Budar*



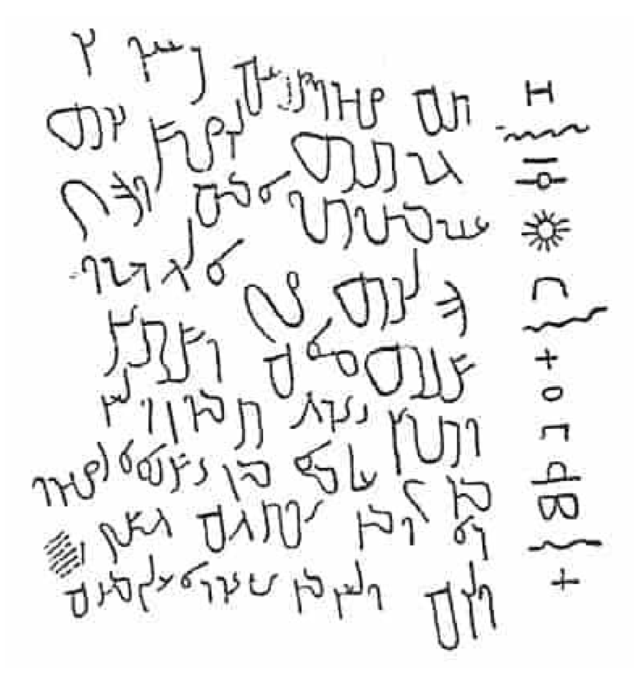
Qasiô fils de Hann'el, fils de Mashak'el, et Muna' fils de garmô, ont fait l'utel de la statue de Galishô, fils de Banathô.

Sur la base :

An'an, fils de 'Asbô, l'artiste. Paix !

Inscription du tombeau de Raqôsh (Madâ'in Sâlih).

Traduction : *Ceci est le tombeau qu'a fait Ka'abô fils de Haretat pour Raqôsh fille de 'Abdmanôtô, sa mère. Elle est morte à Hégrâ l'an cent soixante et deux, au mois de Tammûz. Et maudisse le Seigneur du monde quiconque changerait ce tombeau et quiconque l'ouvrirait, à l'exception de sa postérité, et qu'il maudisse quiconque changerait ce qui est au-dessus de lui.*



Le site de Madâ’in Sâlih (Hégra), en Arabie du Nord, a livré environ quatre cents inscriptions, des graffiti pour la plupart, mais surtout **trente-huit inscriptions monumentales gravées sur trente-cinq tombes** ; ces textes sont de caractère légal et étaient les copies des originaux sur papyrus déposés dans les temples.

Ces inscriptions appartiennent au Ier siècle : elles sont en général moins soignées et moins élégantes que les belles inscriptions monumentales de Pétra.

Les inscriptions du Sinaï

C’est à partir de l’annexion de la Nabatène et jusqu’au IIIe siècle que se situent les très nombreux graffiti nabatéens trouvés dans le sud du Sinaï ; ils présentent une calligraphie particulière, très cursive, et une onomastique fortement arabisée.

C’est au Sinaï que l’on trouve le nombre de graffiti le plus important (3 851 répertoriés à ce jour). Par comparaison, le Haurân et l’Arabie du Nord sont moins bien lotis.

On classera à part les papyrus trouvés dans les grottes de Nahal Hever, à l’ouest de la mer Morte ; ce sont des documents juridiques privés. À la suite des découvertes en 1951-1952 de manuscrits dans le Nahal Hever, entre Ein Geddi et Massada, d’autres manuscrits grecs et araméens sont découverts une dizaine d’années plus tard, et en particulier un lot de six manuscrits écrits en nabatéen (les archives de Babatha), datant de 93 à 132.

Graffiti du Sinaï

Traduction : *Paix ! ‘Umaiyô fils de Harishô, prêtre de ‘Uzzia*

Traduction : *Qu’on se souvienne de Hirshô, fils de ‘Umaiyô, prêtre.*

Les inscriptions sur les routes commerciales

On trouve des inscriptions nabatéennes dans des régions fort éloignées : une inscription a été trouvée au Yémen, des inscriptions et des graffiti ont été découverts en Égypte près du delta du Nil et sur des pistes caravanières du désert arabique entre le Nil et la mer Rouge.

Des inscriptions ont été découvertes en Méditerranée orientale : à Sidon, à Cos, à Milet, à Délos, et aussi en Italie : à Pouzzoles et à Rome ; elles sont importantes par leur longueur et leur contenu : auteurs des dédicaces, divinités nommées (cf. Le grand commerce, chap. IV).

LE NABATÉEN, LANGUE ÉPIGRAPHIQUE

Aperçu de la morphologie du nabatéen

Un bref aperçu de la morphologie du nabatéen permet de le replacer parmi les autres dialectes araméens et les autres langues sémitiques, l’hébreu surtout qui lui est très proche, mais aussi l’arabe et le syriaque (dérivé de l’araméen oriental et plus tardif). Du fait du caractère de la

documentation (des textes très formulaires) et de l'écriture défective (sans voyelle autre que finale et sans redoublement de consonnes), certaines formes pronominales et verbales manquent ; les papyrus de Nahal Hever ont fait connaître quelques formes supplémentaires. Comme pour les autres langues ouest-sémitiques, quatre éléments grammaticaux sont considérés : les pronoms, les substantifs, les verbes et les particules (seules quelques formes courantes sont données).

- Les pronoms :

Les pronoms sont variés et d'un usage multiple, y compris sous forme d'adjectifs ; on inclut sous ce nom générique les pronoms personnels, indépendants ou suffixes, les pronoms et adjectifs démonstratifs, les pronoms relatifs et les pronoms indéfinis.

Les pronoms personnels indépendants qui sont attestés sont les suivants : *'nh*, (1re personne singulier), *'nt* (2e personne masculin singulier), *hw / hw'* (3e personne masculin singulier), *hy* (3e personne féminin singulier), *hm* (3e personne pluriel).

Les pronoms personnels suffixes attestés sont : *-n'* (1re personne pluriel), *-h / -hy / -hw* (3e personne masculin singulier), *-h* (3e personne féminin singulier), *-hm* (3e personne pluriel).

Les pronoms et adjectifs démonstratifs de proximité qui sont attestés sont les suivants : *dnh* (masculin singulier), *d'* (féminin singulier), *'lk / 'nw* (pluriel).

Le pronom relatif est *dy*.

Les pronoms indéfinis sont : *mn, mh* (« ce »), *kl* (« tout »), *'yr* (« autre »).

On fera les remarques suivantes :

Les pronoms personnels indépendants sont employés quelquefois comme sujet dans une proposition ; les pronoms personnels indépendants *hw* (masculin) et *hy* (féminin) peuvent être utilisés comme adjectifs démonstratifs.

Les pronoms personnels suffixes sont normalement rattachés aux substantifs ; quand un pronom est complément d’un verbe, on le suffixe non au verbe mais à une particule : à une préposition (*b*-, *l*-) s’il est complément d’objet indirect, ou à une particule *yt* s’il est complément d’objet direct (en hébreu, l’objet direct est introduit par *’t*). Le pronom est très rarement annexé aux verbes, seulement dans des textes tardifs teintés d’arabisme.

Le pronom démonstratif, *dnh* ou *d’*, pronom sujet, est placé avant son attribut, tandis que *dnh* ou *d’*, adjectif démonstratif, est placé après le substantif auquel il se rapporte.

Les formes *znh*, *z’* et *zy* ne sont attestées que dans les inscriptions les plus anciennes, de la première moitié du Ier siècle avant notre ère.

Le pronom indéfini *mh* est un neutre qui joue uniquement le rôle d’antécédent du relatif *dy*.

Le nom *nfš* peut être un pronom réfléchi (« soi-même »).

On ne connaît pas de pronom interrogatif en nabatéen.

- Les substantifs :

Les substantifs incluent les noms et les adjectifs ; certaines formes verbales (les participes) peuvent être traitées comme des substantifs.

Il y a deux genres ; le genre est une caractéristique des noms par

rapport aux adjectifs et aux participes. Le féminin se caractérise normalement par le suffixe *-t* ; mais cette règle connaît plusieurs exceptions : des noms féminins n'ont pas de terminaison en *-t*, mais des exceptions existent et certains mots changent de genre selon qu'ils sont au singulier ou au pluriel ; exemple : *nfš* (*nefesh*), « monument funéraire », *ṣlm* (*salam*), « statue ». Il y a deux nombres, singulier et pluriel. Il y a trois états : absolu, construit et emphatique ; dans ce dernier, l'article est représenté par une forme finale.

Le nom masculin singulier n'a pas de désinence aux états absolu (indéfini) et construit ; la désinence à l'état emphatique (défini) est : *-' ;* exemple : *mlk'*, « le roi » ; au pluriel on a respectivement : *-yn*, *-y*, *-y'* ; exemple : *mlky' nbtw* « les rois des Nabatéens ».

Le nom féminin singulier a *-h* à l'état absolu (indéfini, le *-h* est la marque du féminin), *-t* à l'état construit et *-t'* à l'état emphatique (défini) ; exemple : *mqbrt'* (« la tombe ») ; au pluriel, on a à l'état construit *–t* ; exemple : *bnt* (« filles de ») ; à l'état emphatique, *-t'*.

L'état absolu représente le thème nu, indéfini ; il n'a pas de désinence au masculin (c'est la forme sous laquelle on trouve le nom dans les lexiques) ; l'état absolu au féminin se termine en *-h.* L'état construit appelle un complément de nom. L'état emphatique correspond à l'ajout d'un article suffixe, *-'* au masculin, *-t'* au féminin (ces deux désinences correspondent au *h-*, article invariable de l'hébreu).

Les adjectifs peuvent jouer le rôle d'un nom quand ils sont isolés ; ils n'ont pas de superlatifs.

Les racines sont majoritairement trilitères, mais un certain nombre

de noms qui appartiennent au sémitique commun sont bilitères ; exemple : *’b* (*’ab*), « père ».

On ajoute au nom des préfixes, suffixes ou infixes qui modifient son sens ; le suffixe -*y* est utilisé pour les noms d’ethnique ; exemple : *tymny’* (*taymenaya),* « le Taymanite » ; le préfixe *m-* est largement utilisé ; exemple : *mrzḥ* (*marzeah*), « fête religieuse avec banquet », *msgd* (*masgid*), « autel ».

- Le verbe :

Comme dans les autres langues ouest-sémitiques, **le verbe est l’élément central et le plus complexe, mais bien des formes manquent en nabatéen et d’autres formes s éloignent de l’araméen d’empire**, témoignant de l’évolution de la langue et de l’écriture. Les thèmes sont : simple, intensif, causatif, réfléchi et passif ; les temps sont l’accompli (le passé) et l’inaccompli (le présent et le futur). L’infinitif et les participes actif et passif peuvent être employés comme noms ; exemples : *ktb* (*kâteb*), « le scribe, le graveur » = participe actif, *ktyb* (*ketîb*), « l’écrit » = participe passif.

Le thème intensif (redoublement de la seconde consonne) ne se distingue pas dans l’écriture du thème simple ; le thème causatif a un préfixe *hê* (*ha*-), qui devient *aleph* (*‘a*-).

La 3e personne du masculin singulier du thème simple actif à l’inaccompli est le thème nu ; exemple : (*ketab*), *ktb*, « il a écrit ». Les autres formes de l’accompli ont un suffixe ; exemple : *ktbt* (*kitbet*), « j’ai écrit ».

L’inaccompli a un préfixe ; exemple : *yktb* (*yiktab*), « il écrit ».

Non seulement de nombreuses formes verbales manquent, mais il peut y avoir confusion entre certaines d’entre elles. Les 3e personnes du singulier et du pluriel au masculin sont les plus représentées. L’imparfait du causatif n’a pas de préformante et ne se distingue pas du parfait. Une forme invariable est *’yty*, « il y a ».

- Les particules :

Les particules sont nombreuses car on regroupe sous cette appellation les mots invariables : négation (*l’*), adverbes (*'l’*, « au-dessus »), prépositions (*b*-, « dans » ; *l*-, « pour »), conjonctions (*w*-, « et »), interjections (*bly*, « oui, certes »). Les particules monosyllabiques se lient au mot suivant ; on utilise -*yt* pour introduire l’objet direct.

-La syntaxe :

La phrase nominale est composée d’un sujet et d’un attribut : *dnh qrb’*, « ceci est le tombeau ».

La phrase verbale comporte un verbe, un sujet, un complément ; le verbe reste parfois à la 3e personne du masculin singulier. Les phrases sont coordonnées par la particule *w*- (« et ») ; la conjonction de subordination est *dy* (« que »). La condition est introduite par *hn* (« si »).

Caractères propres du nabatéen

La langue nabatéenne a gardé certains archaïsmes de l’araméen, mais c’est aussi une langue vivante, qui a ses particularismes locaux, comme il y a des variantes paléographiques, les arabismes étant plus fréquents en Arabie du Nord et au Sinaï ; de façon générale, l’évolution s’est faite dans le sens d’une arabisation de la langue.

Certaines particularités du nabatéen sont le fait d’archaïsmes : l’usage du *zayn* au lieu du *dalet* par exemple, ainsi le relatif *zy* au lieu de *dy* dans les inscriptions les plus anciennes (inscription d’Aslah). Mais d’autres traits sont liés à la prononciation : la nunnation (le *nûn* à la place du *lamed*) se vérifie dans le nom royal Malichos, écrit *mnkw*, « Manikû ».

Comme dans d’autres dialectes araméens, certaines lettres gutturales tendent à se confondre : le *hé* devient *aleph* (par exemple dans la forme causative du verbe). Le *ayn* peut évoluer en *aleph*, par exemple dans le nom de la divinité Atargatis (*’tr ‘t’* pour *‘tr 't’*).

Une particularité du nabatéen est la terminaison en *waw* (-û) de très nombreux noms propres ; cela est difficile à expliquer ; on a proposé d’y voir un ancien état nominatif.

Enfin, l’usage de l’article al- (*‘l-*) dans certains noms propres est un arabisme : noms divins, comme al-'Uzzâ (*’l-'z’*), ou noms de personnes.

REMARQUES SUR LE VOCABULAIRE

Les racines sont en majorité trilitères (exemple : *bnh*, « construire »), sauf dans le cas de quelques noms primitifs qui sont bilitères (comme *’b*, « père », *’m*, « mère », *br*, « fils »), et quelques noms plus longs d’origine étrangère. **Le vocabulaire araméen s’est enrichi de nombreux emprunts étrangers**. Les emprunts arabes sont fréquents, mais concernent surtout des noms propres et quelques noms communs utilisés dans le sud du royaume : par exemple, « le sépulcre » s’écrit *kpr’* à Hégra et *qbr’* dans le nord. Quelques emprunts à

l’akkadien concernent le domaine religieux (exemple :*’pkl*, « prêtre »). Mais, surtout, de nombreux emprunts viennent du grec, en particulier dans le cas de noms de fonction (exemple : *’srtg*, « stratège »). Les emprunts au latin sont rares et datent de l’époque romaine (exemple : *qntryn*, « centurion »). On note aussi quelques rares noms communs et de personnes d’origine égyptienne.

TYPOLOGIE DES INSCRIPTIONS NABATÉENNES

Les inscriptions s’adressent au lecteur qui lit à haute voix, d’où leur efficacité quasi magique. Le mot utilisé pour « lire » est « appeler » (*qr’*).

Le martelage des inscriptions est redouté, les inscriptions elles-mêmes menaçant de malédiction celui qui se livrerait à un tel acte ; en safaïtique, le même terme, « aveugler » (*'wr*), est utilisé pour l’acte d’effacer l’inscription et pour la malédiction qui s’ensuit, celle de l’aveuglement. Dans le cas des inscriptions funéraires de Madâ în Sâlih, ne pas respecter les règles entraîne des amendes.

Les inscriptions nabatéennes sont majoritairement gravées sur la pierre, que ce soit la façade rocheuse ou la stèle : seuls quelques très rares fragments de métal gravé sont conservés. On n’a retrouvé que quelques exemples d’inscriptions tracées à l’encre : quelques rares *ostraca* (tessons inscrits, par exemple ceux trouvés à Nessana), un galet inscrit (de Ayn Avdat dans le Néguev), des *dipinti* (lettres peintes sur un mur, par exemple à Wâdi Ramm) et les papyrus de Nahal Hever.

Leur contenu est très formulaire et répétitif.

Les inscriptions officielles sont des dédicaces en l'honneur du roi et de sa famille, dédicaces faites par des personnages officiels.

Les inscriptions funéraires se répartissent en plusieurs catégories :

- les simples mentions du défunt accompagnant une stèle funéraire ou *nefesh* (cf. Les *nefesh*, monuments de la mémoire, chap. V) ;

- les inscriptions funéraires à l'intérieur des tombes ou à l'extérieur.

À Madâ'in Sâlih, les inscriptions au-dessus des tombeaux sont des documents légaux affirmant la propriété du tombeau et menaçant d'une part de malédiction, d'autre part d'amende en cas de violation des termes de l'inscription : dans ce cas, les inscriptions sont les doubles d'originaux (sur papyrus) conservés dans un temple.

Les inscriptions religieuses sont :

- de simples invocations dans le cas de graffiti ;

- des dédicaces d'objets rituels ou même de construction de parties du temple ;

- une inscription provenant du temple aux lions ailés à Pétra fixant les amendes prévues.

Les graffiti ou simples signatures sont très nombreux dans la région de Pétra (plusieurs centaines), et surtout au Sinaï, mais également dans les zones désertiques de la Nabatène du Sud et sur les routes caravanières en général.

Les papyrus sont le support des actes officiels, pour les transactions en particulier ; le hasard de la découverte et de la conservation des papyrus font que l'on a retrouvé des documents écrits en nabatéen dans le

Nahal Hever, à l’ouest de la mer Morte. Ce sont des fragments de divers contrats privés ; ils datent de la fin du royaume nabatéen et du début de la province d’Arabie, avant la seconde révolte, en 135/136 de notre ère.

Les papyrus retrouvés dans l’église de Pétra datent tous du VIe siècle et sont écrits en grec.

Les documents officiels sur papyrus étaient conservés dans les temples ; on en a mention pour le « temple d’Aphrodite » à Pétra ; on discute pour savoir s’il s’agit du Qasr al-Bint ou du temple aux lions ailés. Les inscriptions funéraires de Madâ’in Sâlih mentionnent le temple de Qaysha (qui veut dire « la mesure »). Les autres temples d’importance régionale devaient avoir aussi cette fonction de dépôt d’archives.

On n’a pas de trace de chroniques ou de littérature religieuse ; on considère que la littérature orale était en arabe (peut-être était-elle chantée ?).

LES FORMULES

Les inscriptions nabatéennes sont très formulaires, que ce soit les simples graffiti ou les inscriptions officielles, civiles ou religieuses :

- les dédicaces religieuses ;
- les formules de *nefesh* ;
- les titulatures royales ;
- les formules « pour la vie de » ;
- les saluts et bénédictions utilisés surtout dans les graffiti sont les suivants : « Que soit béni Untel », « Que soit commémoré Untel »,

« Salut », « En bien ».

Les formules de datation sont normalement stéréotypées (comme dans toutes les inscriptions), mentionnant en général le mois, rarement le jour, et toujours l'année selon le comput choisi, soit le règne d'un roi nabatéen soit une autre ère, d'origine séleucide ou romaine (cf. Le calendrier, chap. V). Mais la particularité de ces datations est la mention de la titulature de l'un des deux rois nabatéens : celle en grec d'Arétas III Philhellène est présente uniquement sur des monnaies (cf. La monnaie, chap. IV).

Arétas IV est ainsi appelé : « Arétas, roi des Nabatéens, qui aime son peuple ». Ce titre est la forme sémitique des épithètes grecques, *philodemos* ou *philopatris*. Son fils Malichos II n'a qu'une épithète générale, « Malichos le roi, roi des Nabatéens ». Mais c'est surtout Rabbel II qui a pris un titre très ambitieux, « qui a fait vivre et a sauvé son peuple », dont l'équivalent grec est *sôter*. Dans les inscriptions de Malichos II et de Rabbel II, la filiation du roi étant donnée, elle inclut la titulature du père, voire celle du grand-père.

La titulature d'Obodas Ier après sa mort reflète sa divinisation : « Obodas le dieu » , mais sans jamais la mention de « roi » ; cette pratique semble dater de l'époque d'Arétas IV.

Souvent employée dans les dédicaces aux rois, la formule « pour la vie de » est aussi extrêmement répandue dans les inscriptions de la région, par exemple dans les inscriptions araméennes de Palmyre, Hatra et Edesse ; on trouve aussi son équivalent en grec. C'est une formule de loyalisme envers le roi. On la trouve dans la plus ancienne inscription

nabatéenne, celle de Khalasa, et aussi dans la plus ancienne de Pétra, celle d'Aslah. On note que Syllaios l'utilise pour Obodas III dans sa dédicace au sanctuaire de Milet.

Exemple de formule :

« […] 3 Kislev [fin novembre] de l'an 28 du roi Rabbel [= 98/99], roi de Nabatène, qui fait vivre et délivre son peuple […] et pour la vie d'Obodas, fils du roi Rabbel, roi de Nabatû, qui fait vivre et délivre son peuple, et de Gumullat et de Hagirû ses sœurs, reine de Nabatû, fils du roi Manikû, roi de Nabatû, fils d'Arétas, roi de Nabatû qui aime son peuple. »

LANGUE PARLÉE, LANGUE ÉCRITE ET BILINGUISME

Nous ne connaissons pas de littérature nabatéenne, mais il existait sans doute une littérature orale, probablement en arabe. La question de la langue parlée et de la langue écrite chez les Nabatéens reste non élucidée. On peut supposer un bilinguisme plus ou moins marqué selon l'origine géographique et sociale : néanmoins, l'usage de l'araméen est général parmi les Nabatéens, même pour de simples graffiti aux formules très stéréotypées ; c'est peut-être ce caractère formulaire qui permet à des populations arabophones d'écrire de simples messages dans une langue araméenne. Mais des populations arabes, dans la mouvance du pouvoir nabatéen, continuent à utiliser des alphabets nord-arabiques, apparentés à l'alphabet d'Arabie du Sud.

Le nombre très important de graffiti nabatéens et nord-arabiques soulève la question de l'alphabétisation de la population masculine, car les graffiti n'émanent pas, sauf exception, de femmes. On a supposé que les graffiti pouvaient être le fait de scribes ; c'est vrai dans certains cas, où le tracé professionnel est reconnaissable. Mais cela n'explique pas tous les graffiti ; ils sont en majorité le fait de membres des tribus, commerçants ou bergers, qui marquent leur territoire, envoient des messages à leurs proches ou à leurs défunts, se vantent de leurs exploits ou implorent la protection divine. Ces graffiti ne se répartissent pas au hasard. Ils sont le plus souvent regroupés sur une façade rocheuse, choisie pour son caractère à la fois pratique et sacré : la surface patinée de la roche offre à hauteur d'homme un tableau idéal pour un message parfois accompagné d'un dessin, un animal (un oryx, une autruche, etc.) ou un personnage, à cheval ou à chameau par exemple.

Les Nabatéens et les populations qui leur sont liées ont laissé quelques exemples de documents bilingues. Un exemple de bilinguisme est celui d'un galet trouvé au Néguev, à Ain Avdat, et inscrit à l'encre sur six lignes, dont deux en langue arabe, mais en alphabet nabatéen (cf. Les rites, chap. VI).

Un cas à part est celui de l'inscription bilingue gréco-nabatéenne gravée sur le temple de Rawaffa ; on considère que l'emploi des deux langues ne répond pas à un besoin pratique ; les auxiliaires de la tribu de Thamûd ne lisant probablement aucune des deux langues, leur choix est politique, le grec du côté romain et le nabatéen du côté arabe étant deux langues de prestige.

Les inscriptions nord-arabiques

Le territoire nabatéen ayant une population d'origines diverses, il était naturel que d'autres langues y fussent parlées et écrites. **Les inscriptions nord-arabiques se répartissent en deux grands groupes : celles dites thamoudéennes** de la région de la Hisma (nord-ouest de l'Arabie), et **celles dites safaïtiques**, provenant de la région désertique du sud-est de la Syrie, le Harrâ. Ces deux types d'inscriptions sont issus de l'alphabet en usage en Arabie du Sud (« l'Arabie heureuse »), comme les inscriptions lihyanites de la région de l'oasis d'al-'Ulâ, au sud de Madâ'in Sâlih (où s'était établie une colonie minéenne).

On considère parfois que le safaïtique n'est qu'une forme de thamoudéen, terme commode qui englobe les graffiti de l'Arabie du Nord et du Centre. Dans les deux cas, la langue est proche de l'arabe ; comme dans le cas du sud-arabique, leurs alphabets comportent 28 lettres, des consonnes ; l'écriture est défective, les voyelles ne sont pas notées, et les semi-consonnes *aleph*, *waw*, *yod* (comme en arabe) sont rarement utilisées, même dans le cas de diphtongues ; il n'y a pas de lettre redoublée, ni de séparateur de mots (quelques exceptions en thamoudéen), ni de forme finale. Mais le caractère très formulaire et très simple de ces inscriptions en facilite la lecture.

Les graffiti thamoudéens ne donnent guère que des noms propres et des généalogies. Ne donnant pas de dates ou ne faisant pas référence à des événements précis, ils sont très difficiles à dater, sauf quand un graffiti nabatéen leur est associé, avec par exemple un anthroponyme basiléophore qui donne une datation (*terminus post quem*).

Au contraire, **les graffiti safaïtiques, extrêmement nombreux, sont plus explicites, et ont pu donner des informations précieuses sur le mode de vie des nomades et sur leurs croyances** ; de plus, certaines références à des événements contemporains donnent des dates. Ces graffiti safaïtiques sont gravés sur des amas de pierres, entassées dans le « désert noir ». Ils peuvent se répartir ainsi :

- les invocations pour demander des faveurs aux dieux, en premier lieu la pluie ;
- les invocations ayant trait à la guerre, c'est-à-dire les razzias : demande de butin, demande de protection ;
- les invocations plus personnelles ayant trait aux parents ou amis.

L'importance accordée à ces inscriptions est grande si l'on en juge par les interdictions de les effacer (le terme est « aveugler »).

La divinité la plus souvent invoquée est Allât, la grande déesse arabe ; le dieu Rudâ est lui aussi invoqué. Shai al-Qaum, le dieu « qui ne boit pas de vin », est également mentionné. À l'occasion, Dûsharâ, le grand dieu nabatéen, est invoqué, preuve des influences nabatéennes dans la région.

Il est remarquable que, dans ces régions désertiques, l'écriture ait été largement diffusée. On discute pour savoir si elle était l'apanage de scribes ou si l'alphabétisation était générale, mais seulement parmi les hommes, car les femmes sont très rarement citées. Selon une théorie actuelle, ces inscriptions sont le fait de nomades désœuvrés. Il apparaît pourtant que ces messages avaient plusieurs fonctions bien concrètes ; ils marquaient un territoire et donnaient des informations aux autres membres de la tribu.

Les inscriptions grecques et latines

Les inscriptions grecques sont importantes surtout dans le Haurân, où l'implantation nabatéenne n'a été que réduite. Plusieurs inscriptions bilingues y ont été trouvées, et elles appartiennent aux mêmes catégories que les inscriptions nabatéennes. L'onomastique grecque présente souvent des noms d'origine sémitique transcrits en grec, ou des noms traduisant des noms nabatéens. Cette région du Haurân comprend aussi une partie non négligeable de populations d'origine arabe, les Safaïtiques, qui, une fois sédentarisés, vont aussi adopter la langue grecque. On notera enfin que l'inscription de Ruwwafa est bilingue. Les inscriptions latines sont des inscriptions militaires officielles, et on les trouve dans les lieux occupés par les légions romaines.

Les Nabatéens n'ont pas laissé de littérature dans leur langue, mais quelques auteurs tardifs, connus par leurs noms uniquement, sont d'origine nabatéenne, comme Callimachos et Généthlius.

VIII

LES ARTS

Les Nabatéens ont adopté le style hellénistique, tout en lui conférant un caractère propre ; l'art nabatéen est un art à part entière, qui s'est illustré particulièrement dans l'architecture, en particulier funéraire. En effet, **ce sont d'abord les façades funéraires creusées dans le grès de Pétra et de Hégra qui ont révélé cet art original, car composite, et adapté à des besoins bien spécifiques**. Les archéologues se sont ensuite intéressés aux temples qu'ils ont classés en deux grandes catégories. L'architecture urbaine a été révélée par des fouilles récentes, et confirme le développement des centres urbains avant l'époque romaine. La sculpture est représentée presque exclusivement par le décor architectural ; elle est difficile à cerner, car elle dépend d'ateliers locaux très divers ; elle présente cependant des caractères communs. Le décor peint et stuqué est omniprésent. La céramique peinte doit être comprise aussi parmi les productions artistiques de ce peuple, particulièrement doué dans ce domaine.

L'ARCHITECTURE FUNÉRAIRE

C'est l'architecture rupestre de leurs tombeaux, à Pétra et à Hégra, qui a rendu les Nabatéens si célèbres dans les études d'histoire de l'art ; mais, curieusement, aucune allusion à ces réalisations, pourtant remarquables à nos yeux, n'en est faite chez les auteurs anciens et en tout premier lieu chez Strabon, pourtant une source majeure sur Pétra vers 25 avant notre ère. Pline l'Ancien n'y fait pas non plus allusion, ni bien sûr Diodore, puisqu'il parle de la fin du IVe siècle avant notre ère. Cependant, **aux yeux des Nabatéens, leurs « maisons d'éternité » ou leur « mémoriaux », comme ils appelaient parfois leurs tombes, étaient essentiels, et ces façades de tombes rupestres ont été leurs premières réalisations architecturales**, bien avant des maisons en dur. On peut peut-être expliquer cette absence de mention chez les auteurs classiques par un décalage chronologique entre leurs informations et leurs écrits et les réalisations les plus spectaculaires dans ce domaine.

Le style des tombes nabatéennes a donné lieu à des essais de typologie qui remontent aux premières recherches sur les grands sites, et elles gardent leur valeur encore actuellement. Elles ont aussi le mérite de mettre en relief les différences importantes entre les deux sites de Pétra et de Hégra, différences qui ne sont pas purement stylistiques, mais qui reflètent des réalités bien différentes.

Deux grandes catégories se détachent ainsi, d'importances très différentes : **la majorité des façades de tombeaux de Pétra et la totalité de celles de Hégra appartiennent au type « orientalisant » ; seules une minorité de tombes de Pétra, 34 sur 512, appartiennent au type classique**. La période envisagée est assez brève, et l'on ne connaît

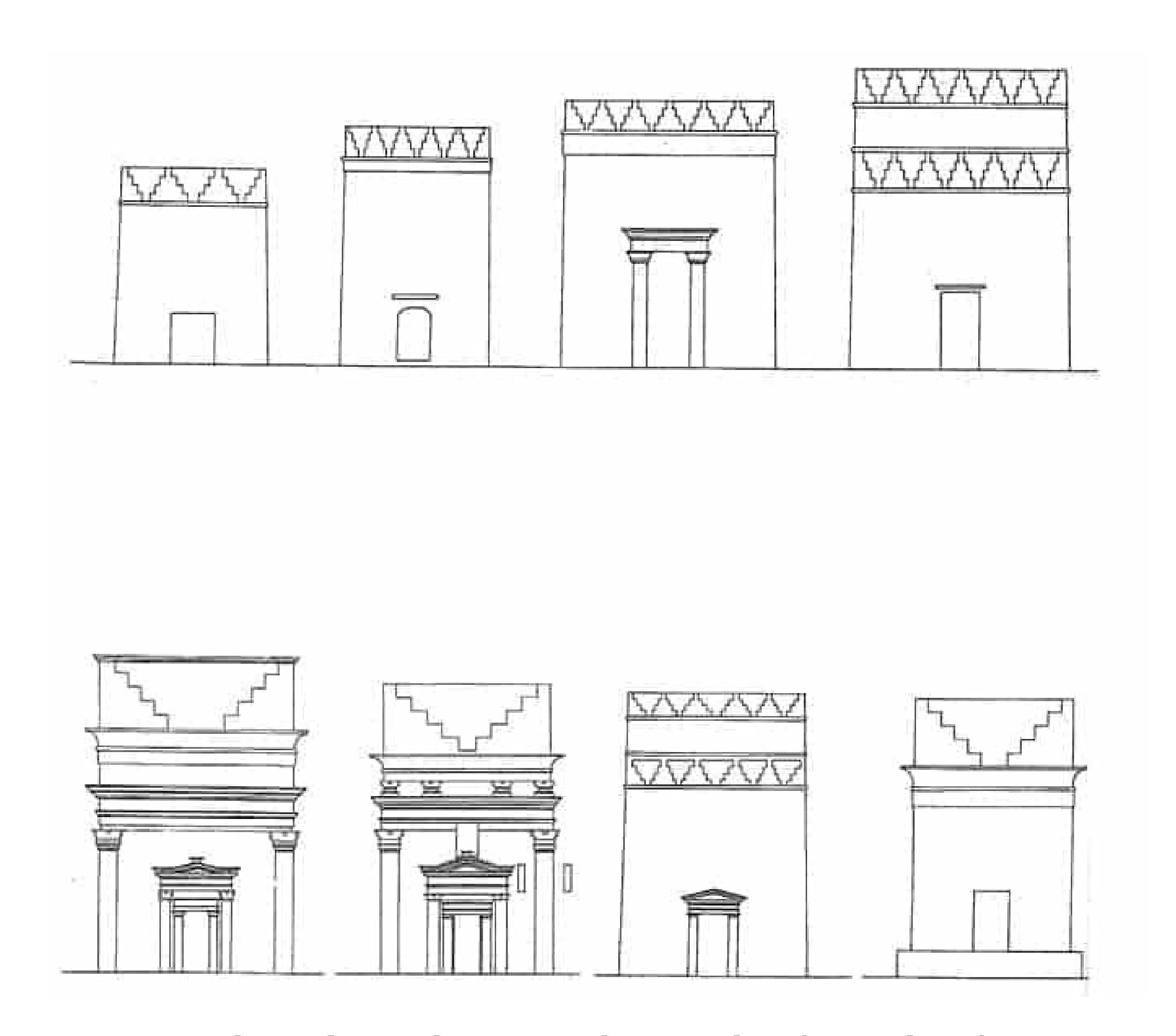
pas la date des plus anciennes tombes ; **on suppose qu'elles ne sont pas antérieures au IIIe siècle avant notre ère, et elles n'ont plus guère été construites après l'annexion romaine**.

Les tombes orientalisantes

Les tombes orientalisantes à Pétra et à Hégra ont été classées par les savants allemands du début du XXe siècle, Brünnow et Domaszewski, en sept catégories : le tombeau pylône, le tombeau à escalier, le tombeau proto-Hégra, le tombeau Hégra, le tombeau à arceau, le tombeau à fronton et le tombeau-temple romain.

À Pétra on a dénombré environ 84 tombes de type Hégra.

Le tombeau-tour, orné d'une simple frise de merlons, représente la forme la plus simple des façades orientalisantes, et les autres types de tombes en sont dérivés : la porte est surmontée d'une frise de merlons, au moins deux au centre et deux demi-merlons aux angles ; une seconde frise de merlons est parfois ajoutée. La nécropole près du théâtre est la plus ancienne de Pétra et les façades de tombes s'étagent en rangées superposées. Les portes sont parfois surmontées d'un redent pour y placer une plaque ou un décor stuqué, et les jambages sont de style dorique. Ces tombes peuvent aussi être entièrement dégagées du rocher, comme c'est le cas avec les tombeaux-cubes, les « Djinns Blocks », à l'entrée de Pétra (cf. Pétra et sa région, chap. II).



Typologie des tombes orientalisantes de Pétra et de Hégra

Le tombeau à escalier constitue un développement du type précédent, avec l'emploi d'éléments architecturaux empruntés au monde hellénistique, essentiellement l'Égypte ptolémaïque. Les tombeaux de type proto-Hégra et Hégra se caractérisent par les demi-merlons, la corniche égyptienne et de plus les pilastres d'angle ; le type Hégra ajoute une seconde corniche et la porte a un double encadrement de pilastres. Un bel exemple du type Hégra, bien représenté à Pétra, est celui de la tombe de 'Unaishû, à droite en sortant du Sîq, de l'autre côté

du théâtre.

Un autre exemple de tombeau de type Hégra est le tombeau du Turkmânîya, que l'on date du milieu du Ier siècle de notre ère d'après le style de l'écriture (cf. L'écriture nabatéenne, chap. VII).

Les tombeaux à arceau sont peu nombreux et anciens et l'on en trouve par exemple sur les voies d'accès au sud de Pétra.

L'origine de ce style de tombes a été recherchée d'abord au Proche-Orient ; en effet, on a mis en évidence des parentés entre les tombes orientalisantes de Pétra et par exemple le tombeau d'Amrit, sur la côte phénicienne, qui date de l'époque perse. La forme élancée de la façade, surmontée de merlons, est aussi connue en Égypte. Des recherches récentes ont montré la parenté des tombeaux-cubes de Pétra avec des tombes construites en brique crue dans le sud de l'Arabie ; mais ces dernières, qui s'inspirent sans doute de modèles proches de ceux de Pétra, n'ont pas nécessairement influencé les tombes nabatéennes. La chronologie de ces tombes orientalisantes est difficile à établir, car seules celles de Hégra (les types proto-Hégra et Hégra) ont des inscriptions datées, toutes du Ier siècle de notre ère. **Si les plus anciennes tombes orientalisantes peuvent remonter jusqu'au IIIe siècle avant notre ère,** car la mention de la ville de Pétra à cette époque est bien attestée, on a donc une série de tombes qui court sur quatre siècles ; au cours du Ier siècle de notre ère, les constructions de tombes orientalisantes (les types Hégra et proto-Hégra) et classiques vont de pair.

Les tombes de Madâ'in Sâlih appartiennent à deux types : proto-Hégra et Hégra. L'évolution se fait dans le sens d'une simplification des

formes et un aspect plus trapu ; les tombes sont moins grandes que celles de Pétra et donc demandent moins de travail.

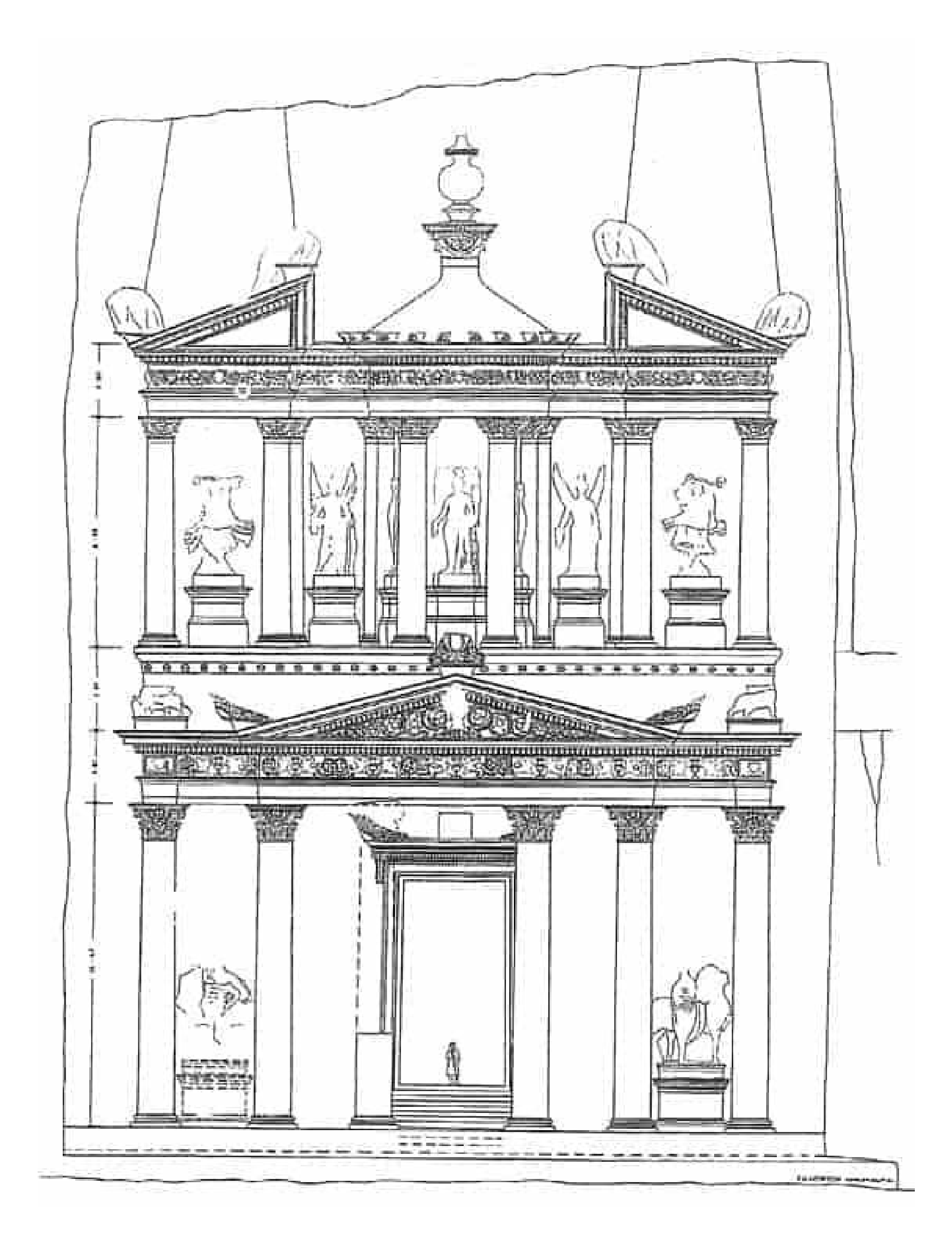
Les tombes classiques

À côté des tombes orientalisantes, et en moindre proportion, les tombes de style classique s'imposent au visiteur par leur richesse et leurs dimensions. On distingue les tombes à fronton et les tombes plus élaborées, les tombeaux-temples ; mais, parmi ces derniers, on classe à part ceux que l'on appelle des « tombes royales », les plus remarquables.

Un tombeau classique sans doute du Ier siècle avant notre ère est le tombeau aux obélisques, très influencé par le style alexandrin (cf. La *nefesh*, monument de la mémoire, chap. V). **On date les tombes classiques du Ier siècle de notre ère.**

Une question incomplètement élucidée est l'attribution d'une tombe spécifique à chaque roi nabatéen ; seules quelques propositions plausibles ont été faites. On présente tout d'abord la Khazna pour s'intéresser ensuite à d'autres tombes monumentales.

La Khazna est le monument emblématique de Pétra au sortir du Sîq (cf. Pétra et ses environs, chap. II), mais sa datation et son interprétation n'ont reçu que récemment des réponses satisfaisantes ; **on la date du tournant de notre ère, au début du règne d'Arétas IV, et elle est considérée comme un temple funéraire dédié à la première épouse d'Arétas IV, la reine Huldû.** Ce monument rupestre est sans doute le plus achevé du baroque dit « arabe », mais l'état de conservation des sculptures rend parfois difficile l'interprétation de sa riche iconographie.



La façade de la Khazna à Pétra

La façade rupestre est d'ordre corinthien et est haute de 39,10 m et large de 25,30 m ; elle comporte un étage supérieur. L'étage inférieur est hexastyle, les deux colonnes du centre étant dégagées de la roche (leur diamètre de base est de 1,45 m) ; les chapiteaux sont des corbeilles d'acanthes aux délicates volutes. Les quatre colonnes centrales

soutiennent le fronton ; dans les entrecolonnements, aux extrémités, sont sculptés en haut-relief deux groupes représentant les Dioscures accompagnés de leurs chevaux ; ils sont vêtus de la chlamyde. La frise au-dessus de l'architrave est décorée de volutes et de canthares, de griffons affrontés et de faces de Méduse. Des félins ailés sont placés aux angles au-dessus de la frise. Dans le fronton, une figure de divinité émerge du feuillage ; un motif isiaque surmonte l'apex : des cornes enserrant des épis de blé et surmontés d'un disque solaire. Des aigles étaient placés en acrotères. L'étage supérieur comporte trois pavillons séparés par deux redents. Ceux des extrémités sont surmontés de demi-frontons et sont décorés, dans chaque entrecolonnement, d'une figure dansant vêtue d'une tunique courte ; on y a vu des Amazones dansant en brandissant des haches (à moins d'y voir des Ménades avec thyrses). Le pavillon central est une *tholos* : il est coiffé d'un toit circulaire incurvé supporté par des colonnes, avec à son sommet une urne funéraire placée sur un large chapiteau corinthien. **Entre les deux colonnes frontales se tient une figure féminine d'Isis-Tyché** (Fortune) très abîmée mais néanmoins reconnaissable à son costume et à ses attributs : par-dessus la tunique, le manteau est noué entre les seins par le « nœud isiaque » ; la déesse tient de la main droite une patère (coupe plate pour les libations) et de la main gauche une corne d'abondance, symbole de la Tyché (cf. Les divinités, chap. VI). La déesse était couronnée du *basileion*, la coiffure isiaque, un disque solaire entouré de deux cornes. Dans les trois entrecolonnements des redents sont sculptées des figures de Niké (Victoire).

À l’intérieur, trois salles qui n’étaient pas destinées à contenir des *loculi*. Les deux chambres funéraires sont en effet placées en contrebas actuellement ; **la Khazna surmontait donc des tombes et n’était elle-même qu’un temple funéraire** dont la fonction exacte n’est pas certaine.

Deux monuments funéraires sont construits sur un schéma proche de celui de la Khazna : le tombeau corinthien et le monument du Dair. Le tombeau corinthien s’inspire de la Khazna, mais sans élément sculpté ; il fait suite vers le nord au tombeau à l’urne ; très érodé, il a aussi des proportions moins élégantes que celles de la Khazna ; il mesure 27,50 m de large et 28 m de haut ; sa datation du règne de Malichos II peut aussi suggérer qu’il s’agit de son tombeau familial. Le monument du Dair n’est pas un tombeau mais sans doute un temple funéraire à Obodas I[er] (cf. Obodas le dieu, chap. VI) ; il est le plus grand de Pétra (46,77 m de large sur 48,30 m de haut) ; il n’a pas de sculptures, mais peut-être étaient-elles rapportées dans les niches. Le tombeau à étages est le dernier au nord des tombes dites royales. Très vaste (49 m de large sur environ 46 m de haut), il est d’un style radicalement différent des autres, s’inspirant des façades monumentales romaines ; on l’a rapproché du décor en brique du marché de Trajan. Il consiste en cinq ordres superposés, dont deux avec des pilastres nains ; quatre portes ouvrent sur des salles individuelles, dont une seule comporte des *loculi*. L’ordre inférieur combine des frontons triangulaires et des frontons cintrés. La partie haute est en grande partie construite et, derrière elle, une canalisation récupère les eaux de pluie et les dirige sur la gauche en haut

de la façade, d'où elles s'écoulaient en cascade.

L'ARCHITECTURE RELIGIEUSE

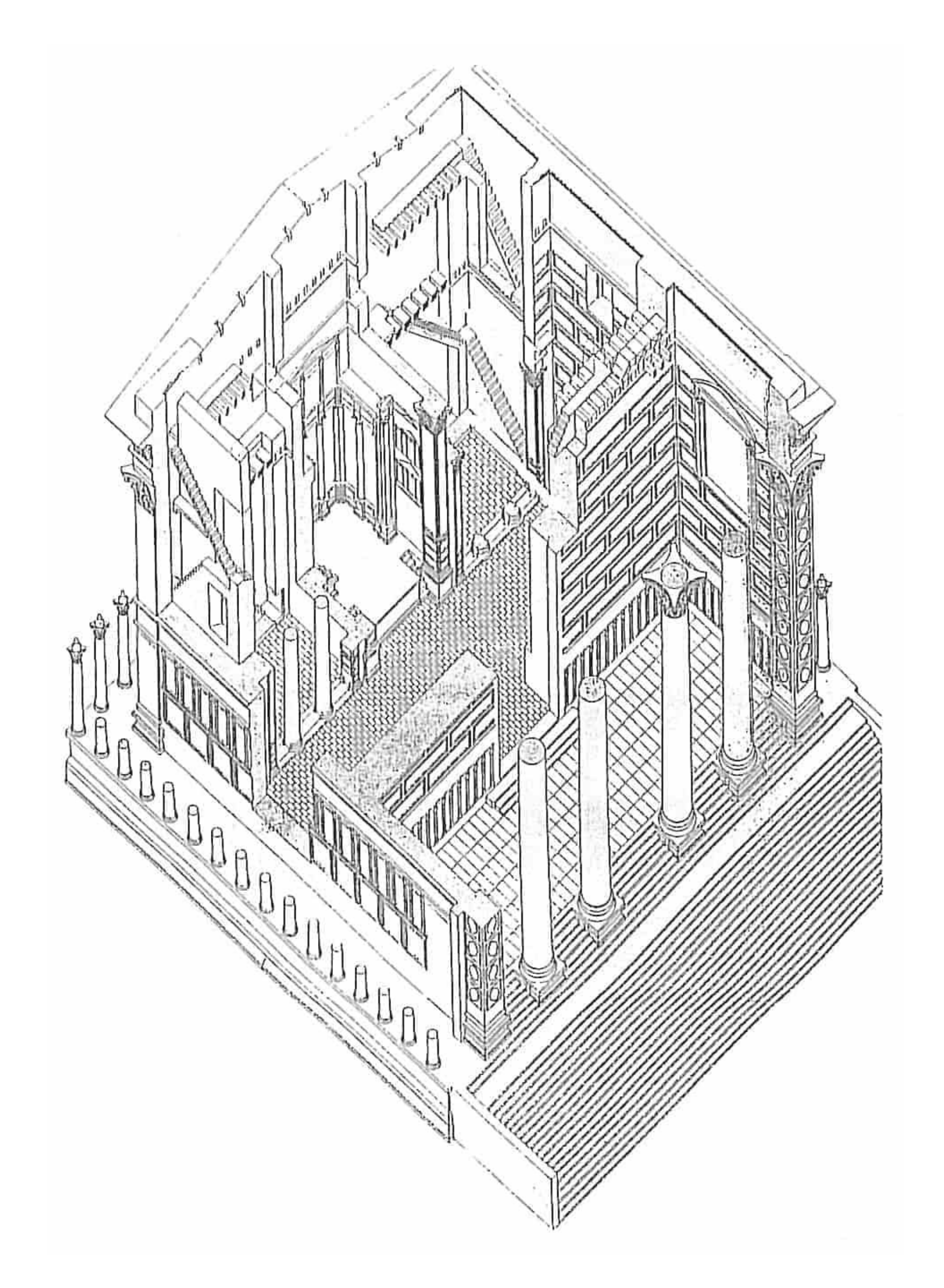
Les Nabatéens ont construit des temples à la manière classique, mais sans suivre servilement un modèle unique. L'exemple le plus remarquable est celui du Qasr al-Bint de Pétra.

Le temple du Qasr al-Bint à Pétra

« Le château de la fille du pharaon », selon le nom local complet, est le principal temple de Pétra, construit à l'extrémité de la voie dallée, et point d'arrivée de toutes les grandes pistes du site. Il remonte au milieu du Ier siècle avant notre ère, mais a été remanié, en particulier sous Arétas IV (une inscription le mentionnant est placée dans le mur du *temenos*). Le bâtiment à triple *cella* sur un podium mesure 28 m de côté et s'élève à une hauteur de 23 m. Seule la partie de la triple *cella* au fond était couverte. La façade est à quatre colonnes entre deux pilastres formant le pronaos (*tetrastyle in antis*). Le large escalier en marbre blanc est un ajout ultérieur. On franchit le pronaos et on entre dans l'intérieur du temple au fond duquel se trouvent trois *cella* : celle du centre a une plate-forme à laquelle on accède par deux petits escaliers latéraux ; on plaçait sur cette plate-forme le bétyle du dieu, une stèle rectangulaire deux fois plus haute que large ; elle avait une base recouverte d'or. Les deux pièces latérales avaient des fonctions pratiques (salle de banquet, archives ?) ; par deux escaliers dans l'épaisseur des murs on pouvait

accéder à la terrasse.

La décoration est très riche : plaques de marbre à l'intérieur et décor de stuc à l'extérieur. Ce décor protégeait les murs des intempéries et masquait aussi les assises en bois qui se sont révélées un système de protection très efficace contre les séismes. Le fond de la *cella* centrale avait un décor stuqué représentant une façade fictive et le décor extérieur, également en stuc, de l'arrière du temple a le même motif architectural. Une galerie couverte sur un niveau faisait le tour du temple sur les trois côtés. La très grande qualité du décor sculpté est de la même période que celle de la Khazna et celle du temple aux lions ailés.



Représentation axonométrique du temple du Qasr al-Bint de Pétra

LES TEMPLE DE KHIRBAT ADH-DHÂRIH ET DE KHIRBAT AT-TANNÛR

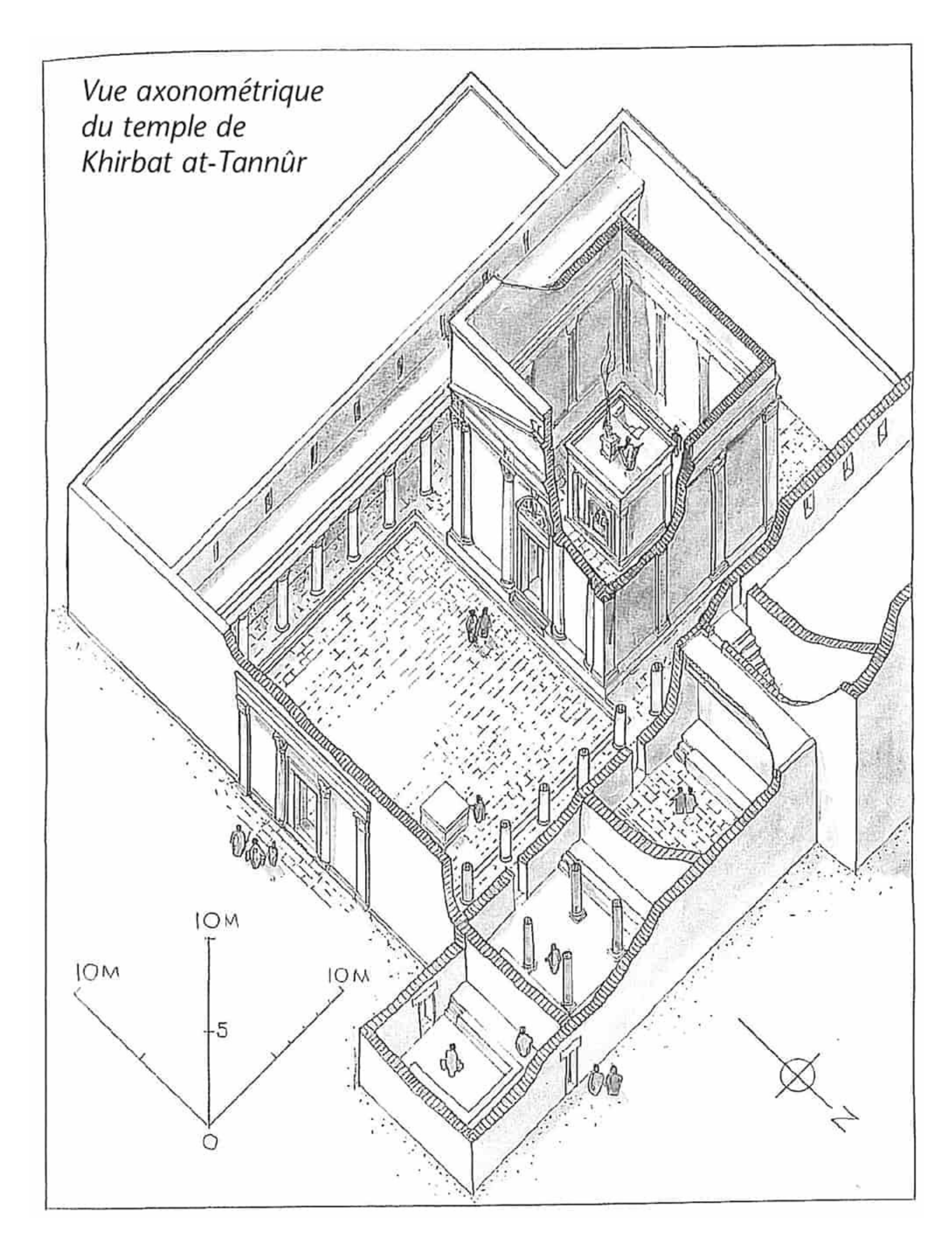
Le temple de Dhârih s'élève sur une esplanade en partie artificielle et sa construction s'échelonne du Ier au IIe siècle de notre ère ; son aspect au

Ier siècle est assez modeste : un *temenos* avec un petit temple et un autel monumental. Dans la première moitié du IIe siècle, ce premier sanctuaire est englobé dans un ensemble plus vaste. Le nouveau temple est de dimensions monumentales : 22 m de long, 16 m de large et près de 15 m de hauteur. Par une porte de 2,50 m de large, on entrait dans un vestibule à ciel ouvert aux murs peints avec une frise de stuc denticulée ; par une seconde porte de 3,70 m de large, on pénétrait dans la *cella* dont les murs étaient ornés de stucs de couleur dont la dominante était le rouge, avec des décors blancs, noirs et bleus. Dans le fond de la *cella*, une plate-forme carrée de 7 m de côté est entourée d'un baldaquin sur colonnes à l'entablement sculpté ; deux petits escaliers latéraux permettaient d'accéder à la plate-forme sur laquelle étaient déposés les bétyles. On remplaça ensuite les escaliers latéraux par des marches en bois placées au centre. On creusa une mortaise destinée à recevoir un bétyle dans l'angle nord-est, et une cuve fut placée sous le dallage de la plate-forme. Un couloir étroit est aménagé autour de la plate-forme et donne accès à deux cryptes placées en dessous.

Deux pièces dans l'angle ouest et une à l'angle est sont décorées de stucs et servaient de dépôts. Dans l'angle sud, un escalier donnait accès à la terrasse.

La façade du temple est très richement décorée : une porte centrale et deux fenêtres en hauteur sont encadrées de quatre colonnes engagées (avec deux quarts de colonnes) aux chapiteaux corinthiens ; la frise au-dessus est richement décorée ; le fronton est orné en son centre d'un arc clavé. Le décor surabondant est très proche de celui de Khirbat at-Tannûr.

Le temple de Khirbat at-Tannûr constitue un cas à part, car son plan combine en son centre un haut lieu et une *cella*. Le temple mesure 40 m sur 48 m ; la cour centrale s'ouvre à l'est et est dallée ; un autel est situé au nord-est et quatre salles de banquet l'entourent. Une seconde cour constitue le *temenos* proprement dit, de forme presque carrée (environ 16 m sur 16 m) ; il est occupé en son centre par un édicule quadrangulaire, dont la fonction est double ; sa face orientale forme une sorte de niche dans laquelle étaient placées les statues de culte, un dieu masculin et sa parèdre, et sur son sommet, auquel on accède par un escalier, était dressé un autel. C'est donc une sorte de haut lieu qui rappelle l'origine édomite du sanctuaire ; il est dédié au grand dieu édomite Qaus (cf. Les divinités, chap. VI).



Le temple a été construit en trois phases, dont la première à l'époque d'Arétas IV, d'après une inscription datée de 7 avant notre ère. Les deux

autres phases datent des Ier et IIe siècles.

L'ARCHITECTURE CIVILE

L'architecture civile est moins bien étudiée que l'architecture religieuse. Outre les théâtres et les thermes, elle est représentée actuellement par le « Grand Temple Sud » de Pétra, l'ancien palais royal transformé par les Romains en *bouleuterion*.

L'ensemble architectural est placé à l'extrémité sud de la voie dallée, juste avant l'entrée monumentale dans le sanctuaire du Qasr al-Bint (avec lequel il n'est pas aligné) ; il jouxte le *paradeisos*. C'est le bâtiment le plus important de Pétra. L'entrée se fait par un escalier monumental sous lequel ont été préalablement construits des cryptoportiques de 24 m de large qui s'étendent vers l'ouest pour permettre d'aménager une vaste esplanade, bordée au nord d'une double colonnade et sur les côtés est et ouest d'une triple colonnade de 44 m de long.

L'élément décoratif le plus remarquable est la sculpture des 120 chapiteaux ioniques de type hybride, car des têtes d'éléphants remplacent les volutes ; les colonnades butent au sud sur des exèdres et l'on accède à un niveau supérieur par deux petits escaliers latéraux qui débouchent sur une terrasse où se trouvaient des gradins, le *bouleuterion* ; il était entouré de colonnes et de corridors. Les murs latéraux étaient peints de panneaux de couleur à dominante rouge et, dans une pièce de côté, on a retrouvé les restes d'une rosace en stuc doré provenant d'un plafond effondré.

Le bâtiment (avec fresques) situé à côté de l'arche monumentale et considéré comme des bains par les premiers explorateurs n'a pas reçu d'interprétation satisfaisante.

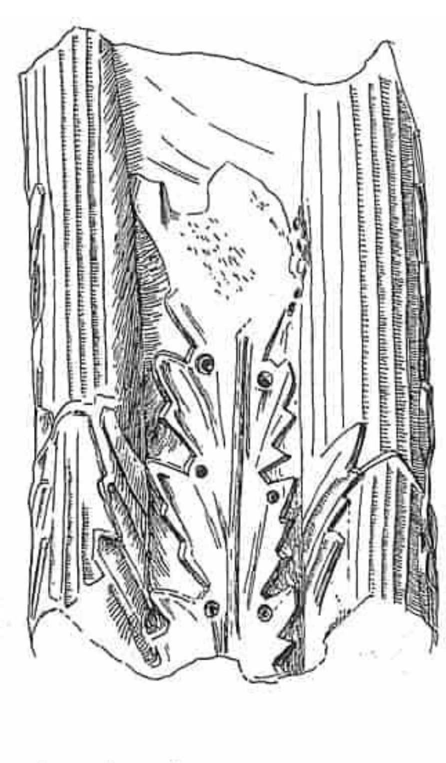
LA SCULPTURE

La sculpture nabatéenne combine des influences extérieures et des traditions locales ; elle est bien représentée à Pétra et également dans quelques temples de Transjordanie (Khirbat at-Tannûr et Khirbat adh-Dhârih), mais surtout dans le Haurân, qui a son style propre. Les différents styles se définissent en fonction d'une part des phases de construction et d'autre part des sites. On a donc à la fois des styles régionaux et des phases chronologiques. **À Pétra, c'est une sculpture essentiellement décorative**, qui court sur plusieurs siècles ; les statues de culte y sont rarissimes ; on en trouve en revanche à Khirbat at-Tannûr, où un style local s'est développé (cf. couverture). Le Haurân a une riche sculpture originale, marquée par un style très particulier dû au matériau, le basalte.

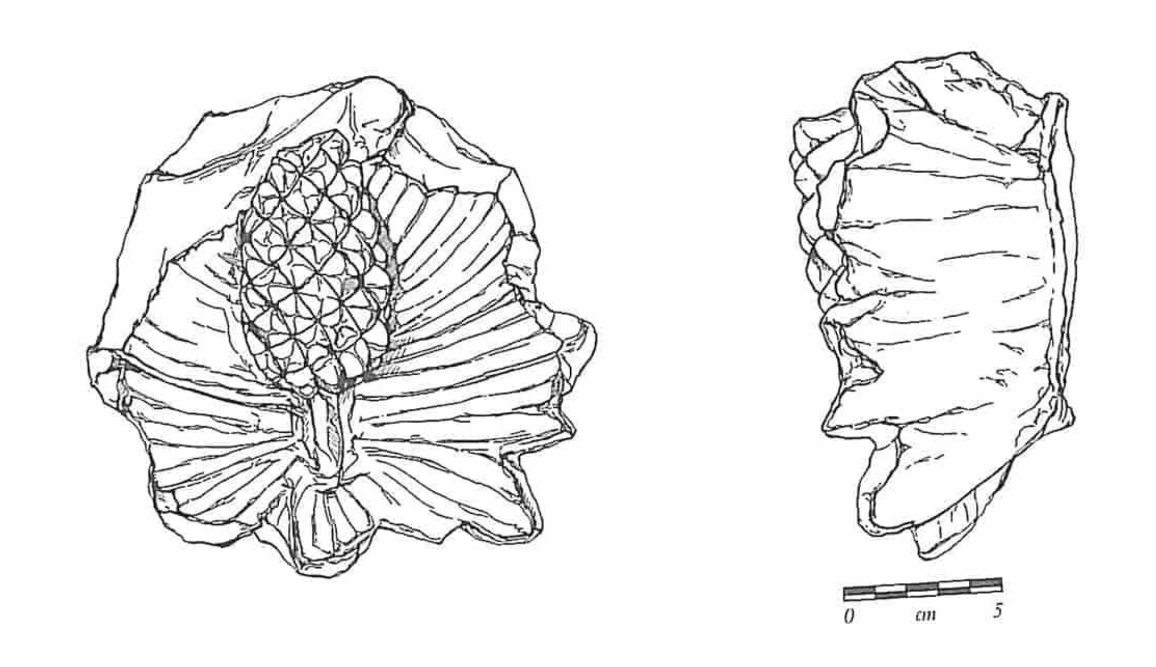
LA SCULPTURE À PÉTRA

Elle peut être classée en plusieurs phases chronologiques et stylistiques. À l'époque nabatéenne, elle se caractérise par son rôle de décor architectural. Un groupe de sculptures en calcaire local provenant de la zone de l'arche monumentale présente des caractères stylistiques très proches, et on a daté ces sculptures de la même époque que le Qasr ; elles

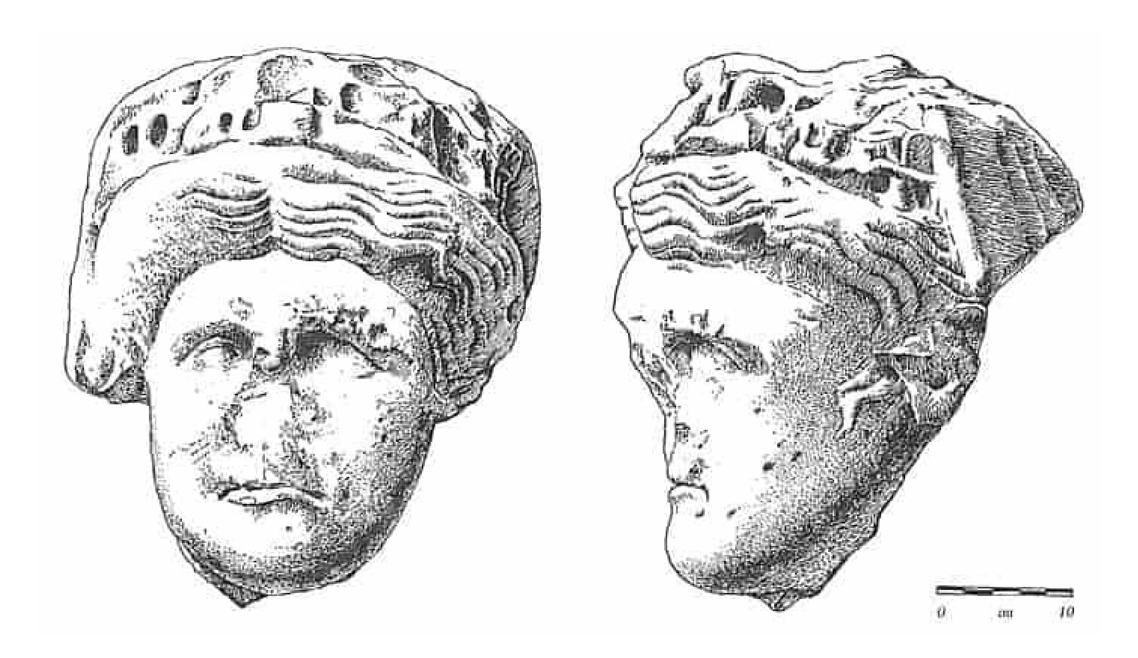
sont fortement marquées par l’influence alexandrine et d’une très grande qualité d’exécution. Les thèmes sont des bustes de divinités gréco-romaines, par exemple une Aphrodite reconnaissable à son voile ou deux bustes d’Athéna et d’Hermès sur deux côtés d’un même bloc. Des thèmes d’armures, dont une tête de Méduse sur un fragment de bouclier, sont empruntés aux thèmes des sculptures du grand autel de Pergame, qui a inspiré de nombreux ateliers de sculpteurs. Outre les motifs figurés provenant des frises et des panneaux, de très nombreux motifs végétaux ornent les éléments architecturaux.



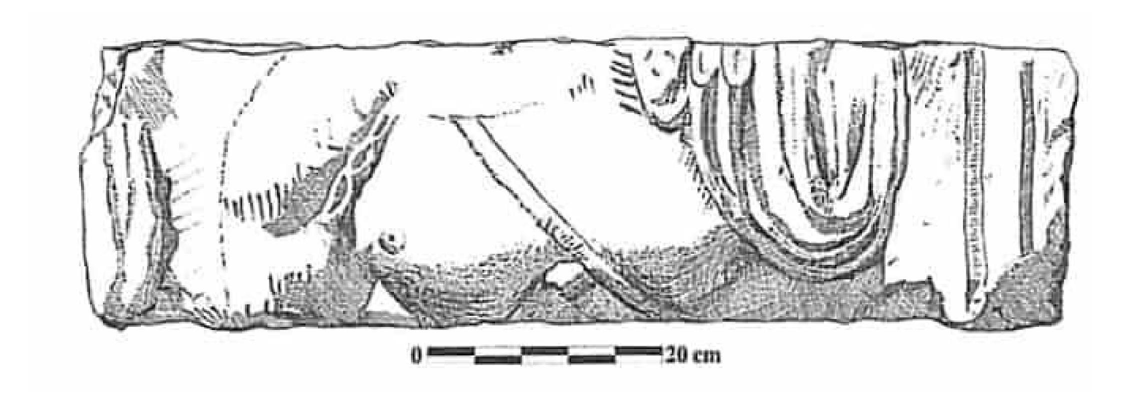
En dehors de la sculpture architecturale en grès ou en calcaire local, quelques sculptures en bronze ou en marbre attestent du goût pour les objets d’importation de luxe, aussi bien à l’époque de l’indépendance qu’à l’époque romaine (cf. Le grand commerce, chap. IV). Ces statues, pour des raisons de transport, sont plus petites que nature (deux tiers environ). Une statue en bronze représentant une Artémis ou une Amazone date du début de notre ère. Quelques statues de marbre blanc ornaient le théâtre à l’époque romaine et des figures masculines et féminines drapées, un Héraclès et une Aphrodite de type cnidien, attestent du renouveau du goût classicisant au IIe siècle de notre ère.



Fragments de décor architectural du « Grand Temple Sud » (Pétra)



Fragments de sculptures du « Grand Temple Sud » (Pétra)



À côté de ces sculptures de type classique, des fragments sculptés d'un style très proche de celui de Tannûr ont été retrouvés dans les fouilles, attestant d'un courant « orientalisant » dans l'art nabatéen aux IIe et IIIe siècles.

LA SCULPTURE À KHIRBAT AT-TANNÛR ET À KHIRBAT ADH-DHÂRIH

La sculpture à Khirbat at-Tannûr est exceptionnelle pour plusieurs raisons ; **on a retrouvé sur le site deux statues de culte** (cf. Les divinités, chap. VI) ; c'est un cas tout à fait exceptionnel étant donné les destructions aux époques byzantine et islamique ; leur conservation (elles sont relativement peu abîmées) est peut-être due à la situation du temple de Tannûr, isolé sur une montagne désolée. Les sculptures du temple ne constituent pas un ensemble homogène, et on les a réparties en trois styles ; leur chronologie reste malgré tout incertaine, les repères dont on dispose étant insuffisants.

Les sculptures retrouvées du temple de Khirbat adh-Dhârih couvraient la façade de motifs exubérants.

Le fronton présente dans son angle gauche, conservé, un triton (monstre marin) soutenant la corniche ; à ses côtés une Niké (Victoire) le

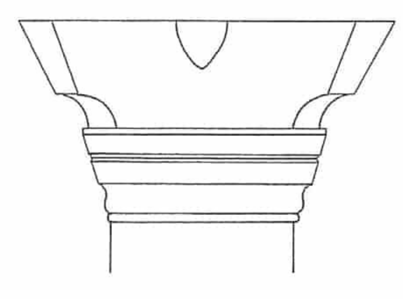
couronnant et un aigle. Ce sont des motifs inspirés du monde hellénistique, avec des symboles du pouvoir.

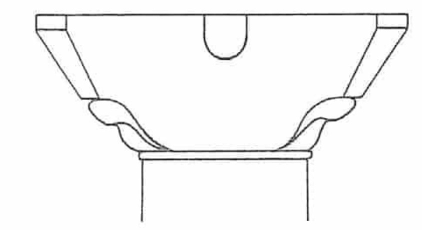
La frise est formée de Victoires couronnant des bustes ; ceux-ci représentent les signes du zodiaque et seulement quatre ou cinq sont préservés (cf. Le calendrier, chap. V) : Taureau (les cornes sont cassées), Gémeaux (costume militaire romain, bonnet parthe), Cancer (des pinces sur la tête), Balance (la tête est cassée mais la balance est bien visible sur la poitrine) et peut-être un Sagittaire (fragment d'épaule cuirassée). L'association de Victoires et du zodiaque se retrouve aussi à Tannûr, mais sur aucun autre site nabatéen. Ces sculptures datent de l'époque romaine et on les a mises en relation avec la glorification du nouveau pouvoir. L'architrave est décorée de rinceaux de vigne animés. Les parements du mur portaient aussi des motifs sculptés, comme des foudres. Ce décor est d'inspiration gréco-romaine et le style de l'exécution est nabatéen.

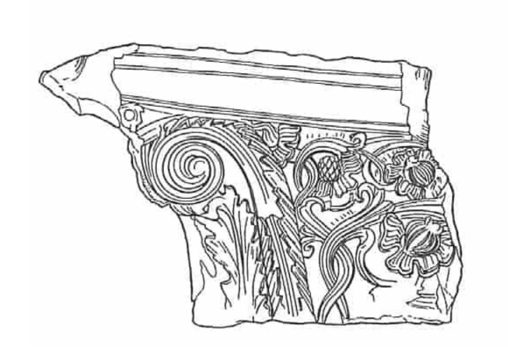
La sculpture dans le Haurân

Le Haurân a livré de très nombreuses sculptures, statues et décors architecturaux. **Cette sculpture hauranaise présente un caractère original très marqué.** Tout d'abord, elle est réalisée dans le matériau de la région, le basalte, très dur (et cassant) ; d'autre part c'est une production locale, comme les noms de quelques sculpteurs le montrent ; mais les sujets comme les modèles copiés sont empruntés aux grands centres de la région et répétés. La datation est difficile à établir, car les sculptures ont été trouvées pour la plupart hors contexte archéologique et les inscriptions qui accompagnent certaines d'entre elles sont rarement

datées. **On distingue deux grandes catégories : celle du style régional, du Ier siècle avant notre ère au Ier siècle de notre ère, et celle de l'époque romaine, aux IIe et IIIe siècles de notre ère.**





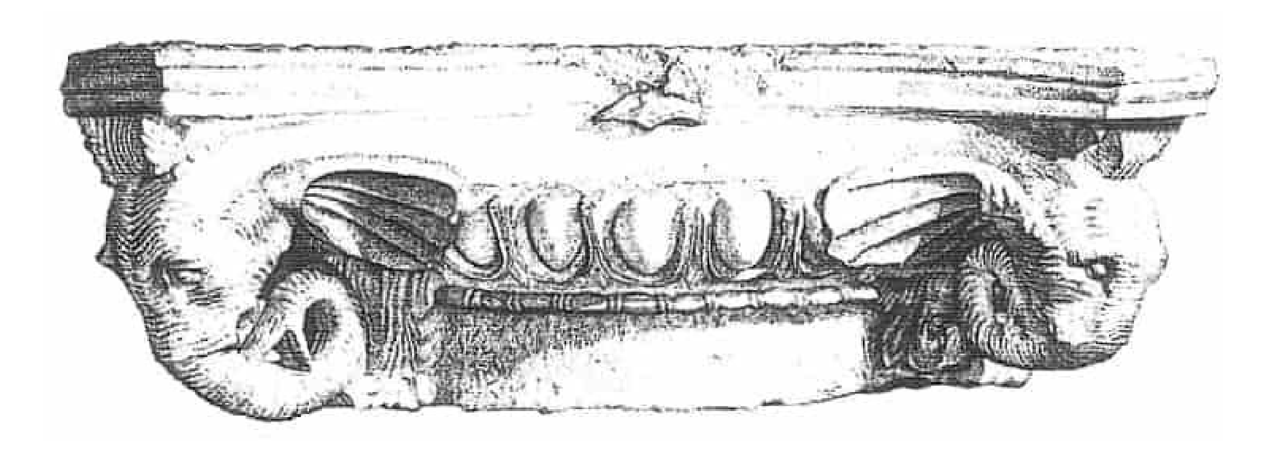


Le groupe régional est donc contemporain de l'époque nabatéenne, mais on le trouve représenté surtout dans la partie montagneuse, autour de Souaida, en particulier dans le temple de Baʿalshamîn à Sî'a ; outre les sculptures (environ quatre-vingts blocs), ce groupe comprend aussi des autels, des reliefs et des fragments de décor architectural, comme les chapiteaux à bustes. Le style est très dépendant des contraintes techniques : les volumes sont très géométriques, les détails sont traités de façon graphique. **La symétrie et la frontalité sont aussi des caractères régionaux** (comme c'est le cas des sculptures de Tannûr et de Dhârih), et cette sculpture ne recherche pas non plus le réalisme. Les costumes sont indigènes et non grecs. Cette sculpture est plus proche de celle de la Syrie que de celle de la Nabatène du Sud. Les sujets sont variés : personnages debout ou assis, animaux (aigles, lions, chevaux, cavaliers ou chars attelés, animaux fantastiques).

À l'époque romaine, la sculpture s'efforce de copier les modèles

romains alors en vogue ; certaines séries disparaissent, comme les personnages en pagne ou les animaux fantastiques, et d'autres séries apparaissent : ces motifs sont des statues de Victoires (*Niké*), d'Héraclès, de statues en cuirasse. Le thème de la Victoire est le plus fréquemment représenté ; il est directement inspiré des modèles classiques (on a vu aussi sa popularité à Tannûr) ; le basalte n'est pas adapté à la représentation des plis et drapés des Victoires et il les rend sous forme de prismes. La popularité des reliefs d'Athéna s'explique par l'assimilation avec la grande déesse arabe Allât, vénérée par les populations safaïtiques, très nombreuses et assimilées dans le Haurân (cf. Les divinités, chap. VI). La part du décor architectural diminue au IIIe siècle.

Un relief de basalte de 1,85 m provenant de Souaida et datant du IIe siècle est tout à fait exceptionnel. Il représente le Jugement de Pâris ; les noms des personnages mythologiques sont écrits en grec sur la moulure supérieure et ils sont assis sur une couche formée par la moulure inférieure. Ce sont, de gauche à droite : Pâris (tunique, bonnet phrygien), Hermès (ailettes, caducée), Aphrodite (voile, Éros), Athéna (casque, lance, *gorgoneion*), Héra (épis, couronne, sceptre) et Zeus (globe). Le mythe a probablement été choisi car il rassemble des divinités grecques assimilées à des divinités indigènes : Hermès / Rudâ, Aphrodite / al-'Uzzâ, Athéna / Allât, Zeus / Ba‘alshamîn (cf. Les divinités, chap. VI).



Exemple de chapiteaux nabatéens

Les chapiteaux nabatéens sont une des caractéristiques de l'art nabatéen, on les trouve sur l'ensemble du territoire ; ce sont des chapiteaux corinthiens, que l'on a laissés non finis et qui n'ont donc pas de décor sculpté ; on les appelle « chapiteaux à cornes ». Mais des chapiteaux corinthiens aux sculptures finement ciselées ont été aussi retrouvés dans le centre de Pétra, ainsi que des chapiteaux pseudo-ioniques décorés de têtes d'éléphants, provenant du « Grand Temple Sud ».

LE DÉCOR INTÉRIEUR

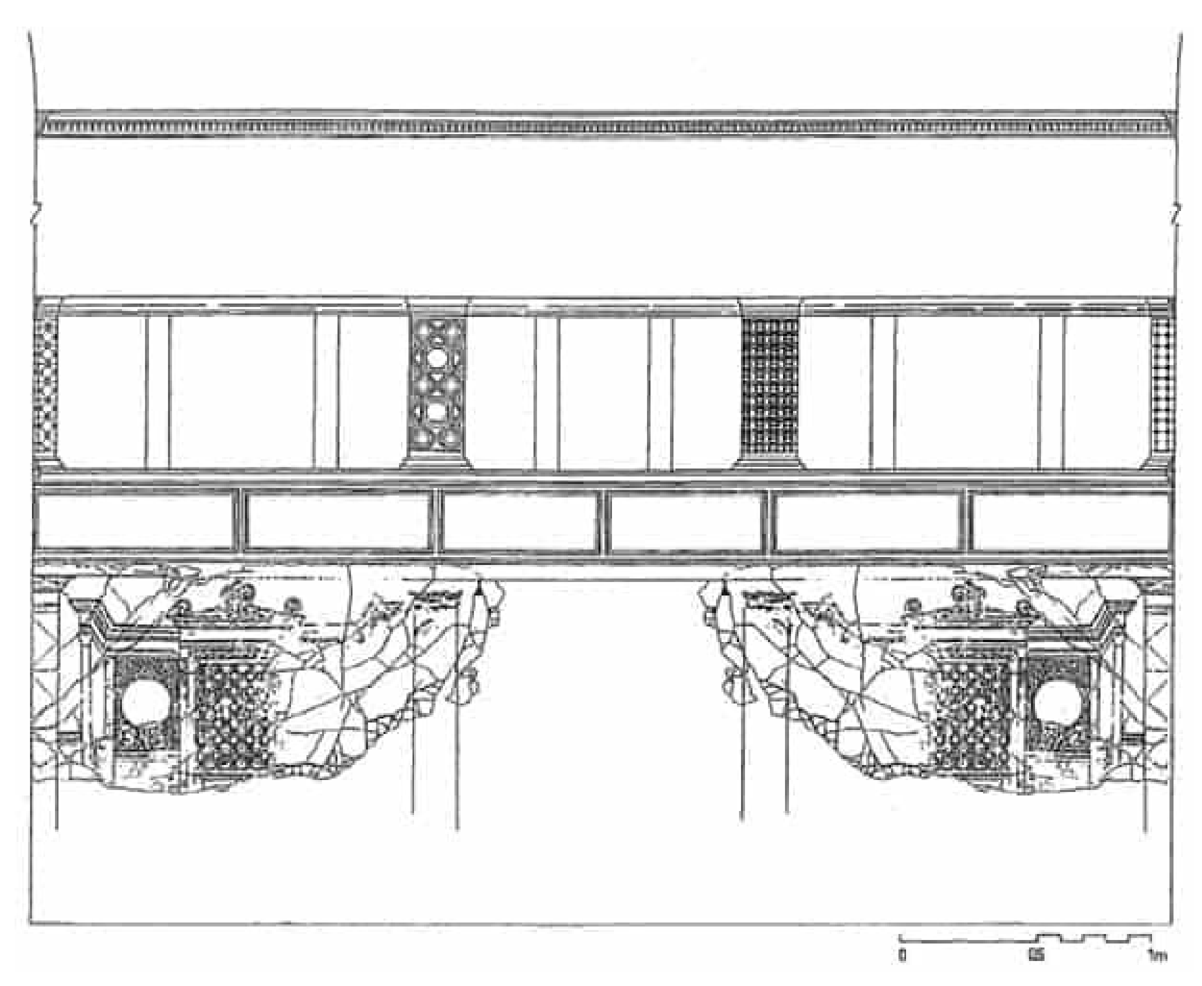
L'usage de stucs est bien attesté pour les façades des monuments de Pétra ; on a vu l'exemple des murs stuqués du Qasr al-Bint de Pétra. Les façades de tombes étaient aussi stuquées, ce qui change complètement notre vision actuelle, celle de façades rupestres veinées de couleurs ; une des raisons de cet usage du stuc est bien sûr son rôle protecteur contre les intempéries. Le décor intérieur peint ne se trouve que dans les habitations

ou les bâtiments civils, pas dans les tombes. Trois styles de peintures ont été retrouvés : un style naturaliste, un décor de faux marbre et des façades en trompe-l’œil. On a bien sûr rapproché ces styles de ceux de Pompéi, mais on s’est rendu compte que leur chronologie ne correspondait pas exactement avec celle de l’Italie du Sud ; c’est assez normal, car les influences viennent en premier lieu de l’Égypte, même après son annexion par Rome.

Les salles de banquet pouvaient être décorées de peintures dans le style hellénistique ; les motifs naturalistes sont bien représentés à Baidha, où un bel exemple, quoique très dégradé actuellement, est la salle aux peintures ; c’est un *bliclinium* avec une niche centrale au plafond cintré ; la peinture représente des pampres de vignes peuplés d’Éros, d’oiseaux et de fleurs (cf. Le banquet, chap. IX).

Les décors de faux marbre et les architectures fictives font aussi partie du décor intérieur des riches demeures nabatéennes. On trouve un décor de faux marbre dans un *triclinium* du wâdi as-Siyyagh. Mais c’est la fouille de az-Zantûr, sur une hauteur dominant le centre-ville de Pétra, qui a fourni les plus beaux exemples de ce style de peinture (cf. De la tente à la maison, chap. X). Les décors peints en faux marbre présentent une alternance de panneaux rouges et jaunes, bordés de blanc dans un cadre à l’origine noir ; ce décor appartient à la phase IV de la demeure patricienne et le *terminus post quem* est 20 de notre ère ; il est donc plus tardif que le style pompéien correspondant ; c’est un cas très répandu au Proche-Orient, où on trouve des peintures de ce style aussi bien en Judée dans les demeures hérodiennes que sur la côte, par exemple à Beyrouth.

Des panneaux d’un style similaire ont été mis au jour sur des murs latéraux du « Grand Temple Sud ». Un autre style de stucs peint est le style illusionniste. Le plus bel exemple se trouve aussi dans la villa de az-Zantûr ; une petite pièce donnant sur la cour intérieure est décorée dans ce style et deux des murs en conservent encore des vestiges importants.



Fresques d’architectures fictives à az-Zantûr

La peinture représente un décor architectural de façades sur un fon jaune imitant l’albâtre. Les façades sont entourées de larges pilastres sur les côtés avec une fine bande verte. Les pilastres délimitent des motifs couvrants en rouge, noir et blanc, qui semblent s’inspirer de l’*opus*

sextile ; le décor couvre tout le mur jusqu'au sol ; les motifs sont stuqués dans la zone supérieure. Au centre, un pavillon avec fronton brisé est flanqué de deux pavillons symétriques ; les couleurs sont vives : fond blanc, colonnes gris bleuté et chapiteaux corinthiens brun foncé. On note aussi une frise et des acrotères avec *gorgoneion*. Ces peintures sont très proches du deuxième style pompéien. On trouve des parallèles à ces décors peints à Alexandrie ; des tombes alexandrines d'époque ptolémaïque présentent aussi des peintures murales sans effet de profondeur ; à Jérusalem, des décors en faux marbre ont été dégagés dans des maisons d'époque hérodienne. Le fond en jaune imitant l'albâtre est inspiré aussi d'Alexandrie. Pour résumer, ces décors peints de az-Zantûr combinent les décors hellénistiques de faux marbre avec le style romain d'architecture fictive.

Le décor retrouvé au « Grand Temple Sud » est encore plus riche. Parmi les éléments de motifs décoratifs, on citera la rosace en stuc doré décorant un dôme au « Grand Temple Sud », qui a été trouvée dans les débris du bâtiment ; ce type de décor de plafond se retrouve sous une autre forme au Qasr al-Bint.

LES MOSAÏQUES

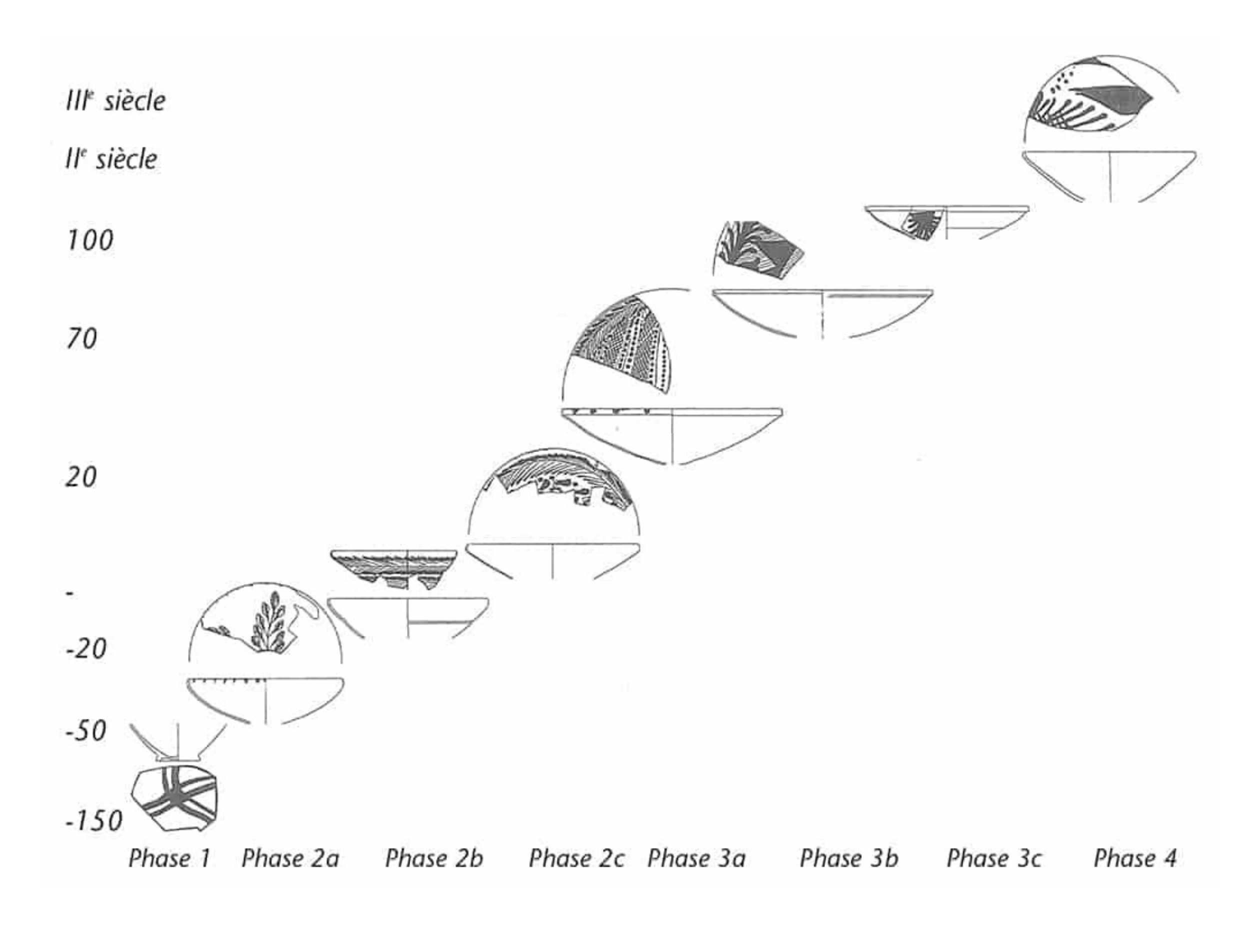
La mosaïque complète le décor intérieur des riches demeures de cette époque, mais **peu de mosaïques ont été découvertes dans les fouilles** ; la plus belle qui a été retrouvée provient de la villa de Wâdi Mûsa où elle décore un bain privé (cf. Les théâtres et les thermes, chap. IX) ; ces mosaïques sont décorées de motifs géométriques, s'apparentant de près

avec ceux décorant les belles demeures de l'époque du Second Temple, trouvées à Jérusalem, et elles sont aussi d'une grande sobriété ; sur l'une un motif circulaire est centré dans un rectangle bordé d'une frise de « grecques ».

LA CÉRAMIQUE PEINTE

La céramique peinte nabatéenne est remarquable par sa qualité et son originalité. Elle fait partie des « marqueurs » de la culture nabatéenne, au même titre que les inscriptions, les chapiteaux à cornes, les bétyles rectangulaires et les réalisations hydrauliques. Mais ce n'est que depuis les fouilles britanniques de G. et A. Horsfield au centre de Pétra en 1929 que cette poterie caractéristique fut identifiée comme nabatéenne. Son aire de diffusion est limitée aux zones de production (Pétra, Oboda) et à des centres de peuplement comme le sud du Haurân, et l'Arabie du Nord. La céramique fine nabatéenne voyage très peu et seulement sur les routes empruntées par des commerçants nabatéens. La céramique peinte nabatéenne est exceptionnelle à bien des égards. Tout d'abord, elle date de la fin de l'époque hellénistique et du début de l'époque romaine en Orient, quand la plupart des poteries décorées étaient non pas peintes mais moulées, comme les coupes hellénistiques, ou décorées à l'aide de sceaux, comme la *terra sigilatta* romaine. Mais cette dernière technique a aussi été copiée par les potiers nabatéens.

Chronologie de la céramique peinte



La céramique peinte est aussi d’une extrême finesse à l’époque de son plus grand raffinement : moins de 2 mm d’épaisseur.

La chronologie de la poterie nabatéenne montre une évolution qui va des environs de 100 avant notre ère jusqu’à l’époque romaine.

Les premières poteries peintes sont des coupes, assiettes, bols de 4 mm d’épaisseur, juste ornés d’épais traits de pinceau en croix (phase 1).

Aux environs de 50 avant notre ère, de nouvelles formes et de nouveaux motifs sont introduits (phase 2) ; on retrouve les formes ouvertes – coupes, assiettes –, de plus en plus fines (de 2 à 3 mm) ; il y a plus de variété dans les formes nécessaires à la vie quotidienne. **Les coupes à boire, très plates, n’ont pas de pied ; elles sont faites pour être tenues en main, et sont des imitations de modèles contemporains**

en métal, y compris pour la décoration ; celle-ci consiste en motifs de feuilles tracés de quelques coups de pinceau en rouge foncé sur le ton ocre de la terre cuite. **Le décor est presque exclusivement végétal à quelques rares exceptions près** vers 50-25 avant notre ère, où de rares figures naturalistes peuvent être mises en parallèle avec les sculptures de type hellénistique. Vers 25 avant notre ère, à l'époque d'Obodas III, le décor change, devient plus fin et concentrique au lieu de radial comme précédemment. Au tournant de l'ère, sous Arétas IV, on note un nouveau changement : les coupes, peintes ou non, sont de plus en plus fines et le décor se concentre autour de motifs en « yeux » (des cercles avec un point), de petits éléments floraux, des points. La couleur des décors fonce jusqu'au brun ou violet ; on trouve des parallèles dans les verres de la fin de l'époque hellénistique et de l'époque romaine.

Vers 20 de notre ère (phase 3), les coupes atteignent leur plus grande finesse, de 1 à 2 mm d'épaisseur ; les coupes ont une lèvre verticale caractéristique. La forme la plus caractéristique pendant un siècle environ est une coupe plate, sans pied ni lèvre, dont le fond est entièrement couvert de motifs ; vers 70/80, à l'époque de Rabbel II, des motifs plus larges, abstraits ou végétaux (feuilles, palmettes), sont peints sur un fond couvert de lignes fines. On a mis ces nouvelles tendances en rapport avec un retour vers des traditions arabes à l'époque de Rabbel II. De nouvelles formes apparaissent aussi : pichets, *unguentaria*. Cette phase dure jusqu'au début du IIe siècle de notre ère ; à la fin de la phase 3, vers 100 de notre ère, la qualité du décor baisse ; les lignes fines disparaissent. Mais on remarque l'introduction de figures humaines ou

animales très schématisées ; on met ce style en relation avec les sculptures nabatéennes de la fin de l'indépendance ou du début de l'époque romaine.

La production de céramique nabatéenne continue à l'époque romaine jusqu'à la fin du IVe siècle et même au-delà, mais la qualité décline.

On notera que la céramique peinte nabatéenne devait avoir un certain renom dans la région, car on a retrouvé à Jérusalem (et à Avdat) des bols et coupes décorés imitant la céramique nabatéenne. **Ces coupes, de facture très fine, sont peints d'un décor floral stylisé qui évoque, mais sans le copier, le décor des coupes nabatéens** (la « pseudo-céramique nabatéenne ») : alors que le décor peint de la céramique nabatéenne privilégie les coups de pinceau très légers et courts, pour un effet souvent « pointilliste », le décor de cette pseudo-céramique nabatéenne adopte des formes en volutes ou des couronnes de feuillages plus larges et rondes que le modèle d'origine. L'étude qui a été faite de ces bols montre en effet que la céramique nabatéenne était trop fragile pour voyager sur de longues distances. La pseudo-céramique nabatéenne était donc sans doute produite sur place, à Jérusalem. La riche demeure, à côté du Mont du Temple, où ont été trouvés ces coupes, a été datée, par les nombreuses monnaies qui y ont été trouvées, de la première moitié du Ier siècle de notre ère : de 6/9 à environ 70 de notre ère, époque de la destruction du Temple. Les deux fragments trouvés à Avdat proviennent aussi de Jérusalem, alors qu'Avdat appartenait au domaine nabatéen. On ne peut pas dire quel était l'usage réservé à cette céramique, ni qui en étaient les propriétaires.

L’imitation de la poterie n’est pas un phénomène exceptionnel, mais dénote un engouement certain pour un produit réputé rare et cher. Rare, la céramique nabatéenne l’est certainement en dehors du domaine nabatéen proprement dit ; une des raisons invoquées en est sa faible production ; on peut ajouter que son extrême finesse et donc sa fragilité sont une autre explication à sa rareté en dehors de son domaine culturel ; ces deux causes matérielles sont bien plus probables que des raisons sociales.

Parallèlement à cette production peinte, les Nabatéens ont produit des céramiques à motifs imprimés sur les faces externes, en utilisant la technique de la roulette.

Chronologie des principaux monuments de Pétra.

n. b. : La datation des monuments de Pétra reste un problème épineux ; on a choisi de présenter des groupes de monuments aux datations proches.

Tombeau-cube B8 de Bâb as-Sîq, IIe-Ier siècles avant notre ère ?
Tombeau aux obélisques
Niche à bétyles avec stèle aux yeux dans le Sîq
Voie pavée du Sîq

Al-Khazna, Arétas IV, début Ier siècle de notre ère
Temple du Qasr al-Bint
Arche monumentale
Temple aux Lions ailés

« Grand Temple Sud »

Groupe de « sculptures de 1967 »

Théâtre

Tombeau corinthien, Malichos II, milieu Ier siècle

Tombeau d’'Unaishû, seconde moitié du Ier siècle

Dair, Rabbel II, seconde moitié du Ier siècle

Tombeau à étages, Rabbel II, seconde moitié du Ier siècle

IX

LES LOISIRS

Les loisirs sont partie intégrante de la vie nabatéenne, en ce sens qu'il ne semble pas y avoir de limite nette entre le temps du travail et le temps des loisirs : le loisir est une activité comme une autre ; on peut parler plutôt de délassement. On entend par loisirs traditionnels ceux qui ne font pas partie des habitudes culturelles importées du monde gréco-romain, comme le théâtre et les bains, indispensables à toute cité digne de ce nom dans l'Orient romain. **Le banquet, avec ce qu'il y a autour – la boisson, la danse et la musique –, peut être considéré comme le loisir principal des Nabatéens** ; mais la musique et la danse apparaissent plus importants pour les tribus safaïtiques par exemple. La chasse est peu représentée dans l'iconographie par les Nabatéens, au contraire de celle des Safaïtiques, grands amateurs de chasse aux divers gibiers qui peuplent le désert. **À côté des loisirs traditionnels, de nouvelles habitudes culturelles venues du monde gréco-romain sont apparues : le théâtre et l'usage des thermes.** Mais leur répartition est très inégale sur le territoire, voire même à l'intérieur d'une région.

• Les loisirs traditionnels

LE BANQUET, LE VIN ET LA SOCIABILITÉ

S'il est un loisir qui peut résumer à lui seul la culture nabatéenne, c'est bien **le banquet, présent dans toutes les occasions**, qu'elles soient sociales ou religieuses. On est loin des coutumes ancestrales décrites par Diodore de Sicile : « Ils ont pour coutume […] de ne pas boire de vin et de ne pas construire de maison. » (XIX, 94, 2). La situation que nous décrit Strabon au Ier siècle avant notre ère est en effet toute différente. Les banquets à cette époque peuvent certes se dérouler en plein air, et la boisson peut être un vin de miel ou de datte, et pas nécessairement issu du produit de la vigne. Néanmoins, le mode de vie a radicalement changé et le banquet à la grecque est devenu la norme.

LE BANQUET

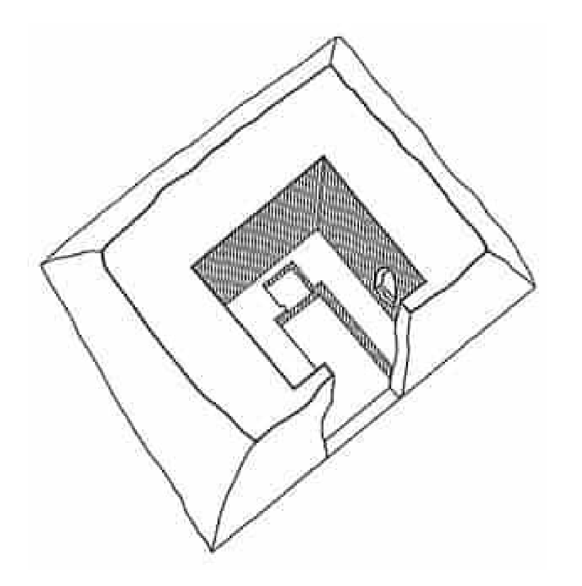
Il se déroule très souvent dans une salle spécialement aménagée. On l'appelle *triclinium* (d'après le modèle gréco-romain des trois banquettes disposées le long des parois d'une pièce), mais on trouve aussi des salles à banquette double, le *biclinium*, ou même simple ; un autre modèle, en fer à cheval, est le *stibadium*. Ces types de banquettes ne sont pas réservés à une fonction particulière du banquet ; on les trouve dans divers environnements, dans les habitations, près des tombeaux ou dans l'enceinte d'un sanctuaire et en plein air.

On trouve à Pétra une centaine environ de ces *triclinia* à usage privé. Les salles rupestres sont de dimensions variables, et, outre les banquettes, elles comportent aussi très souvent une ou plusieurs niches, probablement

pour un petit bétyle ou des lumignons, et aussi des bassins à l’intérieur de la pièce et des citernes à proximité. Un bel exemple de salle de banquet privé est celui de la maison dite de Dorothéos, d’après l’inscription en grec peinte sur la banquette. Cette habitation rupestre est située au nord de la façade d’al-Khubtha, dans le wâdi al-Matâha. La salle de 12,50 m de long sur 11,50 m de large possède trois entrées et trois fenêtres. Une citerne à proximité servait à toute l’habitation. Au nord de Pétra, le sîq al-Barîd est une sorte de défilé sur lequel donnent des salles rupestres aménagées. Dans l’une d’elles, située en hauteur et à laquelle on accède par des marches, les murs et l’alcôve du fond sont couverts de peintures à fresques représentant des animaux et de petits personnages mythologiques – Éros, Pan – au milieu de frondaisons et de feuillages. Deux banquettes sont placées en équerre. Une autre salle de banquet, dans le wâdi as-Siyyagh, un autre quartier d’habitations, est aussi décorée de fresques ; elle se présente comme un *stibadium*.

Dans une autre salle du sîq al-Barîd, les convives s’installaient sur des banquettes surélevées, spacieuses, auxquelles on pouvait accéder par quelques marches sur les côtés. Elles sont cernées par une sorte de rebord, qui forme tablette pour faciliter le service. Un bassin est creusé près de l’entrée. Le *triclinium* d’Aslah à Pétra, où est gravée la plus ancienne inscription du site, présente déjà les caractéristiques des salles de banquet des époques suivantes.

Coupe axonométrique du triclinium d’Aslah



au Bâb as-Sîq,
Pétra

La salle de banquet royal à laquelle Strabon fait allusion a été interprétée comme la partie centrale de l'actuel « Grand Temple Sud », en fait l'ancien palais royal.

Mais les Nabatéens se réunissaient aussi lors de banquets funéraires pour honorer leurs morts. La seule grande inscription trouvée sur une façade de tombeau à Pétra, celle dite du Turkmânîya, détaille les installations qui étaient attenantes au tombeau et qui ont disparu, comme les banquettes et les bassins. On mesure toute l'importance attachée à ces pratiques d'après le luxe de certaines salles de banquet funéraire, à la façade décorée comme celle d'un tombeau. Un bel exemple est celui du *triclinium* placé sous le tombeau aux obélisques (cf. Les *nefesh*, monuments de la mémoire, chap. V). Sa salle rectangulaire de 7,50 m sur 6,50 m est munie de trois banquettes de 1,20 m de large, et présentant un rebord, avec deux marches de chaque côté de l'entrée, comme dans le *triclinium* du sîq al-Barîd. Ce type de *triclinium* est présent ailleurs dans le site. Il est daté du Ier siècle de notre ère. Le modèle le plus luxueux de *triclinium* est sans doute celui du complexe funéraire du wâdi Farasa, aux

parois ponctuées de pilastres encadrant des niches ; les trois larges banquettes sont légèrement dégagées de la paroi pour permettre la circulation le long du mur.

Les sanctuaires ont aussi, bien entendu, leurs espaces de banquet. Il peut s'agir de simples salles aménagées ; au temple de Khirbat at-Tannûr, deux *triclinia* ouvrent sur la première cour du sanctuaire.



Coupe peinte, vers 70/80-100 de notre ère, trouvée à Pétra

Mais l'une des particularités du site de Pétra est la présence de plusieurs hauts lieux avec des installations rupestres aménagées en plein air. L'exemple le plus connu est celui du haut lieu dit du Madhba (« sacrifice »), mais ce nom est moderne et n'est donc pas d'origine nabatéenne. Face à un espace avec trois banquettes, une plate-forme devait recevoir le ou les bétyles, avec à côté l'emplacement d'un autel et d'une citerne. Bien d'autres installations plus simples ont été retrouvées sur l'ensemble du site.

Le vin

Le vin a une réputation ambivalente chez les Nabatéens. À la fin du IVe siècle, les Nabatéens sont décrits comme s'abstenant de tout vin, et, encore au début de notre ère, un dieu appelé Shai al-Qaum (le « guide de la tribu ») est « celui qui ne boit pas de vin ». Et pourtant, la pratique de beuveries au banquet est bien attestée ; c'est ce que décrit Strabon de

façon fort vivante, affirmant qu'on ne peut vider plus de onze coupes, et que la coupe d'or dans laquelle on boit est remplacée chaque fois. Que des coupes d'or aient pu être utilisées lors de banquets royaux, et remplacées chaque fois après avoir été vidées (et donc remises en circulation) est tout à fait probable, et il y a peu de chance de retrouver dans les fouilles ces objets précieux. On signalera toutefois que des coupes d'argent datant de l'époque perse et appartenant à un roi arabe qédarite ont été retrouvées à l'ouest d'Ismaïlia, à Tell Mashkhûta. **L'usage du vin était donc connu et apprécié dans les classes sociales supérieures et les cours royales, dès l'époque perse.** On a récemment remis en cause l'usage de vin chez les Nabatéens, suggérant que le breuvage pouvait être une sorte d'hydromel ou de vin de datte, qualifié de « vin » par un observateur de culture hellénique, dont la référence est le banquet dionysiaque. Quoi qu'il en soit, à l'époque romaine ou peut-être **dès le Ier siècle de notre ère**, qui voit l'influence culturelle de Rome aller de pair avec son influence politique, **la pratique de la culture de la vigne a dû se diffuser dans la région de Pétra** ; en descendant vers la 'Araba, on a retrouvé d'anciennes vignes retournées à l'état sauvage, que les Bédouins appellent les « jardins romains ». Dans le nord, dans la région fertile du Haurân, la culture de la vigne était florissante, à partir du Ier siècle de notre ère, et la population appréciait les motifs dionysiaques.

Les coupes en céramique qui servent au banquet sont remarquables par leur finesse et leur qualité d'exécution (cf. la céramique peinte, chap. VIII) ; leur décor, très reconnaissable, est même typique de la culture nabatéenne, et l'on n'en a retrouvé que de rares

tessons sur les voies caravanières fréquentées par les Nabatéens, car ces coupes étaient trop fragiles pour voyager. La masse impressionnante de tessons provenant de coupes peintes, trouvée dans les diverses fouilles de Pétra, tendrait à accorder quelque crédit au récit de Strabon : **on peut en effet imaginer que, lors des banquets funéraires, ces coupes étaient brisées**. Leur rôle cultuel, caractéristique des coutumes nabatéennes, expliquerait donc leur aire d'utilisation limitée au territoire du royaume, et même à des zones proches des lieux de production. Le grand vase qui sert à mélanger la boisson est ce que les Grecs appellent un cratère, mais, en Nabatène, ceux que l'on a retrouvés sont en pierre, parfois en basalte. Ce type de vase est mentionné comme offrande dans des inscriptions. Il est à noter que certains de ces cratères ont une inscription thamoudéenne, preuve de l'usage du vin chez ces populations arabes.

Un espace de sociabilité

Ce que Strabon décrit, c'est ce que les Nabatéens appellent un *marzeah* (*mrzḥ'*), que l'on traduit aussi par le mot grec *thiasos*.

Les banquets à Pétra, rapporté par Strabon, d'après Athénodore

Strabon, XVI, 4, 26

Comme ils ont peu d'esclaves, ils sont servis habituellement par des parents, à charge de revanche bien entendu ; bien souvent il leur arrive aussi de se servir eux-mêmes, et cette nécessité s'étend jusqu'aux rois. Ils prennent leurs repas par tables de treize, et à chaque table sont

attachés deux musiciens. Le roi a une grande salle qui lui sert à donner différents banquets. Dans ces banquets personne ne vide plus de onze coupes (l'usage est, chaque fois qu'on a bu, d'échanger contre une autre la coupe d'or que l'on vient de vider). Le roi, ici, est mêlé à la vie commune, au point que, non content de se servir souvent lui-même, il sert parfois les autres de ses propres mains.

En effet, ces banquets limités à treize personnes correspondent à des associations à but cultuel, pour honorer soit une divinité, soit le roi divinisé Obodas, soit un défunt. Le rôle de maître de maison que joue le roi, et dont Athénodore et, à travers lui, Strabon s'étonnent, est tout à fait normalement celui de symposiarque, le chef de banquet (*rb mrzḥ'*). Les membres de telles associations, les thiases, s'appellent les « fils du banquet » (*bny mrzḥ'*). On retrouve un personnage ayant exercé la fonction très prestigieuse de chef de banquet sur une dédicace près d'une salle de banquet au nord de Pétra, près de Baidha ; cette région est connue pour ses vignobles. Ces coutumes sont celles que l'on retrouve, avec quelques variantes, dans l'Orient gréco-romain. Les Nabatéens ne connaissent pas l'usage des tessères, ces jetons de terre cuite nécessaires pour être admis dans un banquet cultuel ; mais le faible nombre de participants, à Pétra en tout cas, rend inutile un quelconque contrôle. On a aussi rapproché le rôle que joue le roi nabatéen au banquet qu'il donne, servant ses hôtes, de celui d'un shaykh arabe accueillant ses visiteurs sous sa tente.

Ces banquets sont des espaces de sociabilité privilégiés. Les femmes ne

semblent pas y avoir participé ; ce qui n'est pas le cas à Jérusalem, à la cour de Hérode, car c'est à l'occasion d'un banquet offert par son frère que Salomé noue une relation avec Syllaios, ce qui est considéré d'ailleurs comme scandaleux. Peut-être les reines nabatéennes assistaient-elles aux banquets au Ier siècle, à partir du règne d'Arétas IV, suivant la coutume romaine, mais rien ne permet de l'affirmer. C'est lors des banquets que les affaires se traitent, et en premier lieu les affaires politiques ; plusieurs mentions ou allusions en font état. Cela d'autant plus que le banquet matérialise en quelque sorte la relation d'hospitalité que le roi entretient avec son hôte. C'est ainsi le cas avec l'Iduméen Antipater (qui a épousé une Nabatéenne, Cypros), qui fréquente assidûment la cour nabatéenne et est en relation d'affaires avec le roi Malichos Ier. C'est certainement lors de banquets que les discussions politiques, les tractations financières et les échanges de cadeaux dont parle Flavius Josèphe à diverses reprises ont lieu. Ensuite, c'est avec les Romains, les nouveaux maîtres, que traitent, au banquet, les Nabatéens. Ainsi, lors de la visite de Germanicus à Pétra, en l'an 18, à l'époque d'Arétas IV, les Nabatéens profitent-ils de l'occasion pour lui offrir des couronnes d'or en l'honneur de la famille impériale. Ces couronnes d'or sont en fait une sorte d'impôt volontaire ; ce que l'on appelle l'or coronaire (*aureus coronarium*) est un cadeau offert par un prince ou une cité pour fêter un événement heureux dans la famille impériale ; ici, c'est la visite dont Germanicus et Pison honorent le roi Arétas IV à Pétra qui est le prétexte de ces somptueux présents. Malheureusement pour Arétas IV, la remise des couronnes tourne presque à l'incident

diplomatique, à cause d’un antagonisme entre Pison et Germanicus.

LA MUSIQUE ET LA DANSE

La musique et la danse sont particulièrement appréciées des Nabatéens, toujours selon Strabon, mais également des Arabes safaïtiques, d’après les représentations figurées qui accompagnent leurs graffiti ; en revanche, nous n’avons pas d’information concernant la danse et la musique chez les tribus thamoudéennes.

C’est en particulier lors des banquets que les musiciens et danseuses se produisent, mais pas uniquement, car danse et musique accompagnent les étapes de la vie et les rituels. **Les représentations que l’on connaît, des figurines de terre cuite et des dessins gravés, ne permettent pas de dire dans quel cas il s’agit de simples loisirs ou d’activités directement en rapport avec le culte.**

LA MUSIQUE ET LA DANSE CHEZ LES NABATÉENS

Ces représentations figurées nous renseignent sur les types d’instruments et l’on connaît d’autre part quelques termes grâce aux inscriptions. Les musiciens et les musiciennes (*zmry’*, *zmrt’*) sont cités dans les invocations gravées, parfois accompagnées de dessins chez les Safaïtiques. En fait, chanteurs et musiciens sont mal différenciés. **Les instruments de musique employés dans les différentes occasions peuvent se répartir dans les trois grands groupes : percussions, cordes et vents.** Les percussions, comme les tambourins des noces (cf.

Le mariage, chap. X), les castagnettes, les sistres (dans le culte d'Isis) et les cloches utilisées dans le rituel accompagnent le rythme. Les cordes (lyres, cithares) donnent la mélodie. Les vents, flûtes simples ou doubles, accompagnent les danses.

Une statuette en terre cuite de trois musiciens, provenant de Pétra, représente un trio assis et jouant : deux femmes entourent un homme, tous vêtus à la grecque et la tête couverte de leur manteau. La femme de gauche joue d'une grande lyre de type alexandrin, à cinq ou six cordes, avec une caisse de résonance arrondie, sans plectre ; celle de gauche joue d'une lyre plus petite, rectangulaire, de type séleucide (en fait une cithare), avec quatre à six cordes. L'homme au centre joue de la double flûte (*aulos* en grec) ; il porte à son bras gauche des castagnettes. La scène paraît trop compassée pour être celle d'un trio dans un banquet : de plus, les musiciens sont représentés généralement par deux, et l'association de deux instruments à cordes et d'un instrument à vent est tout à fait inhabituelle dans la région. Il s'agirait plutôt ici d'une scène cultuelle, d'autant plus que l'homme est pieds nus, comme c'est le cas pour des rites. Parmi ceux-ci, la *circumambulatio*, la danse autour de la stèle divine ou de l'autel, est le plus connu ; ce type de rituel est passé dans l'un des épisodes du pèlerinage à La Mecque.



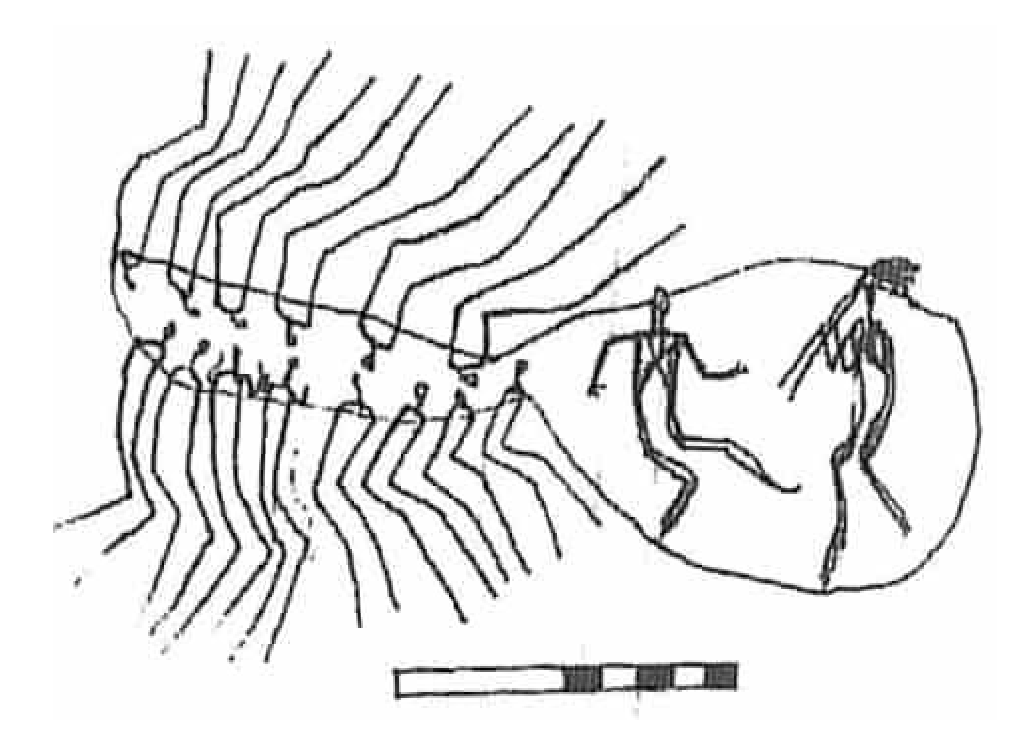
Groupe de trois musicien en terre cuite

On ne peut pas dissocier la musique et la danse, très souvent représentées sur les dessins safaïtiques, d’un réalisme souvent débridé. Les femmes y jouent un rôle essentiel, musiciennes ou danseuses ; elles portent parfois l’épithète de *zmrt’*, le même mot qu’en nabatéen pour qualifier une musicienne.

Sur un dessin accompagné d’une inscription, deux personnages se font face : à gauche, une femme nue, les cheveux dénoués et ébouriffés, joue de la flûte ; à droite, devant elle, un homme esquisse un pas de danse, les mains levées devant lui. La légende se lit ainsi : « Par ‘Aqraban fils de Kasit fils de Saïd, ce dessin, une musicienne. » ‘Aqraban est le graveur. S’agit-il d’une danse extatique comme on l’a supposé ? Ce n’est pas impossible et cela expliquerait les deux sortes de rubans attachés aux chevilles du danseur. On a même supposé un rituel prophétique, comme cela se produisait en Palestine. Rien ne permet cependant de l’affirmer. D’autres scènes figurent des femmes nues dansant en tenant un voile au-dessus de leur tête ; ces dessins s’inspirent peut-être de figurines hellénistiques d’Aphrodite, mais font sans doute aussi référence à des danses locales. On pense bien sûr à la danse de Salomé devant Hérode Antipas.

Une autre scène est remarquable par sa composition très élaborée. Au centre, une femme à la coiffure recherchée et vêtue d’une tunique tient une lyre de la main gauche et lève la main droite ; devant elle, deux cavaliers allant vers la droite : en premier, une femme tenant une lyre et à la coiffure semblable à la première, accompagnée d’un chien ; derrière

elle, un homme tenant une lance. On a vu dans ce dessin les activités d'une musicienne professionnelle se produisant de place en place et se déplaçant accompagnée d'un homme prudemment armé et de son chien.

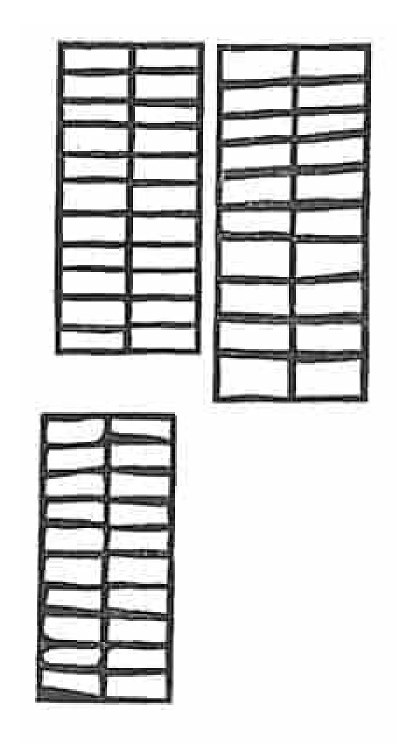


Musicienne et danseurs sur un dessin safaïtique

LES JEUX ET LA CHASSE

Jeux et chasse sont des loisirs traditionnels, mais les Nabatéens en ont laissé peu de trace. En revanche, les Safaïtiques ont souvent représenté sur leur graffiti, gravés sur les « cairns » du désert du Harra ; de nombreux dessins représentent des scènes de chasse, accompagnés d'inscriptions. Dans une moindre mesure, les Thamoudéens ont également livré des dessins gravés de scènes de chasse, dans la région de Wâdi Ramm.

Les jeux



Damier gravé sur un rocher, Pétra

On a retrouvé à Pétra des sortes de damiers, gravés au sol, représentant des jeux. Deux types de jeu ont ainsi pu être reconnus. L'un, retrouvé au sommet d'Umm al-Biyâra (cf. Pétra, chap. II), consiste en trois panneaux divisés en longueur par une ligne médiane et en largeur par neuf ou dix lignes. Cela évoque le jeu romain du *ludus duodecim scriptorum*, qui combine hasard et calcul, et se joue à l'aide de dés ; on peut le comparer à notre tric-trac, qui se joue aussi au Proche-Orient. Un autre jeu était gravé sur une dalle réemployée ensuite dans une tombe dans le massif de al-Mu'aisra ; il consiste en un carré divisé en neuf cases par neuf ; il est tout à fait semblable à un jeu égyptien, le « sent », connu actuellement des Arabes sous le nom de *seegas*, et que l'on trouve gravé en haut des pyramides par les guides attendant les touristes. Ce jeu était encore récemment toujours en usage chez les Bédouins de Pétra. Des dessins retrouvés dans le domaine safaïtique suggèrent aussi des jeux, sans que l'on ait pu les identifier.

La chasse

Les Nabatéens n'ont livré que peu de témoignages sur la chasse, sans doute un loisir privé ; les fouilles à Pétra montrent la faible proportion de

la venaison dans l'alimentation : gazelles, sangliers, lièvres, petits carnivores, oiseaux.



La chasse devait être pratiquée dans les zones montagneuses des environs de Pétra, comme en témoignent, dans la région de Baidha (au nord de Pétra), des dessins rupestres représentant des oryx à longues cornes recourbées. Le bestiaire représenté sur les sculptures décoratives des monuments du centre-ville peut aussi évoquer la faune et la flore locales : des protomées de bouquetins et de léopards, ainsi que des troncs de palmiers, très finement gravés et datant probablement des alentours de notre ère, décorent ainsi des chapiteaux corinthiens ; ils évoquent élégamment un paysage d'oasis et de désert, plutôt que des copies conformes de modèles alexandrins importés.

Scènes de chasse, graffiti safaïtique

En haut : Par ‘Amir fils de ‘Abath ce chameau et les autruches

Ci-contre : Par Wakyat fils de Darah

Par Qa'il fils de Ghaim fils de Saqqil fils de Ghaim ces animaux



Mais **c’est parmi les populations nomades et semi-nomades, les Safaïtiques et les Thamoudéens, que cette activité est fréquemment représentée sur les gravures rupestres**. La faune sauvage était abondante et très diversifiée. On trouve ainsi figurés des lions, des loups, des hyènes, des gazelles, des bouquetins, des oryx, des onagres et des autruches, ces dernières particulièrement nombreuses sur les graffiti safaïtiques. Comme armes, ces nomades utilisent les mêmes que pour la guerre, des arcs et des lances, et préfèrent monter des chevaux que des dromadaires, moins maniables lors des poursuites de gibier.

• **LES LOISIRS À LA ROMAINE**

LE THÉÂTRE ET LES BAINS

Suivant leurs habitudes, les Nabatéens combinent harmonieusement les apports de la culture hellénistico-romaine avec leurs propres traditions.

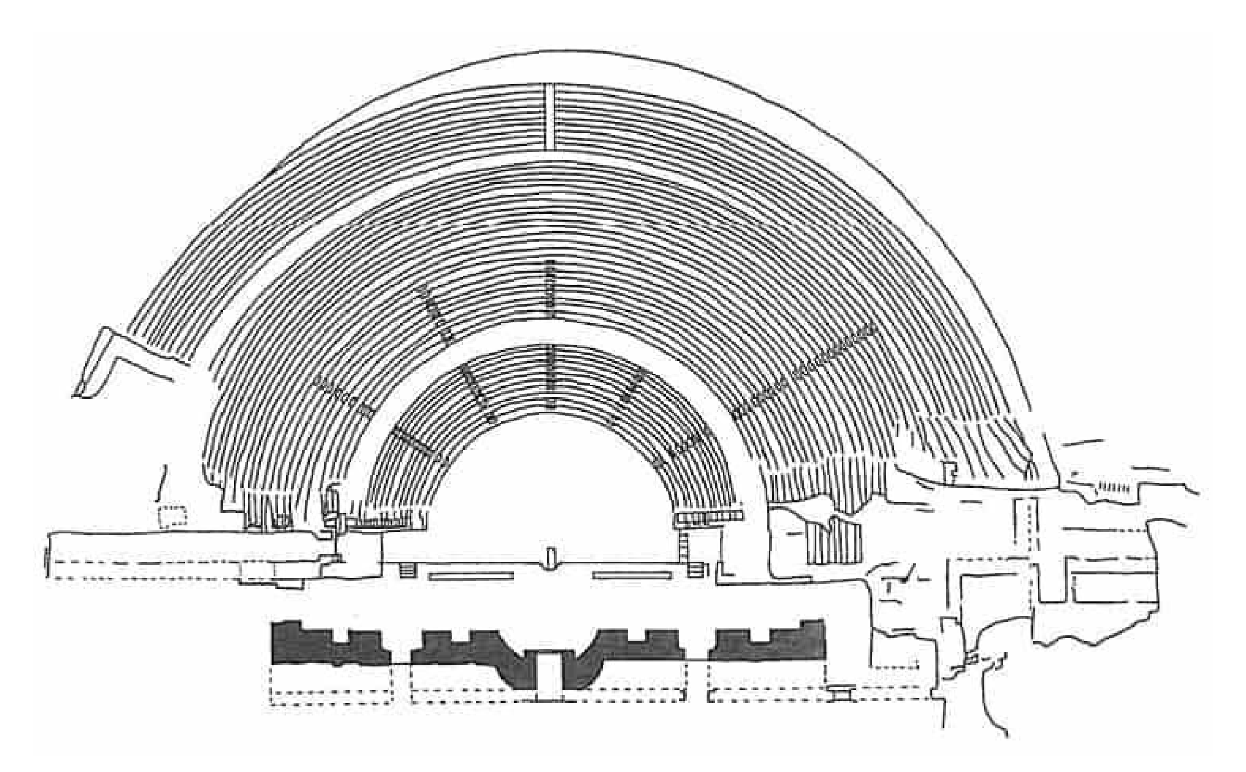
Ils ne pouvaient manquer d’être attirés par les réalisations les plus caractéristiques de la culture ambiante, surtout à partir du milieu du Ier siècle avant notre ère et la création de la province romaine de Syrie. Mais les Nabatéens n’ont pas tout adopté en bloc : le théâtre et les bains, ainsi que l’art des jardins, ont été appréciés dans les grands centres, mais les jeux de cirque et les courses d’hippodromes n’ont pas reçu d’échos favorables. On a retrouvé un seul hippodrome d’époque romaine à Bosrâ.

Monuments emblématiques de la culture romaine, des théâtres et des bains publics sont construits dans quelques cités nabatéennes, parfois en plein désert. Ces monuments n’apparaissent sans doute pas avant le Ier siècle de notre ère ; c’est avec le règne d’Arétas IV, de Rabbel II, et avec la création de la province d’Arabie au début du IIe siècle que ces grandes réalisations d’urbanisme sont entreprises ou réaménagées.

LE THÉÂTRE

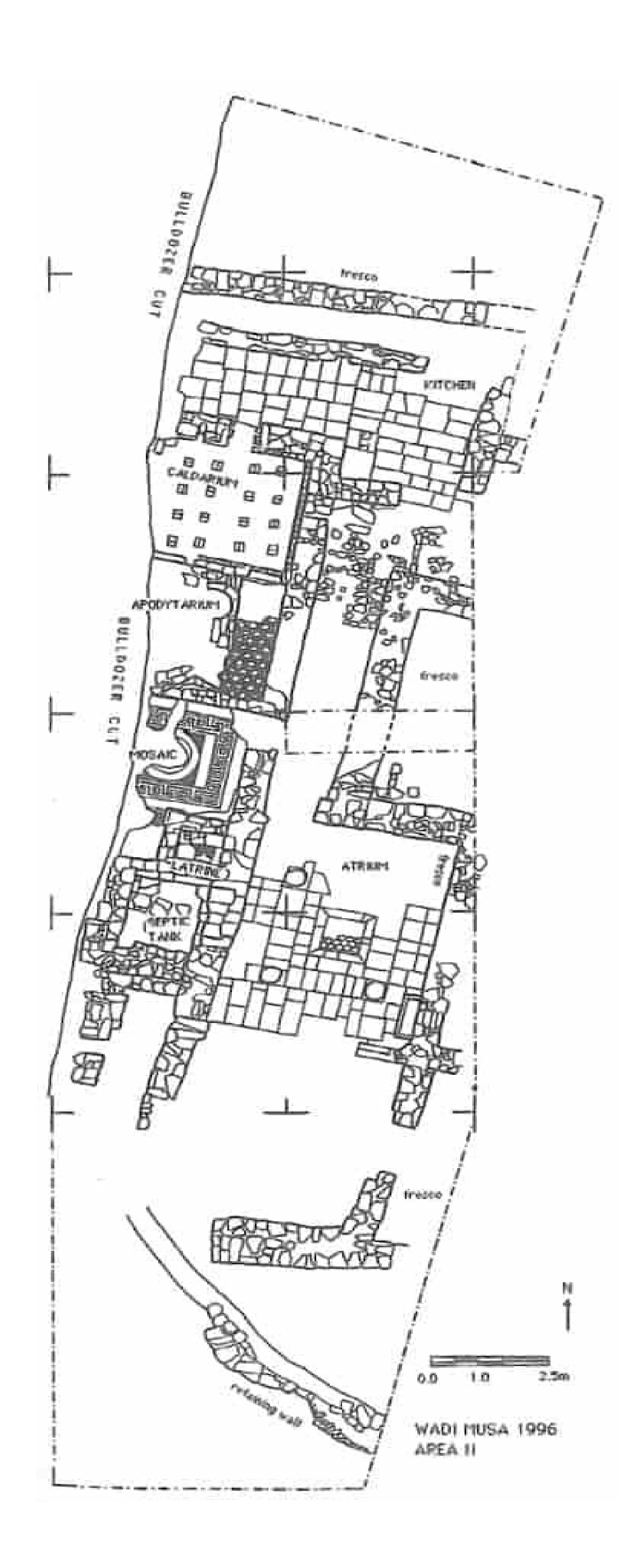
Les théâtres ne sont construits qu’assez tard dans la région : Hérode innove en la matière avec le théâtre de Caesarea, en 20/10 avant notre ère, et l’on connaît actuellement cinq théâtres en Nabatène : à Pétra et au wâdi Sabra (au sud de Pétra), à Elusa dans le Néguev, et à Bosrâ et à Adraa dans le Haurân ; Canatha, dans la province de Syrie, a aussi un théâtre, de même que les cités de la Décapole, mais ces villes sont en dehors du domaine nabatéen proprement dit. Leurs fonctions ont dû être multiples, car ils se prêtent aussi bien aux cérémonies religieuses qu’aux assemblées populaires.

Le théâtre de Pétra est construit à l'époque nabatéenne, probablement entre 4 avant notre ère et 27 de notre ère, donc sous le règne d'Arétas IV, grand bâtisseur. Sous Malichos II, entre 40 et 63 de notre ère, il est légèrement modifié. Il a ensuite été remanié après l'annexion romaine de 106 de notre ère, en relation avec le développement de l'urbanisme que connaît alors Pétra au IIe siècle de notre ère. Comme bien d'autres monuments, il est pratiquement détruit lors du tremblement de terre de 363. Il est creusé dans la paroi rocheuse, et l'on a dû détruire des façades de tombes anciennes pour aménager la partie supérieure ; les chambres funéraires sont donc béantes au-dessus des derniers gradins, ce qui signifie qu'elles n'étaient plus utilisées depuis longtemps. Le théâtre est construit selon des modèles romains adaptés ; il combine l'architecture rupestre et des parties construites comme les escaliers et des canalisations.



Le théâtre de Pétra

Wâdi Sabra, la station caravanière au sud de Pétra, possède aussi un petit théâtre, excavé sur la face rocheuse orientale du wâdi (cf. Pétra et sa région, chap. II). Un petit théâtre a été construit à Elusa au début du Ier siècle de notre ère, peu de temps après l’annexion romaine et la création de la *Provincia Arabia* ; il a subi quelques modifications légères par la suite.



BULLDOZER CUT
fresco
KITCHEN
CALDARIUM
APODYTARIUM
fresco
MOSAIC
LATRINE
ATRIUM
fresco
SEPTIC TANK
fresco
retaining wall
N
0.0 1.0 2.5m
WADI MUSA 1996
AREA II

Bains dans une villa de Wâdi Mûsa

Bosrâ possède le théâtre le mieux conservé de la région. Contrairement à celui de Pétra, il est entièrement construit dans le basalte local, et non excavé dans une colline.

On n’a pas de témoignage historique sur la tenue de représentations théâtrales en Nabatène. On signalera toutefois qu’à Pétra, des reliefs sculptés ayant trait au théâtre ont été trouvés dans le centre-ville : ainsi un beau buste en relief de la muse Melpomène, tenant un masque tragique, sans doute du Ie siècle, et également une frise de masques dionysiaques – satyre et ménades –, en réemploi dans le chambranle de l’église, ce qui montre bien que leur caractère païen était totalement oublié.

Les bains

Les bains publics romains tirent leur origine des gymnases à la mode grecque avec leurs bains chauds. Les progrès de l’urbanisation et des techniques, en particulier la construction d’aqueducs pour transporter l’eau sur de longues distances et celle d’hypocaustes pour chauffer l’eau, ont permis leur diffusion, même dans des régions semi-désertiques ; il en existe aussi à usage privé. Des thermes dans une maison privée de Wâdi Musa, datant du Ier siècle de notre ère, ont été retrouvés lors de fouilles de sauvetage. Deux salles, l’*apodytarium* et le *caldarium*, ont été mises au jour.

À Bosrâ, deux thermes ont été construits au centre de la ville à l’époque

romaine.

UN *PARADEISOS* À PÉTRA

Les jardins de Pétra ont été célébrés par l'ami et l'informateur de Strabon, Athénodore. Les importants travaux hydrauliques entrepris à partir de l'époque d'Arétas IV visaient non seulement l'approvisionnement en eau de la ville pour les besoins domestiques et agricoles, mais ils étaient aussi destinés à embellir la ville et tout particulièrement les bâtiments royaux (cf. Pétra et sa région, chap. II).

La création d'une véritable oasis dans ce site désertique, l'utilisation ostentatoire de l'eau, un bien rare et précieux, tout cela participe de la glorification de la puissance royale. C'est aussi une manière pour le pouvoir nabatéen d'affirmer son appartenance à la culture hellénistique et romaine.

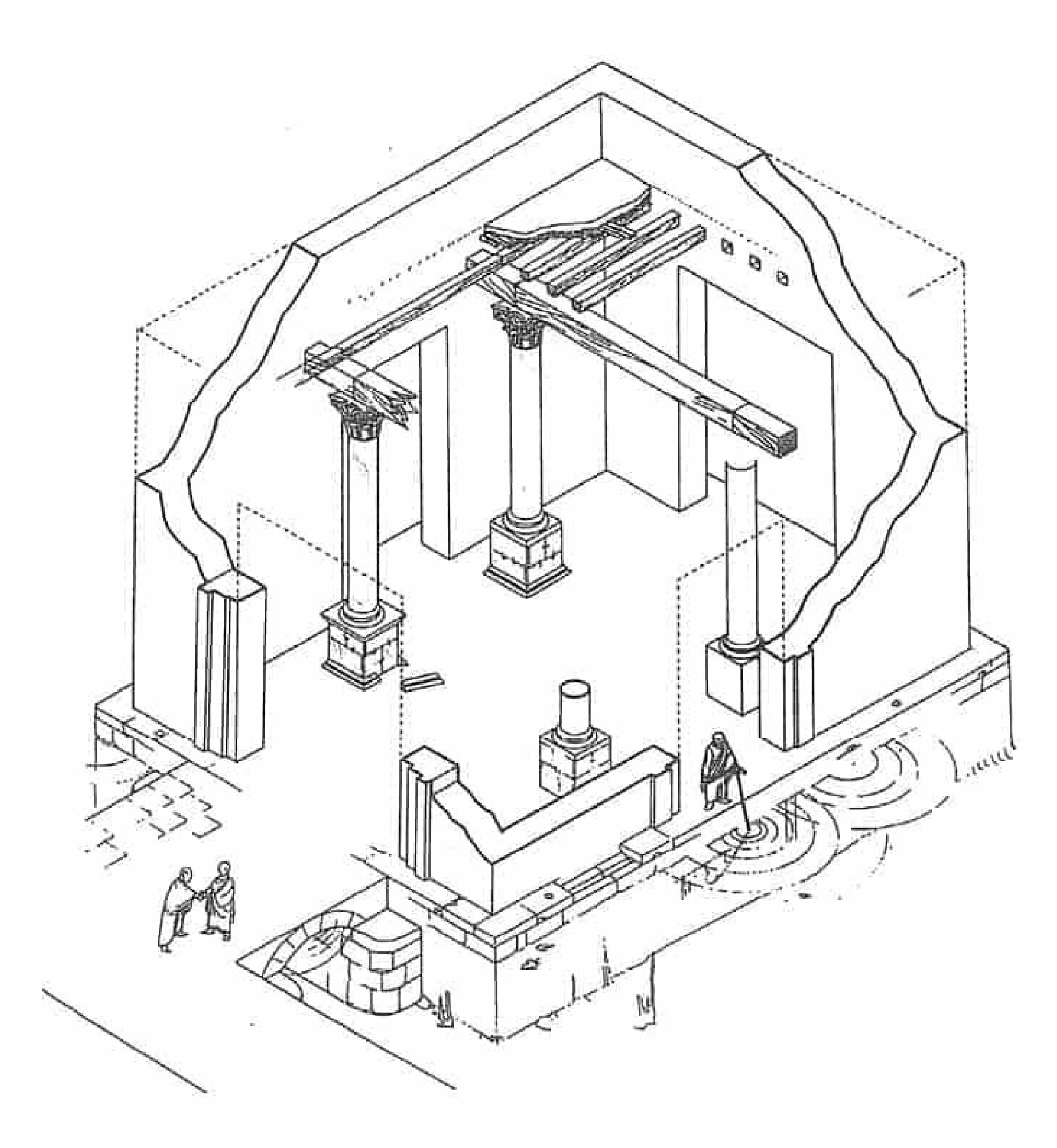
Le modèle du *paradeisos*, ou jardin royal à la mode hellénistique, est à chercher non loin de là, dans les palais de Hérode le Grand, en particulier à Jéricho et aussi à l'Hérodium. Dans cette forteresse construite au sud de Jérusalem, dans une région aride, on a creusé au centre un bassin avec au milieu un pavillon ; les dimensions de l'ensemble sont à peine supérieures à celles de l'aménagement de Pétra. Les fouilles du *paradeisos* de Pétra ont montré que, sans doute à partir de l'époque romaine, le pavillon, isolé au centre du bassin, devint accessible par un pont, alors qu'auparavant il ne l'était que par une embarcation ou même à la nage, comme semble l'indiquer la présence de marches retrouvées au

nord-est du bassin. Par la même occasion, il fut apparemment ouvert au public, cela dans le cadre du réaménagement du palais, dont les salles et la cour furent transformées pour accueillir le *bouleuterion*. L'ouverture de jardins privés au public est connue à Rome, dès les débuts de l'empire, à la fin du Ier siècle avant notre ère.

Les dimensions du bassin restent modestes par rapport aux réalisations hérodiennes ; il mesure 43 m d'est en ouest, et 23 m du nord au sud ; sa profondeur est de 2,50 m et on a calculé qu'il devait contenir environ 2 056 m^3 d'eau. C'était donc le plus grand réservoir d'eau de Pétra. Le pavillon îlot est rectangulaire et mesure 11,50 m par 14,50 m ; il est placé sur un piédestal de 2,50 m de haut dont la surface est recouverte d'un stuc imperméable pour éviter les infiltrations qui auraient endommagé la structure ; le sol était recouvert de dalles ; la fonction exacte de la canalisation intérieure n'est pas claire. Quatre piliers supportaient la couverture ; le pavillon était ouvert au moins sur trois côtés. Les murs intérieurs étaient stuqués et peints de couleurs vives – rouge foncé, orange et bleu foncé – et étaient décorés de moulures ; des motifs floraux étaient sculptés.

La partie sud du bassin est creusée sur le flanc de la colline d'az-Zantûr ; une porte monumentale a été retrouvée sur la hauteur à l'ouest et à l'est, une structure est interprétée comme un large bassin de retenu, placé en hauteur, dont l'eau tombe en cascade.

On a donc là un aménagement complexe et prestigieux, destiné sans nul doute à placer Pétra au même niveau que des capitales de la région.



Vue axonométrique du pavillon du paradeisos *de Pétra*

X

LA VIE PRIVÉE

La vie privée est marquée par une grande simplicité de mœurs ; ces derniers ne semblent pas avoir beaucoup évolué après l'annexion romaine. La famille reste traditionnelle ; le mariage est monogamique, d'après les informations dont on dispose, et la place de la femme varie en fonction de son niveau social ; l'exogamie est bien attestée, dans toutes les classes sociales. Le goût marqué pour les modes hellénistiques est peut-être davantage le fait des hommes que des femmes, plus attachées aux traditions locales. **L'habitat est très varié, et les différents types coexistent. Les habitations rupestres sont une caractéristique de Pétra** ; à côté des tentes et des maisons traditionnelles, des villas plus riches, imitées des modèles hellénistiques et romains, ont été retrouvées. **Le costume est très simple, et ne se distingue guère de celui de Syrie-Palestine à la même époque.** Seule la coiffure des hommes paraît suivre les modes de l'époque. Il faut préciser un point important ; **on ne dispose d'aucun document concernant l'éducation.**

LA FAMILLE

Le nom

On a recensé jusqu'à présent plus de 1 250 noms en nabatéen (y compris les doublets). **Leur répartition dans les principaux domaines, Transjordanie, Haurân, Arabie, Néguev, Sinaï, Égypte, révèle un relatif isolement de chaque région.** Ces noms trouvent des parallèles tout d'abord dans la péninsule Arabique, aussi bien au nord (dans les inscriptions safaïtiques et thamoudéennes) qu'au sud (dans les inscriptions de Saba et des autres royaumes d'Arabie du Sud). Mais on trouve aussi des parallèles dans les royaumes arabes de culture araméenne, c'est-à-dire en palmyrénien, en hatréen et même en syriaque ; quelques noms hébraïques sont mentionnés et des emprunts sont faits, au grec essentiellement, très rarement au latin. Le cas du grec est particulier, étant donné son rôle de langue officielle dans l'Orient hellénisé : tant que les inscriptions nabatéennes sont utilisées, les noms empruntés au grec sont transcrits en nabatéen, comme Dionysos (pour un homme). Lorsque le grec remplace le nabatéen, à l'époque romano-byzantine, les noms d'origine nabatéenne sont transcrits en grec, comme par exemple Dousarios. Il est remarquable que les noms féminins soient uniquement d'origine nabatéenne dans le Haurân, ce qui s'interprète comme un attachement plus grand aux traditions. La majorité des noms nabatéens que l'on connaît sont masculins et ont une terminaison caractéristique en -û, que l'on explique de diverses façons (cf. Le nabatéen, langue épigraphique, chap. VII).

Une catégorie à part de noms, très fréquents, est celle des noms dits théophores, c'est-à-dire formés à partir d'un nom de divinité. S'y ajoute

une catégorie particulière, propre au nabatéen, celle des noms basiléophores, c'est-à-dire formés à partir d'un nom de roi ou de reine (cf. Le roi, chap. III). Les noms basiléophores ne concernent pas seulement le roi Obodas I[er], divinisé, mais également les autres noms de rois, et même de reines, sans que l'on soit sûr qu'il s'agisse bien de la preuve de cultes royaux.

La parenté

Le fondement de toute société est la famille, mais ce terme peut s'entendre de différentes manières : famille nucléaire ou famille élargie ; les modalités sont très nombreuses et reposent sur l'habitat essentiellement. Or, nous ne savons pas avec exactitude quelle était la taille des familles habitant sous le même toit ou la même toile de tente, et des variations importantes pouvaient exister, en particulier entre sédentaires, semi-sédentaires et nomades. Mais les liens familiaux étaient sans doute plus forts que dans les sociétés plus urbanisées et esclavagistes des grands centres hellénistiques. Les données épigraphiques, toutes partielles qu'elles soient, fournissent des noms de parenté grâce aux inscriptions funéraires de Hégra.

Au I[er] siècle de notre ère, les familles forment des unités restreintes, si l'on en croit les généalogies et les termes de parenté utilisés, tout comme la taille des maisons.

Les noms de parenté sont pour la plupart d'origine araméenne. Le terme d'époux est *ba'al* (*b'l*), « seigneur », terme utilisé pour désigner le dieu dans le domaine syrien (*Ba'al*). Le mot « fils » a deux variantes :

bar et *ben*. La forme la plus fréquente est au singulier *bar*, comme dans le reste du domaine araméen, et la séquence « Untel fils d'Untel » est omniprésente dans les graffiti. Mais au pluriel c'est *benê* (*bny*) qui est utilisé ; dans quelques cas, en particulier dans des inscriptions de Hégra, c'est *ben* qui est utilisé (*bn*). Le terme *'ibn* (*'bn*), emprunté à l'arabe, est, lui, utilisé dans le Sinaï. La fille est appelée *barat* (*brt*), *benet* au pluriel (*bnt)* ; on note quelques filiations matrilinéaires dans les inscriptions de Hégra. Outre les noms de la famille nucléaire, les termes d'oncle et de tante nous sont connus par les inscriptions funéraires de Hégra, et quelques termes juridiques par les papyrus de Nahal Hever.

La seule indication que l'on possède sur un enfant est la mention du fils de Babatha, de père nabatéen et de mère juive, dont on sait qu'il a un tuteur.

On ne possède aucune information sur l'éducation, et on ne sait pas s'il existait des écoles ; elles ne sont pas nécessaires pour apprendre à lire et à écrire si l'on se fie à la situation dans le domaine safaïtique : l'écriture était probablement fort répandue parmi ces tribus arabes pour lesquelles elle avait une fonction pratique ; son caractère très formulaire et simplifié en facilitait l'apprentissage.

LA FEMME

Comme dans le reste du monde gréco-romain, la femme après son mariage acquiert un statut d'épouse puis de mère, ce qui, dans une société sédentarisée où **la monogamie semble être la règle** (on le déduit d'après

l’exemple des rois), lui donne des droits et des devoirs comme à ses sœurs de Palestine. La préparation des repas requiert de moudre le grain, cuire au four ou sur un fourneau les aliments, mais aussi chercher l’eau à la citerne ; d’après les offrandes funéraires retrouvées dans les tombes féminines, une multitude de vaisselle en terre cuite, commune ou décorée, c’est là un aspect essentiel du travail domestique, en particulier en l’absence d’esclaves, puisqu’ils sont peu nombreux et réservés aux riches. La **corvée de l’eau est peut-être allégée à Pétra par la multitude de citernes à usage privé** que l’on y trouve, juste à côté des habitations rupestres, mais ce n’est pas le cas partout. **Le tissage des vêtements est l’autre devoir essentiel de l’épouse**, et il bénéficie d’un certain prestige, puisque, traditionnellement, c’est l’apanage de la mère de famille : elle peut ainsi faire montre de sa dextérité manuelle, ce qui rejaillit sur sa famille qui porte ses productions. L’entretien de la maison est plus ou moins lourd selon les conditions d’habitation. Quant à l’entretien du petit bétail, ou la pratique de jardinage à côté de la maison, les modalités peuvent être très variables selon la taille de la famille. En effet, c’est sur ses enfants ou des proches que la femme peut compter pour se faire aider.

Le rôle de la femme est d’autant plus important dans la famille que les hommes sont souvent absents, retenus par l’entretien des troupeaux, le grand commerce ou la guerre. Les inscriptions funéraires de Hégra, émanant de femmes ou citant des femmes de la famille parmi les ayant-droit, sont une indication de l’importance qu’elles peuvent avoir dans la société.

MARIAGE ET DIVORCE

LE MARIAGE, UNE ALLIANCE ENTRE FAMILLES

L’âge au mariage n’est pas connu, mais il doit se situer peu après la puberté, plus tardive dans ces sociétés que dans la nôtre : on l’a estimé pour les filles aux environs de quatorze ans. **Le remariage des veuves (ou des divorcées ?) est attesté dans le cas de Babatha**, une Juive d’origine iduméenne résidant en territoire nabatéen. Les coutumes n’étaient sans doute guère différentes entre les Juifs iduméens et les Nabatéens, puisque les mariages entre eux n’étaient pas exceptionnels, quelle que soit leur classe sociale. On connaît le mariage de l’Iduméen Antipater avec une noble nabatéenne, Cypros, appartenant sans doute à la famille royale puisque cela crée des liens d’amitié entre Antipater et le roi nabatéen Arétas III.

Ce sont là des exemples de mariages exogamiques entre Nabatéens et Juifs ; la religion ne paraît pas un obstacle, chacun gardant en principe son propre culte. Le remariage de la sœur de Hérode le Grand, Salomé, avec le nabatéen Syllaios, ministre d’Obodas III, a été un temps envisagé, mais Hérode a fait casser le projet en exigeant la conversion de Syllaios, c’est-à-dire sa circoncision, refusée par le Nabatéen.

Le cas des mariages consanguins royaux est particulier, et ne concerne pas apparemment le reste de la population (cf. Les reines et la famille royale, chap. III).

Les mariages sont naturellement arrangés, sans que l’on sache si la mère a son mot à dire, mais là encore cela dépend du niveau social : pour

les princesses, la décision est clairement politique. Dans l'exemple du projet avorté du mariage de Syllaios avec la sœur de Hérode, Salomé, le comportement de cette dernière, divorcée, fait scandale à la cour, mais cela ne rebute pas Syllaios, qui ne recule finalement que devant une conversion au judaïsme. Concernant le choix de l'épouse, il semble que les Nabatéens aient adopté un comportement très différent selon le milieu social. Si les rois privilégient les mariages consanguins (la reine, appelée sœur, étant peut-être de mère différente), dans la société en général l'on semble apprécier les mariages exogamiques, c'est-à-dire en dehors du clan. **L'usage de la dot est connu.**

LES NOCES

La cérémonie de mariage est un événement majeur dans la vie du groupe social, c'est-à-dire la tribu de chaque époux. La cérémonie se doit d'être somptueuse, bruyante et joyeuse, les deux partis faisant assaut de munificence et le nombre des participants étant la marque de leur puissance au niveau local. C'est ce que l'on voit dans le récit de la noce qui se termine tragiquement d'après le récit qui en est fait dans le Livre des Macchabées et chez Flavius Josèphe. Le milieu social est celui de la tribu des Jambri ou des Amaraios, connue aussi par les inscriptions comme une tribu très importante de Transjordanie (cf. Les tribus et les étrangers, chap. III). La mariée, originaire d'une autre bourgade, arrive avec son cortège, sans doute portée sur un palanquin, à dos de chameau, ou sur une mule ; elle est accompagnée de parents et d'alliés. Une inscription nabatéenne mentionne un personnage dont le rôle de

« paranymphe » est d’accompagner l’épouse, une fonction que l’on trouve aussi dans le judaïsme et le christianisme ; c’est un ami, une sorte de parrain.

Le marié sort de la ville à sa rencontre (à pied ou à cheval), et il est accompagné de ses compagnons et amis, venus avec leur tenue guerrière de fête. Tambourins et peut-être flûtes accompagnent très bruyamment les deux cortèges allant à la rencontre l’un de l’autre. Les vêtements et les harnachements colorés, l’éclat des bijoux et des armes, tout concourt à une ambiance festive. De plus, l’encombrement des bagages des invités et des cadeaux apportés crée un climat de joyeuse cohue ; plus de quatre cents personnes participent aux festivités, hommes, femmes et enfants. Mais le récit se termine de façon tragique par le massacre de la noce. Nul doute que l’épouse aurait été conduite à la maison du marié avec faste, et que la fête aurait culminé avec un banquet.

Le divorce

Quand l’épouse est malheureuse dans son mariage, elle n’hésite pas à fuir, du moins lorsqu’il s’agit de princesses, comme la fille d’Arétas IV (dont nous ne connaissons pas le nom, peut-être Phasa’el), qui fuit son époux Hérode Antipas avant que celui-ci ne la répudie pour épouser Salomé. Mais peut-être a-t-elle craint pour sa vie. Son statut n’est pas remis en cause pour autant à la cour de Pétra, et son père, Arétas IV, décide de la venger (et son propre honneur aussi, bien sûr), bien qu’il mette plusieurs années avant de mettre en œuvre sa vengeance.

DE LA TENTE À LA MAISON

Selon Diodore de Sicile, les Nabatéens vivent exclusivement sous la tente. L’interdit, sous peine de mort, de construire des maisons en dur à la fin du IVe siècle avant notre ère disparaît entre le IIIe et le IIe siècle avant notre ère, puisque, **selon Strabon, « les habitations, construites en très belles pierres, sont magnifiques »** (XVI, 4, 26).

La maison nabatéenne présente des caractères autochtones et régionaux, avec quelques emprunts étrangers, c’est-à-dire hellénistiques. Les premières maisons construites à Pétra en dur semblent remonter au IIIe siècle avant notre ère, mais elles ne se généralisent qu’au Ier siècle avant notre ère. Outre les campements, dont les emplacements ont été repérés au sol (grâce aux trous de poteaux), on a répertorié aussi à Pétra plusieurs quartiers d’habitations troglodytes, ainsi que de rares maisons construites dans la partie centrale du site. Dans le reste de la Nabatène, seules les maisons construites en dur ont été retrouvées. Mais, comme dans les sociétés contemporaines, les différents types d’habitats coexistent. On peut trouver ainsi actuellement des tentes dressées non loin de la maison de nomades sédentarisés ; la tente est très appréciée en été pour sa fraîcheur, et la maison ou, mieux, la grotte est privilégiée en hiver (les grottes gardent une température constante).

Selon la définition que donne Pline l’Ancien des nomades, qu’il appelle Scénites : « Les Scénites, nomades eux-mêmes, et ainsi nommés de leurs tentes de poil de chèvre (*skènè*, « tente »), qu’ils plantent où il leur plaît » (VI, 30,8). Les campements nomades laissent peu de traces ; néanmoins

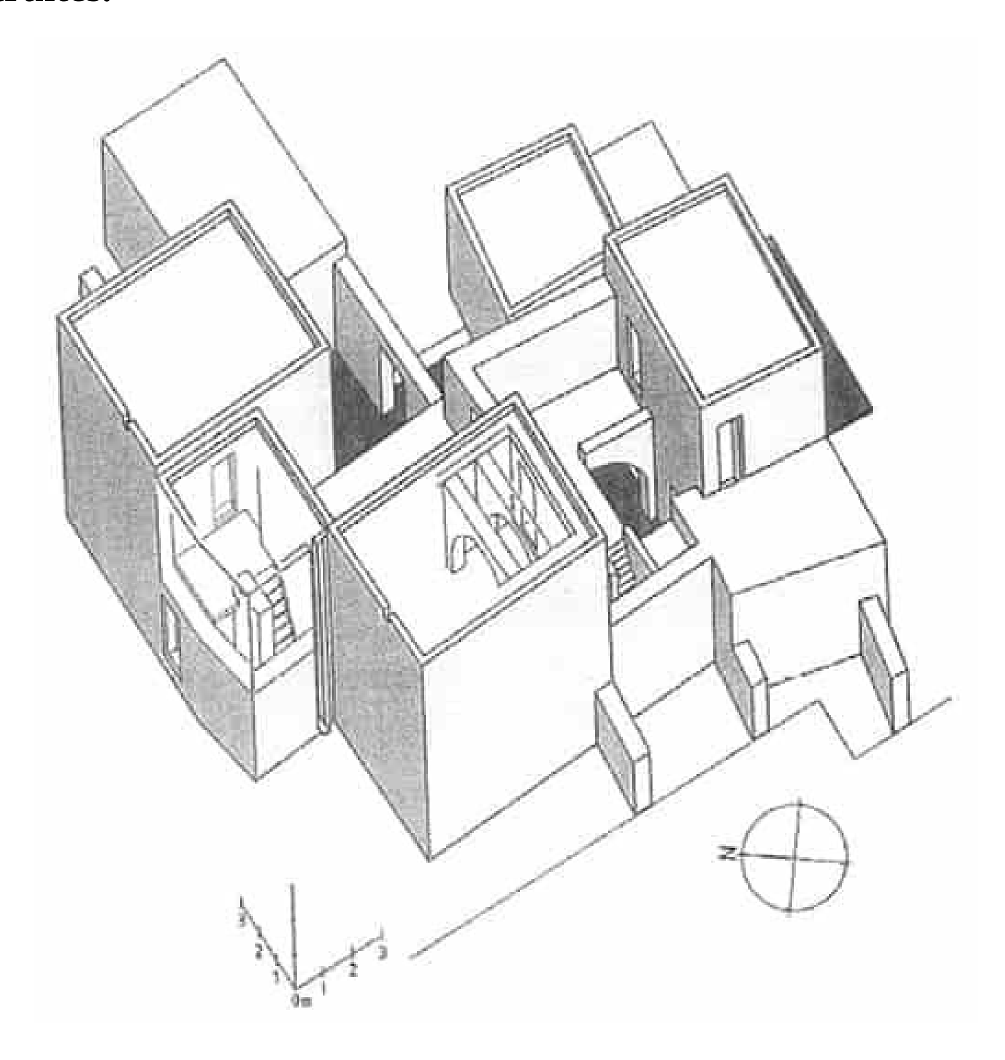
les trous de poteaux sont suffisamment repérables pour permettre d’en reconstituer un, par exemple en haut du massif d’as-Sela', au nord de Pétra.

Sur la colline d’az-Zantûr au sud de Pétra, on a retrouvé les traces de campements du début du Ier siècle avant notre ère et des traces d’habitations construites de la fin du Ier siècle avant notre ère. **Les campements sont saisonniers et les premières maisons sont construites à côté des tentes, les deux modes d’habitation coexistant pendant quelque temps.** Une vaste demeure du Ier siècle de notre ère occupe ensuite toute la terrasse. Elle mesure 30 m par 30 m, et est érigée sur les structures plus anciennes. Les pièces sont pavées en pierre. Il n’y a pas de tuiles et le toit est plat. Le plan de la maison montre clairement la séparation de deux zones d’activité : sept pièces au nord-ouest sont des salles de réception alors que six salles au sud-est sont à usage privé. Deux des pièces de réception autour d’un péristyle sont ornées de peintures (cf. La décoration intérieure, chap. VIII) ; des chapiteaux corinthiens ornent les colonnes entre les deux salles et celles du péristyle. Contrastant avec le goût gréco-romain des pièces d’apparat, la partie privée, avec sa grande cour pavée et ses petites pièces, conserve un caractère oriental indigène marqué.

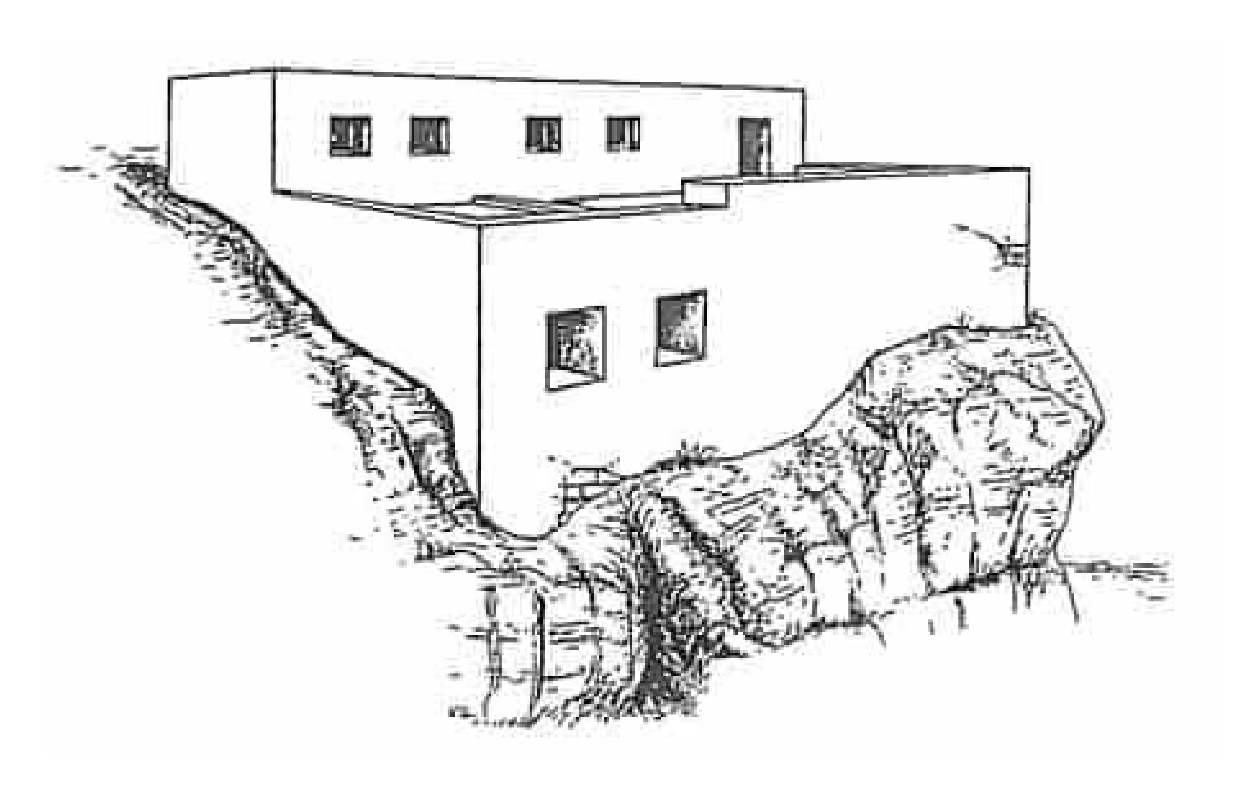
Cette maison a été détruite par le feu au début du IIe siècle ; un tremblement de terre ou des troubles dus à l’occupation romaine peuvent être responsables de cette destruction.

Les maisons rupestres sont une spécificité de Pétra ; des quartiers d’habitation ont été repérés **au wâdi as-Siyyagh, au wâdi Abû ‘Ullaiqa**

et au pied d'al-Khubtha. Certaines de ces maison sont en partie construites.



Vue axonométrique de la maison d'az-Zantûr III, Pétra



Reconstitution d’une maison rupestre au pied d’al-Khubtha, Pétra

L’apparence physique des quartiers d’habitation de Pétra n’a pas dû beaucoup changer de l’époque nabatéenne à l’époque byzantine ; les belles maisons et les jardins côtoient des structures d’habitation irrégulières ; les toits peuvent être aménagés pour gagner de la place. Les pièces d’habitation et les étables s’organisent autour d’une cour centrale ; la salle de réception, parfois ornée d’un portique à colonnes, est réservée aux hommes : c’est le *triclinium* (cf. Le banquet, chap. IX). L’escalier dans la cour permet d’accéder à l’étage, le domaine des femmes. Sur la terrasse, on brûle de l’encens sur un petit autel souvent portatif. Une citerne et, parfois, en dehors de Pétra, un verger et une tour complètent les bâtiments. Le dépotoir est proche de la maison (et des tombes voisines).

Si à Pétra les maisons rupestres apparaissent très nombreuses, nous ne

savons pas, faute de fouilles, quelle était l’importance des maisons construites en dur ; dans le reste de la Nabatène, la maison construite prédomine, avec néanmoins des habitats troglodytes selon les nécessités : à Oboda, des caves d’habitation datent de l’époque byzantine.

Les maisons fouillées dans d’autres sites nabatéens – à Dharîh, à Aila, à Humaima et dans le Néguev – donnent une idée plus exacte des habitations nabatéennes que la belle demeure de az-Zantûr à Pétra. À Humaima (nord-est d’Aila), les maisons d’époque romaine sont construites en pierre ou en brique crue, les sols peuvent être pavés, mais ils sont le plus souvent en terre battue et les murs sont enduits ; une cour intérieure et un escalier pour monter sur le toit en terrasse complètent l’habitation.

L’ALIMENTATION

Selon Diodore de Sicile, les Nabatéens nomades de l’époque hellénistique tirent leur subsistance uniquement de leurs troupeaux. **Le régime alimentaire des Nabatéens a considérablement évolué entre la fin du IVe siècle et la fin du Ier siècle avant notre ère.** Ils sont passés d’un régime typique de pasteurs-nomades de la péninsule Arabique à celui de sédentaires du Proche-Orient. De plus, l’alimentation varie bien sûr selon les régions.

Un point largement débattu est celui de l’interdiction du vin ; ce tabou alimentaire fait écho à d’autres interdictions concernant le mode de vie, comme celle d’habiter une maison ou de cultiver la terre (cf.

L’élevage et l’agriculture, chap. IV). On a là un écho à des coutumes ancestrales auxquelles la Bible fait référence à propos des Réchabites, présentés comme des modèles. **On a parlé de « lieux communs » à ce sujet, mais le culte du dieu Shai al-Qaum « qui ne boit pas de vin » atteste de la réalité de cet interdit pour certaines tribus, ou peut-être à certaines occasions.** Quoi qu’il en soit, le contact avec les cultures hellénistiques, en particulier sur la côte méditerranéenne et en Égypte, a très largement diffusé la consommation du vin importé, en particulier de Rhodes, comme en témoignent des fragments d’amphores du IIIe siècle avant notre ère près de la voie dallée à Pétra. **Puis la culture de la vigne s’est largement diffusée**, et l’on a retrouvé de nombreux pressoirs à vin, en particulier dans la région de Baidha au nord de Pétra et dans le Haurân (cf. L’élevage et l’agriculture, chap. IV).

Selon Strabon, peu avant notre ère, l’huile utilisée provient des graines de sésame, et non des olives ; cela a changé avec l’occupation romaine, car on a retrouvé différentes installations d’huileries.

Les informations les plus complètes proviennent encore de Pétra. La viande consommée provient majoritairement des moutons et des chèvres, mais on consomme aussi de la volaille (ces animaux sont rituellement sacrifiés) et du poisson, et, très rarement, de la venaison (cf. Les jeux et la chasse, chap. IX). Les laitages font aussi partie de l’alimentation. Les céréales consommées sont l’orge, et peut-être, dans une moindre mesure, le blé. Comme fruits, on trouve, outre le raisin, les figues et les dattes.

LA VIE QUOTIDIENNE

C’est à partir des environs de 100 avant notre ère que les Nabatéens adoptent les modèles hellénistiques de poterie, à la même époque où ils ont commencé à battre monnaie. Les premières poteries étaient des objets de la vie quotidienne : essentiellement des formes ouvertes. Les bols plats étaient utilisés pour la boisson et les coupes ou assiettes pour la nourriture solide ; des amphores pour le stockage ont aussi été retrouvées. La céramique grossière était utilisée pour cuire et conserver les aliments.

Le mobilier est très simple. Les objets de la vie quotidienne sont parfois importés. Une coupe en pierre pour moudre le grain est décorée d’une figure de Bês, dieu égyptien nain et grimaçant, ayant une fonction apotropaïque.

Les Nabatéens ont d’abord importé des lampes du monde hellénistique avant d’en fabriquer eux-mêmes. Certaines de ces lampes portent une courte inscription à l’envers.

Comme bagages, les habitants de la région utilisent des paniers d’un type encore en usage de nos jours au Proche-Orient ; ils sont garnis de deux petites anses. Ces paniers, dont on a retrouvé des modèles miniatures dans les tombes, sont semblables à ceux découverts dans les grottes à l’ouest de la mer Morte, remplis d’objets emportés par les fugitifs juifs ; des paniers du même type ont été mis au jour sur le site de Qaryat al-Faw, un centre caravanier dans le sud de l’Arabie, et un modèle en terre cuite a été retrouvé à Bahreïn sur le golfe Persique (cf. Le grand commerce, chap. IV).

Le mobilier de pierre : à Pétra, des fragments de pieds de sièges en

marbre en forme de pattes de lion ont été découverts dans la salle ouest du fond, à côté de la *cella* ; il s'agit sans doute d'éléments de lits pour une salle de banquet ; le marbre est importé, probablement de la région égéenne.

LA PARURE

La parure est d'une grande simplicité, surtout si on la compare avec celle des Palmyréniens, un ou deux siècles plus tard. Pour le costume masculin, à côté du costume d'origine arabe, très sommaire, d'autres vêtements sont portés, proches de ceux de la Palestine, et on note quelques emprunts au monde parthe. Le costume féminin de luxe est marqué par l'influence alexandrine. Les modes évoluent aussi, notamment dans la coiffure masculine.

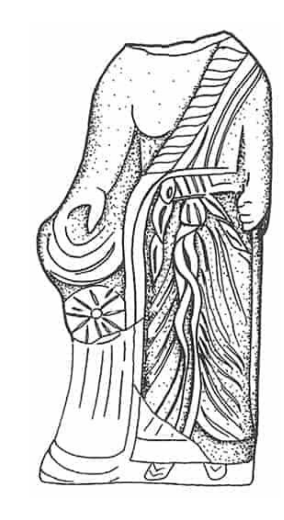
LE COSTUME

Selon Strabon, parlant de Pétra vers 25 avant notre ère, **les hommes portent des pagnes et des sandales** (XVI, 4, 26) ; c'est le costume typique des Arabes à cette époque. Ce costume se rencontre dans toute la péninsule Arabique (à Kharayba au sud de Madâ'in Sâlih et jusqu'à Palmyre, au Yémen antique), et les tribus safaïtiques et thamoudéennes le portent très certainement. On le trouve ainsi sur des sculptures du Haurân (ainsi au sanctuaire de Massad, près de Souaida) du début de notre ère. Le pagne est court, retenu à la taille par une ceinture. Pour compléter ce costume arabe, on notera que l'on a reconnu sur une tête sculptée

provenant de Kafr dans le Haurân une coiffure en forme de *keffiyeh*, le voile de tête formant turban, encore porté de nos jours par les hommes au Proche-Orient.

Les habitants du Haurân sont en général vêtus de tuniques s'arrêtant au-dessus du genou, aux manches courtes, décorées de deux bandes verticales et de deux bandes au bord des manches ; la tunique est parfois serrée à la taille et une écharpe ou une ceinture est nouée par-devant ; on a même retrouvé des modèles avec une écharpe à pompons portée sur une épaule. Ce type de costume se retrouve aussi à Palmyre ; il n'est donc pas spécifique à la Nabatène.

Les Nabatéens ont aussi adopté les tuniques, portées par les populations de Palestine. Ce serait plus vraisemblablement le costume des chameliers du Sîq. Ceux-ci sont en effet vêtus d'une tunique plutôt que d'un pagne, sous un manteau drapé en laine aux plis plus lourds (un *himation*, c'est-à-dire un grand rectangle de laine), et ils sont chaussés de sandales (que l'on traduit faussement par « babouches »).



Figurine d'homme en terre cuite, avec pagne et manteau

Le costume parthe, pantalon bouffant et tunique courte serrée à la taille, est attesté dans le Haurân, qui est en contact direct avec Palmyre. Il est en revanche plus douteux sur le « relief aux Chameaux » en haut du Dair.

Les fouilles menées dans un cimetière à Khirbat Qazone, sur les rivages de la mer Morte (Babatha), ont mis au jour des pièces de vêtements bien

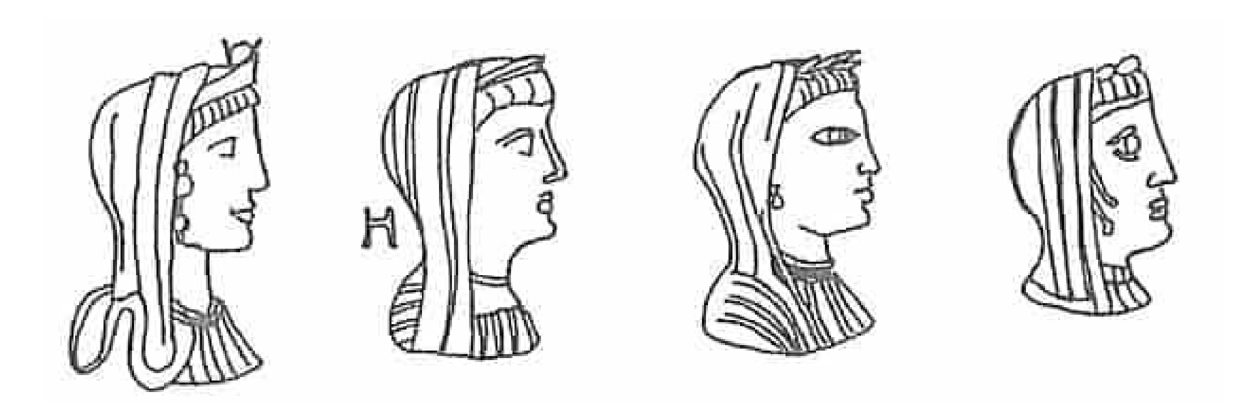
conservées. D'après ces trouvailles, les populations de la région portaient des vêtements très similaires à ceux de la Judée. Hommes et femmes sont vêtus de tuniques de laine décorées de bandes de couleur verticales, les *clavi*. Les hommes portent un manteau en forme de rectangle de laine qui est simplement drapé, selon la tradition hellénistique (et non romaine).

Pour les femmes, le vêtement de dessus a deux versions : soit le grand manteau de style grec, l'*himation* souvent teint, **soit un voile qui couvre la tête et le haut du corps**, dans un tissu de laine plus lâche que celui des manteaux, et souvent teint. Tunique et voile de tête caractérisent le costume des femmes de toute la région du sud de la mer Morte. Ni lin ni soie n'ont été retrouvés dans cette région, mais quelques fragments de coton ont été préservés, peut-être d'époque tardive. **Les tissus étaient produits au niveau familial** et étaient simples mais soignés, et les couleurs de bonne qualité.

Mais sur les portraits de reines des monnaies, comme sur plusieurs bustes de divinités, on note une tunique (*chiton*) de lin fin plissé avec un galon qui forme une encolure en V ; c'est sans doute un produit de luxe importé d'Alexandrie (*byssos*).

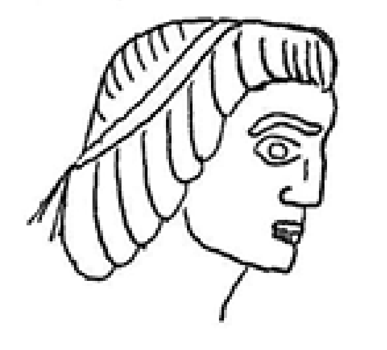
LA COIFFURE

La coiffure est fort simple dans l'ensemble. **Les femmes ont un voile de tête sur les cheveux relevés**, comme on le voit sur des reliefs de bustes du tournant de notre ère ou sur des monnaies portant le portrait des reines.



Coiffures féminines d'après des monnaies nabatéennes

Les femmes peuvent aussi avoir les cheveux en mèches ou en boucles torsadées (plutôt que des tresses), comme certains bustes de déesses les représentent. Mais le port du voile de tête pour sortir est sans doute la règle. Les hommes ont les cheveux plus ou moins longs, et sont parfois barbus. **Une caractéristique de la coiffure des hommes et des femmes est la mode des « boucles libyques »**, des mèches torsadées plus ou moins longues, qui tombent sur les épaules. Cette mode vient de l'Égypte ptolémaïque et de Cyrène et a rencontré un grand succès en Nabatène ; mais, sous Arétas IV, la mode change et les cheveux se portent en mèches libres. **Dans le Haurân, les portraits d'homme montrent une prédilection pour les cheveux courts, et souvent le port de la barbe.**





Modèles de coiffures d'hommes d'après les monnaies nabatéennes

Les bijoux

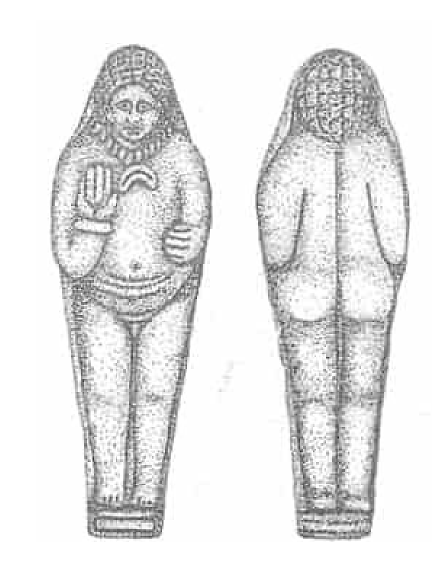
Les bijoux ne sont pas seulement des objets de parure, et sont portés d’ailleurs par les hommes comme par les femmes. **Ils forment aussi une partie non négligeable de la richesse mobilière d’une famille.** On avait signalé un trésor de bijoux d’époque perse trouvé dans un cimetière plus ancien à Tawîlan, près de Pétra, qui aurait pu appartenir aux Nabatéens nomades. Les bijoux sont d’or et de cornaline, une pierre semi-précieuse que l’on trouve au sud-ouest de l’Arabie et dans le désert arabique le long de la mer Rouge ; ces provenances s’accordent avec le métier de caravaniers pour les aromates.

Les bijoux d’or retrouvés dans les tombes du Neguev sont des modèles en partie originaux, et en partie copiés de modèles contemporains en Orient ; c’est le cas de boucles d’oreilles très travaillées en forme d’éventails, agrémentées d’un grènetis.

Les tombes de Pétra, Oboda et Mampsis ont fourni des pièces originales, en particulier un pendant et une boucle d’oreille portant de minuscules représentations de la déesse al-'Uzzâ-Aphrodite, deux boucles d’oreilles portant peut-être une figuration schématisée de la déesse, et **plusieurs exemples d’anneaux de nez**, dont la technique est très proche de celle des pendants d’oreilles et qui étaient portés par les femmes comme par les hommes.



Diverses boucles d'oreilles et pendants



Un enfant portant Une lunule porte-bonheur, figurine de terre cuite, Pétra

Des statues féminines du Haurân portent des pendentifs en forme

de demi-lunes ; ils sont portés aussi par les déesses et des animaux ; **c'est un bijou traditionnel en Orient, au caractère apotropaïque, que les hommes ne portent pas.** On a trouvé un croissant en forme de demi-lune dans une tombe de Pétra, et des figurines en terre cuite d'enfants le portent aussi. Il est mentionné dans la Bible comme un porte-bonheur au cou des dromadaires des Madianites (Jg viii, 21, 26).

D'autres bijoux – anneaux d'or, bagues de bronze, fibules de bronze – ont été trouvés dans les fouilles de Pétra.

On mentionnera enfin **les torques**, ces épais colliers (creux) en forme de cercle ouvert dont la mode vient des Parthes ; les statues de culte **de Khirbat at-Tannûr** en portent, le dieu comme la déesse, et ce bijou reflète sans doute les influences de Syrie du Nord qui sont perceptibles dans ces sculptures.

SANTÉ, MÉDECINE ET SOINS DU CORPS

On possède quelques informations directes sur l'hygiène et la santé des Nabatéens **Le médecin (*'sy'*) est très rarement mentionné dans les inscriptions.** Ce métier apparaît dans deux contextes très différents. D'une part, à Hégra, un certain Kahlan, médecin, a construit un tombeau pour lui et sa famille (« très strictement réservé ») ; il appartient donc à l'élite et l'on a rapproché sa présence dans cette ville poste-frontière du sud de la Nabatène de la place qu'y occupe l'armée nabatéenne (avant que l'armée romaine ne s'y installe à son tour). D'autre part, un autre médecin apparaît, lié au culte d'Isis, déesse guérisseuse (cf. Les divinités,

chap. VI), dans une inscription au sud de Pétra.

L’UTILISATION DES AROMATES, PARFUMS, ONGUENTS

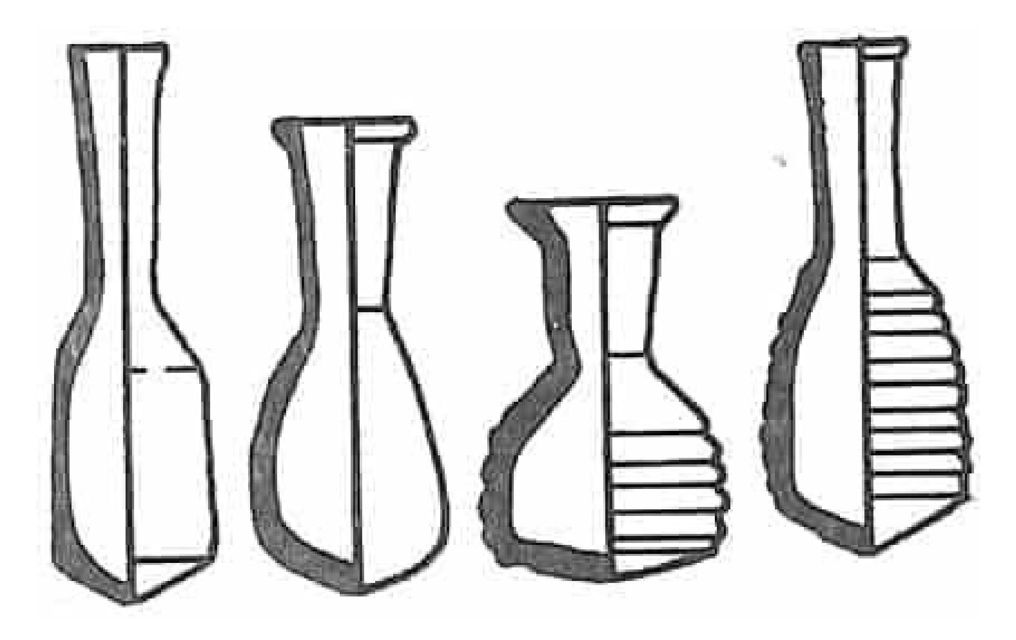
Les Nabatéens, convoyeurs de matières premières comme les aromates et les épices (cf. Le grand commerce, chap. IV), étaient directement en contact avec les produits de base de la pharmacopée antique. De plus, ils exploitaient le bitume de la mer Morte, qui entrait dans cette catégorie ; le roi nabatéen Rabbel II, d’après les archives de Babatha, possédait des baumiers dans le Ghor (cf. L’élevage et l’agriculture, chap. IV). **Les divers produits que nous appelons aromates servaient dans l’Antiquité à de multiples usages** : l’encens ou la myrrhe étaient brûlés en l’honneur des dieux, mais ils entraient aussi dans des préparations pharmaceutiques et même culinaires. Les baumiers étaient aussi utilisés dans la préparation de médicaments. D’autres produits servaient comme onguents, pour les soins de la toilette, mais aussi pour la toilette mortuaire.

La limite entre épices culinaires, parfums, onguents, remèdes, potions magiques et poisons est floue. Flavius Josèphe mentionne à la cour de Hérode une femme arabe, experte en poisons ; au-delà de l’aspect probablement biaisé de l’information, il faut retenir que des femmes arabes, c’est-à-dire nabatéennes, étaient versées dans l’art des préparations à base d’épices et de plantes ; leur proximité avec les produits du grand commerce, et aussi avec les herbes des régions désertiques leur valait sans doute cette réputation.

La préparation des parfums incombait aux femmes et nécessitait

sept opérations différentes : la plante ou la résine sélectionnée était d'abord nettoyée, puis réduite en morceaux ou en poudre ; ensuite le produit marinait dans l'eau chaude toute une journée ; le soir on ajoutait du sel ou d'autres épices ; le produit était ensuite filtré et mis à cuire sur le feu. L'huile ou la matière grasse était ajoutée et mélangée jusqu'à obtention d'une mousse blanche. Les huiles saturées de parfums flottant en surface étaient prélevées le jour suivant.

On a interprété les nombreux *unguentaria*, petits vases allongés trouvés dans les tombes, comme des pots à parfums et à onguents, utilisés par les vivants et pour les funérailles (cf. Un rite de passage, les funérailles, chap. V).



*Petits vases à parfums en terre cuite (*unguentaria*)*

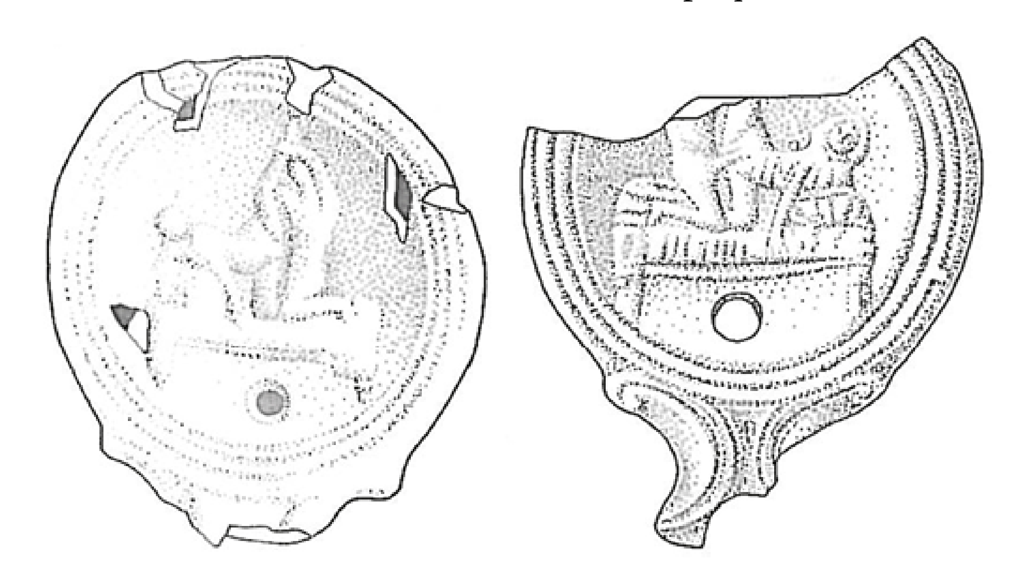
LES DONNÉES SUR LA PATHOLOGIE

Les Nabatéens de Pétra semblent jouir d'une vie saine et active, si l'on en croit les données recueillies sur les ossements de tombes de

Nabatéens « moyens » du Ier siècle de notre ère ; on remarque l'absence d'indication de stress ou de maladies chroniques sur les os ; ces populations paraissent exemptes de problèmes de malnutrition, de maladie, de stress psychologique. En revanche, elles semblent souffrir de divers problèmes d'articulation et de fractures, liés aux conditions de vie très rudes dans une région montagneuse et rocheuse.

VITA SEXUALIS

La *vita sexualis* en Nabatène nous est inconnue ; tout au plus peut-on noter la présence de lampes à sujets érotiques retrouvées dans les fouilles de la maison d'az-Zantûr à Pétra ; elles appartiennent à des types bien connus dans le monde romain à la même époque.



Lampes à décor érotique trouvée dans les fouilles d'az-Zantûr

REPÈRES BIOGRAPHIQUES

AELIUS GALLUS (2e moitié du Ier siècle avant notre ère)

Préfet d’Égypte et ami de Strabon ; impressionné par des rapports sur la richesse de l’Arabie du Sud, Auguste le charge de monter une expédition contre cette région. Il dirige en 25/24 avant notre ère une expédition contre l’Arabie du Sud ; l’expédition dure deux ans (26-25 ou 25-24) et est un échec, imputé au Nabatéen Syllaios.

AGATHARCHIDE DE CNIDE (IIe siècle avant notre ère)

Né avant 200 avant notre ère, il est la source de Diodore pour sa description de l’Arabie au livre II (49-54).

ALEXANDRA SALOMÉ (140-67 avant notre ère)

Elle est d’abord mariée à Aristobule, puis à Alexandre Jannée ; elle lui succède en 76 et nomme son fils Hyrcan II grand-prêtre ; ses opposants menacent de se réfugier à Pétra. Son fils Aristobule se rebelle pour lui succéder.

ALEXANDRE JANNÉE (129-76 avant notre ère)

Fils de Jean Hyrcan, il succède à son frère Aristobule en 103 ; il est le premier Hasmonéen à porter le titre de roi. Il élargit son territoire, et prend Gaza avant que le roi Arétas III ne puisse secourir la ville.

ANTIPATER (Ier siècle avant notre ère)

Fils du gouverneur de l'Idumée nommé par Alexandre Jannée, il a épousé une princesse nabatéenne, Cypros ; ministre d'Hyrcan II, il l'encourage en 67 à résister à son frère Aristobule avec l'aide du roi nabatéen Arétas III. Il gagne la confiance et l'appui des Romains ; il aide César à Alexandrie et obtient la citoyenneté romaine en 47, puis reçoit le titre d'épitrope d'Hyrcan. Il est empoisonné en 43 par son confident Malichos.

ARÉTAS Ier (c. 168 avant notre ère)

Il est mentionné dans l'inscription nabatéenne la plus ancienne comme « roi des Nabatéens » ; il est probablement le même que l'Arétas « tyran des Arabes » mentionné en 2 Mc 5, 8, où il refuse l'asile à Jason, le grand-prêtre de Jérusalem déposé qui cherche refuge à Pétra en 168 avant notre ère.

ARÉTAS II (c. 96 avant notre ère)

Il est le « roi des Arabes » auquel le peuple de Gaza assiégé par Alexandre Jannée fait appel, mais trop tard, en 96. Il est appelé Érotime par Trogue Pompée, selon Justin (*Epit*., 39, 5, 5 s.), qui raconte qu'il a profité de la faiblesse des Séleucides et des Ptolémées pour étendre son territoire.

ARÉTAS III PHILHELLÈNE (87-62)

Il étend sa domination vers le sud de la Syrie, occupant même Damas pendant une courte période, à la demande de ses habitants, inquiets des ambitions du tétrarque ituréen Ptolémée. Il défait Alexandre Jannée à Adida à l'est de Lydda en 82 ; peu après, en 67, il soutient Hyrcan contre

son frère Aristobule, grâce à l'entremise de l'Iduméen Antipater. Avec Hyrcan, il assiège Aristobule dans Jérusalem mais il est forcé de lever le siège à cause de l'arrivée de Scaurus, légat de Pompée. Scaurus le poursuit jusqu'à Pétra, mais reçoit 300 talents pour son départ, grâce à l'entremise d'Antipater.

ARÉTAS IV PHILOPATRIS (9 avant notre ère - 40 après notre ère)

Il prend le pouvoir sans l'accord d'Auguste, qui le lui accorde finalement. Il affirme son indépendance vis-à-vis de Rome. Il envoie des troupes à Varus lors de la révolte juive à la mort de Hérode. Il marie sa fille au tétrarque Hérode Antipas, mais elle est rejetée par lui au profit d'Hérodiade ; ce divorce et un différend frontalier entraînent une guerre avec Hérode Antipas en 36, dans laquelle ce dernier est vaincu. L'expédition punitive envers le roi nabatéen ordonnée par Tibère est arrêtée par la mort de l'empereur.

BABATHA († 134)

Juive vivant dans la province d'Arabie au début du IIe siècle. Elle est la propriétaire de documents personnels trouvés dans le désert de Judée, écrits en nabatéen, araméen, hébreux et grec ; découverts cachés dans un sac de cuir à Nahal Hever, à l'est de la mer Morte, ces documents datent de 96 à 134, quand Babatha a trouvé refuge dans la grotte lors de la révolte de Bar Kokhba. Les documents sont tous de caractère juridique : contrat de mariage, vente de propriété, documents concernant la tutelle de son fils né d'un premier mariage.

CORNELIUS PALMA FRONTONIANUS (IIe siècle de notre ère)

Légat consulaire en Syrie de 104/105 à 108 ; il est proche de Trajan ; en 105/106 il annexe l'Arabie qui devient une nouvelle province prétorienne. Il reçoit pour cela les insignes du triomphe et une statue de bronze au forum d'Auguste. Il est exécuté sur ordre du Sénat dans les premiers mois du règne d'Hadrien.

DIODORE DE SICILE (Ier siècle avant notre ère)

Il est l'auteur d'une histoire universelle en grec, des temps mythiques jusqu'à la fin du Ier siècle avant notre ère. Pour l'histoire des Nabatéens, il a utilisé des sources diverses ; il utilise Hiéronymos de Cardia pour la fin du IVe siècle et Agatharchide de Cnide pour l'époque suivante.

FLAVIUS JOSÈPHE (37-c. 95)

Historien juif ; c'est un haut fonctionnaire en Galilée, qui se rallie aux Romains lors de la première révolte juive ; il écrit en grec pour faire connaître son peuple. La *Guerre des Juifs* raconte les événements depuis la révolte des Macchabées jusqu'à la période de 66 à 70. Les *Antiquités juives* vont des origines du peuple juif à 66. On lui doit aussi le *Contre Apion* et une *Autobiographie*. Pour la période hérodienne, il s'inspire de Nicholas de Damas, de l'entourage de Hérode.

GABINIUS (Ier siècle avant notre ère)

Légat de Pompée en Orient, il fait le médiateur en Judée entre Hyrcan et son frère Aristobule qui, tous les deux, prétendent au trône. Gabinius est nommé gouverneur de Syrie jusqu'en 54.

HÉRODE ANTIPAS († 39 de notre ère)

Tétrarque de Galilée et de Pérée, en 4 avant notre ère. Il fonde la cité de

Tibérias. Marié à une fille d'Arétas IV, il la répudie pour épouser sa belle-sœur et nièce Hérodiade, ce que Jean le Baptiste condamne et qui, pour cela, est exécuté à Machéronte. La répudiation de la fille d'Arétas ainsi que des conflits de frontière entraînent une guerre avec les Nabatéens dans laquelle Hérode est vaincu. Il est exilé à Lyon par Caligula en 39 de notre ère.

HÉRODE LE GRAND (73-4 avant notre ère)

Fils de l'Iduméen Antipater, conseiller d'Hyrcan II, et de la Nabatéenne Cypros. Hérode est un ami des Romains. En 41, il obtient grâce à Antoine le gouvernement de la Judée avec le titre d'ethnarque, mais chassé par un rival soutenu par les Parthes, il se réfugie à Rome le Sénat romain le nomme roi en 37 avant notre ère. Il revient en Judée et reconquiert son royaume, éliminant ses rivaux y compris ses propres fils. Il règne en tyran, et entreprend d'ambitieux programmes de construction, en particulier la reconstruction du Temple de Jérusalem, qui ne sera finie qu'après sa mort. Il construit aussi plusieurs palais, comme à Jéricho ou des forteresses, comme l'Hérodium ou Masada. Il est un allié fidèle des Romains et s'oppose au Nabatéen Syllaios.

OBODAS IER (96/95-85)

Fils d'Arétas II et probablement père d'Arétas III si l'on place Rabbel Ier à la fin du IIe siècle et non entre ces deux rois ; vers 93, il est victorieux d'Alexandre Jannée en Gaulanitide, mais il est surtout célèbre pour avoir vaincu et tué Antiochos XII Dionysos dans le Néguev ; il meurt peu après et est enterré à Oboda. Son culte est connu à partir de

l’époque d’Arétas IV.

OBODAS III (30-9 avant notre ère)

Fils de Malichos I[er], il passe pour un roi faible, qui laisse son ministre Syllaios gouverner ; celui-ci sert de guide à l’expédition romaine commandée par Aelius Gallus en Arabie du Sud, la Nabatène étant un état client ; il meurt, peut-être empoisonné par Syllaios, sans descendant.

RABBEL II (70-106)

Dernier roi de Nabatène ; fils de Malichos II ; sa smère Shaqilat II assure la régence de 70 à 76 ; il prend le titre de « qui a sauvé et a fait vivre son peuple » (*sôter* en grec). Il a trois épouses.

SCAURUS AEMILIUS (milieu du I[er] siècle avant notre ère)

Questeur de Pompée en 66 ; en 65/61, en tant que proquesteur de Syrie, il attaque la ville de Pétra et se retire après s’être fait payer 300 talents par Arétas III grâce à l’entremise d’Antipater ; devenu édile curule en 58, il célèbre cet épisode en émettant une monnaie où Arétas est représenté à genoux à côté d’un dromadaire. Préteur puis propréteur de Sardaigne en 56 ; condamné pour extorsion et corruption, il meurt en exil.

SHAQILAT II (2[e] moitié du I[er] siècle de notre ère)

C’est une fille de Arétas IV et l’épouse de Malichos II, son frère ; à la mort de celui-ci, elle assure la régence de 70 à 76 pour son fils Rabbel, trop jeune pour régner ; elle a comme ministre 'Unaishû ; son portrait apparaît sur des monnaies.

STRABON (c. 63 avant notre ère-c. 24 de notre ère)

Géographe grec originaire d’Amasie dans le Pont. Il a voyagé dans le monde méditerranéen, qu’il décrit dans sa *Géographie* en dix-sept livres ; son univers est celui de l’Empire romain. Il utilise aussi de bonnes sources, et, quand il décrit Pétra et parle des Nabatéens, il utilise les informations de ses amis comme Athénodore, un philosophe et un témoin visuel, et Aelius Gallus, qui a conduit l’expédition romaine en Arabie du Sud.

SYLLAIOS († 6 avant notre ère)

Ministre d’Obodas III, pour le compte duquel il gouverne ; il sert de guide à l’expédition d’Aelius Gallus en Arabie du Sud ; l’échec de cette entreprise lui est imputé. Hérode le Grand lui refuse la main de sa sœur Salomé et Syllaios se venge en soutenant des brigands en Trachonitide ; il fait deux voyages à Rome pour aller plaider sa cause auprès d’Auguste ; reconnu coupable de divers crimes, il est décapité à Rome en 6 avant notre ère.

LEXIQUE DES MOTS NABATÉENS

n.b. Les mots nabatéens sélectionnés sont tirés essentiellement des chapitres III, V, VII, IX et X. L'ordre alphabétique adopté est celui du nabatéen (cf. chap. VII) ; les noms sont à l'état absolu, sans le aleph final qui marque la détermination, sauf exception ; à l'occasion, la vocalisation est donnée.

’

’b		père
’bn	*ibn*	fils
’ḥ		frère
’yty		il y a, que soit
’kpl	*akphal*	prêtre
’l		famille, tribu
’l		dieu
’lk		ces
’lp		composer, rédiger
’m		mère
’mn		artisan, architecte, sculpteur
’nh		moi

’nw		ces
’nth		femme, épouse
’pkl	*aphkal*	prêtre
’sy		médecin
’srtg		stratège
’‘r’	*A‘râ*	l’oint
b		
bn	*ben*	fils
b'l	*ba‘al*	seigneur
br	*bar*	fils
g		
gr		client, protégé
d		
d’		cette
dy		qui, que
dkyr		que soit commémoré
dnh		ce, ceci
h		
hw		il, lui
hm		eux, ils
hn		si
hprk		hipparque
w		

w-		et
z		
zbn		temps, époque
zmn		temps, époque
zmrt		musicienne
znh		ce, ceci
ḥ		
ḥrtt		Arétas
ṭ		
ṭb		bon
y		
ywm		jour
yrḥ		mois
k		
kl		tout
klyrk		chiliarque
ksp	*keseph*	argent, monnaie
ktb		écrire
l		
l'		ne pas
lyly		nuit
m		
mwt		mourir

mwtb	*môtab*	base
mlk		roi
mlkw		Malichos
mlkt		reine
mn		quiconque
msgd	*masgida*	autel
mrzḥ	*marzeah*	thiase
n		
nbṭw	*Nabatû*	Nabatéens
nfš	*nefesh*	âme, monument funéraire, soi-même
s		
sl'	*sela‘*	sicle, drachme
spr		scribe
'		
'bd	*‘abd*	esclave, serviteur
'bdt		Obodas
'l’		au-dessus
'lm		jeune homme, esclave
p		
psl		sculpteur
ṣ		
ṣlm		statue
q		

qdm		devant
qnṭryn		centurion
qr'		appeler, lire à haute voix
r		
rb		grand, maître
rb'l		Rabbel
rb pršy'		chef des cavaliers
rqmw	*Raqmû*	Pétra
rš		tête, commandant
š		
šb'		sept, semaine
šyd		plâtrier
šly	*Shulay*	Syllaios
šlm		paix
šnh		année

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

Sources historiques

On ne présente ici que les sources principales :

La Bible de Jérusalem, Paris 1975.

Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, Collection des universités de France, Les Belles Lettres, Paris, Livre II, B. Eck (trad.) 2003 ; Livre III, B. Bommelaer (trad.) 1989 ; Livre XIX, F. Bizière (trad.) 1975.

Flavius Josèphe, *La Guerre des Juifs*, P. Savinel (trad.), Éditions de Minuit, Paris, 1977.

Josephus, *Complete Works*, W. Whiston (trad.), Grand Rapids (Mi) 1960.

Les Livres des Maccabées, P. F.-M. Abel (trad.), Gabalda, Paris 1949.

Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, M. Nisard (éd.), Paris, 1848.

Plutarque, *Vies parallèles*, tomes I- V, Classiques Garnier, Paris, 1950-1960.

Strabo, *Geography*, Books 15-16, H. L. Jones (trad.), Loeb Classical Library, Cambridge/Londres, 2000.

Les sources épigraphiques sont fondamentales mais accessibles uniquement aux spécialistes :

Corpus inscriptionum semiticorum, Pars II, Académie des Inscriptions et belles Lettres, Paris 1893, 1902, 1908.

SARTRE, M., *Bostra*, Inscriptions grecques et latines de la Syrie, tome XIII, BAH 107, Paris, 1982.

SARTRE, M., *Inscriptions de la Jordanie*, Inscriptions grecques et latines de la Syrie, tome XXI, BAH 115, Paris, 1993.

YARDENI, A., *Textbook of Aramaic, Hebrew and Nabataean Documentary from the Judaean Desert and Related Material*, Jérusalem, 2000.

Les sources numismatiques ont été bien étudiées :

MESHORER, Y., *Nabataean Coins*, Qedem 3, Jérusalem, 1975.

Une monographie sur les monnaies nabatéennes.

MESHORER, Y, *City Coins of Eretz-Israel and the Decapolis in the Roman Period*, The Israel Museum, Jérusalem, 1985.

SPIJKERMAN, A., *The Coins of the Decapolis and Provincia Arabia*, Jerusalem, 1978.

RECUEILS DE SOURCES

Des ouvrages très utiles présentent les sources :

HACKL, U., JENNI, H., SCHNEIDER, Chr., *Quellen zur Geschichte der Nabatäer. Textsammlung mit Ubersetzung und Kommentar*, NTOA 51, Fribourg/Göttingen, 2003.

Recueil en allemand des sources bilingues, épigraphiques et historiques, très complet, avec une introduction et un appareil critique (chronologie, index, bibliographie).

Sources d'histoire romaine. Ier siècle av. J.-C. début du Ve siècle apr. J.-

C., X. Loriot et C. Badel (dir.), Larousse, Paris 1993.

Quelques documents intéressent directement le sujet.

Recueil bibliographique

La recherche sur Pétra et les Nabatéens s'est enrichie de très nombreux travaux depuis quelques décennies, et les bibliographies déjà anciennes sont maintenant insuffisantes ; on se reportera donc l'ouvrage le plus récent, très complet :

Crawford, G.A., *Petra and the Nabataeans. A Bibliography*, Lanham (Ma)/Oxford, 2003.

Catalogues d'expositions

Plusieurs expositions se sont tenues ces dernières années sur Pétra et la Nabatène et l'on cite ici les plus utiles, par dates :

Die Nabatäer, Bonn, 1978.

Un royaume aux confins du désert : Pétra et la Nabatène, Lyon, 1978.

Inoubliable Pétra, Bruxelles, 1980.

Petra: A City Forgotten and Rediscovered, Helsinki, 2002.

Articles dans des encyclopédies

Parmi les encyclopédies, on citera plus particulièrement :

Starcky, J., « Pétra et la Nabatène », *Supplément au Dictionnaire de la Bible* VII, c. 886-1017, Paris, 1966.

Un article déjà ancien par un des meilleurs spécialistes de la question, et qui demeure essentiel sur de nombreux aspects.

The Oxford Encyclopedia of Archaeology in the Near East, I-V, New-York/Oxford, 1997.
Plusieurs articles sur des sites nabatéens par des spécialistes.

Ouvrages généraux

Amadasi-Guzzo, G. et E. Equini-Schneider, *Pétra*, Paris, 1997.
Très beau livre par des spécialistes (traduit de l'italien).

Kammerer, A., *Pétra et la Nabatène*, 2 vols, 1929-1930, Paris.
Un ouvrage ancien, qui a longtemps été une référence.

Nehmé, L. et F. Villeneuve, *Pétra, Métropole de l'Arabie antique*, Paris, 1999.
Un livre très bien illustré, centré sur Pétra.

Ouvrages collectifs

Ces recueils d'articles par des spécialistes permettent d'approfondir des questions :

Markoe, G. (éd.), *Petra Rediscovered*, Londres, 2003.
Très bel ouvrage avec des contributions de spécialistes à l'occasion d'une exposition récente à Cincinnati (USA).

Politis, K.D. (éd.), *The World of the Nabataeans,* Stuttgart, 2007.
Les actes d'un colloque récent avec de nombreuses contributions par des spécialistes actuels.

Zayadine, F. (éd.), *Pétra, ville caravanière*, Amman, 1990.
Actes d'un colloque ; plusieurs articles ont trait à la religion.

L'histoire

BOWERSOCK, G.W., *Roman Arabia*, Cambridge/ London, 1983.

Excellente étude historique.

EPH'AL, I., *The Ancient Arabs*, Jérusalem/Leiden, 1982.

Cétte étude ne concerne que les époque prehellénistiques.

SARTRE, M., *Trois études sur l'Arabie romaine et byzantine*, Collection Latomus, Bruxelles, 1982.

SARTRE, M., *D'Alexandre à Zénobie*, Paris, 2001.

Ce gros ouvrage est la meilleure synthèse actuelle sur l'Orient gréco-romain.

RÉGIONS ET SITES

Sur Pétra et sa région :

LINDNER, M., (éd.). *Petra. Neue Ausgrabungen und Entdeckungen*, Munich, 1986.

LINDNER, M., (éd.). *Petra und das Königreich der Nabatäer*, Nuremberg, 1989.

LINDNER, M., *Über Petra hinaus*, Rahden, 2003.

Les exploration du Dr. M. Lindner et de son équipe dans la région de Pétra ont permis de nouvelles découvertes.

AUGÉ, Ch. et J.-M. DENTZER, *Pétra, la cité des caravanes*, Paris, 1999.

Petit ouvrage sur l'exploration et l'archéologie du site.

BROWNING, I., *Petra*, Londres, 1973.

Un ouvrage déjà ancien, illustré.

Sur le Haurân :

DENTZER, J.-M. (éd.), *Hauran I ; Recherches archéologiques sur la Syrie du Sud à l'époque hellénistique et romaine*, 2 vol., Paris, 1985.

DENTZER, J.-M. (éd.), *Le djebel al-'Arab : Histoire et Patrimoine au Musée de Suweida'*, Paris, 1991.

De très bonnes études sur l'archéologie du Haurân.

Dentzer-Feydy, J. *et alii*, *Bosrâ. Aux portes de l'Arabie*, Beyrouth/Damas/Amman, 2007.

Une véritable somme sur la question, des origines à l'époque actuelle.

SARTRE, M., *Bostra. Des origines à l'Islam*, BAH 117, 1985.

Un ouvrage d'érudition.

Sur la Transjordanie :

GLUECK, N., *Deities and Dolphins*, New York, 1965.

Ouvrage abondamment illustré, centré sur le temple de Khirbat at-Tannûr, mais dont les interprétations sont abandonnées.

Khirbat edh-Dharih. Des Nabatéens au Premier Islam, exposition Mairie d'Amman, octobre 2002, Amman 2002.

Sur le Néguev :

NEGUEV, A., *Nabataean Archaeology Today*, New York, 1986.

Un bonne présentation, déjà ancienne, des fouilles du Néguev par le spécialiste de la question.

Sur le Sinaï :

TEIXIDOR, J. « Les Nabatéens du Sinaï », *Le Sinaï durant l'Antiquité et le*

Moyen Âge. 4000 ans d'Histoire pour un désert - Actes du Colloque « Sinaï » qui s'est tenu à l'UNESCO du 19 au 21 Septembre 1997. Paris, 1998, p. 83-87.

Sur l'Arabie du Nord :

JAUSSEN, A. et R. SAVIGNAC, *Mission archéologique en Arabie*, 5 volumes, Paris 1909-1914 ; réédition par l'Institut français d'archéologie orientale, Le Caire, 1997.

Cet ouvrage ancien reste fondamental.

SUR LA SOCIÉTÉ ET L'ÉCONOMIE

Peu de synthèses existent sur la question.

AL-FASSI, H. , *Women in Pre-Islamic Arabia.* Nabataea, BAR, Londres, 2007.

Cet ouvrage couvre de larges aspects de la société nabatéenne.

The Petra Siq. Nabataean Hydrology Uncovered. Petra National Trust, Amman, 2003.

BESSAC, J.-C, *Le travail de la pierre à Pétra. Technique et économie de la taille rupestre* (Préface et catalogue des monuments cités par Laïla Nehmé), Éditions Recherche sur les civilisations, Paris 2007.

Un ouvrage très technique sur la question.

LANGUE ET ÉCRITURE NABATÉENNES

CANTINEAU, J., *Le Nabatéen* I, II. Paris, 1930, 1932 (Osnabrück 1978).

Ce manuel incontournable a été réédité.

Healey, J. F., *The Nabataean Tomb Inscriptions of Mada'in Salih*, Oxford,1993.

Excellent recueil d'inscription par un grand spécialiste actuel.

Negev, A., *The Inscriptions of Wadi Haggag, Sinai*, Qedem 6, Jérusalem, 1977.

Sur la religion

Healey, J.F., *Nabataean Religion. A Conspectus*, Leyde/Boston/Cologne, 2001.

La seule synthèse sur la question.

Archéologie, art et architecture

Dentze-Feydy, J., Fr. Larché et F. Zayadine, *Le Qasr al-Bint, ERC*, Paris, 2003

La publication définitive du grand temple de Pétra.

El-Khouri, L. S., *The Nabataean Terracotta Figurines*, BAR, Oxford, 2002.

La publication des terres cuites nabatéennes.

Joukowski, M. S., *Petra : The Great Temple Excavations, Vol. I*, Providence (Ma), 1999.

La première publication sur ce grand bâtiment de Pétra.

McKenzie, J. S., *The Architecture of Petra*, Oxford, 1990.

Ouvrage richement illustré, très touffu, mais essentiel.

Patrich, J., *The Formation of Nabataean Art*, Jérusalem, 1990.

Un point de vue particulier sur l'art nabatéen.

Publications dans des revues

De très nombreux aspects de la civilisation nabatéenne n'ont été traités que dans des articles. On les trouve notamment dans les revues et publications des département d'archéologie ou des centres archéologiques.

Annual of tht Department of Antiquities of Jordan (*ADAJ*), Jordanie.

Studies in the History and archaeology of Jordan (*SHAJ*), actes de congrès quadriennaux sur l'archéologie jordanienne, qui présentent l'état de la recherche.

Atlal, Arabie Saoudite.

Levant, British School.

Bulletin of the American School of Oriental Reasearch (*BASOR*), American School.

Israel Exploration Journal (IEJ), Israël.

Revue biblique (*RB*), École biblique de Jérusalem.

Syria, Institut français du Proche-Orient.

Des numéros de revues spécialisées ont été consacrés à l'archéologie nabatéenne :

ARAM, volume 2, 1 & 2, 1990.

Bulletin of the American School of Oriental Research (*BASOR*), n° 324, novembre 2001.

Near Eastern Archaeology (*NEA*), volume 65, n° 4, Decembre 2002.

Des revues française de vulgarisation scientifique ont plusieurs fois pris

Pétra et les Nabatéens comme thème :

Le Monde de la Bible, n° 14 (mai-juin-juillet 1980), n° 88 (juillet-août-septembre 1994), n° 127 (mai-juin 2000) n° 158 (avril 2004).

Dossiers d’archéologie, n° 163 (septembre 1991), n° 244 (juin 1999).

INDEX GÉNÉRAL

Les noms en caractères gras bénéficient d'une rubrique

Temple aux lions ailés

INDEX DES NOMS DE LIEUX

Les noms en caractères gras bénéficient d'une rubrique

INDEX DES NOMS DE PERSONNES

Les noms en caractères gras bénéficient d'une notice biographique

DANS LA MÊME COLLECTION

Rome	par Jean-Noël Robert
La Chine classique	par Ivan P. Kamenarovic
La Grèce classique	par Anne-Marie Buttin
L'Islande médiévale	par Régis Boyer
L'Inde classique	par Michel Angot
L'Empire ottoman, XVe-XVIIIe siècle	par Frédéric Hitzel
La Mésopotamie	par Jean-Jacques Glassner
L'Espagne médiévale	par Adeline Rucquoi
La France au Moyen Âge	par Marie-Anne Polo de Beaulieu
Les Khmers	par Bruno Dagens
La Russie médiévale	par Jean-Pierre Arrignon
Venise au Moyen Âge	par Jean-Claude Hocquet
Le Siam	par Michel Jacq-Hergoualc'h
Les Mayas	par Claude-François Baudez
Les Étrusques	par Jean-Noël Robert
Les Gaulois	par Jean-Louis Brunaux
La Birmanie	par Guy Lubeigt
L'Amérique espagnole	par Oscar Mazin
Le Viêtnam ancien	par Anne-Valérie Schweyer
La Perse antique	par Philip Huyse
Carthage et le monde punique	par Hédi Dridi
Le Japon d'Edo	par François & Mieko Macé
Byzance	par Michel Kaplan

La Palestine à l'époque romaine	par Caroline Arnould-Béhar
Québec	par Raymonde Litalien
Les Incas	par César Itier
Les Aztèques	par Jacqueline de Durand-Forest
Pétra et les Nabatéens	par Marie-Jeanne Roche
La Corée du Choson	par Francis Macouin
L'Amérique du XVIII[e] *siècle*	par Claude Coulon
Les Inuit	par Michèle Therrien
L'Angleterre élisabéthaine	par Henri Suhamy
Naples entre baroque et Lumières	par Luca Salza
La France de Louis XIV	par Jean-François Bassinet
La Chine au XVIII[e] *siècle*	par Damien Chaussende
Le Dernier Siècle de l'Empire ottoman	par Frédéric Hitzel
Pompéi et la Campanie antique	par Jean-Noël Robert

À PARAÎTRE

La Mongolie de Gengis Khan

Cette édition électronique du livre

Pétra et les Nabatéens *de Marie-Jeanne Roche*

a été réalisée le 12 mai 2017

par Flexedo.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN 978-2-251-41042-5).